Bianco

MALADIES
DES
FEMMES ET DES ENFANS,
AVEC UN TRAITÉ
DES
ACCOUCHEMENS.

TOME SECOND.

MALADIES
DES
FEMMES ET DES ENFANS,
AVEC UN TRAITÉ
DES
ACCOUCHEMENS.

Tirés des Aphorismes de BOERHAAVE, Commentés par VAN-SWIETEN.

*Traduits & augmentés de quelques notes & observations par M. A. L*****. D. M. M.*

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez D'HOURY, Impr.-Libr. Mgr le Duc d'ORLÉANS; & Fils, rue vieille Boucleric, au Saint Esprit, & Grand'Salle du Palais, au Soleil d'Or.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE
DES PARAGRAPHES
Contenus dans ce Volume.

MALADIES DES FEMMES ACCOUCHÉES.

duit une infinité d'accidens, selon qu'elle se jette sur tel ou tel viscère; de-là des phrènésies, des péripneumonies, des angines, des paraphrénésies, l'inflammation des mammelles, & qui pis est, du foie, de l'estomac, de l'épiploon, du mésantère, de la rate, des reins, des intestins, enfin des dysenteries, des coliques, la passion iliaque, des apoplexies, des paralysies & une infinité d'autres maladies. 80.

§. 1330. *On met fin à tous ces maux en en détruisant la source.* 148.

§. 1331. *Il faut donc mettre en usage les anti-acides doux, pour corriger l'acidité de la limphe, les délayans doux, pris parmi les avénats, les hordéats, les amandes douces, les bouillons, les apéritifs spécifiques, modérés, composés de légers cordiaux, d'utérins, d'apéritifs locaux, tels que les clystères, les fomentations, cataplasmes, linimens, ventouses, pessaires, suppositoires,* 151.

§. 1332. *Il ne faut se déterminer à saigner, que dans l'extrême nécessité.* 181.

MALADIES
DES
ENFANS.

Fin de la Table.

MALADIES DES FEMMES ET DES ENFANS, AVEC UN TRAITÉ DES *ACCOUCHEMENS.*

Traduit du latin de BOERHAAVE & de VAN-SWIETEN son Commentateur.

MALADIES DES FEMMES ACCOUCHÉES.

§. 1322. *La lypothimie, la syncope, les convulsions suivent immédiatement l'accouchement, parce que le sang se porte avec précipitation du cerveau & du cervelet dans les vaisseaux lâches de l'abdomen: la femme se plaint ensuite de douleurs, qui sont une suite de la violence du travail, de la contusion des parties, du sang, d'un autre fœtus, ou des membranes qui restent.*

IL est tems de parler des maladies, qui arrivent après l'accouchement, &

qui en ſont une ſuite; de même que de celles qui peuvent dépendre des douleurs ſouffertes pendant le travail. Une nouvelle accouchée eſt encore ſujette à d'autres maladies; par exemple, aux épidémiques, dont ce n'eſt pas ici le lieu; quoique ſi elles ſe rencontrent, le Médecin ne doit jamais perdre de vue les conditions qui ſe trouvent toujours alors à remplir.

Pour procéder avec ordre, nous conſidérerons d'abord ce qui ſuit néceſſairement l'expulſion du fœtus, & l'extraction du placenta.

Avant l'accouchement, la matrice par ſon volume a déplacé les inteſtins, comprimé toutes les parties voiſines, retréci les vaiſſeaux & les veines ſurtout, géné le jeu du diaphragme, diſtendu les muſcles & les tégumens; l'accouchement terminé, tout cela ceſſe; les viſcères reprennent leur premiere ſituation; les veines, qui, pendant la groſſeſſe, ſont ſouvent variqueuſes, renvoient tout-à-coup le ſang vers le cœur, qui l'opprime preſque: les artères n'étant plus comprimées, admettent plus facilement ce fluide, le tranſmettent de même aux veines, qui ſe trouvent dégagées. Les

muſcles abdominaux, qui avoient perdu leur ton à force d'être diſtendus, ainſi que les tégumens, ſont flaſques, & n'offrent aucune réſiſtance (*a*) : après l'extraction du placenta, le ſang coule abondamment des gros vaiſſeaux Tous ces changemens ſont capables de faire tomber en lypothimie & en ſyncope d'abord après l'accouchement ; car preſque tout le ſang ſe porte vers les vaiſſeaux des parties inférieures, qui ſont fort relâchées, & il n'en vient que peu au cerveau & au cervelet. Ce n'eſt donc pas ſans raiſon qu'on regarde comme très-dangereux, le tems qui ſuit immédiatement l'accouchement ; danger qui eſt encore bien plus grand, ſi la matrice, en ſe contractant, ne reſſerre ſes vaiſſeaux : voilà pourquoi les ſavans Accoucheurs ne veulent pas qu'on faſſe l'extraction du placenta, avant que la matrice ait donné des ſignes de contraction ; & ils n'augurent rien de bon, lorſqu'après l'accouchement, ce viſcère reſte flaſque, & ne ſe contracte pas en forme de boule ; car alors l'hémorrhagie eſt des plus abondantes, les vaiſ-

(*a*) Voyez le §. 25, n°. 3.

ſeaux ſe vuident entiérement, & les malades périſſent dans les convulſions, preſque de la même manière qu'on voit périr d'épuiſement les animaux qu'on égorge dans les boucheries. C'eſt pour la même raiſon, qu'on a mauvaiſe opinion d'un accouchement trop facile où le fœtus ſort tout-à-coup en même tems que les eaux, ou renfermé dans ſes membranes, & avec le placenta : dans ce cas, la matrice n'a pas eu aſſez de tems pour ſe contracter; lorſqu'au contraire, il ne ſort qu'un certain tems après la rupture des membranes, ce viſcère s'eſt déjà contracté & appliqué de toutes parts ſur le corps du fœtus; c'eſt ce que les Accoucheurs reconnoiſſent, lorſque pour changer la mauvaiſe ſituation de l'enfant, ils ſont obligés d'introduire la main dans la matrice pour terminer l'accouchement par les pieds : cet accident eſt principalement à craindre chez les femmes d'un tempérament lâche, qui ont vécu dans l'oiſiveté & la bonne chere, & qui ſont ſujettes à des régles fort abondantes. Les Auteurs nous en fourniſſent des triſtes exemples, que je crois inutile de rapporter ici. *Hip-*

pocrate (a) semble l'indiquer aussi en disant : *Les foiblesses accompagnées de stupeur, qui arrivent à la suite des accouchemens, sont opiniâtres, & troublent l'âme, sans cependant être dangereuses ; mais elles supposent des régles trop abondantes.* Mais il paroit n'avoir indiqué que le dégré le plus léger de cette affection ; sçavoir, un petit dérangement dans les fonctions du cerveau : car le mot παραχρουσικαὶ signifie seulement *une légére aliénation de l'esprit* : il n'a fait mention, ni de lypothimie, ni de syncope, ni de convulsions ; il remarque seulement, que ces femmes ont eu des régles copieuses : en effet, le mot γυναικεῖα est pris par *Hippocrate* pour les regles & les lochies après l'accouchement ; l'un & l'autre est vrai : car les femmes d'un tempérament lâche sont ordinairement inondées de régles, & après l'accouchement, de lochies *.

(a) Coac. prænot. n°. 546. Charter, Tom. VII. pag. 884.

* Par la raison contraire, les femmes robustes, & qui font beaucoup d'exercice n'ont presque pas de régles : il en est même, qui en manquent absolument ; telles

La femme se plaint ensuite de douleurs, qui sont une suite de la violence du travail. Il faut, pour le croire,

sont les femmes du Brésil, celles qui habitent les païs chauds, la plûpart des femmes de la campagne, dont la vie est active & laborieuse ; il y a apparence qu'elles perdent par la dissipation qui se fait chez elles, la superfluité du sang, qui devroit s'accumuler chaque mois.

Lévius dit dans ses voyages du Brésil, qu'ayant resté une année entière en Amérique il n'y a eu aucune femme qui eût ses régles, mais cet Auteur ajoute que les femmes dans ces contrées travaillent beaucoup, & plus que les hommes.

On remarque aussi en général, que les femmes, dont les menstrues sont peu abondantes, ont des lochies médiocres, que celles qui ne sont point du tout reglées, manquent absolument de lochies.

Les Ephémérides des curieux de la nature font mention d'une femme, qui avoit eu trois enfans, tous trois d'une bonne santé, sans avoir jamais souffert aucune évacuation, ni avant, ni durant, ni après l'accouchement, excepté quelques écoulements passagers d'une matiere séreuse & pituiteuse : elle accouchoit chaque fois, non-seulement sans les symptômes qu'éprouvent communément les femmes en couches, mais même sans une diminution considérable de ses forces ; de façon, que peu de tems après son accouchement, elle vaquoit aux affai-

avoir été témoin des violens efforts que fait une femme dans le tems de ses couches ; elle s'accroche avec les mains à tout ce qu'elle rencontre, se tient fortement aux assistans, apuye ses pieds contre des chaises, & lasse souvent les femmes qui lui prêtent leur secours : les os du bassin s'écartent quelquefois dans un accouchement difficile ; ainsi que nous l'avons déjà dit ; mais quelle violence ne faut-il pas faire pour cela : par conséquent, quoiqu'après l'acccouchement les femmes se trouvent considérablement sou-

res de son ménage ; ce que ne peuvent pas faire ordinairement les femmes dans ces circonstances, à cause de l'épuisement qu'occasionne la perte de leur sang. On trouvoit dans le cordon ombilical de ses enfans en le coupant, la quantité & la qualité ordinaire de ce sang ; cette femme, tant avant qu'après son mariage, eut toujours le ventre élevé ; elle s'étoit mariée à 28 ans, elle mourut à 48, d'une fiévre tierce. *Dec.* II. *ann.* I. 1682, *obs.* 41.

Le même ouvrage fait encore mention d'une femme, qui étoit mere de six enfans & qui n'avoit jamais eu ni régles, ni perte, ni écoulement d'eau, ni de sang dans ses couches, ni même de vuidanges après l'accouchement. *Dec.* I *ann.* 3. *obs.* 132.

lagées ; & que pleines de satisfaction d'être délivrées d'un si grand fardeau, elles se félicitent de ne ressentir aucun mal ; cependant dès le lendemain elles sentent leurs membres comme brisés, & se plaignent d'une extrême foiblesse.

De la contusion qu'ont souffert les parties. Le bassin est tapissé de toutes parts de parties molles, qui, pendant la sortie du fœtus, sont fortement pressées contre les os. Vers la fin de la grossesse on observe quelquefois une tumeur molle dans le vagin, un gonflement aux grandes lévres ; quelquefois aussi la tête de l'enfant se trouvant trop grosse, ou sortant précipitamment, déchire le périné jusqu'à l'anus : la contusion violente qu'éprouvent les parties, peut y attirer l'inflammarion, & tous les effets qui s'ensuivent : si la tête du fœtus reste trop long-tems enclavée au passage, la pression trop continuée qu'elle exerce sur les parties molles, peut les faire tomber en gangrene (*a*), & si les malades en échappent, la suppu-

(*a*) Levret, l'art des accouch. §. 1003, p. 169.

ration fait tomber ensuite les escarres gangreneuses ; le rectum & la vessie, trop long-tems comprimés, se gangrenent aussi quelquefois, & deviennent la source des maux les plus intraitables ; j'en ai vu quelques tristes exemples. Il est évident que tout cela ne peut se faire sans causer à la malade des douleurs fâcheuses.

Les spasmes dans lesquels sont les muscles de l'abdomen après l'accouchement, ne peuvent-ils pas occasionner des douleurs ? J'ai vu quelquefois, mais plus rarement, les nouvelles accouchées s'en plaindre. Une Dame de condition, qui avoit eu seize enfans, saine d'ailleurs, fut pendant le reste de ses jours sujette à un engourdissement dans les muscles de l'abdomen. *Jean Storchs* (*a*), célébre par sa longue expérience, par les charges qu'il a rempli, & par ses écrits dans la description exacte qu'il donne de la maladie dont il mourut, remarque qu'après l'ouverture d'une tumeur qu'il avoit à l'ombilic, & après en avoir vuidé la matière, il sentit dans les

(a) Historia Hydrop. universalis &c. p. 47.

muſcles abdominaux une crampe incommode, qu'il compare à ce malaiſe dont les nouvelles accouchées ſe plaignent pour une pareille raiſon.

D'un autre fœtus, dont l'expulſion demande un travail nouveau, & qui peut irriter les parties qui ſont en ſouffrance ; cependant, comme les voies ſont déjà ouvertes, il vient aſſez aiſément.

Du ſang ou des membranes qui reſtent. Après l'accouchement, tout l'intérieur de la matrice eſt enduit de ſang, & notamment l'endroit où étoit attaché le délivre ; l'orifice ſe reſſerre quelquefois, & même ſe ferme entiérement, quoique pour l'ordinaire, il ſoit aiſé à l'Accoucheur de le dilater pendant pluſieurs heures ; comme il a été dit §. précédent. Après l'extraction du placenta le ſang ſort abondamment ; mais l'écoulement diminue bientôt, & ce fluide ne ſuinte qu'en petite quantité de la cavité de la matrice, où il a ſéjourné, & forme des caillots, qui exprimés par l'orifice lors de la contraction de l'utérus, font naître de nouvelles douleurs & des efforts nouveaux, qu'on nomme *douleurs après l'accouchement*, parce qu'el-

les viennent après la ſortie du fœtus (*nachwehen*); ces douleurs ſont aſſez fâcheuſes, & font craindre à la nouvelle accouchée de ne pouvoir y ſurvivre. Nous avons déjà dit, que les douleurs de l'accouchement commencent par ſe faire ſentir à l'orifice, de façon, qu'une ſage-femme inſtruite, le trouvant contracté, & comme agité d'un mouvement ondulatoire, avertit la femme de les faire valoir, pour hâter l'accouchement, qui eſt ſur le point de ſe terminer : ſi d'ailleurs, tout eſt diſpoſé à un accouchement naturel, cette irritabilité de l'orifice perſiſte encore après l'accouchement; auſſi, lorſqu'un caillot de ſang ſe trouve à l'orifice, il l'irrite, & la matrice, par ſes contractions répétées, vient à bout de l'expulſer.

J'ai remarqué pluſieurs fois que le ſang, ſans être encore concret, renouvelloit les douleurs & les efforts en paſſant par l'orifice. Nous avons dit §. 1308, que lorſqu'une dangereuſe hémorrhagie exige qu'on termine l'accouchement, on vient à bout d'exciter les douleurs, ſi elles manquent, ou de les augmenter, ſi elles ſe font déjà ſentir, en dilatant légérement l'ori-

fice; on n'eſt donc plus ſurpris de celles qui arrivent après l'accouchement, lorſque le ſang eſt retenu dans la matrice.

Souvent même ces efforts ſont aſſez conſidérables: voici comment s'explique *Ruyſch* (a). *Je ſuis très-perſuadé que la matrice ſe meut avec force dans l'accouchement, & qu'elle produit preſque tous les efforts qui s'obſervent alors; efforts qui ſouvent perſévérent après l'accouchement, au point que la matrice ſe renverſe, & ſort en dehors: j'ai remarqué que ce mouvement étoit ſi ſenſible ſur certaines accouchées, quelques heures après l'accouchement, qu'elles me diſoient, ainſi que la ſage-femme, qu'il y avoit un autre enfant dans la matrice.* *Ruyſch* avoue qu'en appliquant la main ſur le ventre, il a ſenſiblement reconnu ce mouvement, qui auroit pû en impoſer aux moins exercés.

Cette contraction eſt quelquefois ſi forte, que tout ce qu'il y a de plus fluide dans le caillot étant exprimé, le reſte devient comme une maſſe charnue aſſez ferme, qui ſe moule ſou-

(b) Obſerv. Anatom. Chirurg. n°. 93. p. 86, 87.

vent à la cavité de la matrice, d'où elle est tôt ou tard chassée, & qu'on prend plus d'une fois pour une mole; cette masse une fois expulsée, le sang coule de nouveau de la matrice, il se forme un nouveau caillot, qui prend la même consistance: j'ai vu une accouchée en rendre successivement trois; mais de façon que la premiere étoit plus grande que la seconde, celle-ci plus que la troisieme; ils exprimoient tous par leur figure, celle de la cavité de la matrice; & étoient d'autant plus petits, que ce viscère s'étoit plus contracté. *Ruysch* nous en a donné la figure (*a*), il remarque qu'on y trouve quelquefois attaché quelque chose d'analogue aux membranes, qui, comme l'on sçait, peuvent se former du sang, puisqu'on en observe des pareilles surnâger l'eau après la saignée pied *.

(*a*) Ibid. observat. XXVIII. XXIX. p. 25. & seq.

* Les Ephémérides des curieux de la nature font mention d'une Dame, qui rendit ainsi des caillots de sang dans deux avortemens successifs: cette Dame se croyoit grosse; mais tout-à-coup, au lieu d'un enfant, elle

Il est évident que ces douleurs peuvent être occasionnées par un reste de membranes : nous en avons déjà parlé §. précédent.

§. 1323. *On remédie aux premiers symptômes (1322), en soutenant l'abdomen relâché par de larges bandages ; il faut ôter avec la main l'autre fœtus, l'arrière-faix & les caillots de sang.*

Nous avons remarqué §. 1240, qu'autrefois on n'évacuoit pas d'un seul coup toutes les eaux des hydropiques, mais successivement, parce qu'on

rendit trois caillots de sang grumelé, de la grosseur du poing, & en même tems, une mucosité en quelque façon transparente, mais coagulée comme du frais de Grenouille, & presque de la grosseur & de la figure de la tête d'un petit enfant : six mois après, cette Dame éprouva le même accident, excepté qu'au lieu de trois caillots, il n'en sortit que deux, & qu'au lieu d'une masse coagulée & transparente, elle en rendit plusieurs morceaux. *Dec.* II. *ann.* 6. 1688. *obs.* 163.

avoit observé que cette évacuation totale & subite, étoit suivie de défaillances, de syncopes, & de la mort même : nous en avons alors donné la raison, qui est, que les viscères & les vaisseaux de l'abdomen se trouvant relâchés & libres de toute pression, le sang s'y portoit avec précipitation, tandis que ce fluide est détourné du cerveau & du cervelet, & qu'il y avoit à craindre que les vaisseaux & les viscères après avoir été macérés dans cette sérosité, ne fussent rompus ; au lieu que lorsqu'on a la précaution de serrer le ventre avec un bandage convenable, à mesure que l'eau s'écoule, l'expérience fait voir, qu'en évacuant toutes les eaux d'un seul coup, on n'avoit à craindre ni défaillance, ni syncope.

La même indication se présente après l'accouchement, il faut donc la remplir avec les mêmes précautions : on ne doit cependant pas perdre de vue, qu'à la suite des violens efforts dans un accouchement difficile, l'abdomen a été comme meurtri, que la malade y ressent une douleur sourde, & que la matrice est dans le même état ; ce qui fait, qu'une constriction trop

forte pouvoit nuire, comme le remarque très bien *Mauriceau* (*a*), ce dernier conseille donc d'appliquer le bandage, de façon que sans trop serrer l'abdomen, il se soutienne suffisamment. Il veut qu'on applique d'abord sur le ventre, une compresse large & quarrée, qu'on assujettira ensuite avec un bandage modérément serré. Il est bon de lire un petit traité que le célébre *de Gorter* a fait sur cette matière en langue du païs (*a*), pour détruire la mauvaise habitude dans laquelle étoient les bonnes femmes, de serrer fortement la nouvelle accouchée par le milieu de corps avec un bandage étroit; il n'y a pas d'occasion où les matrones extravaguent plus, que dans de pareilles circonstances. Notre Auteur s'est toujours très-bien trouvé de faire soutenir l'abdomen tout de suite après l'accouchement avec un large bandage, un serviette ou une nappe, & de les faire serrer de tems en tems; mais toujours bien légérement, à mesure que les eaux s'écoulent : il a ob-

(*a*) Malad. des femmes accouch. Tom. I. Liv. III. chap. II. pag. 376, 37.

(*b*) Van de Slytband, &c.

ſervé que par cette méthode, les nouvelles accouchées reſſentoient des douleurs moindres, que le ſang ſe grumeloit moins dans la matrice, & que le ventre ſe trouvoit plus libre, au lieu que ſans ces précautions, les matières ſe durciſſent dans le colon, s'y accumulent, & ne ſont expulſées qu'avec beaucoup de difficultés. Il a vu auſſi de bons effets dans le cas d'hémorrhagie chronique de la matrice, même chez les femmes avancées en âge, de l'application d'un ſachet rempli de remédes toniques & roborans, qu'il aſſujettiſſoit ſur l'abdomen (*a*).

Il eſt inutile de dire, que s'il ſe trouve un autre fœtus, il faut le tirer, & obſerver les précautions requiſes en pareil cas: on peut conſulter à ce ſujet les différens Accoucheurs que nous avons cité pluſieurs fois.

Il faut tirer avec la main, l'arrière-faix, les caillots de ſang. Nous nous ſommes expliqués là-deſſus §. 1321; nous avons remarqué qu'on doit le faire avec la main, parce que les Médecins étoient dans l'uſage de preſcrire dans cette vue des emménagogues, & des remé-

(*a*) Ibid. pag. 36, &c.

des qu'on appelle *ecboliques*, qui ſont tous violens, dès qu'ils avoient le moindre ſoupçon qu'il reſtoit encore quelque choſe dans la matrice; méthode certainement, dangereuſe puiſque tous ces remédes irritans & échauffans ſont très-nuiſibles aux nouvelles accouchées *; il faut donc préférer de ſe ſervir de la main, ſi l'orifice eſt encore ouvert, & s'il eſt poſſible de le dilater ſans beaucoup d'efforts, afin de procurer la ſortie des caillots qui peuvent s'être formés de nouveau. *Moſchion* (*a*) *veut que la femme ſoit couchée, & qu'elle tienne les pieds écartés, afin*

(*a*) Spach. Gynæc. p. 5. n°. 55. Harmon. Gynæc. Part. prior. cap. XVII, p. 14.

* Outre que ces ſortes de remédes ſont dangereux par eux-mêmes, ils ne peuvent guère remplir le but qu'on ſe propoſe dans ce cas: car il arrive ſouvent que le placenta eſt entiérement ſéparé de la matrice, ou du moins en grande partie, & par conſéquent, ne communiquant plus ou preſque plus par ſes vaiſſeaux avec ce viſcère; alors l'action de ces remédes ne ſauroit guère s'étendre juſque ſur ce corps, il ne fait tout au plus qu'augmenter l'écoulement des lochies, & allumer une fièvre dangereuſe.

que tout puisse sortir librement; crainte qu'en serrant les cuisses, il ne se forme de nouveaux caillots dans le vagin, lesquels empêcheroient les lochies de couler librement.

S'il n'est pas possible de les tirer commodément, il est à craindre que le contact de l'air ne les fasse tomber en putréfaction, qu'ils ne nuisent à la matrice, ou bien, que la résorption de cette sanie putride n'allume une fiévre de mauvais caractère, avant que la matrice ait eû le tems de s'en débarrasser. *Recolin*, digne membre (*a*) de l'Académie de Chirurgie, a tenté dans de pareils cas, les injections d'eau chaude dans l'utérus; comme cette méthode n'exige aucune violence, on peut l'employer sans rien craindre & avec fruit: les observations que cet Auteur rapporte, prouvent qu'il en a vu de bons effets. Il est vrai que ces injections ont été faites chez des femmes, qui avoient fait des fausses couches, dans lequel cas, le placenta est très-souvent retenu, & a si peu de consistance, que la partie qui préémine à l'orifice, se

(*a*) Académ. de Chirurgie Tom. III. p. 202. &c.

déchire au moindre effort qu'on veut faire pour la retirer ; mais pourquoi ne tenteroit-on pas la même méthode, lorsqu'après l'accouchement, le placenta, ou quelques caillots de sang sont retenus dans la matrice ? Car l'eau chaude ramollit & dissout ces caillots, & on auroit tout lieu d'espérer, qu'elle les entraîneroit avec elle, ou que du moins, on auroit l'avantage de balayer toute la pourriture dont le séjour seroit nuisible à la matrice. On ne risque rien de faire ces injections, elles sont toujours à préférer à la dilatation violente de l'orifice.

Il semble qu'*Hippocrate* (*a*) a fait usage de ce secours, lorsqu'une suppuration de la matrice rendoit les femmes stériles. *Le pus*, dit-il, *altére la semence & la corrompt*, *il faut donc avoir soin d'en purger la matrice*, *& la dégager des tumeurs*, *qui peuvent se trouver dans sa cavité.* Il ajoute ensuite, voici la manière dont il faut s'y prendre : *prenez du lait de jument*, *que vous ferez bouillir*, *passez-le ensuite par une chausse bien fine & bien nette*, *& prépa-*

(*a*) De infœcundis, Cap. x. Charter T. VII. pag. 850.

rez-en un clystère convenable. En faisant ainsi passer le lait par une chausse, il en séparoit la partie la plus ténue, qu'il faisoit servir à dépurer la matrice ; quant à la partie dans laquelle *Hippocrate* faisoit faire cette injection, il paroît que c'étoit dans la matrice, & non dans le vagin, par la raison qu'il cherchoit à déterger & à guérir un tubercle purulent qui étoit dans ce viscère ; ce qui d'ailleurs, est confirmé par l'espéce de syphon dont il se servoit, & qu'il décrit ainsi. *Il faut que la sommité du syphon soit tenue comme celle d'une sonde d'argent, au-dessous de laquelle on pratiquera une ou plusieurs ouvertures également distantes sur le côté du syphon, de la même grandeur, plutôt petites que grandes ; la pointe du tuyau doit être bouchée, & tout le reste creux comme une flûte : on attachera à la sommité une vessie de cochon bien ramollie & humectée ; cela fait, on versera le lait dans le syphon, on en bouchera les ouvertures avec des chiffons de linge, pour qu'il ne puisse pas s'échapper ; on le présentera à la femme, elle le debouchera, & l'introduira elle-même dans la matrice mieux que personne ; ensuite*

on comprimera la vessie jusqu'à ce que le pus soit sorti, ce qu'on reconnoîtra lorsque le lait coulera tout pur, il est évident que lorsqu'il n'y en a plus, il faut finir l'opération. Comme *Hippocrate* se proposoit de vuider le pus de la matrice, il ordonne de pratiquer plusieurs petites ouvertures sur la partie latérale du tube; mais *Recolin*, qui par les injections d'eau chaude, avoit en vue de dissoudre, de diviser les caillots de sang contenus dans ce viscère, & de détruire par la force de l'injection, l'adhérence qui pouvoit rester du placenta, a eu le soin de ménager seulement une ouverture assez large au bout du syphon, & aucune sur la partie latérale.

Il y a d'autres passages d'*Hippocrate*, qui semblent prouver, qu'il faisoit usage des injections dans la matrice; mais comme il ne s'en explique pas formellement, contentons-nous du texte que nous venons de citer.

§. 1324. *La douleur causée par le travail, se dissipe par les opiats, les antidotes, les cor-*

diaux, les délayans, & par les fomentations anodynes externes.

Les douleurs qui viennent des causes détaillées §. 1322, sont assez fâcheuses après l'accouchement : plusieurs Auteurs conseillent alors le suc épaissi de pavot, connu dans les boutiques sous le nom d'*opium*, ou bien ses différentes préparations, ou remédes composés. Tout le monde n'est pas d'accord sur leur usage : de célébres Accoucheurs (*a*) ont proscrit l'opium & toutes ses préparations ; mais si tout préjugé mis à part, on considére avec attention ce qui se passe après l'accouchement, il semble qu'on ne doit pas entiérement en interdire l'usage : en effet, tout a été dans une agitation par les derniers efforts ; les femmes, qui souvent se laissent trop abbattre par la crainte de perdre leur vie avec celle de leurs enfans, sont dans une tristesse profonde : il est vrai que tous ces sujets de crainte dimi-

(*a*) Levret l'art des Accouch. §. 838. 839. p. 138.

nuent après l'accouchement, mais ils ne cessent pas toujours aussi vite. La matrice, qui s'est contractée avec force pour expulser le fœtus, ne se repose pas tout de suite après; elle continue quelquefois de se mouvoir avec force; ainsi que nous l'avons déjà remarqué §. 1322, d'après les observations de *Ruysch*. Les efforts auxquels la sage-femme & les assistans necessent d'exciter la malade, en lui disant que c'est dans ce moment qu'il faut les faire valoir, si elle veut se sauver, elle & son enfant, continuent plus longtems qu'on ne pense. J'ai vu un homme sur le point de se noyer, se saisir avec tant de force d'un bâton qu'on lui présenta, qu'après avoir été retiré de l'eau, & porté dans un lit qu'on avoit bassiné, il ne put absolument ouvrir la main, les assistans qui vouloient lui aider auroient plutôt rompu ses doigts; ce ne fut qu'une grosse heure après que ce spasme cessa. On remarque souvent que l'orifice de la matrice se resserre si fort dans les nouvelles accouchées, que ce n'est qu'avec une certaine violence, qu'on vient à bout d'extraire les caillots ou restes des membranes; dans ce cas, les Accoucheurs

coucheurs prudens aiment mieux attendre que cette contraction spasmodique cesse entiérement, ou du moins qu'elle soit beaucoup diminuée.

J'ai souvent vu toutes ces douleurs céder à une dose modérée d'opium, & les caillots sortir d'eux-mêmes après un sommeil paisible : je puis dire avec sincérité, que j'ai toujours employé les opiats après l'accouchement sans que jamais j'aie eu lieu de m'en repentir, puisqu'il est certain que je n'en ai point vu de mauvais effets *.

* Les douleurs dont se plaignent les femmes, après l'accouchement, sont dues en grande partie aux efforts qu'elles ont fait pendant leurs couches, à la violence avec laquelle les ligamens ont été tiraillés, aux spasmes qui affectent la matrice & les différens viscères. Ces douleurs spasmodiques produisent ici le même effet que le spasme des urétères dans la colique néphrétique, lequel empêche le calcul de descendre dans la vessie. L'indication qui se présente, est de détruire ce spasme, en produisant une espéce de paralysie momentanée dans ces parties, laquelle en émoussant la violence des douleurs, peut faire espérer l'expulsion des matières hétérogènes contenues dans la matrice; c'est ce qu'on obtient par l'usage modéré de l'opium. Outre le témoignage de *Boerhaave*, & de son ilustre Com-

Je me suis servi purement & simplement de l'opium dépuré, à petites doses; mais souvent, & jusqu'à ce que j'eusse obtenu le calme que j'attendois, & les malades s'en trouvoient merveilleusement restaurées : il faut avoir cette précaution, vû la différente dose d'opium qu'exigent différens sujets, pour en ressentir les effets. On ne risque rien d'en donner à

mentateur, nous avons encore celui du célébre *Tralles*, dont l'autorité est d'un grand poids sur cette matière; ce dernier assure avoir employé une infinité de fois l'opium dans ces circonstances, avec beaucoup de succès; il le donnoit à petite dose dans une légére potion cordiale, ou bien, mêlé avec quelque poudre absorbante, avec un oleo-saccharum, d'heure en heure, ou de deux en deux heures. Le même Auteur fait observer qu'il faut avoir soin de le prescrire lorsque la nécessité l'exige, peu de tems après l'accouchement; par exemple, le premier ou le second jour, & qu'il faut être beaucoup plus circonspect sur son usage, lorsque la fièvre de lait commence, parce que si elle continue trop long-tems, si elle est accompagnée de beaucoup de chaleur, le sang en se portant avec impétuosité dans les mammelles, qui sont remplies de lait, pourroit attirer l'inflammation dans ces parties.

une adulte un demi-grain, ſauf à le répéter en cas de beſoin; c'eſt pour cette raiſon qu'on en délaye quelques grains dans une mixture ou potion, qu'on donne par cuillerées, ou bien on le pulvériſe avec des poudres abſorbantes, qu'on donne par pluſieurs priſes. On trouve dans *la Matière Médicale* de pareilles formules qui peuvent ſervir de modele pour en faire de ſemblables.

Je me ſuis toujours abſtenu de donner des médicamens opiatiques compoſés, tels que *la Thériaque d'Andromaque*, *le Mithridat d'Amocrate*, *le Philonium de Méſué*, & autres de cette eſpéce, ſoit parce qu'on les prend en une ſeule doſe, ſoit parce qu'ils ſont compoſés d'aromates échauffans, qui, pris indiſtinctement, peuvent avoir de dangereuſes ſuites, par rapport à la différente quantité d'opium qu'ils contiennent. *La Thériaque*, par exemple, contient trois fois plus d'opium que le *Mithridat*; le *Philonium* eſt beaucoup plus narcotique que la *Thériaque*; il entre d'ailleurs dans ſa compoſition une quantité conſidérable de poivre, qui eſt un aromate des plus chauds. Comme on n'a be-

ſoin ici que de la ſeule vertu de l'opium, il vaut mieux le preſcrire ſeul, que marié avec d'autres drogues inutiles, & quelquefois dangereuſes.

Comme les nouvelles accouchées ſont quelquefois épuiſées par la violence des douleurs qu'elles viennent de ſouffrir, on leur preſcrit auſſi quelques aromates agréables, pris parmi les plus doux, ou du moins, à bien petite doſe, afin qu'elles ſoient reſtaurées par leur odeur gracieuſe, ſans être incommodées par leur qualité irritante. Voilà pourquoi on leur ordonne des eaux diſtillées aromatiques, ou bien une décoction d'orge ou d'avoine, dans laquelle on ajoute la quatrième partie de vin du Rhin, (on trouve une ſemblable formule dans la *Matière Médicale*); on fait encore une poudre, à laquelle on ajoute une ou deux gouttes d'Huile eſſentielle de Cannelle, que l'on triture long-tems dans un mortier de verre avec du ſucre, & qu'on preſcrit à différentes repriſes.

On donne auſſi des abſorbans, parce que ſouvent les femmes ſont ſujettes à une maladie qu'on appelle *le fer chaud*, ou *crémaſon*; on leur preſcrit

quelquefois des acides après l'accouchement, tels que la décoction dont nous venons de parler, ou bien des substances qui tournent vers l'acide, comme des crêmes d'orge, d'avoine, des panades, des émulsions & autres de ce genre, dont nous palerons §. 1331.

Il faut cependant en tout ceci avoir égard au tempérament de la nouvelle accouchée ; s'il est chaud & sanguin, il ne faudra lui prescrire que les plus doux, à titre de cordial : si au contraire il est froid, pituiteux, on pourra en donner de plus actifs, prenant garde toujours qu'ils ne soient trop irritans : il y a des endroits à la campagne, sur-tout, où l'on est dans la mauvaise habitude de faire prendre en pareil cas du vin, auquel on ajoute quantité de *macis*, de *cannelle*, & dans lequel on délaye des jaunes d'œuf, & on en fait boire si abondamment à la nouvelle accouchée, que j'en ai vu plusieurs saisies de tremblemens quelques heures après avoir accouché. Il n'y a personne qui ne voie qu'il n'y a rien de plus dangereux. Les plus prudens se contentent de prescrire des

bouillons de viande, à petite dose, mais à plusieurs reprises, en mêlant au bouillon, ou donnant séparément une ou deux cuillerées d'huile récente d'Amandes douces & ce n'est pas sans succés; ce remède est très-utile par sa vertu adoucissante, pourvû toutesfois que l'estomac puisse le supporter : car il y a certaines femmes à qui elle cause des nausées; dans ce cas il vaut mieux s'en abstenir, & lui substituer des émulsions de semences oléagineuses, qui agissent en délayant, & qui en s'accommodant à l'estomac, fournissent une nourriture agréable.

Le repos étant d'une si grande utilité aux nouvelles accouchées, on voit ce qu'il faut penser de la coutume où l'on est dans certains endroits, de les empêcher de dormir d'abord après qu'elles ont accouché. On voit en effet des femmes babillardes, qui quelquefois ont plus bû qu'il ne faut, qui ont soin de faire du bruit, de crier à haute voix, si elles leur voient baisser la paupière; les voisins même, pour preuve de leur joie, jouent des instrumens pour la tenir éveillée; voici, je pense, ce qui a donné lieu à cet usage. C'est parce que comme nous l'avons

déjà dit, il eſt arrivé quelquefois, que des femmes, qu'on croyoit endormies étoient réellement mortes à la ſuite d'une abondante hémorrhagie, laquelle venoit du défaut de contraction de la matrice, qui après l'accouchement reſtoit flaſque & relâchée; mais on n'a rien à craindre de tout cela, ſi on a ſoin de leur ſerrer le ventre avec un bandage, & ſi la matrice donne des ſignes de contraction. D'ailleurs, ſi le Médecin, ou une ſage-femme inſtruite ne quitte point l'accouchée tout de ſuite, on verra aiſément s'il y a du danger, & dans ce cas, on pourra lui porter un prompt ſecours, ainſi qu'il a été dit. Il eſt de la prudence de ne pas la laiſſer tout de ſuite; mais il n'eſt nullement néceſſaire de faire du bruit pour l'empêcher de dormir: comme une lumière trop vive l'incommode, il faut faire enſorte de la modérer de façon cependant, qu'il ſoit aiſé au Médecin de diſtinguer ſi le viſage de la malade pâlit, ou s'affaiſſe ſubitement, ſi elle commence à tomber dans des anxiétés. Un habile Médecin connoîtra au pouls & à la reſpiration, ſi les forces s'affoibliſſent; il pourra, à l'aide d'un

leger cordial, mais agréable, & en faisant ſerrer le bandage dont on lui a ceint le ventre, prévenir les défaillances, ainſi que je l'ai éprouvé pluſieurs fois.

Si, comme il arrive, ſur-tout chez celles qui ont accouché pour la premiere fois, les grandes lévres ont été fort violentées, & ſi la tête de l'enfant, ſe trouvant fort volumineuſe, a reſté trop long-tems au paſſage, il faut y appliquer des fomentations anodynes. *Mauriceau* (*a*) préparoit ſur les cendres chaudes un cataplâme, avec un mêlange d'huile d'Amandes douces, de blancs & de jaunes d'œuf, il l'étendoit ſur un linge, & l'appliquoit ſur la vulve, ayant ſoin de le renouveller trois ou quatre heures après, s'il étoit néceſſaire; il fomentoit le tout pendant les cinq ou ſix premiers jours, deux ou trois fois par jour, avec une décoction d'orge, de ſemences de lin & autres plantes émollientes; il dégageoit la matrice des caillots de ſang & des ordures: certains appliquent des fomentations avec

(*a*) Maladies des femmes accouch. Tom. I. Liv. III. chap. II. p. 374.

du lait chaud ; d'autres, avec de la biere tiéde & du beurre ; si les grandes lévres sont enflées, comme il arrive quelquefois aux femmes hydropiques, on pourra y ajouter des discussifs, tels que *les fleurs de sureau, de camomille, de sauge, &c.*

§. 1325. *Les lochies trop abondantes viennent de la trop grande fluidité & agitation du sang, ou le plus communément, des matières retenues* (1322) *dans la matrice, qui l'empêchent de se contracter.*

On appelle trop abondantes, les lochies qui passent la quantité ordinaire ; mais pour établir quelque chose de certain là-dessus, il faudroit savoir quelle est celle qui coule naturellement ; ce qui est assez difficile : comme le Médecin n'a d'autre moyen de s'en instruire, que celui de l'inspection des draps qui en sont imbibés, il ne peut en juger que par conjecture ; voilà pourquoi il n'y a presqu'aucun Auteur de ceux qui ont écrit

ſur les accouchemens, qui en faſſe mention ; ils ne parlent tous que de leur ſuppreſſion ou de leur flux trop abondant. Il eſt vrai qu'*Hippocrate* (*a*), ainſi que je l'ai fait obſerver §. 1284, en parlant de la quantité du flux menſtruel, dit, *que les lochies coulent aſſez abondamment chez une femme qui ſe porte bien ; la meſure d'abord eſt d'une hémine & demie Attique, ou un peu plus ; elles diminuent enſuite juſquà ce qu'elles s'arrêtent entiérement.* Il dit à peu près la même choſe dans un autre endroit (*b*), où il détermine la même quatité, ajoutant ſeulement, qu'elles coulent tantôt plus, tantôt moins *; mais il

(*a*) De mul. morb. Lib. I. Cap. LXXI. Chart. Tom. VII. pag. 771.

(*b*) De naturâ pueri, Cap. V. Charter. T. V. pag. 314. 315.

* Il y a même des femmes, qui ſe trouvent ſéches peu de tems après l'accouchement ; *Lamotte* dit en avoir vu, qui n'avoient plus d'écoulement le lendemain de leurs couches ; d'autres, qui le cinquieme jour, n'étoient pas plus humectées qu'avant leur accouchement ; ce qui, ſelon cet Auteur, n'eſt point dangereux, pourvû qu'il n'y ait, ni fièvre, ni tenſion, ni douleur dans le bas-ventre.

paroit qu'*Hippocrate* applique l'hémine & demie Attique, au sang qui sort avec impétuosité, lorsqu'on fait l'extraction du placenta, & qui se répand de toutes parts, *de la même manière que de l'eau que l'on verse sur une table* (*a*) En effet, il est très difficile de déterminer la quantité de sang qui s'écoule ensuite, d'autant plus qu'il est absorbé par les fomentations & les cataplâmes, &c. qu'on applique sur le ventre.

D'ailleurs, on observe bien des différences à cet égard, je ne dis pas seulement dans différentes femmes, mais aussi dans la même, dans ses différens accouchemens. Nous avons déjà dit, que les femmes robustes, & qui s'exercent à des travaux rudes & pénibles, ont des régles & des lochies peu abondantes; que celles au contraire, qui vivent dans la mollesse & l'oisiveté en sont inondées; mais, comme plus la matrice est distendue, plus ses vaisseaux acquierent de diamétre, ainsi qu'il a été dit, plus aussi on doit attendre des lochies abondantes; & voilà pourquoi la quantité en peut varier

(*a*) Ibid.

dans la même femme, dans ses différentes couches. *Mauriceau* (*a*) remarque dans ses Aphorismes, qui sont comme les corollaires de son livre, que les femmes qui ont accouché d'enfans fort gros, ont ordinairement d'abord après l'accouchement une abondante hémorrhagie ; parce qu'alors le placenta se trouve communément plus considérable, & que ses vaisseaux & ceux de la matrice, qui leur repondent, sont aussi plus gros.

Galien (*b*) a cru, *que le fœtus tiroit pour sa nourriture ce qu'il y a de meilleur dans le sang, & qu'il laissoit ce qu'il y a de plus mauvais ; ce qui forme selon lui dans les femmes grosses la cacochimie, dont la nature se débarrasse après l'accouchement*. Cet Auteur ajoute un peu plus bas, que c'est pour la même raison, que *les Médecins ont appellé cette évacuation*, lochies, *ou* purgations *après l'accouchement, & non simplement* évacuation. Mais quoique, ainsi que nous le dirons dans la suite,

(*a*) Aphorism. LVIII. Tom. I. pag. 536.
(*b*) Comment. in textu XXII. Hippocr. Epidem. Lib. II. Charter, Tom. IX. pag. 41.

l'écoulement successif qui se fait du sang d'abord après l'extraction du placenta, serve à dépurer de plus en plus la cavité de la matrice, cependant il est certain, que celui qui coule alors avec abondance, est pur, & ne doit point être regardé comme l'excrement du sang, dont la meilleure portion auroit servi à nourrir le fœtus; c'est ce qu'*Hippocrate* remarque très-bien en parlant des lochies (*a*). *Si une femme est saine & doit l'être, ses lochies, ainsi que nous l'avons dit, sont aussi pures que le sang d'une victime qu'on égorge, il s'épaissit, & coule au dehors.* Ce qu'il répete dans un autre endroit (*b*): il ajoute ensuite: *mais si la femme n'est point saine, ni ne doit l'être, ses lochies sont peu abondantes, & de mauvaise qualité, & le sang ne s'épaissit pas*; ce qui est une marque de cacochimie: en effet, le sang qui coule alors, est tel que celui qui circuloit un instant auparavant dans les autres vaisseaux du corps, & il sera sain par conséquent, si la femme est saine;

(*a*) De mulier. morb. Lib. I. cap. LXXI. Chart. T. VII. p. 771.

(*b*) De naturâ pueri., cap. V, Chart. T. V, p. 315.

c'eſt à quoi il faut faire attention pour bien juger de la qualité des lochies après l'accouchement, & des changemens qu'elles pourront ſubir enſuite, quoiqu'elles conſervent le même nom.

Le tems qui ſuit immédiatement l'accouchement, eſt celui où ſe fait le trop grand écoulement des lochies, c'eſt auſſi celui où il y a le plus à craindre. En effet, peu de tems après, les lochies paroiſſent moins rouges, elles le deviennent moins de plus en plus, au point que cette couleur diſparoît entiérement le troiſieme, quatrieme ou cinquieme jour *; ce qui vient de ce que la matrice en augmentant inſenſiblement ſes contractions, reſſerre le diamétre de ſes vaiſſeaux. On reconnoît donc que les lochies ſont

* Il arrive quelquefois que la couleur rouge continue plus long-tems. *Lamotte* a vu les lochies couler pendant cinq, ſix & ſept ſemaines, & toujours rouges, leſquelles ne s'arrêtoient même qu'après une évacuation qui tenoit plutôt d'une perte de ſang, que d'un ſimple écoulement des lochies. *Traité des accouchemens, Tom. II p.* 1122.

Mais cet exemple ne ſauroit détruire la regle établie par M. *Van-Swieten.*

trop abondantes, principalement lorsque le sang sort avec impétuosité d'abord après l'accouchement, que la femme devient pâle, que sa vue s'obscurcit, qu'elle a des tintemens d'oreille, & qu'elle commence à tomber en défaillance; si ensuite l'écoulement, quoique modéré d'ailleurs, continue trop long-tems, & que la couleur ne change pas quelques heures après.

Cet écoulement excessif peut venir, ou de la trop grande agitation du sang à la suite d'un excès de travail, ou bien de la crainte & autres affections de l'ame; dans l'un & l'autre cas, les opiats sont d'une utilité reconnue. Il peut venir encore de la trop grande fluidité du sang, qui, nonobstant le resserrement des vaisseaux, continue toujours de couler; mais on sait que les personnes robustes ont le sang épais, souvent, aussi-tôt qu'il a coulé de la veine.

Or un sang ainsi constitué suppose des vaisseaux fermes & robustes, tandis que celui qui est trop dissous & trop fluide, est le produit de la foiblesse de ces mêmes vaisseaux, qui ne peuvent suffisamment réagir sur ce fluide: on ju-

gera donc de la bonne ſanté actuelle, ou future de l'accouchée, par la promptitude avec laquelle le ſang s'épaiſſira, après avoir coulé de la matrice.

Au contraire, dans les corps mous & lâches, la matrice ſe contracte plus foiblement & plus lentement ; de-là le flux immodéré des lochies : c'eſt ce qu'*Hippocrate* ſemble indiquer, quand il dit : (*a*) *ſi les lochies coulent plus qu'il ne faut après l'accouchement, (car cela arrive, lorſque l'orifice eſt trop large, ou bien lorſque quelque veine de celles qui aboutiſſent à la matrice, a été déchirée par la ſortie précipitée du fœtus*. Si l'orifice reſte dilaté, c'eſt une preuve que la matrice ne ſe contracte pas ſuffiſamment, & que ſes vaiſſeaux reſtent trop long-tems ouverts ; mais il n'eſt pas douteux que l'accouchement violent & ſubit cauſe quelquefois des déchirures aux vaiſſeaux, de même que l'extraction trop bruſque du placenta lorſqu'il ſe trouve trop adhérant, ce qui peut occaſionner la rupture de la matrice, ainſi que nous l'avons déjà dit. La cauſe la

(*a*) De mul. morb. Lib. I. cap. XLIII. Chart. T. VII. p. 754.

plus fréquente de l'écoulement immodéré des lochies vient de ce que quelque corps est retenu dans la matrice : car alors ce viscère ne peut point se contracter, quoiqu'il y soit continuellement excité, sur tout si le corps retenu se présente à l'orifice, sans pouvoir être expulsé. On observe quelquefois qu'après la premiere effusion de sang après l'accouchement, l'orifice se resserre, que ce fluide se grumele, remplit bientôt toute la cavité, & dans ce cas, il n'en sort pas ou presque pas ; mais aussi-tôt qu'un caillot est exprimé, le sang coule de nouveau, par la raison que les vaisseaux ne sont pas encore assez resserrés, cela arrive plusieurs fois de suite ; à proportion que la matrice se contracte, les caillots diminuent de volume, & enfin les lochies coulent dans une juste quantité.

Cet écoulement copieux de sang est suivi pour l'ordinaire de grands accidens ; sur-tout, si les nouvelles accouchées sont naturellement foibles & délicates. Nous avons demontré ci-devant, que la cachexie, la cacochimie, la leucophlégmatie en sont les suites

ordinaires. *Hippocrate* (a) parlant des lochies exceſſives fait la même remarque. *La malade eſt ſaiſie d'une légère fiévre & de friſſons ſuccédés de chaleur par tout le corps, quelquefois auſſi d'un certain frémiſſement & d'un dégout inſurmontable pour les alimens ; elle devient maigre, foible, pâle, enflée, elle ne peut ni boire, ni manger, ou bien elle ne digére point.* Nous avons déjà dit pluſieurs fois, que pour que les alimens puiſſent fournir des humeurs capables de réparer les pertes que nous faiſons : il eſt néceſſaire que le ſang renfermé dans le corps ſoit d'une bonne qualité ; il n'eſt pas douteux que tout y dégénere, après la perte prompte & copieuſe d'un ſang bien conditionné.

Comme d'abord après l'accouchement il y a ſouvent tout à craindre d'une effuſion de ſang conſidérable, & que cette perte eſt quelquefois ſuivie de grands accidens, on croiroit peut-être que la même choſe eſt à redouter de l'écoulement trop long des lochies, quoique modéré ; mais il faut faire attention, que le danger ne vient que de ce que par l'hémorrhagie ſubite, les vaiſ-

(a) Ibid.

ſeaux s'affaiſſent, & le ſang artériel peut à peine ſe porter vers le cerveau & le cervelet, les vaiſſeaux n'ont pas le tems de ſe contracter ; mais comme malgré la diminution qui s'eſt faite des humeurs, ces vaiſſeaux reſtent toujours pleins, la circulation n'en eſt pas abſolument dérangée. Si on tire tout à la fois deux livres de ſang à un homme, quelque robuſte qu'il ſoit, il tombera en ſyncope ; ce qui n'arrivera pas, ſi pendant huit jours, on lui en tire ſeulement quatre onces par jour : d'ailleurs, pendant un long intervalle de tems, on peut faire des remédes convenables, au lieu qu'une ſubite & abondante hémorrhagie après l'accouchement, précipite la mort de la malade.

Quant au tems que doit durer l'écoulement, les Auteurs ne s'accordent guère là-deſſus. *Hippocrate* l'a déterminé d'après le ſexe du fœtus (*a*) : *S'il vient une fille*, dit-il, *les lochies coulent communément pendant quarante deux jours, tems qui étant le plus long, eſt auſſi le plus convenable ; quoique*

(*b*) De naturâ pueri. Cap. v. Charter T. V. pag. 314.

néanmoins l'accouchée ne risque rien, si l'écoulement se termine dans l'espace de vingt-cinq jours : si c'est un garçon, elles coulent pendant trente jours, tems qui, comme étant le plus long, est aussi le plus convenable ; elle sera cependant hors de danger, si elles cessent après le vingtième ; mais si c'est dans moins de tems, l'écoulement n'est pas assez copieux. Si à présent, on considere ce qui suit dans le même endroit, il paroît évidemment qu'*Hippocrate* n'a établi le terme des lochies, que d'après la supposition, que l'écoulement doit durer autant de jours, qu'on en compte depuis l'instant de la conception, jusqu'à celui où l'embryon est bien formé ; c'est-à-dire, lorsque ses membres sont développés & distincts : il a trouvé à propos de supposer qu'il falloit quarante-deux jours pour une fille, & trente pour un garçon ; on n'en voit pas trop la raison. *Duret* (*a*) pense qu'il faut autant de jours pour l'écoulement des lochies, qu'il en auroit fallut pour celui des régles pendant neuf mois, si la femme n'eût pas été

(*a*) In coac. Hippocr. tract. III. n°. 4, p. 444. 445.

grosse. *Celles chez qui les régles durent pendant deux jours, (telles sont les femmes robustes), en exigent seize pour l'écoulement de leurs lochies; celles qui sont réglées dans trois, en demandent vingt-sept, celles qui en mettent quatre, trente-six; mais celles chez qui elles coulent pendant cinq jours, ont leurs lochies jusqu'après le quarante-cinquieme jour après leurs couches.* Cet Auteur regardoit les lochies, comme *le superflu du sang menstruel, qui s'étoit accumulé dans les plus gros vaisseaux voisins des parties génitales, & que la chaleur naturelle du fœtus avoit préservé de la corruption pendant le cours de la grossesse.* En conséquence il a cru qu'elles devoient être évacuées.

Mais il est évident que cette opinion n'est fondée que sur un préjugé, & nullement sur l'observation. Pendant la grossesse la matrice acquiert du volume, ses vaisseaux se dilatent; l'accouchement terminé, toutes les parties doivent revenir à leur premier état, & par conséquent, les vaisseaux se resserrer pour recevoir & renvoyer moins de sang; & c'est pour faciliter leur contraction, que se fait l'écoulement des lochies; écoulement qui cessera d'au-

tant plus vîte, que les vaisseaux seront plus forts, & que ceux de la matrice seront moins pressés : voilà pourquoi les lochies sont moins abondantes, & cessent de couler plutôt chez les femmes qui nourrissent elles-mêmes leurs enfans: la même chose a lieu chez celles qui sont robustes, & qui s'occupent à des travaux pénibles; mais tout le contraire arrive à celles dont le tempérament est foible & délicat. De-là vient que *Mauriceau* (*a*) prétend qu'on ne peut établir là-dessus de régle certaine, que la différence du sexe du fœtus n'y fait rien; mais que communément, l'écoulement se termine dans quinze ou vingt jours. *Levret* (*b*) fondé sur ses propres observations, assure la même chose : ce dernier remarque fort bien, qu'après la fiévre de lait, avant le retour ordinaire des régles, le sang coule de nouveau, mais sans aucun inconvénient; il a cru que cela arrivoit principalement à celles qui ont un mauvais tempé-

(*a*) Traité des malad. des femmes grosses, Liv. III. Chap. IX. p. 414.

(*b*) L'art des accouchemens, §. 823. 826. p. 135.

rament, & qui n'ont pas réguliérement leurs ordinaires. J'ai néammoins observé la même chose sur des nouvelles accouchées, qui étoient très-saines, & qui avoient toujours été très-bien réglées. Il n'y aura rien de surprenant en cela, si l'on fait attention que quoique les vaisseaux de la matrice se contractent, après avoir été très-considérablement distendus pendant la grossesse, ils ne reprennent pas entiérement leur premier diamêtre aussitôt après l'accouchement; mais qu'ils prêtent encore assez aisément à l'impulsion des humeurs; ce qui fait que la plus légére cause peut faire couler le sang de leurs orifices: voilà pourquoi les mammelles s'affaissent chez une femme qui n'allaite pas son enfant, que les lochies reparoissent sanguinolentes pendant quelques jours, & que les régles sont ordinairement plus abondantes après l'accouchement.

§. 1326. *Si le flux excessif des lochies vient de quelque chose de retenu dans la matrice, il faut avoir soin de l'ôter* (1323).

Nous en avons déjà détaillé les causes, ce sont des caillots ou de sang, ou un autre fœtus, ou un reste de membranes.

Il ne sera pas hors de propos de dire quelque chose sur les moles, en tant qu'on les range parmi les choses qui, retenues dans la matrice, peuvent lui être nuisibles. Tout le monde sait les merveilleuses histoires que les bonnes femmes comptent au sujet des moles; sçavoir, que non seulement elle ressemble à tel ou tel animal, mais qu'encore on les a vu faire les mêmes mouvemens; comme, voler, courir, cherchant à se cacher, qu'elles rentroient promptement dans la matrice, & que si on ne l'empêchoit, c'en étoit fait de la vie de l'accouchée. J'ai même vu au recit ridicule que faisoit de la mole, une babillarde & ignorante sage-femme, toutes les femmes qui étoient venues secourir la malade, s'enfuir, par la crainte qu'elles avoient que ce monstre ne vint se refugier chez elles. On fait mille aures historiettes, que j'aurois honte de rapporter.

Les Auteurs qui ont écrit sur les accouchemens, disent qu'il y a fausse

grossesse

grossesse ou un faux germe, toutes les fois que la matrice se tuméfie comme dans la grossesse, sans cependant renfermer aucun fœtus: de-là vient que l'hydropisie & la tympanite qui n'est autre chose qu'une collection d'air dans ce viscère, sont rangées parmi les faux germes (*a*); mais on donnoit particuliérement le nom de mole à des masses plus solides, & comme charnues, de forme ordinairement irrégulière, qui étoient expulsées de la matrice, après des signes de grossesse.

Des Auteurs respectables ont assez généralement cru, qu'il pouvoit résulter de l'union des deux sexes, au lieu d'un fœtus humain, une pareille masse informe, qui en est totalement différente *: voici le sentiment d'*Hip-*

(*a*) Levret, l'art des accouchemens, §. 1083. p. 184.

* *Hippocrate*, *Galien*, *Aristote* & plusieurs autres, croyent que l'union des deux sexes étoit nécessaire pour la formation d'une mole. Les femmes mariées, il est vrai, rendent quelquefois à la suite des fausses couches, de ces sortes de masses informes, lesquelles même peuvent, selon le célébre *Morgagni*, devenir la cause de l'avorte-

pocrate (*a*) sur la cause de la mole. *Lorsque les règles ont coulé abondamment, & qu'une femme reçoit une petite quantité de semence, qui est mal conditionnée, il ne se fait point alors une véritable conception; le ventre se gonfle & se remplit comme dans l'état de grossesse, mais elle n'y sent rien remuer; il n'y a point de lait dans les mammelles; cependant la poitrine se gonfle: cet état dure pendant deux & souvent*

ment, soit par l'irritation qu'elles causent à la matrice, soit par l'espace qu'elles occupent dans ce viscère; quoiqu'il arrive aussi quelquefois, selon le témoignage de *Klein*, que les femmes s'en débarrassent, sans que le fœtus en souffre: il semble aussi qu'on ne peut s'empêcher de convenir, que la cohabitation n'est point nécessaire pour engendrer des moles; les exemples que nous avons de filles chastes, & même de Religieuses cloîtrées, nous en fournissent la preuve.

Hoechsteterus rapporte qu'une fille dans une Communauté, jettoit tous les mois avec ses menstrues une masse de chair semblable à une mole. *Obs. Med. Decad. 6. p. 697.*

Les femmes veuves & les filles les plus chastes, au rapport de *Klein*, sont sujettes à porter des moles.

(*a*) De mul. morb. Lib. I. Cap. LXX. Char. Tom. VII. p. 770.

même pendant trois ans ; si la mole ne forme qu'une masse, la femme en périt (nécessairement) si elle en forme plusieurs, elle rend par la vulve beaucoup de sang mêlé de parties charnues ; si l'écoulement se modére, la malade en échappe, s'il est excessif, elle périt d'épuisement. Tel est l'état de cette maladie, on la reconnoît au grand volume de la matrice, & au défaut de son mouvement. Ce Pere de la Médecine répete la même chose dans un autre endroit (*a*) ; on y lit seulement que, *quoiqu'il ne se forme point de lait aux mammelles, elles ne laissent point de se gonfler* ; au lieu que dans le premier passage il est dit : *que la poitrine se gonfle. Hippocrate* jugeoit donc de l'existence d'une mole, par la tumeur du ventre, sans donner au tems accoutumé aucun signe du mouvement du fœtus, & lorsque les mammelles se gonflent sans se remplir de lait. En effet, lorsqu'il y a un fœtus dans la matrice, la nature prévoyante lui prépare une nourriture pendant la grossesse ; cette précaution deviendroit inutile, lorsqu'il se forme une mole,

(*a*) De infœcundis, cap. xvi. ibid. pag. 855.

qui n'eſt autre choſe qu'une maſſe informe & inorganiſée.

Il paroît auſſi qu'on a donné le nom de *mole* à différentes tumeurs, qui prennent racine dans la ſubſtance de la matrice: voici comment s'explique *Ætius* (a): *Ce qu'on appelle mole, eſt une affection de la matrice, qui tend au ſquirre, & qui eſt tantôt une ſuite de l'inflammation, tantôt d'un ulcère local, qui a dégénéré en une chair fongueuſe; je l'appelle mole, à raiſon de ſa gravité & de ſon inertie; le ventre ſe tuméfie conſidérablement, avec rétraction des hippochondres, maigreur, pâleur, perte d'appétit, ce qui fait d'abord naître un ſoupçon de groſſeſſe, &c.* Il eſt évident par-là, qu'il donne le nom de *mole* à différentes tumeurs, qui peuvent affecter la ſubſtance de la matrice: cependant l'Auteur ajoute un peu après: *il y a des perſonnes qui diſent, que certaines femmes ſont ſujettes à rendre de tems en tems par la vulve des petites maſſes charnues, les unes chaque mois, les autres chaque deux ou trois mois: il y en a qui regardent cette affection comme incurable; d'autres prétendent*

(a) Lib. XVI. cap. LXXXII. p. 161.

qu'elle souffre des remèdes dans le commencement. On peut conjecturer avec assez de vraisemblance, qu'*Ætius* entend parler de l'avortement : car après avoir fait mention de fomentations émollientes, de pessaires en partie émolliens, & en partie stimulans : il ajoute ; *cela fait, il sort très-fréquemment beaucoup de sang noir, grumelé, & la maladie se termine. La femme d'un de mes amis avoit une suppression des règles, je conjecturai d'abord qu'elle étoit grosse ; mais comme le ventre acquit plus de volume qu'il n'en acquiert ordinairement dans ce cas, voyant d'ailleurs, que tout son corps se tuméfioit, je la soupçonnai hydropique : enfin, lorsque la maladie en fut venue au point où quelques-uns l'appellent* mole, *je prescrivis à la malade une décoction de rue & d'aneth dans du vin vieux aromatique, que je lui fis boire chaud, en guise d'eau ; elle ne l'eut pas plutôt avalé, qu'elle rendit une grande quantité de sang, & elle se rétablit.* Or, il est certain que, ni le squirre, ni l'ulcère de la matrice, ne se guérissent par une hémorrhagie abondante ; cette hémorrhagie est au contraire d'un mauvais présage, puisqu'elle indique l'érosion des

vaisseaux, laquelle, bien loin d'exciter notre confiance, nous fait voir au contraire, qu'il y a tout à craindre.

Plusieurs exemples nous portent à croire, qu'on a souvent pris des avortons pour des moles; quoique *Mauriceau* (a) fasse venir ces dernieres de la mauvaise qualité de la semence dans les deux sexes, & qu'il les distingue des faux germes: il avoue cependant, que l'observation lui a appris plusieurs fois, que ce qu'on appelle faux germe, étoit réellement le fruit d'une véritable conception de quelques jours &, qu'en conséquence, on ne doit les regarder comme des petites moles, qu'autant que ce sont des membranes remplies d'un sang concret, lesquelles après s'être vuidées des eaux qu'elles contenoient, par un effet de la contraction de la matrice, se moulent à sa cavité; & si on n'y trouve pas de fœtus, c'est qu'après être mort, sa trop grande délicatesse ne lui a pas permis de se conserver; ou bien, parce qu'après la rupture des membranes, il s'est

(a) Traité des malad. des femmes grosses, Liv. I. Chap. x. p. 109. &c.

échappé comme une mucosité informe. Tout le monde sait que, si les petits embryons ne nâgent dans la liqueur de l'amnios, ils deviennent entiérement méconnoissables.

Il paroît donc par là, que les moles ne doivent point leur formation à la dégénération de la semence (*a*), puisque notre Auteur convient, que les moles & les faux germes ne different que par le plus ou moins de séjour que ces corps font dans la matrice : car si ces petites masses sortent au second ou troisieme mois, il les appellent *faux germes* ; si au contraire elles restent plus long-tems, il veut qu'on leur donne le nom de *moles*. Un autre Auteur plus exact (*b*) dit, qu'un avorton peut sortir sous deux formes, ou sous celle d'un œuf, ou sous celle de mole. *Il a*, dit-il, *quelquefois la figure d'une vésicule membraneuse, plus ou moins grosse, selon le tems qui s'est écoulé depuis l'imprégnation, ressemblant assez à œuf subventané, excepté qu'on y reconnoît le vuidement du placenta, qui pa-*

(*a*) Ibid pag. 111.
(*b*) Noortwyk de utero gravido, pag. 119.

roît légérement teint de sang ; mais qu'on enleve facilement, en l'agitant un peu dans l'eau froide, & s'il arrive que quelque caillot tienne trop fort à quelqu'endroit, on peut aisément le détacher avec des tenettes. C'est exactement ce que *Mauriceau* appelle faux germe.

Mais dès que l'avorton sort sous forme *de mole, il ressemble à un caillot de sang rouge, fort dense, que je n'ai pu jusqu'ici dissoudre d'aucune manière* (*a*). Cette masse est composée de plusieurs ségmens irréguliers, fortement appliqués les uns sur les autres, & retenant si intimément les productions du placenta dans sa substance, qu'on ne peut en détâcher que quelques-unes; mais non sans les déchirer plus ou moins. Quant au placenta, il n'est jamais possible de l'arracher en entier : une mole de cette espéce est donc une conception naturelle ; mais l'œuf est tellement entouré de sang épanché & coagulé, & tellement pressé par les contractions de la matrice, que les racines du placenta sont entiérement confondues, & que les membranes peuvent facilement se déchirer, les

(*a*) Ibid p. 120.

eaux s'épancher, & le petit embryon être entraîné avec elles, ou bien, il est tellement défiguré par la pression qu'il a éprouvé, qu'il n'est plus reconnoissable : cette masse qui environne l'œuf, n'est pas par tout de la même épaisseur, elle est beaucoup plus mince vers la circonférence du placenta ; il pourra donc très-bien se faire, que les membranes se déchirent dans l'endroit qui offre le moins de résistance. *Je conserve une mole de cette espéce, dans laquelle il ne me fut pas d'abord possible de reconnoître l'embryon, je l'y découvris enfin, mais si petit, qu'il n'étoit guère plus gros qu'un grain d'orge : il étoit caché entre les inégalités de l'amnios ; mais j'en ai un autre qui est assez proportionné à son œuf, quoique mole, il est de la grosseur du pouce* (a).

Il arrive quelquefois que le sang caillé, qui adhère à l'œuf, ne recouvre pas exactement toute sa surface ; ce qui fait que dans certains endroits de la mole on peut appercevoir une portion de membrane transparante, à travers laquelle on remarque très-bien l'embryon surnâger dans la li-

(a) Ibidem p. 121.

queur de l'amnios. *Denys* (*a*) donne la description d'une pareille mole, semblable à une petite membrane, qui contenoit environ deux cuillerées d'une liqueur, qu'il compare à celle du péricarde : l'embryon étoit blanchâtre, long de deux travers de doigts. J'en ai vu plusieurs renfermés dans leurs membranes, j'en ai conservé quelques-uns, & j'ai évidemment observé, que lorsqu'ils sont si petits, la membrane externe de l'œuf paroît toute hérissée de petites fibriles rameuses, qui manquent dans ceux qui sont plus gros, sur certaines portions de cette membrane, laquelle alors est transparante. Comme cet embryon étoit déjà de la grosseur de deux doigts, ces fibriles manquoient sur une portion de l'œuf, à laquelle le sang coagulé avoit moins d'adhérence, & qui étoit très-forte dans le reste de l'œuf, par le moyen de ces mêmes fibriles; par conséquent, quoique toute cette mole eût la forme d'une masse charnue solide, on appercevoit dans sa partie

(*a*) Over het ampt der Vroed-Meesters en Vroed-Vrouwen, 8e. hofd-stuck, pag. 170, 171.

inférieure la membrane transparante, de l'étendue d'un demi-sol : il paroît que cette portion membraneuse étoit la plus déclive, c'est-à-dire, celle qui étoit le plus près de l'orifice de la matrice, comme on peut en juger par la description.

Cette femme eut une hémorrhagie considérable, & des douleurs violentes pendant l'accouchement : il n'est donc pas surprennant que le sang, qui se trouvoit entre les fibriles qui entouroient la membrane externe de l'œuf, ait été changé par les contractions répetées de la matrice, en une espéce de masse charnue, plus épaisse & plus large supérieurement, plus mince & plus étroite inférieurement, de façon qu'elle ressembloit au cœur d'un homme, dont la pointe seroit mince & transparante.

Denys (*a*) crut que cette masse pouvoit être un reste du placenta d'un accouchement antérieur, & sur laquelle l'embryon avoit pris racine dans l'imprégnation qui le suivit ; mais par ce

(*a*) Over het ampt der Vroed-Meesters en Vroed-Vrouvven, 8e. hoofd-stvck, p. 171.

qui vient d'être dit, il eſt aiſé de concevoir comment cette mole a pû ſe former, ſans qu'il ſoit néceſſaire de ſuppoſer un reſte du placenta de l'accouchement précédent.

On ſent auſſi la raiſon pourquoi on ne trouve ſouvent aucun embryon dans ces ſortes de moles : en effet, cette portion ténue & membraneuſe, qui n'eſt pas, ou preſque pas recouverte de ſang, peut aiſément ſe déchirer pendant les douleurs, lorſque la matrice ſe contracte, & le petit embryon s'échapper avec la quantité de ſang qui coule alors; ou bien, s'il reſte attaché à l'œuf par le moyen du cordon ombilical, les eaux qui le défendoient venant à percer, les compreſſions qu'il ſouffre par les contractions répétées de la matrice, le font entiérement diſparoître, ſur-tout, ſi le ſang prend la place des eaux, après qu'elles ſont évacuées : car perſonne n'ignore que l'expulſion d'une mole eſt ſuivie d'hémorrhagie ; on ne peut, ſans l'avoir éprouvé, imaginer combien il eſt difficile de ſéparer le petit embryon, de cette maſſe de ſang coagulé : il arrive ſouvent qu'on le cherche envain, puiſqu'il a été entraîné avec les eaux. J'ai été ces jours

derniers, trois heures avant de pouvoir le découvrir dans une mole, qui avoit été expulsée huit semaines après la conception. Les sage-femmes n'ont pas l'adresse de le faire, les Médecins trop occupés par la pratique, n'en ont ni le tems, ni quelquefois la patience : il ne faut donc plus être surpris, qu'on ait regardé une mole, comme une masse informe & un faux germe, parce qu'on n'y découvroit rien d'organisé ; mais il paroît par ce que nous avons dit, que ce sont des véritables embryons, qui, par le sang dont ils étoient environnés, & par les contractions répetées de la matrice, ont été singuliérement changés, & enfin expulsés par un avortement.

On voit à présent ce qu'il faut penser des signes qu'on veut nous donner pour distinguer une mole ou un faux germe d'un véritable. La plûpart des Auteurs qui ont écrit sur les accouchemens, en ont détaillé plusieurs, entr'autres, *Lamzwerde* (a), qui a fait un traité sur les moles : ils convien-

(a) Histor. natur. mol. uteri cap. XVI p. 148.

nent presque tous, que *les signes diagnostics de la mole sont à peu près les mêmes que ceux d'une véritable conception*, & que ceux qu'on prétend donner comme distinctifs, *sont au moins équivoques*. M. *Levret* (*a*), qui est de ce sentiment, explique fort ingénieusement comment un avorton, ou quelque reste des membranes peuvent former une mole. C'est donc à tort que quelques-uns prétendent qu'une mole est un faux germe, & non une véritable conception (*b*).

Ruysch (*c*), si versé dans cette matière, examinant par ordre des Magistrats les sage-femmes qui sont dans la Ville très peuplée d'Amsterdam, pour tâcher de reformer leur ignorance, fit sur les moles les recherches les plus exactes. Après un examen bien réfléchi de plusieurs qu'on lui apporta, il conclut, *qu'il étoit très-vrai-semblable que ces moles, dont on parle si fort, ne fussent autre chose que des excroissances charnues de la matri-*

(*a*) L'Art des accouchemens, p. 180.

(*b*) Ibid. §. 390 p. 62, 63.

(*c*) Observ. Anatom. Chir. obs. XXVIII. XXIX. p. 25. & seq. & observat. LVIII. p. 54.

ce, ou des petits placenta retenus & pressés par les contractions de ce viscère, & nullement un faux germe. On a souvent pris pour des moles de pareilles excroissances charnues, qui sont de vraies sarcomes; je dis des *sarcomes, parce que je n'y ai reconnu qu'une masse de chair. J'en ai remarqué pendant l'accouchement, qui adhéroit à la matrice par un pédoncule, j'en ai fait graver la figure; il n'y a rien de bien surprenant en cela, puisque j'en ai souvent trouvé dans l'estomac & dans la vessie urïnaire.* Si l'on réfléchit à présent sur ce que M. *Levret* (*a*) a écrit sur cette matière; ouvrage dans lequel il donne une méthode fort ingénieuse, pour guérir ces sortes de tumeurs par la ligature, ainsi que ce qu'il est dit dans les Mémoires (*b*) de l'Académie de Chirurgie, on verra que ces sarcomes de la matrice, que des personnes savantes d'ailleurs ont si souvent pris pour des moles, se rencontrent plus fréquemment qu'on ne le croyoit au-

(*a*) Observ. sur la cure radicale de plusieurs polypes de la matrice, &c.

(*b*) Memoires de l'Academ. de Chirurgie. Tom. III. p. 518. & suiv.

fois. Quoique leur extirpation demande ordinairement le ſecours de la main, il arrive cependant quelquefois qu'elles ſe ſéparent, & tombent d'elles-mêmes, comme il eſt prouvé par l'obſervation. Il y a toute apparence que cette mole dont la Société Royale de Montpellier envoya l'hiſtoire à l'Académie des Sciences de Paris (*a*), étoit une eſpéce de ſarcome ou de polype utérin : on voit clairement par la figure qu'on y trouve gravée, que cette mole avoit un pédoncule qui la ſoutenoit; ſi on la compare avec ce qu'on trouve ſur la même matière dans les Mémoires de l'Académie de Chirurgie (*b*), il ne reſtera aucun doute là-deſſus.

Il eſt bon de remarquer encore, que ſi les membranes reſtent dans la matrice, après un avortement de deux ou trois mois (ce qui arrive ſouvent, lorſque l'orifice ſe trouve ſi reſſerré, qu'il n'eſt pas poſſible de les extraire ſans une dilatation violente); elles dégénérent d'une manière ſinguliére. (*c*)

(*a*) Académie des Sciences, 1735. Mém. p. 539. &c.

(*b*) Dans l'endroit déjà cité.

(*c*) Van de Sluytband, der Kraem-Vrouvven, p. 41.

Le célébre *De Gorter* observe très-bien, que quoique le petit embryon vienne à mourir, la circulation ne cesse pas pour cela tout de suite dans le placenta, & que par conséquent, si ce corps continue de croître, & qu'il soit expulsé quelque tems après, il représente une masse informe, à laquelle on donne le nom de mole; mais comme le placenta est à proportion plus considérable dans les petits embryons, que dans un fœtus à terme, il l'a comparé aux feuilles séminales des plantes qui sont les plus grosses, & qui fournissent la nourriture à la jeune plante jusqu'à ce qu'elle puisse vivre à ses dépens; ces mêmes feuilles devenant alors inutiles, se séchent & tombent. Il pense que, de même que ces feuilles ne peuvent point se trouver sous la plante, le placenta ne peut pas subsister non plus après la destruction de l'embryon Les observations de *Ruysch* (*a*) prouvent que le placenta peut rester long-tems dans la matrice, & dégénérer en hydatides. Cet Auteur fait remarquer *que les placenta des avortons de deux, trois, qua-*

(*a*) Observ. Anatom. Chir. n°. XXVIII. p. 26.

tre mois durcissent si fort, & acquierent une telle forme, que s'ils restent pendant quelques jours, ou plus qu'il ne faut dans la matrice, les personnes qui ne sont pas instruites, les prennent pour des moles. Il en a fait graver la figure, & il observe qu'à force d'être comprimées par la matrice, elles deviennent plus dures que les muscles.

Ruysch remarque encore (*a*) que les caillots de sang retenus dans la matrice, y deviennent extrêmement durs par la compression qu'elle exerce sur eux. *On y trouve quelquefois attachée, une espéce de membrane, semblable à celle qu'on voit surnâger l'eau après la saignée du pied.* Il donne également la figure de ces caillots. J'ai souvent vu de ces sortes de masses, qui avoient été expulsées les premiers jours après l'accouchement, qui ressemblent à une gelée tremblante à la plus légere agitation, & que les bonnes femmes assuroient être une mole vivante. Si ce sang coagulé reste trop long-tems dans la matrice, il s'y épaissit de plus en plus; la partie la plus ténue s'échappe sous forme d'une ichorosité, assez sem-

(*a*) Ibid. obs. XXIX. p. 28.

blable à de la lavure de chair, viennent ensuite des ténesmes, qui expulsent la masse entière, laquelle après avoir resté pendant quelques heures moulée au cou de la matrice, a acquis inférieurement une figure pointue: comme cette partie a été moins pressée, le sang y paroît plus noirâtre, & encore tremblant; au lieu que le reste de la masse ayant été plus comprimée par les contractions de la matrice, est plus dur, & d'un rouge plus clair: Lorsqu'il sort une pareille masse, ce n'est pas peu de chose que de persuader aux assistans & à l'accouchée que ce n'est pas une mole, ni même un animal vivant: le soulagement que la femme ressent de son expulsion, fortifie les uns & les autres dans cette idée. On voit par-là ce qu'il faut penser de tous les contes qu'on fait sur des femmes, qui ont accouché d'un fœtus & puis d'une mole.

Après avoir prouvé par ce qui vient d'être dit, qu'on a souvent pris pour des moles, ce qui n'étoit qu'un avorton; un reste de membranes qui avoit dégénéré, un caillot de sang, ou des excroissances charnues de la matrice. Qui pourra désormais croire

qu'une mole est un monstre qui doit son origine à la semence ou au sang menstruel corrompu ? Il est certain que je n'ai jamais lu l'histoire d'aucune mole, (j'en ai cependant lû plusieurs), dont les phénoménes ne puissent très-bien s'expliquer d'après les principes qui viennent d'être exposés. Regardera-t-on comme valable, la distinction qu'a donnée *Lamzwe de* (*a*), des moles en deux espéces, *l'une qui est le produit de la génération*, c'est celle dont il est ici question, *& l'autre de la nutrition*. Cet Auteur prétend que la matière de la nutrition peut dans les filles donner lieu à des excroissances charnues dans la matrice, & c'est celles-là qu'il veut qu'on appelle *moles de nutrition* ; mais quant aux *moles de la génération*, voici ce qu'il dit (*b*). *Les moles de la génération sont le produit de la maladie, ou de l'altération de la semence dans les deux sexes ; le sang menstruel leur fournit la nourriture.* Il prétend en conséquence, *que la formation d'une mole suppose nécessairement le coït. Fernel* (*c*) étoit dans

(*a*) Histor. molar. uteri, cap. I. p. 13.
(*b*) In fine cap. x. p. 104'
(*c*) Pattolog. Lib. VI. cap. xv. p. 194.

la même opinion : *la mole*, dit-il, *est une tumeur charnue qui se forme, non dans la substance de la matrice, mais dans sa cavité.* Il n'admet pas, comme *Lamwerde*, les moles de nutrition ; mais il prétend comme lui, qu'en général le coït est nécessaire à leur formation, en disant : *la mole est le produit de la semence de l'homme, qui est corrompue ou impuissante, laquelle, quoique susceptible de se nourrir, ne peut prendre aucune forme (a).*

Il est certain que toutes les moles qui renferment l'embryon de l'homme naissant, & celles qui doivent leur origine à la dégénération du placenta, ne peuvent point se former sans le coït ; mais il n'est pas moins certain que cette cause n'est nullement nécessaire à la formation des sarcomes de la matrice, qui ne viennent que de la concrétion du sang ; comme en général, tous ces corps portent indistinctement le mom de *moles*, il faut bien les prendre dans leur véritable sens, pour ne pas compromettre témérairement l'honneur des vierges & des veuves.

(*a*) Ibid. pag. 195.

Ruysch (*a*) assure que *des vierges*, *ou qui du moins passoient pour telles*, *ont rendu de ces sortes de moles.* Il donne la figure d'un pareil corps, qui par son cou plus étroit, ressemble à un sarcome, ou polype utérin. Il a d'ailleurs observé, que *les femmes avancées en âge*, *& qui n'ont point de commerce avec les hommes*, *en ont rendu quelquefois de pareilles. Levret* (*b*) établit, d'après ses propres observations, que les moles viennent vers le tems où les régles s'arrêtent par l'âge, & que les jeunes femmes y sont rarement sujettes. D'autres Auteurs assurent la même chose (*c*).

On appelle improprement *moles*, certaines tumeurs qui prennent naissance dans la matrice, ou aux parties voisines. *Lamswerde* (*d*) trouva dans le cadavre d'une vieille fille, qui avoit eu pendant plus de vingt ans le ventre distendu, toute la substance de la matrice squirreuse, cartilagineuse; il

(*a*) Obs. Anat. Chirurg. n°. 58 p. 54.

(*b*) L'art des accouch. § 1100, p. 187.

(*c*) Brudenell Exton, Sect. VIII. pag. 137.

(*d*) Histor. molar. uteri, Cap. II. pag. 14, 15.

pouvoit à peine l'inciser avec le scalpel, elle pésoit seize livres; & dans celui d'une jeune fille de onze ans, il trouva une tumeur du poids de quinze livres, qui étoit attachée au testicule par le moyen d'un pédoncule; il a regardé ces deux tumeurs comme des moles. *Paré* prétend aussi qu'une matrice squirreuse, très-dure, du poids de neuf livres, qu'il retira d'un cadavre, fut dans son principe une mole, laquelle dans la suite avoit dégénéré en squirre avec la substance de l'utérus (*a*). *Moschion* traitant de mole (*b*), dit: *C'est une dureté de la matrice, qui vient de la trop grande chaleur qui a précédé, & qui distend si fort le ventre, que la femme paroît être grosse: l'ulcère de la matrice dégénére quelquefois en une chair fongeuse, qui touchée sur le col de ce viscère, ou à l'orifice, paroît être une callosité. Quelquefois encore toute la matrice est affectée, & devient aussi dure qu'une pierre, tandis que le reste du corps tombe dans la maigreur & la cachexie.*

On voit par-là que les Auteurs ont

(*a*) Spach. Gynæc. p. 424.
(*b*) Ibid. p. 16. & Harmon gynæc. part. prior. Cap. VII. p. 7.

décrit sous le nom de *mole*, diverses affections du corps: on voit aussi ce qu'il faut penser des moles.

§. 1327. *S'il vient des passions de l'ame, d'un sang trop fluide, trop agité, il faut recourir aux ordéats, aux gélées, aux émulsions, aux opiats, aux astringens.*

Si les violentes passions de l'ame sont capables de détruire l'union du placenta de la matrice, & de produire une abondante hémorrhagie; combien plus doit-on craindre cet accident après l'accouchement, où les vaisseaux sont encore ouverts, ou du moins si peu resserrés, que la plus légere cause suffit pour les dilater de nouveau. On peut voir ce qui a été dit là-dessus §. 1306. Il faut donc que les nouvelles accouchées bannissent soigneusement toute passion; il faut les distraire de tous soins du ménage, ne leur porter aucune bonne ni mauvaise nouvelle, crainte de troubler la sé é-

nité

nité de leur esprit *. A Harlem, Ville de Hollande, il y a une loi qui dé-

* Il y a des femmes qui sont d'une si grande sensibilité, telles, par exemple, que les hystériques, que la plus légere indiscrétion commise mal-à-propos, peut les affecter vivement, & leur devenir funestes dans certaines circonstances; Morgagni nous en fournit un exemple. Une femme fort sujette aux affections hystériques, étoit mere de quelques enfans; dans sa derniere grossesse elle crut pressentir que son accouchement lui seroit mortel: en effet, arrivée à son terme, son corps se tuméfia considérablement: elle devint enflée jusqu'à l'extrémité des doigts; cependant elle accoucha d'une fille saine, au lieu d'un garçon qu'elle desiroit, & qu'elle auroit mieux aimé, pour satisfaire à certains voeux qu'elle avoit fait. Les assistans, qui connoissoient son extrême sensibilité, se donnerent bien de garde de lui annoncer qu'elle avoit accouché d'une fille; ils lui firent croire que c'étoit d'un garçon; mais son mari ayant eu l'imprudence de lui dévoiler le secret; cette femme tomba sur le champ dans de si grandes anxiétés, qu'elle resta sans pouls, le froid s'empara de son corps, & avec plusieurs dangereux symptômes, la malade expira peu de tems après. Quoique l'état de cette femme fût assez dangéreux par lui même pour ses jours, cependant, si on fait attention aux circonstances qui précéderent sa mort, & aux symptômes qu'elle éprouva immédiatement

fend expreſſément de rien faire qui puiſſe troubler le repos d'une femme pendant tout le tems de ſes couches; il y a un ſigne ſur la porte de la maiſon, d'après lequel il eſt défendu à tout Sergent, Huiſſier, ou autre Officier de Juſtice d'y entrer, tant eſt grande l'attention que la république exige pour une femme qui a donné un citoyen à la patrie : les habitans eux-mêmes accoutumés dès leurs plus tendres années à reſpecter les femmes enceintes, ont grand ſoin d'écarter tout bruit dans le voiſinage; voilà certainement un bel exemple à ſuivre.

D'un ſang trop fluide, trop agité, &c. L'indication à remplir ſe préſente tout naturellement; il faut mettre en uſage tout ce qui peut corriger la trop grande ténuité des humeurs, calmer leur agitation, & faire enſorte que la matrice ſe contracte, & les vaiſſeaux

après la nouvelle qu'on lui donna, on ne peut s'empêcher de croire que cette imprudence ne lui ait coûté la vie, ou que du moins elle ne l'ait abrégé. Tout cela nous apprend combien il faut être circonſpect à l'égard des nouvelles accouchées, & notamment envers celles qui ſont ſujettes aux affections hyſtériques.

se ferment ; & comme la syncope & la mort même sont à craindre, il ne faut pas perdre de tems. Nous avons dit ci-devant, que les bons Accoucheurs ne veulent pas qu'on tente l'extraction du placenta, avant que la matrice ait donné des signes de contractions, pour ne pas risquer une dangereuse hémorrhagie ; la femme peut elle-même, en touchant son ventre, connoître si la matrice y est disposée. *Dussé* (*a*), fameux Accoucheur, a donné une méthode propre à diminuer le trop grand écoulement des lochies : cet Auteur appliquoit les deux mains sur l'hypogastre, il pressoit légérement la matrice, & parcouroit toute la circonférence de cette région de droite à gauche, de haut en bas, de bas en haut, & dans toutes sortes de directions, afin d'exciter ce viscère à se contracter lorsqu'il étoit dans le relâchement ; il venoit à bout par ce moyen de faire sortir les caillots de sang : cependant, si par leur trop grand volume, ils remplissoient sa cavité, & résistoient trop à sa pression, il falloit

(*a*) Académ. des Sciences ann. 1724. Hist. p. 35.

avoir le ſoin de les retirer auparavant avec la main : nous nous ſommes déjà expliqués là-deſſus. L'illuſtre M. *de Fontenelle*, l'ornement de la République des Lettres, a dit fort ſavamment, ſelon ſa coutume, qu'on ne pouvoit reprocher qu'un ſeul défaut à cette méthode, qui eſt, que comme elle paroît fort ſimple, elle n'étoit pas aſſez myſtérieuſe.

Mauriceau (*a*) a obſervé que le flux immodéré des lochies vient quelquefois de l'amas des excrémens qui ſe fait dans les inteſtins pendant la groſſeſſe. Cet Accoucheur fut appellé auprès d'une femme, qui eut pendant cinq ou ſix jours une abondante hémorrhagie, pour avoir été délivrée trop bruſquement ; on avoit eu beau lui donner des lavemens émolliens, elle les rendoit ſans évacuer aucun excrément ; il lui en fit ſervir un plus irritant, contre l'avis de pluſieurs aſſiſtans ; mais le ſuccès fut ſi heureux, qu'elle remplit le baſſin de matières très-dures, ſon ventre ſe déſenfla ſur le champ & ne fut plus douloureux, l'hémorrhagie

(*a*) Traité des malad. des femmes groſſes, Liv. III. chap. V. p. 386. &c.

s'arrêta. *Mauriceau* assure que cette méthode lui réussit au mieux dans la suite, quand il s'agissoit de diminuer le flux immodéré des lochies, & lorsqu'il soupçonnoit un amas de matières durcies, dans les gros intestins.

Mais si malgré tout cela, l'écoulement ne s'arrêtoit pas, il faisoit retirer les matelas & les couvertures, couvroit la malade d'un simple drap, & lui appliquoit sur les lombes, de l'oxicrat froid, qu'il avoit soin de faire un peu chauffer en hyver ; il lui faisoit boire du suc de pourpier, lui mettoit sur les lombes une ceinture de *renouée* ou *centinode* ; il lui prescrivoit des bouillons nourrissans, & des gélées à petites doses, & tâchoit de soutenir ainsi le peu de vie qui restoit pour donner aux vaisseaux le tems de se contracter ; en même tems il donnoit pour boisson un peu de vin rouge, étendu dans beaucoup d'eau ferrée.

Sydenham recommande une diéte un peu incrassante (*a*); il prescrivoit deux ou trois fois par jour, six onces d'une boisson préparée avec parties éga-

(*a*) Dissert. Epistol. p. 535.

les *de vin rouge & d'eau de plantin*, qu'il faisoit bouillir jusqu'à diminution d'un quart, & édulcoroit avec du sucre: par ce moyen, ce qu'il y avoit de plus spiritueux dans le vin s'exhaloit, & la partie astringente restoit: je me suis bien trouvé de faire prendre de deux en deux heures une cuillerée d'une teinture de cannelle, délayée dans six onces d'eau distillée de mélisse; ce médicament répare les forces, sans trop accélérer la circulation. L'eau distillée de cannelle seule, ou son huile, ont une odeur trop pénétrante, & aromatique; mais combinée avec cet austere roborant, qui se trouve dans la teinture, elle fournit un médicament qui, par cette raison, mérite la préférence.

Quant à l'efficacité des opiats & des astringens dans le flux immodéré des lochies, on peut voir ce qui a été dit §. 1307.

§. 1328. *Les signes de la maladie, du tempérament, la violence du mal, doivent en déterminer le choix.*

Si le flux excessif des lochies vient

des caillots de ſang retenus, il faut avoir la précaution de les faire ſortir; s'il dépend de la foibleſſe & de l'inertie du tempérament, les cordiaux roborans en ſont le remède.

Mais s'il vient du défaut de contraction de la matrice, on doit craindre une mort ſubite; il faudra donc employer la méthode la plus efficace: nous nous ſommes déjà étendus là-deſſus.

Il nous reſte à examiner quels ſont les accidens cauſés par la ſuppreſſion des lochies.

§. 1329. *Pendant que la ſéroſité laiteuſe ſe porte des vaiſſeaux de la matrice, qui ſont reſſerrés, vers les mammelles, il s'éleve une petite fièvre qui ſouvent ſupprime les lochies, & produit une infinité d'accidens, ſelon qu'elle ſe jette ſur tel ou tel viſcère; de-là des phréneſies, des péripneumonies, des angines, des paraphréné-ſies, l'inflammation des mam-*

melles, & qui pis est, du foie, de l'estomac, de l'épiploon, du mésantère, de la rate, des reins, des intestins, enfin des dyssenteries; des coliques, la passion iliaque, des apopléxies, paralysies, & une infinité d'autres maladies.

Nous avons prouvé §. 1325, en traitant du flux immodéré des lochies, que la quantité en varioit beaucoup; on peut dire la même chose de la durée de leur écoulement. Comme leur suppression peut donner lieu à une infinité d'accidens, il ne sera pas hors de propos d'écrire ceux qui arrivent naturellement après l'accouchement.

A peine le placenta est séparé de la matrice, que le sang coule abondamment, & les vaisseaux se trouvant vuides, se resserrent; voilà pourquoi l'hémorrhagie diminue bientôt, au point que quelques heures après, la couleur rouge des lochies s'affoiblit, & disparoît entiérement le troi-

sieme, quatrieme ou cinquieme jour. (voyez le §. 1325.) C'est une chose à laquelle il faut bien faire attention, parce que j'ai vu des Médecins qui regardoient comme un très-mauvais signe, que les draps ne parussent plus tachés de rouge : dans ce tems-là ils croyoient que les lochies étoient supprimées & faisoient en conséquence tout leur possible pour les rappeller; mais cette diminution est naturelle, elle vient du resserrement des vaisseaux : les différentes craintes sur la suppression des lochies, viennent de ce qu'*Hippocrate* (voyez le §. 1325.) a marqué un tems assez long pour leur écoulement, & que d'autres ont cru que c'étoit le reste du sang menstruel qui s'écouloit après s'être accumulé pendant le cours de la grossesse ; mais il faut savoir que les lochies reparoissent naturellement sanguinolentes, ainsi que nous l'avons dit §. 1325.

Il n'y a donc rien à craindre pourvu qu'il n'y ait aucun autre mauvais symptôme, (tels que ceux que nous détaillerons plus bas), quoiqu'alors les lochies soient peu abondantes & non colorées ; mais si elles se suppriment entiérement, de façon que les servi*t*-

tes ne ſoient point humectées, après avoir reſté quelques heures appliquées ſur la vulve, il y a tout à craindre: car à leur place il doit ſe faire alors un écoulement ſemblable à du pus louable (*a*), tant par ſa couleur que par ſa conſiſtance, ſon odeur fade & lymphatique (*b*); ſi tout eſt dans l'ordre, les lochies ainſi conditionnées, continuent de couler juſqu'à la fin des couches, en diminuant cependant chaque jour.

Nous avons prouvé §. 1304, en parlant des pertes qui arrivent aux femmes groſſes, que le chorion adhére à la cavité de la matrice par toute ſa ſurface, au moyen d'un tiſſu cellulaire par où les vaiſſeaux communiquent de la matrice au chorion. *En effet, toute la cavité de l'utérus paroiſſoit garnie de pluſieurs vaiſſeaux qui étoient pleins & ouverts: on y voyoit encore ceux du tiſſu cellulaire qui avoit donné attache à l'œuf, & principalement dans l'endroit où avoit adhéré le placenta; c'eſt-à-dire, preſque ſur*

(*a*) Levret, l'art des accouchem., §. 822. p. 135.

(*b*) Ibid. §. 846. pag. 140.

toute la partie postérieure de la matrice, laquelle dans sa situation naturelle répond au dos ; cet endroit étoit large, & égaloit presque la troisième partie de la circonférence de la matrice : la surface interne où avoit adhéré le placenta, paroissoit très-inégale & légérement boursoufflée (*a*). Puisqu'après l'accouchement, même le plus naturel, la surface interne de la matrice retient encore quelque portion du tissu cellulaire, & les extrémités déchirées des vaisseaux qui aboutissent au chorion, principalement dans l'endroit d'ahésion du placenta, il est évident qu'elle doit en être dégagée pour pouvoir revenir dans son premier état. Or, comme ce tissu cellulaire, & les vaisseaux, quoique considérables, ont très-peu de consistance, une légere suppuration superficielle suffira pour séparer des parties saines, ces portions à demi-mortifiées, dégorger les vaisseaux dans l'endroit où adhéroit le placenta, & produire par leur destruction cette humeur purulente, qui s'échappe par la matrice, (voyez le §. 387).

(*a*) Noortwyk, de utero gravido, p. 12.

Mais l'adhérence du chorion & du placenta avec la matrice ne peut être détruite, ſans qu'il n'y ait pluſieurs vaiſſeaux déchirés; il ſe fait donc alors une ſolution de *continuité récente & ſanguinolente dans une partie molle*, c'eſt-à dire une *plaie*, (voyez le §. 145). Il eſt vrai que ſelon la définition de la plaie, cette ſolution de continuité doit être faite par *un corps dur, pointu, mis en mouvement, pouſſé ou réſiſtant*, pour être diſtinguée d'une ſimple contuſion; mais il eſt évident que quelque légere que ſoit cette déſunion du chorion, elle n'en eſt pas moins offenſée, dèslors que la cohéſion des vaiſſeaux eſt détruite.

Si à préſent on compare les phénoménes qui accompagnent une plaie, (voyez le §. 158.) on verra qu'ils ſont exactement les mêmes, autant que l'état de la partie affectée, la cauſe de la ſolution de continuité peuvent le permettre, & qu'on peut le découvrir par les ſens. En effet, le ſang coule d'abord avec impétuoſité; l'écoulement diminue inſenſiblement, & s'arrête enfin de lui-même: ſur une plaie extérieure laiſſée à elle-même, il ſe forme une eſcare, qui ne peut avoir lieu

dans ce cas-ci, parce que la ſurface interne de la matrice eſt continuellement humectée, & défendue du contact de l'air, ſoit par ſa propre contraction, & ſur-tout par celle de l'orifice; ſoit par l'application des linges chauds ſur la vulve; mais quelques heures après l'accouchement, il ſe fait un écoulement d'une liqueur rougeâtre & ténue; de même qu'on voit les lévres d'une plaie extérieure ſe tuméfier, s'enflammer, & devenir douloureuſes, &c. (voyez le §. 158, n°. 5.) de même auſſi il paroît qu'il ſe paſſe dans la matrice quelque choſe de ſemblable, quoique dans un dégré plus léger, parce que la plaie n'eſt que ſuperficielle, & qu'elle eſt faite ſur une large ſurface: il eſt vrai que nous ne le voyons pas de nos yeux; mais ce qui nous porte à le conjecturer, c'eſt qu'après l'accouchement, comme à la ſuite d'une bleſſure, il ſurvient une légere fièvre, préciſément dans le même tems; c'eſt-à-dire, le troiſieme ou quatrieme jour, tantôt plutôt, tantôt plûtard; il tranſude de la matrice & du vagin une humeur purulente, quelquefois même du vrai pus; mais qui, par ſon mélange avec l'humeur qui lubrifie ces parties, en dif-

fére en quelque chose, quoique provenant des mêmes causes. Dès que le pus se forme dans une plaie, la chaleur, la rougeur, la tumeur, la douleur & la fièvre disparoissent ou diminuent : la même chose s'observe chez les accouchées. Le changement successif des lochies est très-bien décrit dans *Moschion* (a) *il sort 1°. du sang*, (l'éditeur veut qu'on ajoute, *pur & abondant*). 2°. *L'écoulement diminue, paroît trouble, & finit par être purulent.*

Il est donc très-vraisemblable, que cette légere fièvre, qu'on appelle *fièvre de lait*, vient moins de l'affluence du lait aux mammelles, que de cette légere suppuration, qui sert à dépurer la cavité de la matrice ; même le pus, quelque bien conditionné qu'il soit, devient âcre & se corrompt, s'il est trop longtems retenu, (voyez le §. 406) La même chose peut arriver aux lochies purulentes. On voit donc qu'il n'y a rien à craindre d'un pareil écoulement, puisqu'il doit naturellement se faire ; c'est une chose à laquelle on doit bien faire attention : car il est arrivé que non-seule-

(a) Spach. gynæc. p. 5. n°. 56. & Harmon. gynæc. part. prior. cap. XVII. p. 14.

ment la malade & les assistans, mais les Médecins eux-mêmes ont pris l'épouvante, croyant qu'il y avoit ulcère à la matrice ; leur crainte augmentoit, lorsque les lochies repandoient une mauvaise odeur, laquelle ne venoit que de ce qu'on n'avoit pas l'attention de changer de linge, ou de ce que quelque caillot, trop long-tems retenu, avoit dégénéré en sanie putride. Il reste quelquefois dans la matrice, & souvent dans ses sinus, quelque peu de sang, qui, par sa putréfaction, fait contracter une mauvaise odeur aux lochies. J'ai vu plusieurs fois, & M. *Levret* (*a*) l'a remarqué aussi, que lorsque les lochies étoient fœtides, les taches qui paroissoient sur les draps, étoient entourées d'un cercle livide, lequel persistoit jusqu'à ce que le caillot fût expulsé ; ou bien, s'il étoit peu considérable, il se fondoit dans les sinus de la matrice, & s'écouloit avec la matière purulente ; dès lors la mauvaise odeur cessoit, & il ne s'en exhaloit d'autre, que celle qu'on sent ordinairement en flairant les draps ; c'est-à-dire, une

(*a*) L'Art des accouchemens, §. 849. p. 240.

odeur nauſéabonde : on voit auſſi pourquoi cette mauvaiſe odeur ſe fait ſentir un jour & non pas l'autre ; c'eſt ſelon qu'on change plus ou moins ſouvent de draps, ou que quelque caillot s'eſt arrêté dans la matrice.

Si cette ſanie purulente eſt repompée dans les humeurs, la métaſtaſe qui pourra s'en faire ſur les différens viſcères, pourra donner lieu à bien de dangereuſes maladies ; c'eſt ce qu'*Hippocrate* indique en diſant (*a*) : *Si après l'accouchement, l'écoulement qui ſe fait d'une matière blanchâtre vient à être ſupprimé, la femme eſt ſaiſie de la fièvre ; elle devient ſourde, elle ſe plaint d'une douleur de côté aiguë, ſon eſprit paroît troublé, & elle eſt en danger.* Il répéte le même prognoſtic dans un autre endroit (*b*). *Galien* en commentant ce paſſage, dit (*c*) que, *ſi ce ſang eſt retenu, ou bien, il cauſe une inflammation à la matrice, ou bien il ſe jette ſur quelque partie ſupérieure, qu'il affecte de la même façon & avec danger ;*

(*a*) Coac. prænot. nº. 525. Charter. T. VIII. pag. 883.

(*b*) Hippocr. prædic. Lib. I text, 82 ibid. p. 771.

(*c*) Ibid pag. 752.

dans ce cas, les symptômes font connoître si c'est la poitrine ou la tête qui sont affectées.

Il paroît donc qu'*Hippocrate* a observé cet écoulement blanchâtre des lochies, dont la suppression lui faisoit craindre quelque dangereux métastase. Un autre passage nous prouve qu'il le regardoit comme l'effet d'une suppuration, ou d'un ulcère de la matrice; c'est ainsi qu'il s'explique (*a*) *si la matrice est ulcérée, & si les lochies ne coulent pas comme il faut, la femme souffrira par tout son corps; & si les ulcères ne sont pas bien considérables, elle sera bientôt rétablie à l'aide d'un traitement convenable. Hippocrate* a donc reconnu cette suppuration superficielle de la matrice, comme servant à dépurer sa cavité, & de laquelle il attendoit le rétablissement de la santé de l'accouchée: il l'a distinguée de l'ulcere, qui est l'effet d'une violente inflammation de ce viscère, bornée, non à sa superficie, mais qui en attaque la substance; ce qui est confirmé par

(*a*) De mulier. morb. Lib. I. Cap. XLII. Charter. Tom. VII. pag. 758.

ce qu'il dit un peu après (*a*) *ſi la matrice n'eſt pas enflammée, le mal ſe diſſipe de lui-même, il ſe fait un écoulement fœtide, livide, noir, grumelé & la femme eſt purgée de ſes lochies.*

Nous avons déja fait remarquer, en traitant des maladies des filles & des femmes groſſes, qu'il y a un commerce manifeſte entre la matrice & les mammelles: de-là vient qu'on dit que les vaiſſeaux de la matrice étant reſſerrés, la *ſéroſité laiteuſe ſe porte vers les mammelles.* Car on croit que pendant la groſſeſſe cette même ſéroſité eſt portée dans la matrice pour la nourriture du fœtus *.

(*a*) Ibid. p. 754.

* *André du Laurent* dit avoir vu nombre de fois, les femmes en couche rendre une grande quantité de lait par l'uterus & par la veſſie. *Quæſt. Anat.*

Blaſius rapporte avoir vu des femmes prêtes à accoucher, qui évacuoient par la matrice une ſubſtance tout-à-fait ſemblable au lait, tant par la couleur que par le goût; ce qui, ſelon cet Auteur, eſt un ſigne certain qu'il eſt tems de terminer l'accouchement. *Append. ad Veſling. Part. 4. cap. 10.*

Ces exemples ſemblent prouver, d'une manière non équivoque, qu'il ſe fait une dérivation du lait vers l'uterus ſur la fin de

Noortwyk (*a*) trouva en séparant doucement le chorion de la matrice, *une petite quantité de liqueur épaisse, blanchâtre, attachée sur la surface du chorion, liqueur assez semblable à la crême de lait:* & quoiqu'il remarque dans un autre endroit (*b*) qu'il n'a pas lû d'Auteur qui dise avoir observé pareille chose, il dit néanmoins que cela est digne d'attention. *Winslow* (*c*) Anatomiste très-exact, assure que vers la fin de la grossesse, on peut voir dans la matrice les conduits laiteux; ce qui est confirmé par le célèbre M. *Astruc* (*d*), qui dit qu'on les voit très-distinctement en renversant la matrice d'une femme morte dans le dernier mois de sa grossesse, & que si après avoir essuyé la portion de la surface à laquelle adhéroit le placenta, on la comprime légèrement, on apperçoit

la grossesse, comme le savant Commentateur de ces Aphorismes le conjecture un peu plus bas.

(*a*) Uter. human. gravid. historia, pag. 10.

(*b*) Ibidem. p. 94.

(*c*) Exposit. Anatom. traité du bas-ventre, n°. 623. p. 578.

(*d*) Traité des maladies des femmes Tom. p. 12.

transſuder par des pores très-petits une infinité de gouttereletes d'une liqueur laiteuſe, & ces pores ne ſont autre choſe que les orifices des vaiſſeaux qui ſéparent ce ſuc laiteux du ſang. Mais ſi l'on fait macérer la matrice dans du vinaigre pendant quelques heures, & qu'on enlève adroitement ſa tunique intérieure, on voit ſenſiblement un nombre prodigieux de petits vaiſſeaux vermiculaires, blancs, plus gros qu'une ſoie de cochon, longs de trois ou quatre lignes, remplis d'une liqueur laiteuſe qu'on peut faire couler en les déchirant.

De tout cela on peut au moins conclure que, peut-être ſelon les loix de la Nature, il ſe porte à l'œuf une liqueur analogue au lait; mais que le commerce direct des arteres conſidérables de la matrice avec les vaiſſeaux de l'œuf, n'eſt pas la preuve qu'il n'y a que le lait qui paſſe par ces vaiſſeaux, puiſque nous ſçavons que le ſang circule librement par des plus petits encore : (*a*) on peut voir ce que dit *Rohault* (*b*) pour prou-

(*a*) Nortwyk de utero gravido, p. 11.

(*b*) Académie des Scienc. ann. 1714. Hiſt. p. 140. & ſeq.

ver que non-seulement le lait, mais aussi le chyle & le sang peuvent venir de la mere au fœtus. Il remarque très-bien que selon cette opinion, on ne devroit voir couler que le suc laiteux, lorsqu'on fait l'extraction du placenta; ce qui est contraire à toutes les observations.

Le fœtus, dans les premiers instans de sa conception, n'a besoin, pour se nourrir & pour croître, que d'une liqueur très-ténue, mais qui doit avoir plus de consistance à mesure qu'il acquiert plus de masse; il doit, vers le dernier tems de la grossesse, s'accoutumer à une nourriture plus grossière; aussi trouve-t-on alors du lait dans certains vaisseaux de la matrice, où il se porte peut-être en plus grande quantité aux approches de l'accouchement. Hippocrate s'explique ainsi: (*a*) *Ce qu'il y a de gras venant à s'échauffer, après avoir été dulcifié par la chaleur de la matrice, & avoir acquis une couleur blanche, se porte aux mammelles, & de-là en petite quantité vers la matrice: car il y a des veines & autres vaisseaux semblables qui communiquent de*

(*a*) De naturâ pueri, Cap. VII. Chart. Tom. V. p. 318.

la matrice aux mammelles. La liqueur parvenue à la matrice, a la forme du lait, & lenfant en abſorbe une petite portion. Cherchant dans un autre endroit (*a*) à déterminer les raiſons qui obligent le fœtus à ſortir de la matrice, il dit: *Il attire à lui tout ce qu'il y a de plus doux dans le ſang, & de même qu'une petite portion de lait; mais comme devenu plus grand, cette nourriture ne ſçauroit lui ſuffire, il s'agite, rompt ſes membranes, & fait naître les douleurs de l'accouchement.* Le lait de la mère étant deſtiné naturellement à nourrir le fœtus après ſa naiſſance, il eſt probable que lorſqu'il a acquis un certain degré d'accroiſſement dans la matrice, il reçoit quelque portion de cette liqueur pour s'accoutumer peu à peu à cet aliment. Pendant la groſſeſſe la ſécrétion commence à s'en faire dans les mammelles; la preuve en eſt qu'on le voit dégoutter des mammelons chez certaines femmes enceintes, ſur-tout dans le dernier tems*; ſi l'ac-

(*a*) Ibid. cap. x. pag. 323.

* Les Actes de Coppenhague font mention d'une pauvre femme, qui avoit tant de lait pendant ſes groſſeſſes, que trois mois avant d'accoucher, elle étoit obligée de ſe dé-

couchement se terminoit alors, l'enfant pourroit vivre non-seulement à 7 mois, mais encore à un terme moins avancé, comme il a été dit ci-devant. Ce léger écoulement de lait prouve que cette liqueur se sépare facilement du sang, & que le fœtus s'en nourrit en partie dans le sein de sa mere; car s'il en étoit entièrement privé, il ne manqueroit pas de s'affoiblir, comme ayant besoin d'un aliment plus solide. C'est ce qu'*Hippocrate* indique en disant (*a*) ; *si une femme grosse rend du lait par ses mammelles, c'est une preuve que son fœtus est foible ; mais si les mammelles sont fermes, c'est un signe qu'il se porte bien.* Aussi-tôt que l'enfant est né, tout commerce entre lui & la matrice est interrompu ; mais la nature lui ménage dans les mammelles le même aliment, c'est-à-dire, le lait dont le fœtus exige une plus grande quantité que lorsqu'il étoit renfermé dans la matrice, d'autant mieux que ne rece-

gorger les mammelles ; cette femme ne mangeoit cependant que du pain noir, & ne buvoit que de l'eau. *ann.* 1674 & 1675, *obs.* 16.

(*a*) Aphor. LII. Sect. V. Charter. Tom. IX. pag. 225.

vant plus rien de sa mere par les vaisseaux ombilicaux, c'est dans cette unique source qu'il doit puiser la matiere de sa nutrition & de son accroissement. C'est aussi par cette raison que les vaisseaux de la matrice, en se contractant après l'accouchement, déterminent la liqueur laiteuse à se porter vers les mammelles. En effet, moins l'abord des humeurs vers la matrice est impétueux, plus les mammelles s'engorgent; c'est pour cette raison qu'*Hippocrate*, ainsi que nous l'avons fait remarquer en parlant des regles, dit (*a*) : *Voulez-vous arrêter les menstrues à une femme, appliquez-lui une large ventouse sur les mammelles.* Et au contraire il remarque ailleurs (*b*), que *si une femme qui n'est point grosse & qui n'a point accouché, a du lait, c'est une preuve que les regles lui ont manqué.* En effet, lorsque les vaisseaux de la matrice opposent trop de résistance, ses humeurs se portent en si grande abondance dans ceux des mammelles, qu'il s'y fait une sécrétion laiteuse.

Lors donc que la sérosité de lait

(*a*) Ibid. Aphor. L. Sect. Charter T. IX. p. 224.

(*b*) Ibid. Aphor. XXXIX. p. 218.

ne pouvant se faire jour par les vaisseaux de la matrice, se portent vers les mammelles; cette dérivation occasionne dans le corps un certain désordre, & produit différens symptômes qu'il est important d'examiner; il s'élève aussi une petite fièvre, que les Médecins appellent *fièvre de lait*.

Une ou deux heures après l'accouchement tout est ordinairement fort tranquille. Le pouls qui pendant les dernières douleurs étoit plus élevé & plus fréquent, revient bientôt à son état naturel; & si la femme peut dormir pendant quelques heures, elle se sent alerte, & ne se plaint que de quelques douleurs dans les membres qui sont un effet des fatigues qu'elle vient d'essuyer; il se fait quelquefois un gonflement sur la vulve, gonflement qui cède facilement aux fomentations émollientes. Mais vers le second, plus souvent le troisiéme, ou quelquefois le quatrieme jour, le sommeil paroît troublé ou entièrement interrompu, le pouls devient plus élevé & plus fréquent: les malades sentent un légèr frisson, qui prenant le long de l'épine du dos entre les omoplates, parcourt quelquefois tout le corps, &

eſt ſuivi d'une chaleur plus conſidérable ; les mammelles deviennent plus douloureuſes, tendues, gonflées, la reſpiration eſt plus gênée, les lochies diminuent, & la tenſion des parties voiſines rend les mouvemens du bras plus difficiles. Le repos, la boiſſon copieuſe d'une liqueur délayante, une diète ſévère, obſervée pendant 24 heures, mettent fin à tous ces maux ; ils ſe terminent pour l'ordinaire par une ſueur univerſelle, égale, abondante, principalement ſur la poitrine, & les mammelles ſe rempliſſent de lait. Cette fièvre eſt ſi peu de choſe dans les femmes d'un bon tempérament, que ſouvent elles en ſont quittes, ſur-tout ſi elles nourriſſent leurs enfans, pour avoir paſſé la nuit précédente un peu moins tranquille ; c'eſt ce que j'ai obſervé ſur mon épouſe, & ſur pluſieurs autres femmes. J'étois dans l'uſage de les faire teter par leurs enfans dix ou douze heures après le repas, lorſqu'elles s'étoient refaites par un bon ſommeil, ſçachant fort bien que le premier lait clair & ſéreux étoit très-ſalutaire au nourriſſon. Nous en parlerons dans le *Chapitre ſuivant.*

La ſucion, en faiſant que le lait ſe porte plus facilement aux mammelles,

empêche que cés parties n'en ſoient trop diſtendues. Auſſi-tôt donc qu'elles ſe gonfloient tout-à-coup, & que l'enfant n'étoit pas en état de les déſemplir, je conſeillois qu'on commençât par les faire ſucer en partie par une femme, & qu'enſuite on le préſentât à l'enfant: il eſt évident que les meres qui ne veulent pas nourrir, éprouvent beaucoup plus de difficultés, toutes choſes égales d'ailleurs; car il faut que le lait, après avoir été ſéparé dans les mammelles, ſoit repompé par les vaiſſeaux ſanguins: or, avant que cela arrive, il s'arrête quelquefois dans les vaiſſeaux ſécrétoires, & devient la ſource de pluſieurs accidens. Nous en parlerons dans la ſuite. Dans ce cas, les mammelles s'affaiſſent de nouveau, l'écoulement des lochies devient plus conſidérable; & comme il eſt alors blanchâtre, on dit que cela vient du lait qui a été refoulé; mais, comme nous l'avons déja dit, c'eſt l'effet d'une légère ſuppuration qui ſert à dépurer la cavité de la matrice.

On a vu le lait, après s'être ramaſſé dans les mammelles, & avoir été refoulé dans le ſang, ſe faire jour par différentes voies: on regardoit celle des lochies comme la plus naturelle;

on l'a souvent vu sortir par celle des urines (*a*), des selles, & quelquefois des sueurs ; mais je doute si ces sueurs laiteuses ont été réellement observées. *Peu* convient que le lait disparoît quelquefois sans aucune évacuation sensible (*b*) : cela ne paroîtra pas surprenant, si l'on fait attention que le lait est un vrai chile, qui, mêlé avec les autres humeurs, circule avec elles dans nos viscères, & acquiert dans quelques heures le même caractère. Nous vivons tous de notre propre lait ; mais il ne se sépare pas toujours dans les mammelles, il n'y a que les femmes grosses & les accouchées, chez qui cela se fait naturellement. Quelques heures après le repas le lait circule avec le sang, & si alors on vient à faire une saignée, on le trouve souvent mêlé avec sa sérosité. Nous ne sommes donc plus surpris, si des filles honnêtes, & des hommes même, voulant amuser des enfans affamés, en leur faisant sucer leurs mammelles, y ont enfin déterminé une matière laiteuse. L'histoire de la Mé-

(*a*) *Peu*, pratique des accouchemens, p. 225.

(*b*) Ibid. pag. 255.

decine nous en fournit plusieurs exemples *. Il suit de-là que, pourvû que

* *Thomas Bartholin* parle d'un homme, dont les mammelles fournissoient une si grande quantité de lait, que par curiosité on en fit un fromage.

Santorelli dit avoir connu un autre homme de Calabre, qui, après la mort de sa femme, n'étant pas en état de payer une nourrice, avoit nourri son enfant de son propre lait. D'autres Auteurs confirment des faits semblables.

Scholzius dit avoir connu un étudiant en Médecine, âgé de 22 ans, qui vivoit encore, & qui avoit le titre de Docteur lorsqu'il faisoit part de cette observation, dont la mammelle gauche distilla tous les jours pendant près d'un an une liqueur laiteuse, sans douleur & sans cuisson. Cette liqueur étoit quelquefois si grasse & si épaisse, qu'elle s'attachoit au mammellon & y formoit un enduit visqueux; & lorsque le lait cessa de couler, le mammellon parut alors plus petit que celui de la mammelle droite.

S'il est possible que des hommes ayent du lait, nous devons moins être surpris, que les personnes du sexe puissent en avoir hors l'état de grossesse, & dans celui de virginité: nous en avons plusieurs exemples.

Bodin, Theat. nat. l. 3, rapporte l'histoire d'une vieille femme, laquelle présenta son sein à son petit fils, dont la mere venoit de mourir, peut être pour appaiser ses cris; cet enfant en suçant le mammelle, y fit ve-

le lait ne dégénere, ni par son trop long séjour, ni par la fièvre: son mélange avec les humeurs saines ne causera aucun désordre dans le corps; & s'il vient à s'altérer, il ne sera pas difficile de le déterminer vers le couloir des urines, ou de quelqu'autre excrétoire. M. *Levret* (*a*) a remarqué que lorsque la fièvre de lait diminue, la peau se couvre d'une sueur, qui cause la même sensation qu'une piqûre, quoiqu'alors, l'écoulement augmente pour l'ordinaire. Le ventre, qui auparavant étoit paresseux, devient libre, ou du moins s'ouvre à l'aide d'un léger stimulant: si la sueur s'arrête, les urines deviennent troubles & plus copieuses; si au contraire elle continue, elles paroissent plus colorées, & sont moins abondantes, quoique cependant, toujours proportionnées à la boisson qu'a prise la femme: la voie des selles, des urines, des sueurs peut donc

nir du lait si abondamment, que cette vieille femme devint en effet sa nourrice. Voyez les *Ephem. des curieux de la nature, Dec. 1. ann. 1667. obs. 135.*

(*a*) L'art des accouchemens, §. 819. p. 135.

naturellement ſervir de couloir à ce qui, par ſon trop long ſéjour dans le corps pourroit l'incommoder : voilà la raiſon pourquoi le lait eſt quelquefois refoulé dans le ſang, ſans preſqu'aucun inconvénient.

Mais il y a une choſe qui mérite une conſidération particuliere chez les nouvelles accouchées. Perſonne n'ignore qu'il y a des maladies dans leſquelles le lait ſe ſéparant trop facilement du ſang, fait tomber le corps dans l'épuiſement. Dans le *diabetès*, par exemple, l'urine eſt quelquefois laiteuſe ; ſi elle coule en trop grande quantité ou pendant long-tems, le corps eſt privé de ſa nourriture, & le malade périt dans le maraſme. On a vu auſſi une diarrhée chileuſe : cette ſécrétion trop facile du lait eſt une maladie.

Il paroît que dans les nouvelles accouchées le lait ne ſe ſépare avec plus de facilité, que pour préparer une nourriture au nouveau né ; je n'en chercherai point ici la cauſe : car il ſuffit au Médecin de ſavoir qu'une choſe ſe paſſe dans le corps, quoiqu'il ignore la façon dont elle s'y fait. Nous ne devons jamais perdre de vue ce ſage

précepte de *Celse* (*a*) : *je crois que la Médecine doit être rationelle ; mais il ne faut raisonner que d'après des causes évidentes, & laisser à l'imagination de l'artiste, toute obscurité que l'art ne sauroit admettre*. Sachant donc par l'observation, que le lait se sépare avec plus de facilité chez les nouvelles accouchées après avoir déjà commencé dans le dernier tems de la grossesse, sachant d'ailleurs qu'il se porte naturellement aux mammelles, il est évident que si on vient à l'en détourner, ou qu'on n'ait pas le soin de l'évacuer lorsqu'il s'y est ramassé, il ne peut en arriver que des accidens, ou dans les mammelles, ou dans les différentes parties sur lesquelles s'en fait la métastase.

M. *Levret* (*b*) cragnoit, avec raison, toutes les fois que les lochies coulant en petite quantité, les mammelles ne se gonfloient pas comme à l'ordinaire ; principalement s'il appercevoit quelques signes de délire, ou si les malades commençoient à balbutier.

(*a*) A la fin de la Préface, p. 20.

(*b*) L'art des accouchemens, §. 877, 878. p. 147. 149.

Il y des femmes qui sont saisies d'une douleur de tête si prompte & si violente, qu'elles croyent avoir donné de la tête contre quelque corps ; cette douleur est suivie de tintemens d'oreille, d'un *coma*, de ronflement, du ris sardonique, de soubresauts dans les tendons, de violentes convulsions & enfin d'une mort subite *. Dans les cadavres, on trouve souvent du lait épanché dans la capacité du crâne. M. *Levret* (a) a vu plusieurs fois des accouchées attaquées de maladies aiguës, qu'il attribuoit avec fondement à une pareille cause : car il avoit observé que les mammelles étoient flasques dès le commencement de la maladie, & que lorsqu'elles se gonfloient de nouveau, les malades étoient d'abord guéries.

Le lait se ramasse aussi quelquefois

* Des lochies supprimées doivent faire craindre la manie & la mélancholie. Les signes qui annoncent ces accidens sont, la surdité, une envie continuelle de dormir, & difficile à vaincre, des songes insensés, une grande rougeur au visage, beaucoup de babil, les anxiétés, les palpitations de cœur, & surtout une disposition héréditaire.

(a) Ibid §. 887, 893. pag. 149.

dans le bassin (*a*) ; mais cela arrive rarement avant le douzieme ou le quinzieme jour après l'accouchement, s'il y a fièvre de lait, & gonflement dans les mammelles. Cette sécrétion du lait se fait pendant long-tems chez les femmes qui nourrissent : car il cite un exemple d'un dépôt laiteux, qui se fit dans une femme, qui avoit accouché depuis un an : il est vrai qu'elle avoit perdu depuis deux semaines sont enfant, qu'elle avoit nourri jusqu'alors. Le même Auteur a observé que cette métastase arrive quinze jours après que les mammelles ont commencé de s'affaisser ; même chez celles qui n'ont pas nourri, mais qui ont rendu du lait par le mammellon. Il est prouvé par plusieurs observations, que cette métastase n'a jamais lieu, que dans celles dont le lait, au lieu de faire une déviation vers les mammelles, a pris une toute autre route : dans ce cas, la matière laiteuse se ramasse dans le tissu cellulaire, entre le péritoine & le bassin ; ou bien, entre les muscles *psoas* & *iliaque*, aux environs des ligamens larges, & quel-

(*a*) Ibidem, §. 922, pag. 150. & la suite.

quefois dans plusieurs endroits en même tems.

Quand cela arrive, les femmes se plaignent d'une douleur sourde aux aînes, d'un poids dans le bassin, de foiblesse dans les jambes; si elles se tiennent couchées sur le dos, les cuisses étendues, elles sont moins à leur aise que lorsqu'elles les fléchissent. Rarement les deux côtés sont affectés à la fois, mais successivement. La matière laiteuse gagne la cuisse, distend le tissu cellulaire, & parvient enfin à la jambe & au pied, où elle produit des tumeurs œdémateuses; alors les douleurs qui s'étoient d'abord faites sentir dans le bassin diminuent. Lorsque l'œdéme se dissipe, il commence d'abord par quitter les cuisses, ensuite les jambes & les pieds, de la même maniere que nous avons dit qu'il arrive dans l'anasarque. J'ai observé quelquefois, qu'en pressant ces sortes de tumeurs, elles ne cédent pas comme dans l'anasarque, à l'impression du doigt, mais qu'elles sont plus résistantes: on les fait assez bien disparoître dans dix ou quinze jours, en les fomentant avec du lait dans lequel on a fait bouillir du savon de Venise, sur-tout si les

urines deviennent épaiſſes, abondantes, & ſi les jours ſuivans elles dépoſent beaucoup de ſédiment.

Mais il ſe fait quelquefois des dépôts laiteux ſur certaines parties d'où il n'eſt plus poſſible de les faire diſparoître. M. *Chomel* (*a*) a vu dans une femme qui avoit accouché pour la premiere fois, le ventre ſe gonfler ſi fort, que trois ſemaines après l'accouchement, il étoit preſqu'auſſi volumineux que dans les trois derniers mois de la groſſeſſe : il ſe fit une ouverture à l'ombilic, par laquelle il ſortit beaucoup de féroſité laiteuſe, fœtide, de couleur griſâtre; dans l'eſpace de deux mois, la malade ſe rétablit à l'aide d'un bon traitement. Ce célebre Médecin a cru que le dépôt s'étoit formé entre la duplicature du péritoine : il remarque en même tems, qu'il a vu les cuiſſes ſe gonfler prodigieuſement dans deux accouchées ; il attribue ce gonflement à la ſuppreſſion des lochies, & il dit avoir eu beaucoup de peine à le faire diſparoître. Il paroît néanmoins que ces ſortes de tumeurs ſont dues à quel-

(*a*) Académie des Scienc. l'an 1728. Mem. p. 413. &c.

que dépôt laiteux *. *Ruysch* (a) n'a-t-il pas trouvé une pareille collection dans l'abdomen ? Cet Auteur avoit traité une nouvelle accouchée, qui avoit été at-

* Les dépôts laiteux qui se fixent dans la région inférieure, s'annoncent, selon M. *Puzos*, par des tranchées importunes & vagues dans tout le ventre, qui, en finissant, viennent répondre dans un lieu fixe. Ces tranchées que le même Auteur appelle *contre nature*, pour les opposer aux tranchées naturelles, qui poussent les vuidanges, se distinguent de ces dernières, en ce qu'elles ne durcissent pas la matrice, & qu'elles n'excitent aucun flot de lochies, comme les tranchées naturelles.

Les autres signes qui annoncent ces dépôts dans leur commencement, sont la perte d'appétit & du sommeil, une légére fièvre, quelquefois continue, quelquefois intérmittente, dont les accès commmencent par un petit frisson : il survient même dans l'espace de vingt-quatre heures plusieurs de ces accès, précédés d'un petit frisson. Ce n'est guere que vers le dixieme, douzieme ou quatorzieme jour des couches, que ces dépôts deviennent sensibles au toucher, quoiqu'ils se manifestent quelquefois plutôt; mais cela arrive rarement. *Mémoire sur les dépôts laiteux, pag. 357. Traité des accouchemens.*

(a) Observat. Anatom. Chirurg. n°. 84. p. 79.

taquée d'une fièvre violente, & d'une douleur vive dans la région hypogastrique, avec tension & dureté. Il trouva dans l'abdomen, une quantité *d'une matière fœtide, semblable à de la lavûre de chair, ou à des lochies corrompues, telle qu'il dit en avoir trouvé dans le foie.* Il crut que cette liqueur y étoit venue par les trompes de Falloppe.

Les observations de plusieurs savans Médecins prouvent, que cette métastase se fait quelquefois sur différens viscères (*a*). Il regna pendant l'hyver de 1746, une épidémie parmi les femmes en couches, les eaux s'écouloient pendant les douleurs, la matrice se trouvoit ensuite séche, douloureuse, gonflée, & les lochies avoient de la peine à couler: la maladie commençoit par un cours de ventre avec douleur, surtout dans l'endroit où sont placés les ligamens larges: l'abdomen étoit tendu, ces femmes se plaignoient de douleurs de tête & quelquefois de toux. Les mammelles, qui ordinairement se gonflent le troisieme ou quatrième jour, devenoient flasques, & les malades

(*a*) Académ des Sciences ann. 1740. Mem. p. 160.

périssoient, le cinquieme ou le septieme ; il n'y avoit que les pauvres femmes, sur-tout celles qui avoient accouché à l'Hôpital, qui fussent attaquées de cette maladie : le mal étoit si violent dans le mois de Février, que sur vingt-cinq, il n'en échappoit presqu'aucune. On trouvoit dans l'ouverture des cadavres un *coagulum* de lait qui recouvroit la surface extérieure des intestins, & un épanchement de sérosité laiteuse dans la capacité de l'abdomen, & dans celle de la poitrine, chez quelques sujets. Lorsqu'on incisoit les poumons, ils rendoient aussi une limphe laiteuse ; l'estomac, les intestins & la matrice bien examinés, paroissoient avoir été enflammés ; on trouvoit du sang coagulé dans les vaisseaux utérins, & dans certaines, une suppuration dans les ovaires.

De ce que nons venons de dire, on peut conclure, qu'un dépôt laiteux peut produire tous les maux énoncés dans le texte, dont on cherche ordinairement la cause dans la suppression des lochies : ces maux sont d'autant plus à craindre, que les parties sur lesquelles se fait la métastase, sont plus nécessaires à la vie ; de même que si

là matière se jette sur des endroits d'où il soit difficile de la faire disparoître ; mais si elle dépose sur les jambes & sur les cuisses, il y a tout à espérer que, par les fomentations & par les frictions, on pourra rendre la matrice propre à être repompée, & chassée par les différens couloirs ; comme par les selles, les urines, & sur-tout par les sueurs : dès que le lait se porte à la tête, les malades en périssent subitement. On voit aussi qu'il faut distinguer avec soin l'œdéme des jambes & des cuisses après l'accouchement, de celui qu'on observe pendant la grossesse, qui vient de la pression de la matrice sur les veines iliaques, & qui se dissipe aussi-tôt que la matrice se trouve dégagée : car le premier commence par les cuisses, descend dans les extrémités, résiste au tact, & ne conserve point l'impression du doigt ; c'est une véritable anasarque, qui vient de la pression des veines.

On voit aussi que les femmes, qui nourrissent leurs enfans, risquent bien moins que celles qui leur refusent leur sein : car dans les premieres les mammelles se vuident, au lieu que dans les

secondes, le refoulement du lait peut occasionner une métastase.

Je suis pourtant bien éloigné de penser, que la suppression des lochies ne soit point dangereuse ; j'ai seulement voulu faire remarquer, qu'il ne falloit pas perdre de vue les dépôts laiteux qui peuvent se faire, sur différentes parties. En effet, les lochies diminuent naturellement pendant la fiévre de lait, & ressemblent alors moins à du sang qu'à du pus ; la suppression en paroît moins dangereuse les premiers jours de l'accouchement, que dans ceux qui suivent la fiévre de lait, quoiqu'on devroit tout craindre de sa résorption ; si cette humeur purulente venoit à être retenue, ajoutez à cela, que si la matrice a été lésée pendant l'accouchement, l'inflammation se met souvent de la partie, de-là vient la suppression des lochies, dont nous allons nous accuper.

Lorsqu'après l'exclusion du fœtus, on fait l'extraction du placenta, le sang coule abondamment, & s'arrête bientôt après, alors les lochies paroissent moins rouges : comme l'air a déjà pénétré dans la matrice & qu'il n'est plus possible de l'en empêcher, on a

tout lieu de craindre la corruption du ſang & des autres humeurs, qui ſont retenues ou dans ce viſcère, ou dans ſes ſinus : car la chaleur & l'humidité du lieu, le contact de l'air, tout en favoriſe le progrès. La même choſe eſt à craindre des reſtes du placenta. Tant que ce corps eſt adhérent à la matrice, il eſt probable que la circulation continue de s'y faire, & que par conſéquent, il ne riſque pas de ſe pourrir ſi-tôt ; & ſi les humeurs épanchées peuvent s'écouler, on n'aura pas non plus à craindre la pourriture ; cet accident n'eſt donc à redouter, que lorſque ces mêmes humeurs ſéjournent trop long-tems dans la cavité de la matrice, ou dans ſes ſinus ; car alors elles l'affectent, & cauſent par leur réſorption, des fiévres d'un très-mauvais caractère, ou font tomber en putréfaction, les parties dans leſquelles elles ſéjournent. En effet, ſi le lait, qui eſt une humeur ſi douce, peut produire tant de maux, que ne doit on pas attendre d'une ſanie ichoreuſe ? *Hippocrate* (*a*) décrit cette corruption des lochies, & il remarque

(*a*) De mul. morb. L. I. C. XXXVII XXXVIII. Chart. T. VII. pag. 751.

que la matrice en est ulcérée, que leur résorption allume une fiévre dangereuse. Son plus grand espoir de guérison dans ce cas, étoit d'expulser cette pourriture, avant qu'elle eût le tems de corrompre toute la masse des humeurs. *Le cinquieme ou quelquefois le septieme jour, les selles sont noires & très-fœtides, les urines ressemblent à celles de jument; si l'évacuation peut s'en faire comme il faut, la malade se trouve soulagée, & se rétablit bientôt; si le contraire arrive, la malade a un dévoiement qui met sa vie en danger.* Une diarrhée qui n'accable point les forces, est salutaire, en ce qu'elle évacue les matières putrides; mais si elle continue trop long-tems, les humeurs tombent presque dans une dissolution putride, & les malades périssent d'épuisement. on voit par-là qu'il ne faut pas redouter toute sorte de dévoiemens dans les accouchées *; c'est pourtant l'opinion de bien de gens, depuis qu'ils en

* La diarrhée, la dissenterie sont quelquefois les moyens que la nature employe pour l'écoulement des lochies; ainsi ces évacuations, bien loin d'être dangereuses, sont salutaires dans ces circonstances.

ont vu périr quelques-unes d'un cours de ventre colliquatif, à la suite d'une suppression de lochies. Je me rappelle fort bien qu'ayant à traiter une femme qui avoit accouché de deux jumeaux, je fus très-mal venu des assistans, pour n'avoir pas voulu lui arrêter un dévoiement; les lochies étoient totalement supprimées depuis le troisième jour, le ventre étoit dur & douloureux; les fomentations émollientes, les boissons légérement apéritives, prises abondamment, évacuerent par les selles des matières verdâtres, très-foetides, la malade s'en trouva fort soulagée, & ne fut pas long-tems sans se rétablir.

Hippocrate (a) a prouvé que la suppression des lochies donnoit lieu à des fiévres très-dangereuses, il rapporte l'exemple d'une femme qui étoit au Thase, laquelle après avoir accouché d'une fille ne fut pas purgée de ses lochies. *Elle fut dès le troisième jour saisie d'une fièvre aiguë, avec beaucoup de froid* (φρικώδης), *avec un délire & déjection de matières ténues & bilieuses; elle étoit sans*

(a) Epidem. Lib. III. text. 62, ægrot II. Chart. Tom. IX. p. 294.

soif, mais elle eut successivement de très-mauvais symptômes; après bien des efforts critiques, cependant imparfaits, une métastase sur la hanche droite, qui fut sans succès, & différens accès de fiévre, la malade périt enfin le quatre-vingtieme jour. Hippocrate fait remarquer que les urines furent toujours, ténues & aqueuses.

Il est rare, d'après ce Pere de la Médecine, qu'une maladie aiguë dure aussi long-tems (*a*) : il dit en parlant de la suppression des lochies; les malades en périssent plus ou moins vîte, selon leur tempérament & le dégré de la maladie; plus communément elles ne passent pas le vingt-unieme jour. Dans ses épidémies, il fait l'histoire d'une femme (*b*), laquelle après avoir accouché difficilement de deux jumelles, ne fut pas entiérement purgée de ses lochies; elle fut dès le premier jour saisie d'une fievre aiguë avec insomnie, douleur de tête & du cou, elle délira, ses urines étoient ténues, aqueuses,

(*a*) De mulier. morb. Lib. I. cap. XXXVII. p. 751.

(*b*) Lib. III. text. 39. ægrot. 14. Charter T. IX. p. 308.

ensuite noires ; enfin, avec plusieurs autres mauvais symptômes, elle mourut phrénétique le seixiéme jour. Ceci est confirmé par les observations de *Sydenham* (*a*) ; ce dernier étoit très-prudent dans les cas de suppressions des lochies ; si son traitement ne réussissoit pas, il tâchoit d'allonger la maladie. *Comme la cure fait des progrès chaque jour, la malade est hors d'affaire, si elle passe le vingtieme.* Cette méthode paroît s'accorder assez avec le passage d'*Hippocrate* (*b*), sur-tout si on le lit sur l'exemplaire du Vatican, où il est dit : (*c*) *que les lochies coulent d'elles-mêmes, ou à l'aide des médicamens : ce qui arrivera, si l'orifice se trouve assez dilaté pour donner une libre issue au sang : si, dis-je, les lochies coulent, la matière est fœtide & purulente, quelquefois même noire ; alors la malade va de mieux en mieux, & se rétablit par un bon traitement.* Ceci s'accorde très-bien avec ce que nous avons dit un peu plus haut. En effet, il se fait un écoulement

(*a*) Dissertat. p. 535.

(*b*) De mulier. morb. Lib. I. cap. XXXVII. Chart. T. VII. p. 751.

(*a*) Ibid. p. 900. n°. 207.

de matières purulentes, qui repandent une odeur nauſeabonde, qui devient fœtide. Si le ſang caillé commence à ſe putréfier, les tâches qui ſont ſur les draps, paroiſſent entourées d'un cercle livide & quelquefois noir.

La ſuppreſſion des lochies peut venir de deux cauſes, ou bien de ce qu'elles ne coulent pas dans la cavité de la matrice, ou bien, de ce qu'après s'y être ramaſſées, les caillots, ou tout autre cauſe les empêchent de s'échapper par l'orifice. *S'il arrive inflammation à la matrice après l'accouchement, alors l'orifice ſe trouvant reſſerré, les lochies ne peuvent couler qu'en petite quantité; car le col de la matrice s'affaiſſe de toutes parts* (*a*) Tous les ſavans Accoucheurs ſavent fort bien, que lorſqu'on touche le col de la matrice, après avoir fait l'extraction du placenta, on le trouve pendant à la partie ſupérieure du vagin, ſous la forme d'un inteſtin, que les ſage-femmes ignorantes prennent pour un corps étranger, & qu'elles tâchent d'arracher; erreur qui ne peut être que meurtrière. Or comme les vaiſſeaux ſont aſ-

(*a*) Ibid. p. 751.

ſez ouverts dans l'intérieur de la matrice, les humeurs n'ont pas de peine à y aborder, à moins que l'inflammation venant à gagner ſa ſubſtance, ne la faſſe tuméfier, & ne ferme ainſi les vaiſſeaux. Ce n'eſt donc pas ſans raiſon, qu'on regarde l'inflammation comme une cauſe fréquente de la ſuppreſſion des lochies : nous en parlerons plus bas. Si l'orifice eſt bouché par des caillots, il faut avoir le ſoin de les retirer. On peut conſulter à ce ſujets les §§. 1322 & 1326.

Hippocrate a encore obſervé que les parties génitales ſont ſujettes à s'agglutiner chez les nouvelles accouchées, & que de-là s'enſuit la ſuppreſſion des lochies, ſuppreſſion même, qui peut quelquefois occaſionner cet accident : *Hippocrate* s'explique ainſi (*a*). *Si quelque portion des parties génitales vient à s'ulcérer ; ce qui peut arriver, lorſque l'enfant ſort avec peine ; il s'y forme comme un aphte & une violente inflammation, qui ſe communiquant aux grandes lévres les agglutine fortement enſemble ; le froid peut encore le reſſer-*

(*a*) De mulier. morb. Lib. I cap. XLIV. Chart. Tom. VII. p. 754.

ren

rer, & supprimer les lochies ; ce *qui n'arriveroit pas, si elles pouvoient couler.* Nous avons dit aux §§. 1290 & 1315, quel est le traitement convenable dans ce cas.

Nous avons aussi fait voir §. 1290, que la suppression des regles pouvoit venir de l'inversion de l'orifice. En traitant de l'accouchement difficile, nous avons également fait remarquer, que l'obliquité de la matrice pouvoit en être la cause. C'est de-là qu'*Hippocrate* déduit la suppression des lochies (*a*). *Si pendant l'accouchement la matrice décline sur le côté droit, les lochies se suppriment, la malade se plaint de douleur dans le bas-ventre, dans les lombes, dans les aines, la jambe droite tombe dans l'engourdissement, &c. Mais si elle décline sur le côté gauche, la douleur occupe les lombes, les aines, la jambe, & rend la femme boîteuse.* Il est évident qu'on doit craindre la même chose de toute autre déplacement de la matrice : car tant que l'orifice ne répondra pas directement au vagin, les lochies couleront avec peine, & pourront même être

(*a*) De mulier. morb. Lib. II. cap. XXXVIII. p. 816.

entiérement ſupprimées, ſi l'orifice ſe trouve preſſé contre les parties voiſines. Quant à la façon de remédier à l'obliquité de la matrice, nous l'avons déjà détaillé §. 1321.

Il n'y a pas de ſuppreſſion de lochies plus à craindre, que celle qui vient de l'inflammation de la matrice. Dans un accouchement difficile, ce viſcère, comme nous l'avons dit, eſt fort violenté, au point quelquefois de ſe rompre. Si la tête de l'enfant ſe trouve trop groſſe, elle contond les parties, déchire même l'orifice : il arrive ſouvent qu'une ſage-femme peu inſtruite bleſſe la ſubſtance de la matrice, en arrachant trop bruſquement le délivre : il n'eſt donc plus ſurprenant que ce viſcère s'enflamme, & que les lochies ſe ſuppriment. Il n'eſt guère poſſible de réſoudre ces ſortes d'inflammations, elles tournent le plus ſouvent en ſuppuration, & quelquefois en une gangrene mortelle. *Hippocrate* (*a*), parlant de l'ulcère de la matrice, dit : *cette maladie eſt ordinairement une ſuite de l'accouchement, ſi quelque partie a été déchirée, & eſt tombée en putré-*

(*a*) Ibid. Lib. I. cap. LXIII. pag. 765.

faction. Lorsqu'il a procédé de pareilles causes, l'inflammation est toujours à craindre : voici les signes qu'en donne le même Auteur (*a*). *Lorsque la matrice est enflammée, la malade y sent des élancemens ; si la putréfaction s'en mêle, il s'allume une fièvre aiguë, accompagnée de frissons & d'ardeur aux parties génitales, la malade est gravement affectée ; si on la touche sur cette partie, le mal augmente, elle se plaint de douleurs de tête, sa vue s'obscurcit, la sueur découle du front, le froid & le tremblement se saisissent des extrémités ; il y a quelquefois assoupissement, surdité, la matrice ne fait pas ses fonctions, l'appétit est perdu, l'estomac ne digere point, la malade crie, s'agite & se plaint de douleurs au pubis, aux aines, aux lombes, aux parties génitales, & elle perit subitement*. Il répete à peu près la même chose, dans un autre endroit (*b*), où il décrit les symptômes qui accompagnent *l'inflammation de la matrice après l'accouchement* ; mais il ajoute : *le*

(*a*) De mulier. morb. Lib. II. cap. i. Charter T. VII. p. 827.

(*b*) Ibid. Lib I. de morb. mul. cap. LIV. p. 758. & cap. LV. LVI. p. 759.

ventre n'est pas le seul affecté, la malade est altérée, & les hanches sont douloureuses, le bas-ventre se tuméfie, la diarrhée se met de la partie, les dejections sont fœtides & de mauvaise qualité.

Outre les signes généraux de l'inflammation de la matrice, *Ætius* donne encore ceux qui indiquent, qu'une telle ou telle partie en est affectée (*a*), il dit, par exemple, que si le fond ou la cavité sont enflammés, la douleur est excessive, & *ne peut absolument souffrir le tact, même à l'extérieur.* Si c'est la partie postérieure, *la douleur se fait sentir principalement dans les lombes; les excrémens sont retenus & se durcissent, parce que le rectum est comprimé.* Si elle attaque la partie antérieure & inférieure, *les urines coulent difficilement pour la même raison.* Si elle gagne les côtés, *les aines sont tendues, & le mouvement des jambes est géné* *.

(*a*) Lib. XVI. cap LXXXV. p. 162.

* Lorsque le gonflement du ventre ne se trouve point avec une fiévre aiguë, & que l'orifice de la matrice est dur au toucher, & avec cela brûlant & fermé, on peut conclure que le col de la matrice est enflammé. On peut remédier à cette affec-

Hippocrate a observé que, lorsque les lochies sont peu abondantes (*a*), le ventre est constipé & le cours des urines intercepté. Il dit ailleurs (*b*), que la strangurie succéde à l'inflammation de la matrice. Toutes les causes de cette maladie sont très-bien détaillées dans *Moschion* (*c*), & l'on y a ajouté d'après *Cléopâtre*, qu'alors la langue est rude, noire comme de l'encre; les extré-

tion dans le commencement; mais une fois que l'inflammation a gagné toute la substance de l'uterus, la malade est sans ressource.

Si les lochies étant supprimées, la malade se plaint d'un grand feu depuis la matrice jusqu'à la région du cœur, c'est une preuve que l'uterus est enflammé; mais si à ces symptômes, succédent de grandes anxiétés avec prostration de forces, perte totale d'appétit, & horripilation, sensation interne de froid, si le pouls devient petit, si la vue s'obscurcit, on doit croire que la matrice est sphacèlée, & que la mort va s'ensuivre.

(*a*) De mulier. morb. Lib. I. cap. xxxvi. Chart. T. VII. p. 750.

(*b*) Aphorism. LVIII. Sect. V. Charter Tom. IX. pag. 230.

(*c*) Spach. Gynæc. part. prior. cap. x. pag. 28.

mités des doigts & les ongles douloureux (*a*); tous ces signes de l'inflammation de la matrice ont été observés par les modernes.

Si l'on considere ce qui a été dit §§. 1285 & 1293 sur cette sympathie merveilleuse, qui fait que les affections de la matrice peuvent causer du dérangement dans toute la machine, on ne sera plus surpris du nombre des symptômes qui accompagnent l'inflammation de la matrice. Il est bon de remarquer aussi, comme l'a très-bien dit *Simson* (*b*), qu'après l'accouchement, ce viscère est plus irritable qu'auparavant; la cause la plus légére, une simple affection de l'ame peut le faire resserrer; de-là la suppression des lochies, & une infinité d'autres accidens. *Hippocrate* après en avoir fait le dénombrement, raisonne ainsi (*c*). *Comme la partie affectée est molle, très sensible & nerveuse, plusieurs autres sym-*

(*a*) Harmon. Gynæc. part. prior. cap. x. p. 28.

(*b*) An inquiry in five Essais, pag. 67.

(*c*) De mul. morb. Lib. I. cap. XLII. Chart. T. VII. p. 753.

pathisent avec elle, la tête, par exemple, & l'estomac, aussi l'esprit & l'entendement se troublent.

On voit encore par-là, pourquoi les Accoucheurs instruits n'augurent rien de bon, lorsque la vitesse du pouls, qu'on observoit pendant l'accouchement, continue une heure après: car pour l'ordinaire, la fiévre aiguë se met de la partie, & on a tout lieu de craindre l'inflammation de la matrice, & ses suites dangereuses (*a*); c'est de quoi paroît vouloir parler *Hippocrate* (*b*), lorsque parlant des crises qu'on observe dans les fiévres, & des jours critiques, il ajoute: *les femmes en couches éprouvent des crises semblables après l'accouchement.* C'est ce qui arrive principalement, lorsqu'elles tombent dans quelque maladie aiguë, suite ordinaire de la lésion de la matrice dans un accouchement difficile. *Galien* (*c*) semble le confirmer dans son commentaire. *Il faut*, dit-il, *compter du*

(*a*) Levret, l'art des accouchem. §. 814. p. 134

(*b*) In prognost. Charter, Tom. VIII. p. 668.

(*c*) Ibid. Tom. VIII.

jour de l'accouchement, & non de celui où la fièvre a commencé ; car quelques-unes en ſont attaquées le ſecond ou le troiſième jour, & la plûpart partent de-là pour calculer la criſe prochaine ; mais la choſe doit être autrement ; car il faut commencer à compter du jour de l'accouchement. En effet, la fiévre de lait qui commence le ſecond ou le troiſieme jour, ſe termine ordinairement par une ſueur modérée, & ſans aucune criſe fâcheuſe. C'eſt ainſi qu'on a vu dans un paſſage d'*Hippocrate* que nous venons de citer, qu'une femme, après un accouchement laborieux de deux jumelles, fut dès le premier jour ſaiſie d'une fiévre aiguë, & périt enfin le dix-ſeptieme, dans la phrénéſie, après avoir éprouvé des ſymptômes affreux le onzieme & le quatorzieme. De plus, cette femme du Thare, dont il a été auſſi fait mention, mourut d'une fiévre aiguë le troiſieme jour de ſes couches. Il paroît cependant qu'*Hippocrate* a compté les progrès de la maladie, du jour même de l'accouchement : car il remarque *qu'elle avoit eu la fièvre, & avoit été dégoûtée longtems auparavant.* Il y eſt à préſumer que cette fiévre, loin de ſe calmer après

l'accouchement dégénéra en fiévre aiguë avec froid, laquelle néanmoins participoit de la fiévre lente, que cette femme avoit eu avant d'accoucher, puisqu'elle ne périt que le quatre-vingtieme jour (*a*).

On a donc raison de redouter la suppression des lochies, *car si elles ne coulent pas, la femme en sera dangereusement malade, & même en peril de mort, si on n'y remédie aussitôt, & si on n'en procure l'écoulement* (*b*): Son état sera d'autant plus triste, si l'inflammation s'en mêle, soit qu'elle soit la cause ou l'effet de la suppression des lochies, *que si on n'y apporte un prompt reméde, la plûpart en périssent* (*c*). On peut faire ici l'application du prognostic suivant. *Les duretés douloureuses qui viennent dans la matrice sont d'un très-mauvais présage* (*d*).

Nous avons parlé jusqu'ici des ma-

(*a*) Epidem. Lib. III. in ægrot. 2. Charter, T. IX. p. 264.

(*b*) De naturâ pueri., cap. v. Chart. T. V. p. 315.

(*c*) De morb. mul. Lib. I. cap. LIV. Chart. T. VII. p. 758.

(*d*) Coac. prænot. n°. 528. Chart. T. VIII. p. 883.

ladies, qui ſont une ſuite de l'affection de la matrice, de la ſupreſſion des lochies, & des dépôts laiteux. On ſent auſſi que les lochies retenues peuvent contracter une certaine âcrété, être repompées par les vaiſſeaux utérins, ſe jetter ſur les différens viſcères, & cauſer bien des maladies dangereuſes. *Targioni Tozelti* (*a*), ſavant Médecin, connu par pluſieurs ouvrages dans la Republique des Lettres, a fait un recueil d'obſervations, où l'on trouve deux faits relatifs à cette matière, qu'il a tiré d'un manuſcrit Médico-Anatomique d'un Auteur anonyme, qui vivoit dans le ſeizieme ſiecle, & qui paroît raconter fort ingenuement le réſultat de ſes obſervations : il a fait graver exactement la figure des parties dont il traite. Il fit l'ouverture du cadavre d'une femme, qui le lendemain de ſes couches eut un ſi violent accès d'épilepſie qu'elle ſe coupa entierement la langue, & périt enfin apoplectique, après avoir reſté trois jours ſans pouvoir ſe faire entendre. Il trouva la matrice tuméfiée ayant plus d'un pouce d'épaiſſeur dans ſa

(*a*) Prima racolta di obſervaz. mediche. p 928. &c.

ſubſtance, qui étoit dure, charnue; les vaiſſeaux ſpermatiques paroiſſoient épais d'un pouce, fort gonflés, noirâtres, & comme remplis du ſang, qui auroit dû s'évacuer après l'accouchement. Les teſticules, que quelques-uns appellent les cornes de la matrice, étoient auſſi gonflés, & la cavité de ce viſcère remplie d'un ſang épais, noir, & ſi étroitement adhérent aux cotyledons, qu'on avoit beaucoup de peine à l'en détâcher, il paroiſſoit corrompu. *Les cotylédons ne ſont autre choſe que des petits orifices des veines de la matrice, qui reſſemblent à des petits points noirâtres. La ſubſtance de ce viſcère étoit blanche, charnue, dure & pénétrée par les artères & les veines, de la même façon qu'une aiguille pénétreroit un livre: lorſqu'on l'inciſoit tranſverſalement, le ſang faiſoit un jet à peu près comme ſi on eut fait l'ouverture avec une aiguille très-fine; l'orifice avoit deux petits muſcles très-minces, ou ſi l'on veut, deux portions de membrane qui le bouchoient de toutes parts, au point de ne pouvoir admettre une épingle pendant la groſſeſſe. C'eſt ce que m'a fait voir* Guillaume, *Maître Chirurgien.* Il a conclu de-là, que cette femme étoit morte d'une ſuppreſſion

des lochies, qui n'avoient bien coulé que les premiers jours; mais qui ensuite s'étoient jettés sur le cerveau. L'Auteur remarque aussi qu'il y avoit plus d'un an que cette femme étoit sujette à quelques accès d'épilepsie pendant la nuit. *Il conjecture aussi que l'orifice avoit été fort violenté pendant l'accouchement; car il étoit livide comme s'il eût été meurtri avec un bâton ou avec une pierre.* Il fut surpris en ouvrant la tête, & en séparant le péricarde, *de voir couler le sang avec tant d'abondance, que s'il eût passé par un crible; je crus que ce sang transudoit de l'os, je ne me trompois pas*, ajoute-t-il, *car le crâne paroissoit percé de troux comme un crible, de couleur livide; nous reconnûmes que les veines de la dure-mere fournissoient la matière de cet écoulement : il dit ensuite, qu'en séparant le péricrâne, cette membrane cédoit au moindre tiraillement, & se déchiroit, comme si elle eût été pourrie.* Il paroît par là, que le péricrâne, le crâne & la dure-mere étoient principlemnt affectés: car il ne dit mot des autres parties contenues dans cette cavité. Il ajoute ensuite : *à l'ouverture du cadavre de* Mademoiselle de Mauvoisin, *qui mourut dans ses couches d'un accès d'épilé-*

sie & d'apopléxie, tout le ventricule droit du cerveau parut plein d'un sang aqueux, séreux, pourri & d'une vilaine couleur; les veines, les artères du plexus réticulaire étoient gonflées, comme si on les eût soufflées, noirâtres, preuve qu'elles n'étoient pas dans leur état naturel. Il est évident que les lochies s'étoient jettées sur le cerveau, & avoient fait périr la malade : les vaisseaux n'étoient point rompus, mais seulement gonflés & obstrués. On sent aisément que les lochies en se déposant sur les différens viscères, produisent différentes maladies relatives à la lésion des fonctions qui en dépendent : *Hippocrate* en donne le détail (*a*). *Si les lochies se portent à la tête, à la poitrine, ou aux poumons, (car cela arrive), les malades en périssent presque sur le champ, &c.... Mais si elles se jettent sur les parties supérieures, elles seront supprimées; de-là la toux, l'asthme, l'engorgement du poumon, les douleurs vives dans les lombes; les crachats sont tantôt secs, tantôt écumeux, ils deviennent ensuite noirâtres & bourbeux, la chaleur est plus grande dans la poitrine que*

(*a*) De mul. morb. Lib. I. cap. XLI. Charter T. VII. p. 755.

*dans le reste du corps ; ce qui vient du sang qui l'échauffe, &c.... Si les lochies ne s'évacuent pas par le vomissement, & ne se jettent point sur les poumons, elles se porteront à la face, laquelle alors deviendra fort rouge, la tête s'appésantira, la malade ne pourra la remuer sans douleur, les yeux paroîtront enflammés, il en découlera du sang ténu, qui quelquefois sortira par le nez, & la maladie n'en deviendra que plus longue**. Le même *Hip-*

* On a cependant vu quelquefois les lochies se faire jour par cette voie au grand soulagement de la malade.

Une jeune fille débauchée, qui étoit dans une extrême misere, étant enceinte & près de son terme, fut contrainte par sa pauvreté, d'accoucher en plein air, & le fruit de sa débauche fut un enfant mâle bien conformé ; mais l'air humide & dangereux qui regnoit & auquel elle avoit été exposée en accouchant, lui causa une suppression de vuidanges : cette fille fut transportée à l'Hôpital ; comme il s'agissoit de retablir cet écoulement, & de lui faire reprendre sa route ordinaire, le Médecin prescrivit les remédes usités en pareil cas, il ne put parvenir à son but ; mais vers le milieu de la nuit du troisieme jour de l'accouchement, il se fit une éruption abondante des vuidanges par les narines, qui subsista jusqu'au milieu du quatrieme jour, & cet écoulement fut suivi du parfait rétablissement de la malade, sans

pocrate fait remarquer ailleurs (*a*), *que lorsque les lochies sont trop peu abondantes, certaines parties perdent l'usage du mouvement, & que les femmes en deviennent quelquefois boiteuses.*

Tout cela peut arriver aux femmes les plus saines, lors même qu'après l'accouchement, elles rendent du sang aussi pur que celui d'une victime: car ce fluide peut par son trop long séjour dans la cavité ou les sinus de la matrice, s'y putréfier, la sanie en être pompée, & produire selon les différens métastases, des maladies très-dangereuses: *Hippocrate* observe (*b*) que les païsanes, qui, dans certains endroits ne boivent que de l'eau, deviennent œdémateuses, & que non-seulement elles sont pituiteuses, mais qu'elles ont beaucoup de peine à conçevoir; *leurs lochies coulent difficilement* : il dit dans un autre endroit

le secours d'autres remédes. *Ephémer. des curieux de la nature. Dec. 1. ann. 2. 1671. obs. 184.*

(*a*) De mul. morb. Lib. I. Cap. XLI. Chart. Tom. VII. p. 753.

(*b*) De aëre, locis & aquis, cap. III. text. 7, Charter. Tom. VI. pag. 195.

(*a*) : *les femmes qui, pendant leur grossesse, crachent des matières salées, seront après leurs couches incommodées des fleurs blanches, les lochies ne coulent pas ; si le hoquet leur arrive, c'est un mauvais signe, de même que la chute de la matrice, qui leur cause la mort.* Il ajoute un peu plus bas (*b*) : *les femmes grosses, qui ressentent au gosier un goût de salive, sont en danger.* Nous avons dit ci-devant, qu'après que les vaisseaux de la matrice ont été évacués, les lochies paroissent le troisieme jour sous forme purulente, & qu'elles servent à dépurer la cavité de la matrice; mais il a été démontré §. 387, que, pour que la suppuration fût louable, il falloit que les humeurs fussent douces : dans une femme telle que celle dont il est ici question, elles ont beaucoup d'âcreté, elles ne manqueront donc pas d'irriter la surface de ce viscère, qui est extrêmement sensible.

Il faut par la même raison, faire attention aux maladies qui ont précédé

(*a*) Coac. prænot. n°. 535. ibidem, p. 883.

(*b*) Coac. prænot. n°. 537, ibidem, p. 884.

l'accouchement. *Hippocrate* (*a*) a dit : *que celles qui, avant l'accouchement, avoient souffert, comme dans le cholera, accouchoient, il est vrai, sans peine ; mais, que la fiévre les saisissoit ; elles sont,* ajoute-t-il, *en très-grand danger, soit que quelque chose les incommode au gosier, soit que la fiévre soit accompagnée de quelque signe de malignité.* Il a dit encore (*b*) des femmes pituiteuses & vaporeuses, que *les lochies ne sont pas chez elles d'une belle couleur, & qu'il est dangereux qu'elles se suppriment :* & ailleurs (*c*), *si une femme grosse est attaquée de quelque maladie qui n'est pas particulière à la grossesse, elle périt ordinairement en rendant ses lochies.* Ce qui est justifié par les observations des modernes. *Hoffman*, par exemple, (*d*) *voyant les femmes se plaindre, sur-tout dans les derniers mois de leur grossesse, de foiblesse & d'un sentiment de chaleur interne, a souvent prédit que la suite des couches seroit malheureuse.*

(*c*) Coac. prænot. n°. 535. ibid. p. 883.

(*b*) De mulier. morb. Lib. I. cap. XXVIII. XXIX. Chart. T. VII. p. 746, 747.

(*c*) De naturâ pueri, cap. V. Charter Tom. V. p. 315.

(*d*) Medic. ration. & system. Tom. IV. part. II. Sect. I. cap. 1. enarrat. morb. obs. 2. p. 25.

Nous avons dit que la ſuppreſſion des lochies attiroit l'inflammation à la matrice; & que cette affection venoit auſſi quelquefois de ce que la ſage-femme ne ménageoit pas aſſez les parties dans un accouchement laborieux. Nous avons donné les ſignes de cette maladie, qui ſe termine, par la réſolution, la ſuppuration, la gangrene, le ſphacele ou par le ſquirre, qui peut dégénérer en cancer. L'inflammation de la matrice cauſe quelquefois un ſi grand dérangement dans les fonctions du cerveau, que la mort arrive avant qu'elle ait pû ſubir aucun de ces changemens. Nous avons fait remarquer §. 432, que la gangrene des viſcéres étoit mortelle, & que celle des parties génitales, guériſſoit difficilement; cependant elle céde quelquefois, comme nous l'avons prouvé par pluſieurs exemples, notamment d'aprés *Ruyſch*, qui rapporte dans ſes obſervations, qu'une gangrene du vagin, & du rectum, qui étoit la ſuite d'un accouchement difficile, ſe termina par la ſuppuration, qui ſépara le vif du mort, & procura le rétabliſſement de la malade. Quelquefois la tête de l'enfant ſe trouvant trop groſſe, eſt long-tems au paſſage, & comprime

fortement les parties molles contre les os du bassin, la circulation y est pour lors interceptée, & la gangrene s'ensuit. Il y a des exemples de la guérison de ces sortes de gangrenes ; mais je ne sache point qu'il y en ait de celle qui vient à la suite d'une violente inflammation, & je suis très-persuadé qu'il n'y a personne qui ne convienne que cela est au moins très-rare. Comme la gangrene ne peut jamais se guérir, sans que la suppuration détâche le mort du vif, il ne sera pas hors de propos de dire quelque chose de l'ulcère de la matrice : nous avons déjà parlé du squirre & du cancer, ce n'est pas ici lieu de suivre leur terminaison, d'autant mieux que ces maladies ne sont pas particulieres aux accouchées, puisqu'elles n'en sont attaquées qu'après qu'elles sont relevées de leurs couches, & rarement avant ce tems-là.

On voit bien que nous n'entendons pas parler de cette suppuration légére & superficielle, qui, comme nous l'avons dit, sert à dépurer la cavité de la matrice ; mais de celle qui attaque sa substance, & qui est la suite d'une violente inflammation. *Hippocrate* parlant de ces sortes d'affections

(*a*) dit : que *si la matrice est ulcérée, il faut tout de suite y porter remède ; comme c'est une partie très-délicate, le mal y fait des progrès rapides, & cause bientôt la putréfaction.*

On connoît cette maladie par l'inflammation qui a précédé, par les signes d'une suppuration commençante, que nous avons donné en traitant de *l'abcès* & de l'inflammation des viscères. Lors donc que les malades sentent une douleur fixe à la région de la matrice, sans des symptômes bien fâcheux, il faut s'attendre à sa suppuration. *La douleur du ventre après l'accouchement, est suivie d'une suppuration* (*b*). Pour peu considérable que soit cette maladie, sur-tout, lorsqu'elle attaque les viscères, elle est ordinairement accompagnée d'une petite fiévre ; de-là vient que *Celse* (*c*) dit : *si une femme est attaquée de la fiévre à la suite de quelque tumeur à l'aine, & qu'on n'en connoisse point la cause, c'est un signe d'ulcère à la vulve.* Si l'abcès se forme dans la matrice,

(*a*) De mul. morb. Lib. I. cap. LXVI Chart. T. VII. p. 768.

(*b*) Coac. prænot. n°. 520. Chart. T. VIII. p. 883.

(*c*) Lib. II. cap. VII. p. 60.

il eſt à ſouhaiter qu'il creve, afin que le pus puiſſe s'échapper par la vulve : car alors les malades ſont bientôt rétablies; mais ſi le pus ſe fait jour par d'autres voyes; la maladie traine en longueur, & eſt quelquefois de très-difficile guériſon. On doit dire la même choſe du pus, qui, après s'être ramaſſé dans la ſubſtance de l'utérus, ſe dépoſe ſur d'autres parties. Il arrive quelquefois que l'abcès ſe fait jour en dehors; voilà pourquoi *Hippocrate* dit (*a*) : *ſi la ſuppuration de la matrice ſe jette ſur la cuiſſe, il faut la traiter avec de la charpie.* En effet, lorſque l'ulcère s'ouvre à l'extérieur, on a la liberté de pouvoir y porter la main, & il ſera néceſſaire d'y appliquer de la charpie, des tantes, des bourdonnets, &c... de-là vient qu'*Hippocrate* a appellé ces ſortes de maux ἔμμοτα, ainſi que *Galien* nous l'apprend (*b*); nous en avons déjà parlé dans une autre occaſion : j'en ai vu quelques exemples; mais j'ai remarqué que le traitement en étoit toujours fort long; il reſtoit quelquefois une fiſtule,

(*a*) Aph. LXVII. Sect. V. Charter. T. IX p. 223.
(*b*) Ibidem.

quoique d'ailleurs la ſanté n'en fut pas autrement dérangée.

Bénévoli rapporte une obſervation de cette eſpéce (*a*). Une femme eut une ſuppreſſion des lochies le cinquieme jour après un accouchement difficile, avec fiévre violente, tenſion & gonflement du ventre, vomiſſement, urines peu abondantes, & pluſieurs autres ſignes de l'inflammation de la matrice : on en tenta la réſolution par les remédes les plus efficaces ; mais tous les ſymptômes continuerent juſqu'au vingt-cinquieme jour, tems où la fiévre commença à diminuer, les ſymptômes ceſſerent, à la tumeur & tenſion du ventre près, qui ſe fit remarquer pendant plus de ſix mois, notamment ſur le flanc droit, où l'on touchoit une dureté circonſcrite ; au bout de ſix mois la malade fut incommodée d'une toux violente, qui fit que la tumeur, de profonde qu'elle étoit d'abord, devint ſaillante : au bout de 3 mois cette femme conſulta *Bénévoli* ; ce Chirurgien après avoir bien examiné ſon état, conclut qu'il y avoit un ab-

(*a*) Diſſertazioni ed obſerv. &c. nº. 36. p. 217.

cès caché, en conséquence il y appliqua des fomentations, & l'ouvrit le sixieme mois après l'accouchement; le pus qui en sortit étoit louable, mais en fort petite quantité, & tout ce qui s'en trouvoit d'amassé sous les tégumens, ne paroissoit point venir de l'intérieur; mais dix à douze jours après, la malade eut des frissons suivis de fiévre: le jour suivant on trouva en levant l'appareil beaucoup de pus dissout & fœtide, qui coula lui-même; la pression n'en augmentoit pas l'écoulement. Pendant trois mois la fiévre ne reparoissoit que chaque huitieme ou dixieme jour, & étoit suivie d'une abondante évacuation de pus. On ne fit pendant tout ce tems que tenir les levres de la plaie écartées; il ne sortit absolument rien de purulent par le vagin, & la malade, quoique dans un amaigrissement extrême, ne laissa pas que d'avoir ses regles au tems marqué. Dès le vingtieme mois la plaie tomba en gangrene; on fit pour en arrêter le progrès, une large ouverture, qui diminua ensuite insensiblement jusqu'à ne laisser qu'un petit orifice, qui permettoit une libre issue au pus. Il resta ainsi une fistule incu-

rable, qu'on n'osa dilater ; car la sonde s'y enfonçoit de trois travers de doigts, dans une direction assez profonde.

Lamotte raporte (*a*) l'exemple singulier d'une suppuration à la suite de la suppression des lochies. Une femme après un accouchement laborieux de deux jumeaux fut saisie d'une peur violente, suivie d'une suppression des lochies, avec une tension & une douleur vive dans le ventre, que les fomentations émollientes, les lavemens & les saignées du bras répétées calmerent un peu ; mais qui continuerent néammoins pendant plus de quarante jours ; le ventre étoit plus volumineux qu'avant l'accouchement ; tout-à-coup les douleurs redoublerent, il se fit une ouverture quatre doigts au dessous de l'ombilic & par côté d'où il sortit plusieurs livres de pus dont on remplit un seau ; l'écoulement continua jusqu'à ce que cette matière fut entiérement évacuée ; on y appliqua un simple appareil, & la malade se retablit dans peu de jours. *Hippocrate* (*b*) conseille

(*a*) Traité complet de Chirurgie. Tom. I. p. 268.

(*b*) De mul. morb. Lib. I. cap. LXII. Chart. T. VII. p. 764.

l'usage

l'usage de lait dans ces cas. Il dit ensuite : *après lui avoir donné du lait, il faut la bien nourrir, & la mettre à même de concevoir, & elle se rétablira ; la plûpart échappent à cette maladie, & deviennent stériles.* Cependant la femme dont nous venons de parler, accoucha plusieurs fois dans la suite.

Il arrive quelquefois que le pus qui s'est formé dans l'ulcère de la matrice, est repompé, & se fait jour par d'autres voies. J'ai vu, par exemple, une femme grosse, qui avoit une anasarque & une tumeur assez grosse dans la région iliaque droite : dès qu'elle eut accouché, il se fit par la vulve un écoulement de pus très-fœtide, qui diminuant insensiblement, devint blanc & inodore, il persista jusqu'au septieme mois après ses couches : la jambe & la cuisse droite étoient dans une grande foiblesse ; le pus sortit ensuite par la mammelle droite, & la malade se rétablit à la longue *.

* Cette observation de M. *Vanswieten* prouve d'une manière bien sensible le rapport de la matrice avec les mammelles, & la vérité de ce que dit *Hoffman*, sçavoir, que *lorsqu'il y a un abcès à l'uterus, les mammelles en sont ordinairement affectées*, & qu'alors les mala-

J'en ai vu un autre, qui, après tous les ſignes d'un abcès dans le même endroit, eut des déjections très-fœtides, & un léger écoulement de mêmes matières par la matrice, ce qui la ſoulagea beaucoup ; elle recouvra l'appétit, & eut enſuite des crachats ſemblables très-abondans, & ſe rétablit après bien du tems.

De même que le pus, après s'être ramaſſé dans la matrice, peut s'évacuer par d'autres voies, il arrive auſſi qu'après s'être formé ailleurs, il ſort par la matrice. *Hippocrate* a fait cette remarque (*a*), & il donne les ſignes par leſquels on peut le connoître. *Lorſque l'ulcère ſe forme dans la matrice, la matière qui en découle eſt purulente & épaiſſe ; lorſqu'il ſe forme ailleurs, elle eſt ténue & ſanieuſe.*

Tout ce que nous avons dit ſur le traitement des ulcères internes, doit

des *ſentent une douleur extraordinaire dans la partie antérieure de la tête.* Le même Auteur ajoute que dans *l'abcès de la matrice, le pus s'évacue quelquefois par l'expectoration.*

(*a*) Lib. cap. LXV. p. 766.

s'appliquer ici. (*a*) *Les ulcères de la matrice doivent être traités de la même manière que ceux qui viennent sur le reste du corps : il faut tâcher d'écarter l'inflammation, & les déterger, pour faciliter la régénération des chairs.* Il faut donner de l'eau pour boisson, point de vin & peu d'alimens. *Hippocrate* (*b*) recommande des remédes & une diete adoucissante pour l'ulcère de la matrice dont il s'agit ici, c'est-à-dire, pour celui qui se forme dans sa cavité. *Lorsque les matières qui sortent par la matrice sont purulentes & épaisses, il ne faut point fatiguer le corps par des remédes, mais seulement déterger & établir tout le traitement là-dessus.* En effet, quoique quand les ulcères sont sordides, il soit quelquefois nécessaire d'employer des remédes âcres pour les déterger, il n'en faut pas moins user de beaucoup de précaution, sur-tout sur une partie si sensible, & qui a tant d'empire sur le reste du corps. *Harvée* (*c*) traitoit un ulcère de la matrice assez an-

(*a*) Ibid. cap. LXVI. p. 767.
(*b*) Ibid cap. LXV. pag. 767.
(*c*) Exercitat. de generat. animal. in capite de partu, p. 579.

cien ; comme les remédes usités en pareil cas ne faisoient presque rien, il voulut en tenter de plus efficaces : il fit ajouter aux injections ordinaires, *du vitriol de Rome, dont l'âcreté irrita si fort la matrice, qu'elle se contracta subitement, & devint aussi dure qu'une pierre, la malade en eut plusieurs symptômes hystériques, tels que ceux que les Médecins font venir de la suffocation de la matrice, & des vapeurs infectes, qui se portent à la tête ; le mal persista quelque tems, jusqu'à ce qu'à l'aide des émolliens, & des anodins, l'orifice se relâcha, & la liqueur âcre qu'il avoit injecté, fut expulsée avec la sanie putride.* Cette observation prouve combien il est dangereux d'irriter la matrice, soit par des remédes âcres, soit de toute autre maniére.

§. 1330 *On met fin à tous ces maux, en en détruisant la source.*

Comme tous ces accidens sont dûs à la suppression des lochies, il diminuent de beaucoup, ou cessent entiérement, lorsque cette évacuation est réta-

blie. Nous avons fait voir §. précédent, que cet écoulement ſupprimé produit différentes maladies, ſelon que la matière ſe jette ſur tel ou tel viſcère. *Hippocrate* (a) avoit fait la même remarque. *Si les lochies ne coulent pas, le ventre & les jambes s'enflent, la douleur & le ſpaſme attaquent l'hypogaſtre, les lombes, & quelquefois les viſcères.* Il dit dans un autre endroit quelque choſe d'analogue (b). D'ailleurs (c), en parlant d'une femme dont les lochies ſe ſupprimerent après avoir coulé les trois ou quatre premiers jours : il ajoute; *ſi l'on fait obſerver à la malade un bon régime, & ſi on s'y prend de bonne heure, elle ſe rétablira.*

Si les lochies en ſe dépoſant ſur les viſcères, ont endommagé leur ſubſtance, la ſanté ne ſe rétablira jamais bien, quoique d'ailleurs, elles reprennent leur cours; il reſtera toujours quelque léſion de fonctions pour le reſte de la vie. Auſſi *Hippocrate* par-

(c) De naturâ muliebr. cap. IX. Charter T. VII. p. 685.

(a) De mul. morb. Lib. I. cap. XI. ibid. p. 742.

(b) Ibid. cap. XLV. pag. 755.

lant (*a*) des lochies qui ſe jettent ſur la tête, la poitrine ou les poumons, dit que la malade en périt ordinairement ſur le champ, ou que ſi elle en échappe, il ſe forme une ſuppuration au poumon, ſuivie de la toux & de l'aſthme; mais ſi les lochies ſe portent à la tête, *la malade en devient phrénétique, & perd connoiſſance.* Il ajoute enſuite : *elle peut à l'aide d'un bon traitement ſe rétablir, quoiqu'il n'y ait guère d'eſpoir; mais ſi par hazard cela arrive elle en reſtera ſourde ou aveugle.* Les obſervations de *Sydenham* (*b*) confirment cette doctrine : cet Auteur parlant des accidens qui ſuivent la ſuppreſſion des lochies, dit que *les malades en deviennent quelquefois phrénétiques, & que le mal faiſant de jour en jour des progrès, les ſpaſmes s'enſuivent, & enfin la mort.* J'ai eu la douleur d'en voir quelques exemples.

On voit par-là, que la ſanté ne peut ſe rétablir entiérement, que lorſque les lochies reparoiſſent, pourvû toutes fois, que leur métaſtaſe n'ait pas

(*a*) Ibid. cap. XLV. pag. 755.
(*b*) Diſſertat. Epiſtol. p. 531. 532.

affecté considérablement les différens viscères.

§. 1331. *Il faut donc mettre en usage les anti-acides doux, pour corriger l'acidité de la lymphe, les délayans doux, pris parmi les avenats, hordeats, les amandes douces, les bouillons, les apéritifs spécifiques modérés, composés de légers cordiaux, des utérins, des apéritifs locaux, tels que les clystères, les fomentations, cataplâmes, linimens, ventouses, pessaires, suppositoires.*

Il s'agit d'examiner à présent la manière de traiter les nouvelles accouchées, pour prévénir la suppression des lochies, & les moyens sûrs qu'on peut employer pour rappeller cet écoulement entiérement supprimé, ou trop peu abondant.

Il ne faut pas sur-tout perdre de vue ce qui a été dit §. 1329, savoir, que les lochies, qui diminuent na-

turellement, sont à peine sanguinolentes le troisieme ou quatrieme jour, qu'alors il sort une matière purulente, qui sert à dépurer la cavité de la matrice. On feroit donc très-mal de prescrire dans pareil cas, des remédes pour pousser les lochies ; mais dès que les mammelles commencent à se gonfler, alors l'impétuosité des humeurs se détourne de l'utérus, & se porte aux mammelles : voilà pourquoi, toutes choses égales d'ailleurs, les lochies sont moins abondantes chez les femmes qui nourrissent leurs enfans, au lieu qu'elles augmentent presque tous les jours chez celles qui font refouller leur lait.

Le repos absolu de l'esprit & du corps est indispensablement nécessaire aux accouchées. On ne sauroit croire, combien elles ont le genre nerveux sensible, sur-tout si, élevées dans la mollesse, elles sont sujettes d'ailleurs aux affections hystériques. *Peu* (*a*) a prouvé par plusieurs exemples, les tristes effets de la colére & de la peur ; j'en ai observé quelques uns. Les visites im-

(*a*) Pratiq. des accouchem. Liv. I. Chap. VIII. p. 75. &c.

portunes des amies qui viennent pour féliciter l'accouchée, sont souvent très-nuisibles; c'est un usage fort à la mode, principalement chez les grands; & j'ai eu toutes les peines du monde à obtenir qu'on fit tenir dans une chambre à part, celles qui, par amitié ou bienséance, venoient tous les jours rendre visite à la malade. Si parmi toutes ces femmes, il s'en trouve une qui reveille quelque ressentiment qu'on croyoit étouffé, il peut s'ensuivre des accidens fâcheux. Les eaux de senteur, dont quelques-unes font un si grand abus, que même après avoir changé de linge, leur peau en reste parfumée, affectent si fort les femmes en couches, que plusieurs en ont des violentes douleurs de tête, des délires, & une suppression des lochies (*a*); j'en ai vu des exemples: c'est pour cette raison qu'on a soin d'attacher sur le lit des sachets remplis de drogues emménagogues, telles que l'*assa fœtida*, le *castoreum*, *&c.*, qui quelquefois incommodent par leur odeur trop forte. On préviendra tous ces inconvèniens, en laissant la malade en repos, & en

(*a*) Ibid. pag. 230.

évitant tout ce qui peut troubler l'esprit & le corps. Nous avons déjà parlé de cette précaution, qui est si indispensable, (voyez le §. 1329). *Sydenham* (*a*) a voulu que ce repos s'étendit à plusieurs jours : ce savant étoit persuadé que sur le nombre des femmes qui meurent à la suite des couches, il en périt à peine la dixieme partie de foiblesse ou de fatigues ; mais beaucoup, pour n'avoir pas gardé le lit assez long-tems. *Je conseille*, dit-il, *à toutes celles qui veulent m'entendre, de se tenir couchées pendant dix jours au moins, sur tout, si elles sont d'un tempérament délicat & sujettes aux vapeurs.* Quant aux femmes robustes & laborieuses, on observe tous les jours qu'elles n'ont pas besoin de garder le lit si long-tems *. *Levret* veut

(*a*) Dissertat. epistol. p. 332.

* J'ai vu des femmes de la campagne, reprendre les affaires de leur ménage le jour même qu'elles avoient accouché ; elles ne craignoient pas d'aller elles mêmes aux environs de leur métairie ramasser du bois, & elles se livroient à d'autres légéres occupations domestiques, sans qu'il leur arrivât rien de fâcheux.

J'ai vu à Paris une femme robuste, qui n'eut pas plutôt mis au monde son enfant,

(*a*) que celles qui ſont d'un tempérament lâche, & qui ont méné une vie ſédentaire, ne s'agitent pas avant le douzieme jour, crainte d'une chûte de matrice.

Nous avons dit §. 1329, qu'il falloit légérement ſoutenir le ventre d'un large bandage; mais il n'y a rien de ſi dangereux que de le ſerrer trop fort. *Peu* (*b*) ayant été voir une jeune femme qu'il avoit accouché fort heureuſement depuis deux jours, fut fort ſurpris de

qu'elle s'en fut elle-même aſſez loin du lieu où elle avoit accouché, pour avertir le parrain & la marraine de cet enfant; elle les conduiſit à l'Egliſe, elle aſſiſta au Baptême, & s'en revint enſuite chez elle: notez que c'étoit un jour d'hyver, & que le tems étoit pluvieux; je n'ai pas oui dire que les ſuites de cette démarche aie été été fâcheuſes pour cette femme.

Si je rapporte ici ces deux exemples, ce n'eſt point que je veuille les propoſer pour modele; il n'eſt pas douteux que de pareils procédés ſont toujours téméraires & dangereux.

(*a*) L'art des accouchemens, §. 841, p. 139.

(*b*) Pratique des accouch. Liv. II. chap. XVI. p. 526.

la trouver dans de grandes anxiétés, avec des yeux enflammés, & un violent mal de tête, qui l'empêchoit absolument de reposer ; elle toussoit, avoit des nausées, des défaillances, des rapports fœtides, une douleur sur le côté droit, & ses lochies s'étoient supprimées : il fit tout de suite deux saignées du bras, & trois du pied ; tous les symptômes augmentoient : enfin, après bien des recherches pour découvrir la cause de ces accidens, il s'apperçut que le ventre étoit si fort resserré par le bandage, qu'il étoit surprenant qu'elle pût respirer : il lâcha la bande, les lochies reprirent leur cours, & tous les symptômes disparurent. Le même Auteur rapporte plusieurs observations semblables.

Il faut veiller sur-tout, à ce que les nouvelles accouchées ne retiennent pas trop long-tems leurs urines : car la matrice étant dégagée, le ventre devient flasque, la vessie a beaucoup de facilité à s'étendre, & les malades n'ont envie d'uriner, que lorsque cet organe se trouve distendu considérablement, & qu'il n'a plus la force de se contracter ; d'où s'ensuit une ischu-

rie, qu'il faut ſoulager par la ſonde: pour obvier à cet inconvénient, j'ai ſoin d'avertir les femmes après qu'elles ont repoſé quelques heures, de tenter de rendre leur urine, quoiqu'elles n'en ſentent aucun beſoin. En effet, pendant les douleurs elles ſont quelquefois altérées, auſſi boivent-elles beaucoup: l'accouchement terminé, on leur donne ordinairement un bouillon, ce qui doit déterminer une plus grande ſécrétion d'urine dans la veſſie.

Il y a des Auteurs (*a*) qui ont pouſſé ſi loin la néceſſité du repos après l'accouchement, qu'il ont regardé comme une faute conſidérable, de changer les draps avant le dixieme jour. On ne peut pas diſconvenir que beaucoup de femmes ne ſe ſoient très-mal trouvées, de s'être expoſées inprudemment à l'air froid, les premiers jours après leurs couches, ſur-tout, lorſqu'elles en étoient ſaiſies par les extrémités inférieures; mais on doit auſſi faire attention que le ſang qui ſouille les draps ſe corrompt bien vite par la chaleur

(*a*) Levret l'art des Accouchemens, §. 841. p. 139.

du corps, & répand une très-mauvaiſe odeur. Je me ſouviens d'avoir viſité quelques femmes qui reſtoient ainſi pendant quelques jours ſur les ordures; lorſque je leur demandois la main, pour tâter le pouls, il s'échappoit une odeur ſi déteſtable de deſſous la couverture, que peu s'en falloit que je ne tombaſſe à la renverſe, quoique je ne ſois pas aſſez délicat, pour être affecté des mauvaiſes odeurs juſqu'à ce point. Il n'eſt pas douteux que les femmes doivent ſe trouver fort incommodées, de reſpirer ainſi pendant pluſieurs jours cet atmoſphère putride. L'obſervation a fait voir qu'il n'y avoit rien de ſi nuiſible pour les femmes qui accouchent dans les Hôpitaux, que les mauvaiſes odeurs qui en exhalent. Comme il en périſſoit un grand nombre, les Adminiſtrateurs crurent devoir en rejetter la faute ſur l'ignorance ou la négligence des Accoucheurs : on ouvroit les cadavres, & on trouvoit pluſieurs abcès dans le corps. Un ſavant Médecin, après bien des réflexions, crut en trouver la cauſe, en obſervant que la ſalle des bleſſés ſe trouvoit ſous celle des accouchées; ſon opinion étoit d'autant

mieux fondée, que les accidens croissoient ou diminuoient en raison du nombre des blessés ; l'air chaud ou froid leur étoit très-nuisible, & l'air sec salutaire. Personne n'ignore que celui qui est humide, favorise les progrès de la putréfaction, sur-tout s'il se trouve chaud en même tems : lorsqu'on eut descendu les accouchées dans une salle plus basse, on ne s'apperçut plus de ces ravages ; car l'air chargé des miasmes putrides, étant plus léger, cherche toujours à s'élever.

Il paroît donc utile de les changer tout de suite de linges ; mais avec toutes les précautions requises pour éviter que le froid ne saisisse les malades *, &

* Uue femme agée de 40 ans, qui avoit toujours accouché fort heureusement, ayant eu l'imprudence de s'exposer au froid après l'écoulement de ses lochies, s'apperçut que son ventre enfloit de jour en jour ; elle passa plusieurs semaines sans en être presque incommodée ; mais dans la suite cette enflure augmenta prodigieusement ; à cela se joignirent des douleurs énormes vers la région du foie & de l'ombilic, une pression très-incommode vers le pubis du coté droit, & enfin une ascite : l'appétit, qui d'abord n'avoit point été dérangé, commença à languir ; la malade fut attaquée d'une petite

faire enſorte que les draps ſoient bien ſecs; on aura plus de facilité en leur faiſant porter des chemiſes qui ne paſſent pas l'ombilic, en entourant le reſte du corps d'un linceuil; de cette façon on peut les changer dans un inſtant, ſans déranger leur ſituation.

fiévre erratique; le ſommeil étoit aſſez paiſible, elle ne ſe plaignoit que de ſoif & de douleur dans l'abdomen; la malade mourut cependant au bout d'environ quatre mois. *Hiſtor. morbor. vratiſlav.*

Dans l'ouverture du cadavre, on trouva dans l'abdomen une grande quantité de matière purulente & ſanguinolente, mêlée avec des petites portions charnues; l'épiploon étoit entiérement corrompu, la pourriture avoit gagné les muſcles du bas-ventre, on auroit dit qu'ils étoient gangrenés; le péritoine étoit rempli d'hydatides purulentes, & le méſentère parſémé de glandes ſchirreuſes; le teſticule droit avec la trompe du même côté, paroiſſoient auſſi durs qu'une pierre, & adhéroient en partie au péritoine; on y trouva une tumeur ulcérée, de la groſſeur d'une noiſette, le foie étoit fort gros, l'eſtomac flaſque, le pancréas entiérement pourri, les autres viſcères ne parurent affectés d'aucun vice.

Cette obſervation prouve combien le froid eſt nuiſible aux nouvelles accouchées; elles ne ſauroient donc prendre trop de précautions pour s'en garantir.

On a ſoin, après avoir bien fait ſécher le linge, de l'expoſer à la vapeur de l'*oliban*, & du *maſtich* : les gens riches ſont dans l'uſage de faire dreſſer deux lits à côté l'un de l'autre, montés ſur des poulies mobiles en tout ſens, & qu'on peut écarter ſans bruit en cas de beſoin ; ces lits étant contigus, il ſera très-aiſé de paſſer l'accouchée de l'un ſur l'autre, & de la tenir toujours propre. On ne ſauroit croire combien les femmes ſe trouvent ſoulagées de ne pas croupir long-tems ſur ces ordures.

Si on a ſoin de leur procurer un doux repos, d'écarter les gardes trop babillardes, de les ſervir ſans bruit, de faire enſorte que la chambre ne ſoit pas trop éclairée ; enfin d'éviter tout ce qui peut trop vivement les affecter, les couches ne peuvent qu'être heureuſes.

La diete doit être tenue, liquide, compoſée de bouillons d'avoine, d'orge, de riz, de viande, qui ne ſoient ni trop forts, ni trop copieux, mais répétés pluſieurs fois dans la journée. Il faut que les malades s'abſtiennent de la viande juſqu'après la fiévre de lait ; elles pourront alors

manger de celle de volaille en petite quantité d'abord, en augmentant insensiblement à raison de l'appétit & de la facilité de la digestion ; mais il faut toujours penser qu'elles ont besoin d'être nourries. On choisira donc des alimens de facile digestion, & on ne leur en donnera qu'autant qu'il leur en faut pour les nourrir. Les gardes par entêtement, ou le Médecin par trop de sévérité, leur laissent quelquefois souffrir la faim les premiers jours, ce qui est dangereux. On peut consulter les §§. 600 & 601.

La boisson doit être légére, délayante, & copieuse pour entraîner la fluidité des humeurs ; il ne faut point donner du vin les premiers jours, à moins que l'état des forces n'en demande une petite quantité ; l'eau suffit à celles qui y sont accoutumées, elle leur est même avantageuse, ainsi que les émulsions & les infusions émollientes. Je n'ai jamais vu que la bierre récente bien fermentée, ait été nuisible à celles qui en faisoient leur boisson ordinaire ; quelque liqueur qu'on leur prescrive, on doit toujours la leur donner tiede & jamais froide : car elle

leur causeroit des tranchées, des frissons, & supprimeroit les lochies.

Mais comme, ainsi qu'il a été dit ci-devant, le lait se porte d'abord à la matrice & de-là aux mammelles, & & que la plûpart des boissons qu'on donne après l'accouchement, tournent spontanément vers l'aigre, il faut avoir la précaution de prescrire des anti-acides légers, c'est-à-dire, des absorbans, tels que *les yeux d'écrevisses*, *les coraux*, *la corne de Cerf calcinée*, *&c.* On peut voir ce qui a été dit à ce sujet §.66, où il est parlé des moyens de corriger l'acrimonie acide. Nous avons déjà fait remarquer que la pression qu'exerce la matrice sur les intestins, vers la fin de la grossesse, est cause que les excrémens s'y ramassent & durcissent quelquefois si fort, que descendus après l'accouchement dans le rectum, ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'ils peuvent être expulsés. Aux approches du terme les sage-femmes prudentes donnent ordinairement un clystère, pour éviter que les matières ne soient un obstacle à l'accouchement. Il y a plusieurs femmes, qui en accouchant rendent leurs excremens ; dans ce cas, elles ne risquent rien de ne

pas aller à la selle de deux ou trois jours. Mais si elles sont constipées, on pourra sans rien craindre leur servir un lavement émollient, & leur donner même un bouillon ou une décoction émolliente, avec une ou deux onces d'huile d'Amandes douces, édulcorée avec du *syrop de guimauve* : car l'unique but qu'on se propose, est de lubréfier les voies, & de ramollir les matières, pour en faciliter la sortie. Je n'ai jamais vu des mauvais effets de cette méthode ; il y a cependant des gens qui s'imaginent que la constipation du ventre est avantageuse aux nouvelles accouchées, & qui n'osent en conséquence leur lâcher le ventre pendant huit & même plusieurs jours, par les plus doux lavemens ; mais ils attendent que les matières soient expulsées d'elles-mêmes ; ce qui ne se fait pas ordinairement sans beaucoup d'efforts. On regarde mal-à-propos la diarrhée comme très-nuisible aux femmes en couches, & presque comme mortelle. *Hippocrate* (*a*) fait observer que, *si la matrice a été violentée pendant l'ac-*

(*a*) De mul. morb. Lib. I. C.IV. Charter T.VII. p. 759.

couchement, il s'ensuit une légere fiévre, une ardeur dans le bas-ventre, qui quelquefois se gonfle, avec douleur, jusqu'à la cuisse & jusqu'aux flancs, avec des déjections bilieuses très-fœtides, & que si on n'arrête le dévoyement, la malade en périt sur le champ. Il recommande ensuite divers remédes pour resserrer le ventre. Nous avons fait remarquer §. 506, d'après *Hippocrate*, en traitant des causes de la fiévre, que la constipation trop longue peut occasionner la fiévre ou la diarrhée. Nous avons dit aussi §. 772, en parlant de la phrénésie d'après *Hippocrate* & *Galïen*, que quoique la constipation ne soit pas un signe particulier à l'affection du cerveau, la douleur de tête en devenoit cependant plus forte & plus opiniâtre ; & cette affection, comme on le sait, incommode très-fort les accouchées, & leur cause quelquefois le délire ; c'est pour cette raison, que le resserrement du ventre peut leur être nuisible. *Hippocrate* (*a*) lui-même ordonne dans le cas de suppression des lochies, *de lâcher le ventre ; un clystère*,

(*a*) De mul. morb. Lib. I. cap. XLII. Chart. T. VII. p. 754.

dit-il, *est utile. Mauriceau* (a) conseille aussi de le tenir libre par des lavemens émolliens, qui n'ayent rien d'irritant; cette méthode ne peut donc être que très-avantageuse aux femmes en couches.

Il ne faut donc pas tant s'effrayer, s'il arrive qu'une femme qui vient d'accoucher ait le ventre libre, & même une légére diarrhée, pourvû qu'elle ne soit pas accompagnée de symptômes graves. *De Haen* (b) a observé que, *les Hollandoises avoient quelquefois un dévoyement au lieu de lochies, & que quoique cet accident soit en général regardé comme dangereux, plusieurs cependant y survivoient, pourvû que les forces se conservassent.* J'ai remarqué la même chose & sur des Hollandoises & sur des Autrichiennes, lors même que les lochies étoient modérées. Nous avons dit plus haut, que la matrice peut, en comprimant les viscères, en déranger les fonctions, & que les femmes grosses sont assez sujettes à la jaunisse. Il n'est donc pas surpre-

(a) Traité des maladies des femmes grosses, Livr. III. Chap. XI. pag. 421.

(b) De hæmorrhoid. theses, cap. V. pag. 76.

nant, que les viscères se trouvant libres de toute pression après l'accouchement, expulsent par les selles tout ce qui s'est ramassé & accumulé pendant la grossesse : c'est dans cette vue que des grands praticiens ont songé à évacuer les intestins, aussi-tôt les troubles de l'accouchement appaisés. *Hoffman* (*a*) préparoit des pilulles avec des extraits amers, gommo-résineux, & l'aloës bien dépuré, dont il faisoit prendre quinze grains matin & soir le second jour après l'accouchement: ce qu'il répétoit pendant plusieurs jours dans le besoin; *car ce remede fortifioit les intestins & la matrice, laquelle à force d'avoir été distendue avoit perdu son ressort & par la légére irritation qu'il causoit, il évacuoit aussi les matières contenues dans les intestins, & le sang corrompu qui stagnoit dans la matrice.* C'est dans la même vue que M. *Levret* (*a*) a recommandé l'usage du tartre vitriolé; mais donné à petites doses. Il ne le prescrit qu'après que la fiévre de lait a cessé, aimant

(*a*) Médic. ration, system. Tom. IV part. I. Sect. II. cap, x. carat. §. 3. p. 498.

(*b*) L'Art des accouchemens, § 835 pag. 138.

mieux ne rien faire tout de ſuite après l'acccouchement ſans une grande néceſſité ; ce qui eſt très-prudent. S'il reſte quelque choſe qui embarraſſe les viſcères, on viendra à bout de le détâcher à l'aide des délayans, ou bien ces matières ſe détacheront d'elles-mêmes, lorſque l'agitation ſera calmée, ſinon on pourra les chaſſer par quelque léger ſtimulant.

Mais comme dans le cas de ſuppreſſion des lochies, d'inflammation de la matrice ou autres dangereux ſymptômes, la mort ne tarde pas à arriver, ſi à cela ſe joignent des déjections liquides & fœtides, avec proſtration totale des forces : c'en eſt aſſez pour qu'au moindre ſigne de dévoiement les aſſiſtans & la malade ſoient dans de continuelles allarmes, & s'efforcent de l'arrêter ; ſi le Médecin ne ſe rend à leurs deſirs, & que la malade vienne à mourir, c'en eſt fait de ſa réputation. Voici un axiôme de pratique d'*Hippocrate* (*a*) que jai déjà cité §. 11. *Une purgation adminiſtrée à propos*,

(*a*) Aphor. XXV. Sect. I. Chart. T. IX. p. 42.

produit

produit de bons effets ; les malades s'en trouvent soulagées ; si elle est donnée à contre-tems tout va plus mal. Cette régle est faillible ; c'est donc à très-juste titre, que M. *Levret* (a) distingue la diarrhée dans les accouchées, en critique & en symptômatique ; la critique commence ordnairement le troisieme ou quatrieme jour après l'accouchement, les selles sont jaunes, semblables à de la bouillie, ou blanches, ou bien mêlées de l'une & de l'autre couleur en même tems ; les malades s'en trouvent bien, ni les lochies ni les urines ne sont supprimées, mais seulement diminuées, l'appétit & le sommeil ne sont point dérangés, le pouls est tranquille, le ventre est mollet : la diarrhée symptomatique, au contraire, commence plutôt ; les déjections, qui d'abord sont limoneuses & noirâtres, deviennent ensuite grises & aqueuses, & quelquefois sanguinolentes ; les lochies se suppriment, le ventre se gonfle, les forces s'affoiblissent, l'appétit & le sommeil sont perdus, les urines diminuent, & déposent un sédiment

(a) L'Art des accouchemens, §. 910. p. 262. & seq.

de couleur de brique, les malades sont tourmentées par la soif & par une ardeur intérieure, tandis que les parties externes sont froides.

Ce seroit aller contre toutes les regles de l'art, que d'arrêter ce dévoyement critique; quant au symptômatique, il n'est pas non plus prudent de le supprimer, puisque par-là on empêcheroit les matières putrides de s'évacuer: tout ce qu'il faut faire alors, c'est de tâcher de corriger la putréfaction commençante par des anti-septiques efficaces, & de rappeller les forces affoiblies. Si la putridité passe dans les humeurs, & si le dévoyement affoiblit les malades, il sera plus prudent de pousser par les sueurs & par les urines. *Hippocrate*, après avoir conseillé (*a*), ainsi que nous l'avons dit, de lâcher le ventre par un clystére, dans la suppression des lochies, ajoute: *Si la malade vomit facilement, il faut lui donner l'émétique; mais il vaut mieux provoquer les urines & les sueurs*; d'autant mieux que les délayans qu'on fait boire abondamment

(*a*) De mul. morb. Lib. I. cap. XLII. Chart. T. VII. p. 754.

aux accouchées, servent de véhicule à la matière de ces deux excrétions. Nous ne parlons pas ici des sueurs qui viennent de la trop grande chaleur de la chambre, du poids des couvertures, ou des sudorifiques chauds, celles-là seroient certainement nuisibles; mais de celles qui sont entretenues par la chaleur douce du lit, & la fluidité des humeurs; par ce moyen la malade se refait des fatigues qu'elle a essuyées pendant l'accouchement: la fiévre de lait disparoît aussi pour l'ordinaire: (voyez le §. 715 & les suivans, où il est question de la *sueur fébrile*).

On voit par-là la raison pourquoi les principaux Auteurs qui ont écrit sur les acccouchemens & sur les maladies qui en sont les suites, approuvent beaucoup les sueurs dans ces cas, frappés sans doute du soulagement qu'elles procurent, & des inconvéniens qu'entraîne leur suppression. En effet, elle est ordinairement suivie de cours de ventre, avec des tranchées énormes, de douleurs aiguës dans les membres, de lochies supprimées & de fiévres violentes; tous accidens qu'on calme heureusement, en rappellant les sueurs par la chaleur douce

du lit & par des bouillons délayans (*a*). D'ailleurs *Sydenham* (*b*), qui, comme on le sait, n'étoit pas trop partisan de la chaleur du lit, ni des sueurs, dit néanmoins avec sa candeur ordinaire, en parlant des accouchées : *que le repos du lit non seulement les met à l'abri des accidens si souvent mentionnés, mais que la chaleur non interrompue qu'elles y trouvent les refait encore & des douleurs qu'elles ont essuyé pendant l'accouchement, & des évacuations qui en sont la suite ordinaire : de plus elle soulage la nature & contribue à digérer & à ramollir toutes les crudités qui s'étoient accumulées pendant la grossesse* *.

(*a*) Levret, l'art des accouchem., §. 829. p. 13. Lamotte, traité des accouch. Liv. I. chap. XXXVII. p. 144. Brudenell Exton, Sect. VI. pag. 421.

(*b*) Differt. Epistol. p. 532.

* Les Auteurs rapportent plusieurs observations, qui prouvent l'utilité des sueurs chez les nouvelles accouchées, lesquelles payent souvent bien cher le danger auquel elles s'exposent en les répercutant. Les frissons suivis d'une fiévre violente, la dureté, la douleur, le gonflement des mammelles, le mal de tête, les douleurs aux hanches, aux aines & par tout le corps sont ordinai-

Si les signes que nous venons d'énoncer, indiquent que la matrice est enflammée, le traitement que nous avons détaillé en traitant de l'inflammation & de ses suites doit, s'appliquer ici : quant à l'usage de la saignée chez les femmes en couches ; nous en dirons quelque chose au §. suivant.

On recommande pour rappeller les lochies, *les apéritifs spécifiques les plus doux, pris parmi les cordiaux & les emménagogues légers.* On appelle *aristolochiques*, les remédes qui font couler les lochies, on en trouve la liste dans les instituts de *Boerhaave* (a) ils sont divisés en deux classes ; sçavoir, en dérivatifs & en apéritifs, c'est de ces derniers que nous

rement la punition de cette imprudence. On peut comparer avec raison les sueurs qui accompagnent les couches d'une grande quantité de femmes, aux crises qui arrivent dans les maladies ; si ces crises viennent à être troublées, & sont ce qu'on appelle imparfaites, la nature se trouve comme opprimée, & il s'ensuit un infinité d'accidens fâcheux, tels que des abcès, des suppurations internes &c.

(a) Institut. §. 1226. p. 537.

allons parler. On les donne intérieurement; & on les applique extérieurement; si nous en parcourons la liste, nous verrons qu'ils sont tous des remédes chauds & irritans, quoique les uns plus, les autres moins. L'*armoise*, par exemple, l'*argripaume*, le *chamedris* sont plus doux que la *sabine*, la *sariette*, *&c.* Il en est de même des huiles essentielles; celle de *cannelle*, de *girofle*, sont très-âcres, tandis que celles de *macis*, de *melisse*, quoique d'une odeur très-pénétrante, le sont beaucoup moins. Ces cordiaux sont indiqués dans les cas de foiblesse & de langueur. On doit dire la même chose des remédes appellés *utérins*, qui augmentent le mouvement des humeurs, & désobstruent les vaisseaux; de-là vient qu'on appelle ces mêmes remédes *emménagogues & aristolochiques*: (voyez le §. 1291).

Comme dans la suppression des lochies on a toujours à craindre l'inflammation de la matrice, il est de la prudence de n'employer que les emménagogues, & les cordiaux les plus doux; ou bien si on en donne des forts, il faudra les noyer dans une grande quantité d'eau, tandis que par l'usage des fomentations & des bains de vapeurs,

&c. on disposera les vaisseaux de la matrice à se dilater & à céder à l'impulsion des humeurs un peu accélérée. On ne sauroit prendre assez de précautions à l'égard des femmes qui sont très-irritables & sujettes aux affections hystériques. *Sidenham* (a) conseille très-prudemment à son ordinaire, de ne pas insister trop long-tems sur l'usage des emménagogues ; mais il veut que, *si après avoir employé pendant un certain tems les remédes usités dans pareil cas, on n'en retire pas tout l'avantage qu'on en attendoit, on s'en abstienne ; d'autant mieux que les remédes violens ne sont point indiqués, & que l'accablement où sont les femmes, ne permet pas même l'usage répeté des plus doux.* Seulement dans le cas d'irrégularité des esprits, il se permettoit, pour les calmer, le *laudanum*, qu'il prescrivoit seul ou mêlé avec des utérins. *Mais il est bon de remarquer, que si après l'avoir administré, nos vues ne se trouvent pas remplies, & si les lochies ne coulent pas, il ne faut pas insister sur l'opium, comme on le fait dans les cas convenables. Sidenham* dit la même chose des lavemens qu'il

(a) Dissertat. epistol. p. 533. & seq.

ne veut pas qu'on réitere ; si les lochies ne coulent pas après le premier, il a cru *qu'on feroit mieux d'abandonner le tout au tems, qui est le premier & le meilleur Médecin.* D'autant mieux, *que comme la cure fait tous les jours de nouveaux progrès, la malade est hors d'affaire, si elle passe le vingtieme.* J'ai suivi constamment cette pratique, & je n'ai point eu lieu de m'en repentir. Une femme dont les lochies avoient coulé médiocrement, se plaignoit d'une douleur dans l'hypogastre, laquelle résistoït aux légers aristolochiques ; j'y fis appliquer nuit & jour des fomentations & des emplâtres émolliens : lorsque cette femme fut relévée de ses couches au bout de six semaines, il se fit par la vulve un écoulement de sang, elle fut soulagée de sa douleur, & redevint grosse dans la suite. Dans la seconde classe des aristolochiques (*a*) sont compris ceux qui, par leur effet sur la matrice, déterminent les humeurs à se porter avec plus d'abondance & plus d'efforts dans les rameaux de l'aorte descendante ; c'est ce qu'on peut ob-

(*a*) Institut. Boerhaav. §. 1226. n°. 1. p. 537.

tenir en diminuant la résistance des vaisseaux inférieurs par les bains, les fomentations, les ventouses, les emplâtres aromatiques, &c. ou bien, en accélérant la circulation dans les extrémités inférieures par des frictions, ainsi que par la saignée du pied; mais il faut remarquer que si ce mouvement accéléré ne vient à bout de désobstruer les vaisseaux, tous les symptômes augmentent; autre raison de prudence qu'éxige leur administration. On peut voir ce qui a été dit au chapitre de l'obstruction, §§. 134, 135.

C'est apparemment pour cette raison que *Manningham* dit (*a*) : *dans l'inflammation de la matrice, qui vient de la suppression des lochies, il faut préférer la saignée du bras à celle du pied.* En effet, plus le mouvement du sang sera accéléré dans les parties inférieures, plus le sang se portera dans la matrice, qui est déjà enflammée. A la vérité, *Hoffman* pense que si les lochies se suppriment, il est toujours (*b*)

(*a*) Art. obstetric. compend pag. 87.

(*b*) Medicin. system. ration. T. IV. part. I. Sect. II. cap x. enarrat. morb. obs. VII. p. 517.

bon de ſaigner du pied, après avoir fait précéder un pediluve; mais il ne ne diſſimule pas qu'il a vu quelques bons effets de la ſaignée du bras, dans le cas de ſuppreſſion des lochies avec fiévre pourprée. Il rapporte enſuite (*a*) l'obſervation d'une femme, qui à la ſuite d'un ſaiſiſſement de froid, & d'une allarme que lui cauſa un incendie, eut une ſuppreſſion des lochies; elle fut auſſi-tôt attaquée d'une pleuréſie; malgré la ſaignée du pied, les lochies ne reparurent point, ni même après deux ſaignées du bras; *mais une ſueur univerſelle qui coula abondamment pendant vingt-quatre heures & un clyſtère émollient, en rappellerent le cours, & la malade fut rétablie.* On voit par-là qu'à la vérité la ſaignée du bras coupa court à la pleuréſie, & empêcha que la malade n'en fût ſuffoquée; mais que la ſuëur critique termina la maladie.

Quoiqu'il ſoit vrai que la ſaignée du pied diminue la réſiſtance du ſang dans les extrémités inférieures, & que par conſéquent la circulation y ſoit accélérée; cependant la même raiſon fait

(*a*) Ibid. enarrat. ration. obſervat. VII. p. 516.

que son effort est détourné au moins en partie de la matrice : car à proportion que le mouvement du sang augmente dans l'artère iliaque externe, il diminue d'autant dans l'iliaque interne, du même côté, qu'on sait fournir les principales ramifications à la matrice. Le plus grand espoir de guerison paroît dépendre du relâchement des vaisseaux de l'utérus. En effet, dans le cas que nous venons de citer, le froid & la crainte avoient occasionné un resserrement cutané & dans ceux de la matrice; mais dès que les vaisseaux de la peau relâchée permirent à la matière de la sueur de couler, les lochies ne tarderent pas à gagner ceux de la matrice.

Voilà la raison pourquoi on recommande les *apéritifs topiques*; mais surtout les doux dont il a été parlé §. 1291 ; il faut s'abstenir des irritans : c'est pour cette raison qu'on ne se sert jamais de *pessaires* ni de *suppositoires*. Les premiers s'introduisent dans le vagin, les seconds dans l'anus. Comme le but qu'on se propose dans l'usage des suppositoires, est de provoquer les selles par leur masse ou irritation, ou par l'un & l'autre ensemble ; dans les

accouchées on préfére les clystères émolliens, qui en même tems qu'ils lâchent le ventre, ramollissent les matières, lubréfient les intestins, & qui appliqués sur le rectum, deviennent une espéce de fomentation pour la matrice, qui y est contiguë.

Quoiqu'il y ait diverses manières de préparer les pessaires & les suppositoires, la façon la plus commune étoit de les faire avec du miel : voici comment les décrit *Hippocrate* (a). *Si vous voulez avoir des pessaires efficaces, vous les préparerez de la maniere suivante. Vous ferez cuire du miel à moitié, & vous y mêlerez des purgatifs ; vous en formerez des petites masses pareilles à celles qu'on fait pour introduire dans le fondement ; c'est-à-dire, longues & ténues, vous ferez ensuite coucher la femme sur le dos, de façon qu'elle ait les genoux plus haut que la tête, & vous introduirez le pessaire, après l'avoir étendu sur un morceau de drap, ou quelque chose de pareil, faites le chauffer jusqu'à ce qu'il se fonde ; si vous voulez avoir un pessaire d'efficacité moindre, vous l'étenderez simple-*

(a) Lib. de locis in homine, cap. ultim. Chart. T. VII. p. 377.

meut sur un chiffon de linge. Il paroît que les pessaires étoient assez usités chez les anciens, car on en trouve plusieurs espéces décrites dans le livre *de naturâ muliebri*, & dans celui *de mulierum morbis*, dont plusieurs sont composés de matières assez âcres: les Chirurgiens s'en servent avec succès dans les affections du vagin; mais dans la suppression des lochies leur usage ne paroît pas trop prudent : car comme l'orifice de la matrice & le vagin ont beaucoup souffert pendant l'accouchement; peu de chose les irrite, ce qu'il faut absolument éviter; je ne m'en suis jamais servi dans l'intention de rappeller les lochies.

§. 1332. *Il ne faut se déterminer à saigner que dans l'extrême nécessité.*

Si l'on considére ce que c'est que les lochies, quel est leur usage, comment elles changent de couleur, & diminuent, toutes considérations que nous avons fait faire ci-devant, on verra que la saignée est rarement indiquée chez les femmes en couches;

mais plus ſouvent nuiſibles par la foibleſſe qu'elle leur cauſe, & qu'en conſéquence elle ne doit être employée que dans la plus grande néceſſité. Bien des gens paroiſſent être dans l'opinion que le ſang qui ſort dans l'accouchement, eſt de mauvaiſe qualité ; ils ne ſont jamais contens, que lorſqu'ils voyent les femmes ſe relever de leurs couches, foibles, pâles & épuiſées ; de-là vient auſſi que s'ils ſoupçonnent qu'il n'a pas aſſez coulé de ſang, ils achevent d'évacuer par la ſaignée le ſuperflu, qu'ils ne croyent bon qu'à ſurcharger le corps. On a vu par ce qui a été dit ci-devant, que la quantité des lochies varie beaucoup chez les différentes femmes, qui ne laiſſent pourtant pas que de faire toutes des couches heureuſes. Tout le monde ſait que celles qui allaitent leurs enfans, ont leurs lochies en plus petite quantité & pendant moins de tems. Il eſt certain auſſi, qu'au troiſieme ou quatrieme jour après l'accouchement, les femmes même les plus ſaines rendent quelque choſe de purulent, qui n'eſt pas ou preſque pas ſanguinolent ; vient enſuite la fiévre de lait, qui ordinairement ſe termine par la ſueur, dès que lait s'eſt porté aux mammelles.

Il y a des gens qui regardent cet état comme une suite de la suppression des lochies, & qui en conséquence, ne manquent pas de répéter la saignée, en prenant, pour ainsi dire, pour maladie, ce qui n'est qu'un pur effet naturel, comme nous l'avons déjà dit fort au long; alors les femmes éprouvent assez ordinairement des légeres douleurs dans la région de la matrice, lesquelles cédent assez vîte aux fomentations émollientes, douleurs que l'on prend souvent pour un effet de l'inflammation de l'utérus, & qu'on croit devoir être traitées par des promptes saignées, répétées plusieurs fois. Quant aux signes qui dénotent l'inflammation de la matrice, ils ont été très-détaillés §. 1329; dans pareil cas, personne ne doute de l'utilité de la saignée : voici un conseil très-prudent d'Ætius (a): *dans l'inflammation de la matrice, si le temperament, & la saison le permettent, & que d'ailleurs l'inflammation ne vienne point à la suite d'un avortement, ni d'une abondante hémorrhagie, il faut faire une saignée du bras, & proportionner l'évacuation aux*

(a) Lib. XVI. cap. LXXXV. pag. 162.

forces de la malade: on pourra même la répéter jusqu'à deux & trois fois.

Ætius n'a donc conseillé la saignée qu'avec précaution, & seulement dans le cas d'inflammation de la matrice; par conséquent, il ne faut donc pas l'employer témérairement aux moindres plaintes des femmes; il faut sur-tout prendre bien garde de confondre la suppression des lochies, avec ce qui n'est que leur diminution naturelle.

Le célébre *Hoffman* (*a*) nous a laissé un exemple du mauvais effet de la saignée répétée mal-à-propos sur une Dame de condition, après ses couches, & dont il a été le témoin oculaire. Le peu de ménagement que la sage-femme avoit eu pour les parties en faisant l'accouchement, eu avoit attiré un gonflement douloureux dans le vagin & le col interne de la matrice; les symptômes ayant augmenté, & l'écoulement des lochies étant dérangé, on appella un fameux Médecin, qui ordonna une saignée du bras, qu'il fit répé-

(*a*) Médic. ration. system. TV. I. part. I. Sect. II. cap. x. enarr. in orbor. observat. 9. p. 510.

ter jusqu'à six fois dans l'espace de sept jours, tantôt au bras, tantôt au pied; mais à la derniere qu'on fit, la vue de la malade commença à s'obscurcir, au point qu'elle demandoit une chandelle en plein jour; peu après elle tomba dans une lypothimie dont elle mourut. Son cadavre fut ouvert le lendemain, & on ne trouva que quelques cuillerées de sang dans tout le systême vasculaire; ce qui a fait conclure à *Hoffman*, *que s'il est vrai que plusieurs Médecins aient tort de proscrire entiérement la saignée dans les maladies inflammatoires des femmes en couches; du moins dans cette occasion on se trompa, en la répétant, trop souvent: heureux ceux qui savent tenir un juste milieu.*

Il n'y donc rien de surprenant, que la mort ait été la suite de cette abondante hémorrhagie, puisque *Sydenham* (*a*) assure qu'une saignée faite mal-à-propos, fut mortelle à une nouvelle accouchée. Une Dame très-honnête, d'abord après avoir accouché, fut attaquée d'un accès d'hystérie; ses lochies se supprimerent; *Sydenham* fit usage de sa méthode, mais en vain; il crut qu'il feroit mieux

(*a*) Dissertat. epist. p. 535.

de laisser le tout au tems ; il la voyoit tous les jours, les symptômes n'augmentoient pas. Comme la maladie traina ainsi jusqu'au quatorzieme jour, les bonnes femmes qui se trouverent présentes, conseillerent au mari de la malade de la faire saigner du pied sur le champ ; *mais à peine cela fut exécuté, que les symptômes hystériques augmenterent au point, que peu de tems après cette femme tomba dans les convulsions : ces convulsions se terminerent par la mort, qui mit fin aux fatigues qu'elle venoit d'essuyer. Levret* (*a*) en a vu périr plusieurs, pour avoir été saignées trop abondament, il n'en a même vu échapper aucune de celles chez qui ce moyen avoit été mis en usage pour prévenir ou guérir une suppuration de la matrice ou quelque dépôt laiteux : nous en avons parlé au §. 1329.

Tout cela fait voir qu'on ne doit pas trop aisément en venir à la saignée chez les femmes en couches, sans une grande nécessité. On a vu dans l'observation que j'ai déjà rapportée, qu'une douleur de tête insupportable, avec

(*a*) L'art des accouchemens, §. 995. p. 167.

d'autres dangereux symptômes, à la suite d'une suppression, fut attaquée par trois saignées consécutives, sans aucun soulagement, & on n'eut pas plutôt lâché le bandage, que les lochies reprirent leur cours, & que tous les symptômes disparurent.

Il faut remarquer qu'il ne s'agit ici que des maladies qui sont particuliéres à l'accouchement : il peut arriver aussi qu'une femme soit dans le même tems attaquée de quelqu'autre maladie, qui exige un traitement particulier. *Sydenham* (*a*) a observé que la fiévre qui survient à la suppression des lochies, passe quelquefois dans la classe des épidémiques, qui regnent alors, & qu'elle demande la méthode curative des fiévres, sans cependant jamais perdre de vue l'état actuel de la malade.

J'ai fait remarquer §. 890 n°. 1, que j'avois employé la saignée chez les femmes en couches attaquées de pleuresie, quoique les lochies coulassent, car elles ne s'arrêtent pas toutes les fois que dans ce tems-là il survient des maladies inflammatoires.

(*a*) Dissert. epist. p. 532.

Lamotte (a) a vu aussi une forte pleurésie, survenir le quatrieme jour après un accouchement très-laborieux, & ne point céder comme il l'espéroit à des sueurs abondantes : quelque violente que fut la maladie, les lochies n'en étoient pas diminuées ; ayant été appellé trop tard il fut obligé de faire quatre saignées pour réprimer la véhémence du mal ; ce qui n'empêcha pas qu'il ne se formât un vomique, dont la malade se débarrassa à la vérité, mais qui la jetta dans un épuisement & dans une maigreur extrême ; l'usage du lait la rétablit peu à peu. Une autre femme se sentit prise d'une violente douleur de côté le huitieme jour de ses couches ; comme cette douleur redoubloit de tems en tems, *Tulpius* (b) fut obligé de la faire saigner trois fois du pied & cinq fois du bras ; non-seulement la malade soutint ce grand nombre de saignées, mais encore un dévoyement très-considérable.

(a) Traité complet de Chirurgie, T. I. obs. 45 p. 245.

(b) Observ. Medic. Lib. II. cap. 11. pag 105.

§. 1333. *Il ne faut pas traiter ces symptômes, comme s'ils étoient des véritables maladies aiguës (1329).*

On ne sauroit trop insister sur cette régle de pratique, puisqu'on fait tous les jours tant de fautes contraires. Nous avons déjà dit plusieurs fois que la matrice exerce un empire singulier sur les autres parties du corps : il s'éleve, par exemple, quelquefois des maux de tête si violens, que les moins avisés les regardent comme l'effet de l'inflammation des meninges. Dans l'observation que j'ai déjà rapporté, dans laquelle un trop grand serrement de l'abdomen avoit occasionné une forte douleur de tête, avec des yeux étincellans, &c. qui est-ce, qui, en ignorant la cause, n'auroit pas cru que la phrénésie alloit s'en suivre? On fait des saignées répétées, mais sans succès ; à peine a-t-on lâché le bandage, que tous les symptômes disparoissent : c'est une chose à laquelle on doit faire beaucoup d'attention chez les femmes délicates sur-tout, & sujettes aux affec-

tions hyſtériques. J'ai vu une nouvelle accouchée ſe plaindre d'une forte colique, qui étoit due à un caillot de ſang retenu à l'orifice; peu de tems après, la colique ſe calma, & elle dit reſſentir dans la tête, les mêmes douleurs qu'elle venoit d'éprouver dans le ventre: un quart d'heure après, elle rendit une grande quantité d'urine ténue, limpide, & ſans autre effort expulſa ce caillot: tout-à-coup la douleur de tête diſparut, elle s'endormit d'un bon ſommeil, après lequel, pleine de ſatisfaction, elle annonça à ſa mere qu'elle étoit guérie. J'ai vu pluſieurs exemples de ce genre, qui m'ont appris que les différens ſymptômes qu'on obſerve après l'accouchement, & qui paroiſſent avoir le caractère des maladies aiguës, ne demandent pas d'être traitées comme les maladies inflammatoires.

§. 1334. *Le lait porté aux mammelles y croupit, ſouvent s'y coagule, cauſe une douleur inflammatoire, la ſuppuration, le ſquirre, le cancer.*

Le lait destiné à fournir la subsistance au nouveau né pendant la grossesse, se trouve déjà dans les mamelles, d'où il découle quelquefois en assez grande quantité, ainsi qu'il a été dit ci-devant : quoique j'aie vu des enfans teter d'abord après leur naissance, il est cependant ordinaire que les mammelles s'affaissent aussi-tôt après l'accouchement, & qu'elles ne se gonflent presque que le deuxieme, troisieme, ou quatrieme jour, quelquefois plus tard ; la mere sent des frissons légers, comme entre deux peaux ; elle a des anxiétés : le sommeil n'est pas tranquille, & ordinairement la chaleur & la fiévre s'en suivent ; alors les mammelles commencent à se distendre de plus en plus : les mouvemens des bras sont gênés en quelque sorte : c'est alors qu'on dit que le lait se porte aux mammelles : si cela se fait paisiblement, tous les accidens cessent bien-tôt, sur-tout, si la mere, en allaitant son enfant, empêche le lait de se ramasser en trop grande quantité dans les mammelles. Le premier qui s'y prépare après l'accouchement, est séreux, & peu nourrissant : qualités très-avantageuses au nouveau né, parce qu'en lui fournis-

ſant un aliment léger, il balaye en même tems les ordures ramaſſées dans l'eſtomac, & les inteſtins, par la propriété qu'il a de lâcher doucement le ventre *.

* Voici un exemple qui prouve d'une manière bien ſenſible, que le lait d'une nouvelle accouchée, eſt le ſeul qui convienne au nouveau né, & par conſequent, combien nuiſent à leurs enfans, les meres qui ſont aſſez inhumaines pour leur refuſer leur propre ſein, en lui ſubſtituant celui d'une nourrice étrangere.

Une femme d'un tempérament mélancolique & ſanguin, d'un caractère paiſible, accoutumée à un régime modéré, & qui avoit accouché pour la premiere fois, nourrit fort bien pendant un an la fille d'un Gentilhomme ; on la lui fit ſévrer, pour qu'elle donnât la mammelle à un fils nouveau né dans la même maiſon ; mais peu de jours après, le nourriſſon éprouva une conſtipation opiniâtre, accompagnée de coliques, & de mouvemens épileptiques ; on diſſipa ces accidens par des remédes convenables, & ſur-tout par l'uſage d'un nouveau lait, en même tems on employa des médicamens pour corriger le lait de la premiere nourrice ; mais ce fut inutilement, car il cauſa une ſeconde fois les mêmes ſymptômes à l'enfant : l'épreuve en ayant été faite ſur un autre nourriſſon, celui-ci s'en trouva pareillement incommodé. On donna au premier une nouvelle nourrice, qui étoit aux premiers tems de ſes couches, &

Le

Le lait se portant quelquefois tout-à-coup aux mammelles, les distend prodigieusement dans quelques heures. Nous avons souvent parlé du commerce qu'il y a entre la matrice & les mammelles. Les Anatomistes ont décrit l'anastomose de la mammaire interne, avec l'épigastrique qu'on a trouvée dans le cadavre d'une nouvelle accouchée, de la grosseur d'une plume à écrire (*a*). *Hippocrate* (*b*) semble indiquer aussi, que les humeurs, en se portant vers les parties supérieures, distendent non-seulement les mammelles, mais encore les vaisseaux du cerveau. *Lorsque le sang s'accumule dans les mammelles, c'est un signe de manie.* Il y a des femmes qui rendent naturellement par les mammellons une si grande quantité de lait, que j'ai vu qu'on a souvent été obligé de renouveller plusieurs fois les linges qu'on y avoit ap-

le lait étoit assez récent, aussi-tôt tous les accidens cesserent, & depuis l'enfant jouit d'une bonne santé *Ephém. des curieux de la nat. Dec. 2. ann. 6. 1687. obs. 7.*

(*a*) Hemsterh. messis aurea, p. 138.
(*a*) Aphor. XL. Sect. V. Tom. IX. pag. 219.

pliqués pour le recevoir, tant ils en étoient imbus. Il est rare que le lait croupisse & se coagule chez celles-ci; ordinairement il faut en venir à la suction, pour en déterminer l'écoulement, par la raison que les mammellons sont composés de membranes, qui forment plusieurs plis, dont l'affaissement comprime les tuyaux excrétoires du lait, & en empêche la sortie (*a*); aussi, lorsque par la suction, on vient à diminuer la pression de l'atmosphère, & qu'on allonge les mammellons, le lait s'échappe par les tuyaux excrétoires, qui présentent un passage tout droit, & alors les mammelles cessent d'être distendues: il ne falloit pas que cette liqueur en découlât toujours, mais qu'elle se ramassât dans ce réservoir, jusqu'à ce que l'enfant pût téter: c'est pour cette raison que les conduits laiteux, dont l'amas constitue la substance glanduleuse de la mammelle, sont étroits à leur origine, larges dans leur milieu, & se retrecissent de nouveau en aboutissant aux mammellons, vers lesquels ils forment

(*a*) Winslow, Expos. anatom. Traité de la poitrine, n°. 19, p. 586.

une eſpéce de cercle de communication, d'où ſortent les tuyaux laiteux, qui ſe diſtribuent par toute la mammelle, & s'ouvrent par une infinité de petits orifices vers le mammellon (*a*). On voit clairement que tout ce méchaniſme concourt à favoriſer l'amas & le ſéjour du lait dans les mammelles : à cette ſubſtance glanduleuſe des mammelles, ſe trouve jointe la membrane adipeuſe, dont les cellules ſoutiennent une infinité de vaiſſeaux ſanguins, lymphatiques, de conduits laiteux, avec un grand nombre de petites grappes glanduleuſes ; le tout fortement arrêté par deux membranes, qui ſont la continuation de la celluleuſe. La portion qui fait comme le fond & la baſe de la mammelle, eſt plus épaiſſe, & attachée au muſcle grand pectoral ; l'autre eſt plus ou moins mince, & fortement adhérente à la peau (*b*).

On voit par-là, que les mammelles ſont faites & ſituées de façon à pouvoir s'étendre conſidérablement ; mais pour peu que la force diſten-

(*a*) Ibid. n°. 13. p. 585.
(*b*) Ibid. n°. 11, 12.

dante diminue, elles ſe contractent par leur propre élaſticité, & expriment le lait à quelques pieds de diſtance; voilà pourquoi pendant que les enfans tétent, les nourrices éprouvent dans toute la mammelle un certain mouvement, qu'elles expriment pour l'ordinaire, en diſant que *les mammelles s'affaiſſent*; c'eſt alors que le lait ſort avec impétuoſité, & même en ſi grande abondance, que l'enfant ne peut y ſuffire; auſſi quitte-t-il le mammellon, & même les nourrices prudentes ont la précaution de le lui tirer de la bouche, lorſqu'elles éprouvent ce mouvement, pour le lui rendre auſſi-tôt que la premiere force du jet a paſſé; ceci n'arrive qu'à celles dont les mammelles ſont fermes & tendues, & preſque pas à celles qui les ont flaſques & pendantes.

Le lait, quelque bien conditionné qu'il ſoit, abandonné à lui-même, ſe ſépare en deux ſubſtances; ſçavoir, en une crême blanche, épaiſſe, graſſe, qui ſurnâge (*a*), & en une liqueur bleuâtre, plus claire & plus ténue, qu'on

(*a*) Herman. Boerhaav. chem. proceſſ. Tom. II. Part. II. prolegom. p. 297.

appelle *lait crême*; si à ce lait on vient à mêler de la présure, qui n'est autre chose que le suc gastrique tiré de l'estomac du veau, il se forme un coagulum, qui se résoud de lui-même, en une partie séreuse & en *colostrum*, ou partie caseuse. Le lait mêlé avec un acide, forme un coagulum qui se sépare de la partie séreuse (*a*); mais ce même lait pur, abandonné à lui-même, s'aigrit, sur-tout lorsqu'il est exposé à l'air chaud: il se grumele de la même façon que lorsqu'on le mêle aux acides: Si on y verse de l'alkali fixe, il jaunit de plus en plus, à raison de celui qu'on y ajoute, & cette couleur se change ensuite en un rouge foncé; mais en même tems le lait se coagule, quoique moins qu'avec les acides (*b*) *Une forte fiévre corromp le lait d'un animal qui donne à téter à ses petits, alors de très-blanc qu'il étoit, il devient jaunâtre; de doux, salé; d'épais, sanieux & sans consistance; ce qu'il y a de plus grossier restant dans la mammelle; d'inodore, devient légérement fœtide, & insupportable au*

(*a*) Ibid. processf. XC. p. 301.
(*b*) Ibid. processf. XCI. p. 302.

nourrisson : lors donc que dans le cas d'une forte fièvre, le lait se coagule & devient jaunâtre, le Médecin bien loin d'accuser quelque acide coagulant, doit plutôt s'en prendre à la trop grande chaleur qui peut-être a dégénéré en alkalescence, d'autant mieux qu'on a occasion d'observer cent fois cet accident à la suite de la fiévre, & qu'il n'en est aucune où l'on soit en droit d'accuser un acide.

Quelle que soit la cause qui fait stagner le lait dans les mammelles, on doit toujours craindre qu'il ne dégénére & se coagule ; & dans ce cas, on voit suinter des mammellons une sérosité limpide, sans que la tension & le gonflement douloureux cessent ; ce qui vient de ce que tout ce qu'il y a de plus grossier, est retenu. La cause la plus fréquente de ce mal, est le contact subit de l'air froid sur cette partie (*a*). C'est aussi pour prévenir cet accident, qu'on a soin de fomenter les mammelles avec des linges chauds.

Mais cela ne pourroit-il pas venir encore d'un vice de conformation du thorax, qui rend plus difficile le retour

(*a*) Levret, l'art des accouchem. §. 957, p. 155.

du sang veineux de cette partie? Dans celles qui n'allaitent pas leurs enfans, tout le lait qui remplit les mammelles, doit être reporté dans le sang par les veines; il est certain que si ce refoullement est gêné, le fluide stagnera, & on a tout lieu de craindre sa coagulation. *Hippocrate* (a) n'a-t-il pas indiqué quelque chose de semblable, lorsqu'il dit: *celles qui étant filles, sont sujettes à la difficulté de respirer, ont dans leur grossesse des suppurations aux mammelles?*

Si donc le sang, une fois porté dans ces organes, y séjourne trop longtems, ses parties constituantes ne manqueront pas de se décomposer: la crême s'en séparera, & rancira par la chaleur fébrile; la partie caseuse, quoique tournant vers l'acescence, pourra se putréfier dans le cours de la maladie; car elle participe plus alors de la nature animale. En effet, si on enferme dans un linge épais, le coagulum du lait, & qu'on en exprime fortement toute la sérosité, on en fait un fromage gras, qui est composé de

(a) Coac. prænot. n°. 549. Charter. T. VIII. pag. 884.

la crême du lait & de la partie caseuse, proprement dite, qui en vieillissant, devient très-piquante, & est plutôt alkaline qu'acide ; mais si après avoir enlevé la crême, on prépare le fromage avec le caillé, il durcit comme de la corne; approché du feu il devient pliant, brûle, s'enflamme, & répand une mauvaise odeur comme cette derniere substance (*a*).

On voit par-là pourquoi le lait, en croupissant & en se coagulant dans les mammelles, y cause l'inflammation, & doit en faire craindre toutes les dangéreuses suites, s'il n'est pas possible de le résoudre.

§. 1335. *On connoît ce mal par le frémissement, par le froid & le chaud qui se succédent, par une petite fiévre, & enfin par les signes de l'inflammation commençante.*

La fiévre de lait est ordinairement

(*a*) Herm. Boer. Chem. Tom. II. part. II. processs. XC. p. 301.

accompagnée de l'inflammation des mammelles ; cette fiévre, nous l'avons dit, s'annonce par des frémissemens & par le froid ; elle ne se déclare quelquefois que tard, lorsque par quelque cause que ce soit, le lait vient à s'altérer dans les mammelles. Le premier cas arrive plus fréquemment à celles qui doivent faire refouler leur lait ; le second est plus ordinaire aux nourrices. Comme tout le succès de la résolution consiste dans la prompte application des remédes convenables, il est important de faire attention aux signes de l'inflammation commençante, dont les principaux sont la tumeur, la douleur, la chaleur & la rougeur. On peut consulter à ce sujet ce qui a été dit §. 382, où il est question des signes de l'inflammation.

§. 1336. *On le guérit, 1°. Par les anti-acides légers. 2°. Par les délayans les plus doux. 3°. Par la prompte application des discussifs externes.*

1°. Comme le lait abandonné à lui-même, tourne vers l'aigre, & que dans

cet état il commence à se grumeler, on recommande les anti-acides, sur lesquelles on peut consulter la *matière médicale* au même N°. ainsi que §. 66, où sont détaillés les moyens propres à corriger l'acrimonie acide ; mais il faut choisir les plus doux, & principalement les absorbans, qui n'ont aucune espéce d'âcreté. Il y a des Auteurs qui conseillent les os desséchés des poissons, tels que la *mâchoire du Brochet*. Quant aux alkalis fixes, quoiqu'on ne puisse pas douter de leur vertu anti-acide, qu'ils atténuent le coagulum (*a*) formé par les acides, & qu'ils soient très-vantés pour résoudre celui du lait ; cependant on ne les donne communément qu'à très-petite dose & noyés dans beaucoup d'eau, pour les rendre plus appropriés à l'état de la malade, qui ne demande que des choses douces ; d'ailleurs l'expérience a fait voir (*b*) *qu'il n'est pas vrai, comme on le prétend, que ce coagulum reprenne sa premiere fluidité, ni que les alkalis dissolvent ce que les acides*

(*a*) Herm. Boerh. Chem. Tom. II. processs. XII. p. 58.

(*b*) Ibid. part II. processs. XCI. p. 303.

ont condensé. On a vu par ce qui a été dit §. 1334, que le lait mêlé avec le sel alkali se coagule, quoique moins qu'avec les acides. D'ailleurs, il est certain que sa coagulation dans les mammelles, est plutôt l'effet de la fiévre & de la chaleur, que de l'action de ces derniers sels.

2°. Ces remédes remplissent toutes les indications ; ils adoucissent, ramollissent, disposent par leur qualité humectante, les humeurs épaissies à la résolution, & ils sont usités dans toutes les maladies inflammatoires ; on en trouve plusieurs formules dans la *matière médicale* ; la diéte humectante, la boisson aqueuse, ténue, abondante conviennent aussi.

3°. Comme on a la facilité de pouvoir emploier des secours extérieurs, les Médecins espérent beaucoup, & avec raison, de cette espéce de traitement. En effet, si on s'y prend de bonne heure & dès le commencement de l'inflammation, on a tout lieu d'attendre une résolution loüable. Il est toujours prudent de faire usage des remédes les plus capables de ramollir, afin qu'en cas qu'on ne puisse point obtenir la résolution, on dispose au moins les par-

ties à une bonne suppuration. *Moschion* (*a*) y appliquoit de l'oxicrat dès le commencement ; il croyoit que le vinaigre avoit une vertu coagulante, & tout le monde lui en reconnoît aujourd'hui une résolutive * ; il trempoit des éponges dans l'oxicrat, qui n'est autre chose que du vinaigre étendu dans l'eau ; ou bien il faisoit avec du pain qui en étoit imbibé & de la charpie, un cataplasme, dont il faisoit usage, lorsque le lait se portoit *avec trop de*

(*a*) Spach. gynæc. p. 6. n°. 58. & 60.

* Les anciens croyoient assez généralement que les acides, pris indistinctement, rendoient le sang plus épais, & le coaguloient. M. Fize, parmi les modernes, étoit de cette idée. M. Sauvages, dont tout le monde admiroit la précision & l'exactitude, voulut s'assurer du fait par des expériences. Ce savant après avoir fait couler une égale quantité de sang de la veine d'une pleurétique dans plusieurs phioles, dans chacune desquelles il avoit mis un égal volume d'une liqueur différente ; savoir, dans l'une de l'eau pure, dans l'autre de l'eau nitrée, dans une troisieme de l'infusion de sassafras, dans une quatrieme du vinaigre, &c. il reconnut évidemment que le nitre & le vinaigre disolvent le sang, & le rendent beaucoup plus coulant.

précipitation vers les mammelles, & y causoit tension, pésanteur, douleur & ardeur.

Mais si l'ardeur des mammelles augmentoit, il vouloit qu'on y appliquât des relâchans, tels que des fomentations avec de l'huile & de l'eau chaude. Les observations du célébre *Bénévoli* confirmées par *Nannoni* (a), prouvent l'efficacité du vinaigre étendu dans l'eau, non-seulement dans le cas d'inflammation commençante des mammelles, mais encore lorsqu'elle est plus avancée. On trouve quelques faits rapportés dans cet endroit, qui justifient son utilité. Plus l'inflammation paroissoit envenimée, plus on délayoit le vinaigre pour le rendre moins irritant; mais s'il n'y avoit pas des signes de résolution, qu'au contraire, la chaleur, la douleur, la tumeur, la fréquence du pouls fussent augmentées; il supprimoit l'oxicrat, & fomentoit seulement la partie avec de l'eau chaude, avec des onguens, des emplâtres, pour favoriser la sup-

(a) Trattulo delle malattie delle mamelle, p. 26 & seq.

puration, lorsqu'il n'y avoit plus de résolution à attendre.

Plusieurs Auteurs se sont bornés aux émolliens; *Mauriceau*, par exemple (*a*), se servoit d'un cataplasme de mie de pain, cuite dans du lait, auquel il ajoutoit de l'huile d'amandes douces & quelques jaunes d'œufs; il appliquoit par dessus des compresses trempées dans l'oxicrat. Ce dernier espéroit beaucoup du *choux rouge pommé*, qu'il faisoit cuire dans l'eau jusqu'à consistance de boullie, qu'il trituroit ensuite dans un mortier, & exprimoit par un tamis, pour la rendre aussi égale qu'il étoit possible; alors il y mêloit un peu de miel & d'huile camomille préparée par infusion. *Levret* (*b*) commence le traitement par des topiques émolliens, anodyns & légérement résolutifs; lorsque la peau commence à se relâcher, il veut qu'on s'en tienne aux seuls résolutifs : il se servoit d'un cataplasme de mie de pain, cuite dans de l'eau de mer, qu'il aiguisoit avec du

(*a*) Traité des malad. des femmes grosses, Liv. III chap. XVI. p. 435.

(*b*) L'art des accouchemens, §. 959, p. 156.

vin rouge, de l'urine ſaine, du ſel alkali, ou du ſel ammoniac diſſous dans l'eau.

Dans le gonflement des mammelles, occaſionné par l'amas du lait, je fais fomenter la partie avec du ſavon de Veniſe diſſous dans le lait & dans l'eau, ayant ſoin d'expoſer la partie deux fois par jour à la vapeur de l'eau tiéde; & ſi la douleur ſe calme, j'y fais faire des frictions douces; cette méthode m'a preſque toujours ſuffi, lorſqu'il y avoit encore à eſpérer la réſolution.

On trouve dans la *matière médicale* à ce même N°., un cataplaſme composé avec des drogues émollientes, diſcuſſives & aromatiques, auxquelles on ajoute un peu de ſavon de Veniſe; mais comme on fait bouillir toutes ces ſubſtances dans le lait, elles perdent néceſſairement beaucoup de leur ſubſtance aromatique ſtimulante; on s'en ſert avec ſuccès, principalement dans l'engorgement des mammelles, occaſionné par le lait, avec une légére inflammation; mais lorſqu'il y a beaucoup de chaleur, de rougeur & de douleur, les émolliens doivent être préférés à tout autre remède.

§. 1337. *S'il ſe forme un abcès, il faut en hâter la maturité, l'ouvrir, le dépurer, le conſolider, comme il a été dit en traitant de la Chirurgie.*

Nous avons détaillé §. 386, les ſignes qui indiquent qu'il n'y a plus de réſolution à attendre ; dès qu'ils ſe rencontrent, les ſeuls remédes émolliens avec les ſeuls légérement gras, doivent être mis en uſage. J'ai conſeillé aux pauvres, qui ſont hors d'état de faire des dépenſes, de prendre ſeulement de la farine d'avoine, de la faire cuire dans du lait, j'y fais ajouter un peu d'huile, j'en forme un cataplaſme, que je fais appliquer ſur la partie, & avec un très-bon ſuccès. Quant à la maniére dont il faut traiter l'inflammation, qui a dégénéré en abcès, nous nous ſommes expliqués là-deſſus §. 402 & ſuivans ; il nous reſte à faire quelques réflexions ſur les principaux phénoménes que préſente la ſuppuration des mammelles.

Nous avons dit ci-devant, que la ſubſtance des mammelles étoit partie

celluleuſe & partie glanduleuſe ; auſſi *Levret* (*a*) remarque-t-il très-à-propos, que l'engorgement peut quelquefois n'attaquer que la ſubſtance celluleuſe,. ce qui eſt aſſez rare ; ſouvent la partie glanduleuſe, & le plus ſouvent toutes les deux à la fois : dans le premier cas, la mammelle ſe tuméfie conſidérablement ; mais d'une manière égale & uniforme, c'eſt pour cette raiſon que ſa figure paroît toujours convexe, à moins que l'abcès ne ſe forme dans deux différens endroits ; quoique pour l'ordinaire les interſtices compris entre les deux abcès étant détruits par la ſuppuration, deux ou pluſieurs abcès qui ſont contigus, ne forment plus qu'une même vomique : ces ſortes de tumeurs aux mammelles cauſent des douleurs conſidérables aux malades, avant que la nature ou l'art aient préparé au pus une libre iſſue.

J'ai cependant eu occaſion de voir deux fois la mammelle entiérement détruite par une abondante ſuppuration, ſans que les malades en euſſent

(*a*) L'art des accouchemens, §. 963. p. 157.

ressenti presqu'aucune douleur, n'ayant eu simplement qu'un légére rougeur à la peau; la suppuration finie, la peau se colla entiérement aux parties du fond de l'abcès, & il ne restoit de toute la mammelle que le mammellon, qui étoit fort flasque.

La suppuration qui attaque la substance glanduleuse, fait des progrès assez rapides; mais le pus qui en découle varie beaucoup: quant à l'abcès, on le déterge facilement, sur-tout lorsqu'il crêve de lui-même.

Lorsqu'il n'y a que la substance glanduleuse d'affectée, on trouve en palpant la mamelle des tubercules distincts, quelquefois assez distans les uns des autres: dans le commencement la peau n'est ni tendue ni douloureuse, la douleur ne se déclare presque que lorsque l'abcès est sur le point de crêver. La suppuration se fait fort lentement & successivement dans les différens tubercules: car pour l'ordinaire, un abcès étant crevé, on voit reparoître dans un autre endroit les mêmes symptômes, c'est-à-dire, la douleur, la tumeur & enfin la suppuration, qui, quelquefois, traîne pendant plusieurs mois, & même pendant une année

entiere chez les femmes plus avancées en âge.

Dans ces ſortes de ſuppurations lentes, il ne faut faire uſage que des ſuppuratifs les plus doux, tels, par exemple, que le cataplaſme propoſé paragraphe précédent, de la *matière médicale.* Les embrocations que recommande *Levret* (*a*) avec l'alkali fixe, étendu dans beaucoup d'eau ; le ſavon & les fomentations qu'on en prépare, ſont très-utiles dans ces cas : car il faut faire tout ſon poſſible pour détruire toute la tumeur par la ſuppuration, afin que s'il ſe peut, il ne reſte dans la mammelle aucune dureté qui puiſſe faire craindre le ſquirre & le cancer.

Voici deux obſervations ſingulières que j'ai faites ſur le même ſujet. Une femme eut pendant ſa groſſeſſe un gonflement ſur la mammelle droite, qui n'étoit point douloureux ; mais qui augmentoit chaque jour, au point que dans le huitieme mois, la mammelle deſcendoit juſques ſur la cuiſſe ; il fallut même la ſoutenir avec un ſuſpenſoir, pour ménager à la malade la facilité

(*a*) L'art des accouchemens, §. 976. p. 159.

de marcher. Il m'étoit très-aisé de distinguer dans cette énorme tumeur six tubercules de la grosseur du poing, distincts & assez mobiles. Comme je ne m'attendois qu'aux suites les plus fâcheuses, je fus fort surpris de voir après son accouchement, qui fut fort heureux, toute cette masse diminuer, les tubercules se fondre, de façon que dans deux mois de tems la mammelle eut presque repris son volume ordinaire; on n'y touchoit plus la moindre dureté, elle étoit seulement plus flasque & plus pendante que la mammelle gauche; on n'y fit aucun remede: deux ans après cette même femme étant devenue grosse, les mêmes accidens reparurent, & se terminerent de même.

Tout ceci se trouve confirmé par les observations pratiques de *Nannoni* (*a*). En effet, cet Auteur a observé que si l'inflammation & la suppuration, qui en est la suite, n'occupent que la substance celluleuse de la mammelle, la sécrétion s'y fait toujours de même; au lieu que si la glanduleuse est affec-

(*a*) Trattato delle malattie delle mamelle, p. 48, 49, &c.

tée, cette fonction se trouve dérangée, ou même entiérement supprimée, selon qu'une plus ou moins grande partie de cette substance est engorgée. Cet Auteur a d'ailleurs observé que la suppuration étoit plus tardive dans celle-ci que dans la celluleuse, & que le squirre étoit plus à redouter.

Mais si l'inflammation & la suppuration, qui en est la suite, occupent en même tems ces deux substances, alors la mammelle paroît inégalement gonflée & dure (*a*), & la suppuration se déclare plutôt dans la celluleuse; voilà pourquoi il arrive souvent que l'abcès crêve de lui-même, & donne un pus louable, tandis qu'il reste encore d'autres tubercules, qui dans la suite viennent insensiblement à maturité.

C'est pour cette raison que les bons praticiens tâchent de hâter la suppuration par les émolliens, mariés avec les résolutifs; ils conseillent même de laisser l'abcès fermé, & d'attendre que le pus se fasse jour de lui-même en ouvrant les tégumens; par ce moyen, tout ce qu'il y a de duretés, de même que

(*a*) Levret, l'art des accouchem. §. 968. p. 157.

les interſtices, qui ſéparent les différens abcès ſe réſolvent, tout le pus ſe raſſemble dans une même cavité, & s'écoule par la même ouverture (*a*). On obſerve que la cicatrice eſt moins difforme, lorſque l'abcès crêve de lui-même, que lorſqu'on l'ouvre avec des inſtrumens (*b*).

Que la nature ou l'art procurent l'ouverture de l'abcès, la méthode la plus ſimple pour le traiter eſt la meilleure de toutes. Les tentes ſont toujours nuiſibles, par la raiſon que les mammelles ſont dans une agitation continuelle par le mouvement de la reſpiration. *Nannoni* (*c*) ne ſe ſervoit pas même d'onguent, il n'employoit que de la charpie très-fine, & fomentoit continuellement la partie avec de l'eau chaude; il y appliquoit pendant la nuit un cataplaſme émollient, préparé avec de la mie de pain cuite dans le lait. *Levret* (*d*) couvroit toute la mammelle avec l'emplâtre de *Nurem-*

(*a*) Ibid. §. 973. pag. 158.

(*b*) Ibid. 974.

(*c*) Delle malattie delle mamelle, pag. 29, 36.

(*d*) Dans l'endroit déjà cité, §§. 975, 976. p. 159.

berg, & faisoit des fomentations avec un mêlange d'eau & d'alkali fixe, ainsi qu'il a été dit. Il remarque très-à propos, que lorsqu'après la rupture de l'abcès, la douleur cesse ou diminue de beaucoup, on doit avoir la précaution de remuer les bras de tems en tems ; en effet, les muscles mis en action par ce mouvement, expriment le pus, & empêchent qu'il ne se forme des sinus ou des fistules ; ce qui, comme on l'a dit depuis long tems, arrive quelquefois. C'est ainsi qu'*Erotis* (*a*) après avoir conseillé de fomenter les mammelles, que l'engorgement du lait rend douloureuses, avec l'eau chaude, & de les couvrir ensuite avec de *l'argile trempée dans le vinaigre*, ajoute ; *s'il se forme un abcès, si l'endroit est fistuleux, voici le traitement convenable. Prenez de la racine mondée d'ellébore noir, après l'avoir trempée dans l'huile ou dans le miel, saupoudrez-la avec les cendres de bardane ; par ce moyen on remplit la fistule, & on en arrête les progrès.*

Il arrive quelquefois, que quelque

(*a*) Spach. gynæc. fort. de passion. mulier. cap. XX. p. 51.

bien traité qu'ait été l'abcès, il reste après la consolidation de l'ulcère quelque dureté dans la mammelle qui pourroit faire craindre le squirre, si on n'y portoit remède ; d'autant plus que l'abcès se trouve dans la substance glanduleuse. La vapeur de l'eau chaude, les frictions, les fomentations résolutives dont nous avons déjà parlé, doivent être continuées jusqu'à ce que tout ce qu'il y a de dur soit entiérement fondu. On ne doit pas perdre de tems, parce que plus on laissera subsister ces duretés, plus elles résisteront aux remédes. *Nannoni* (*a*) voyant qu'une callosité, qui restoit à la suite d'une suppuration de la mammelle, ne cédoit ni aux fomentations, ni aux emplâtres, appliqua sur la tumeur un onguent mercuriel, qui, dans l'espace de vingt-trois jours, la fit entiérement disparoître. Il avoue cependant fort ingénuement, qu'ayant eu occasion d'employer les frictions mercurielles pour une pareille tumeur, qu'une femme portoit depuis deux ans sur la mammelle, il ne put venir à bout

(*a*) Delle malattie delle mamelle, pag. 61.

de

de la guérir, quoiqu'il eût employé du mercure, jusqu'à exciter la salivation : la tumeur avoit diminué, il est vrai; mais il restoit une dureté que la seule extirpation pouvoit faire disparoître. J'ai vu ces sortes de maux céder entiérement à l'usage tant interne qu'externe de la *ciguë*.

Le pus amassé dans la mammelle, & qui n'a point d'issue, ne peut-il pas causer de l'embarras dans l'intérieur de la poitrine? Voici une observation singuliere rapportée par *Baillou* (*a*). *Une femme se plaignoit d'une douleur à la mammelle gauche, laquelle vraisemblablement étoit la suite d'une suppression de lait; il y avoit tumeur, mais qui disparut au moins à l'extérieur; cependant, la douleur continua toujours; la malade maigrissoit à vue d'œil, sans aucun signe de rétablissement; elle avoit de fortes palpitations de cœur, dont on ne devinoit point la cause.* Pendant que les Médecins proposoient chacun leur avis pour tâcher de découvrir la cause du mal, *Deuret* fut appellé en consultation; après un examen bien réfléchi,

(*a*) Epidem. & ephem. Lib. II. Tom. I. constitut. ann. 1578. p. 151.

on conclut enfin, *qu'il y avoit quelque abcès caché dans l'intérieur de la poitrine, lequel ne manqueroit pas de faire périr ſubitement la malade, ſi on n'en procuroit l'ouverture ; on appliqua en conſéquence, quoique contre l'avis de pluſieurs, un cauſtique ſur la partie ; le pus coula abondamment de pluſieurs clapiers qui s'étoient formés, & la malade en guérit comme par miracle.*

§. 1338. *La douleur, la fiſſure, l'inflammation des mammelles ſe diſſipent par l'application des balſamiques les plus doux, & des céphaliques ſpiritueux.*

Les mammellons qui s'élevent du milieu de la convexité des mammelles, varient beaucoup en groſſeur & en longueur chez les différentes femmes; il arrive plus ſouvent, que par la très-mauvaiſe habitude où ſont les jeunes filles, de porter des corps à baleines *, elles les dépriment ſi

* Il y a long-tems que les Médecins ſe ſont élevés avec force contre l'uſage des corps à baleines, qui ſont plutôt faits pour

fort qu'ils sont à peine sensibles, je les ai même vu quelquefois entiérement

gâter la taille, que pour la perfectionner. En effet, la beauté de la taille consiste dans la bonne conformation du corps, & dans la juste proportion, de toutes les parties. Or, comment ces parties pourront-elles se développer & parvenir à leur juste accroissement, si elles se trouvent plus resserrées les unes que les autres? Ne doivent-elles pas au contraire croître d'une manière disproportionnée, & prendre une mauvaise tournure? C'est aussi ce qu'on voit arriver, puisque les jeunes personnes qui font usage de ces cuirasses incommodes, péchent ordinairement pour avoir la poitrine trop étroite; il arrive même quelquefois, que les moyens qu'on a voulu employer pour les rendre droites, les rendent réellement bossues: car le corps se trouvant ainsi à la gêne, il est naturel que les enfans & les jeunes demoiselles sur-tout, qu'on enferme dans ces sortes de presses, cherchent à s'en débarrasser & à se mettre à leur aise, lorsqu'elles ne sont pas sous les yeux de leurs Gouvernantes; tout ce qu'elles peuvent faire, c'est de lever une épaule, & de la faire sortir en dehors; par des mouvemens plusieurs fois répetés elles en contractent l'habitude, elles s'accoutument à porter une épaule plus élevée que l'autre, & deviennent réellement bossues. J'ai connu à Montpelier une Demoiselle, qui étoit dans ce cas. Nous n'avons que trop d'exemples de

effacés, & à leur place un petit enfoncement où ils étoient cachés; il

ce genre. D'ailleurs, qui est-ce qui ne voit pas que la santé doit s'en trouver considérablement dérangée. Tout le monde sait que le poumon est l'organe de la respiration, & celui par lequel se fait circulation particuliere: or, ce viscère ne pouvant s'étendre à son aise, le jeu merveilleux de cette partie ne se fait plus qu'imparfaitement; delà viennent des difficultés de respirer, des asthmes opiniâtres, & la pression qu'il éprouve, est un obstacle à la circulation du sang; ce fluide ne pouvant suivre librement ses voies ordinaires, doit de toute nécessité s'en frayer de nouvelles, & occasionner des hémorrhagies, des hémopthisies, des suppurations, la pulmonie, & une infinité d'autres maladies. C'est assurément payer bien cher les avantages prétendus de la belle taille; mais pour achever de convaincre les plus incrédules, & leur prouver que les corps à baleines ne contribuent rien moins qu'à perfectionner la taille, il n'y a qu'à comparer celle des femmes qui habitent les pays où l'usage des corps est absolument inconnu, avec celles des Européennes. Les voyageurs rapportent que dans l'Orient, les femmes n'ont la taille si belle, que parce qu'elles méconnoissent l'usage de ces moules ridicules. Les femmes Turques, sur le rapport de nos Françoises de Constantinople & de Smyrne, qui les voyent au bain avec beaucoup de liberté, sont en général belles & bien faites,

n'eſt pas poſſible alors qu'elles donnent à téter à leurs enfans, à moins

voyage du Levant par M. de Tournefort ; elles ont la peau fine, les traits réguliers, la gorge admirable ; il s'en trouve pluſieurs qui ſont d'une beauté parfaite ; leur habit, à la vérité, n'eſt pas avantageux à la taille, & ne la rend pas fine ; mais chez les Turcs, les femmes les plus groſſes paſſent pour les mieux faites ; la poitrine de ces femmes eſt en pleine liberté ſous leur veſte, ſans corps ni corcet qui les gêne ; elles ſont comme la nature les a faites ; au lieu que chez nous, où la taille fine eſt paſſée en mode, les Dames ne négligent rien pour ſe la procurer, même aux dépens de leur ſanté ; auſſi voit-on que la pulmonie, cette maladie mortelle, qui fait tant de ravages dans nos climats, eſt preſque entiérement inconnue dans l'Orient. D'ailleurs, il n'eſt pas douteux que l'uſage de ces corps ne ſoit une des cauſes qui rendent les avortemens fréquens, & ne rende la plûpart des femmes inhabiles à nourrir leurs enfans. On pourroit comparer la fureur qu'ont nos Dames, de ſe procurer la taille fine, à la coutume bizarre où ſont les femmes de la Chine & du Japon, de vouloir rendre leurs pieds auſſi petits qu'il leur eſt poſſible : car c'eſt une des qualités eſſentielles dans la beauté Chinoiſe, ſur tout parmi les Dames de condition ; & une femme ceſſeroit d'être jolie, ſi elle n'avoit le pied aſſez petit pour trouver trop aiſée la pantoufle d'un

qu'on ne puisse les faire reparoître ; on y réussit souvent, en appliquant de tems en tems sur la mammelle pendant la grossesse, une petite ventouse purgée d'air par le moyen d'un piston pneumatique ; à l'aide de ce secours souvent réitéré, on vient à bout de faire sortir le mammellon.

Le tissu du mammellon est spongieux & élastique, composé de plusieurs faisseaux ligamenteux, dont les extrémités forment la base & la sommité. Ces faisseaux sont légérement plissés, de façon qu'en les tirant & les allongeant, on en efface les plis, qui reparoissent aussi tôt qu'on cesse de les tirailler : entre ces faisseaux spongieux & élastiques, sont placés sept à huit petits tuyaux laiteux, qui s'ouvrent à l'extrémité du mammellon

petit enfant de six ans ; quoiqu'il en soit de cet usage singulier, & quelque ridicule qu'il paroisse même à nos Françoises, il est du moins très-excusable aux yeux du Médecin, puisque les Chinoises peuvent se procurer ce singulier avantage, sans courir de grands risques pour leur santé ; au lieu que nos Dames n'obtiennent ordinairement leur prétendue belle taille, qu'aux dépens non-seulement de leur santé, mais même de leur vie.

par de petits orifices ; comme ces petits tuyaux ſont étroitement liés avec les faiſſeaux ligamenteux, ils s'allongent & ſe pliſſent de même.

Le corps du mammellon eſt enveloppé d'une production cutanée, qui eſt recouverte à ſon tour de l'épiderme (a).

Lorſque l'enfant téte, il preſſe ſouvent le mammellon entre ſes lévres & ſes gencives : cette partie étant tirée & allongée, les tuyaux laiteux perdent leur plis, & préſentent un paſſage tout droit, & une libre iſſue au lait qui s'échappe.

Il arrive auſſi quelquefois qu'on a affaire avec des enfans difficiles à contenter, leſquels à force de téter & de preſſer les mammellons, les irritent au point d'y attirer la douleur & l'inflammation ; ajoutez à cela la trop grande âcreté de la ſalive des nouveau nés, lorſqu'ils ont des aphtes dans la bouche. Vers le tems de la dentition, le prurit qu'ils reſſentent aux gencives, & la force avec laquelle ils ſerrent les mammellons, font qu'ils cauſent des

(a) Winſlow, expoſit. anatom. p. 586, 587.

vives douleurs à la mere, & déchirent même ſouvent les tégumens; delà les fiſſures ſanguinolentes très-ſenſibles de la mammelle, qui ne peut alors ſoutenir ſans des douleurs atroces, le contact de la chemiſe.

Ces maux incommodent très-fort les nourrices, & les mettent hors d'état de donner à téter à l'enfant, qui ne peut qu'en ſouffrir ; il eſt même dangereux que le lait retenu dans les mammelles ne s'y coagule, & n'entraîne après ſoi tous les accidens dont nous venons de parler.

On recommande communément l'uſage des ſpiritueux, par exemple l'application d'une compreſſe trempée dans l'eſprit de romarin (voyez le même n°. de la *matière médicale*); mais il eſt évident que ſi le mammellon ſe trouve percé, excorié ou fort enflammé, ce remède ne peut que rendre les douleurs plus vives : il ne faut donc s'en ſervir, que lorſqu'il n'y a ni fiſſure, ni inflammation; dans ce cas, l'application des ſpiritueux peut rendre le mammellon plus ferme, fortifier ſes tégumens, & la preſſion que l'enfant fait en le ſuçant, devient moins ſenſible à la mere. Mais s'il y a fiſſure & douleur vive,

il faut s'en tenir à tout ce qu'il y a de plus émollient : on peut voir là-dessus le même numero de la *matière médicale*.

Voici la méthode que j'ai employée avec succès dans des cas pareils. Lorsque le mammellon étoit enflammé, gercé & douloureux, j'y faisois appliquer de la charpie trempée dans le suc de la *grande joubarbe* ; j'avois soin de faire renouveller souvent ce topique, pour prévenir son desséchement & son adhérence à la peau. Je faisois faire un petit bouton de plomb ou de cire, ayant supérieurement une ouverture à pouvoir admettre le mammellon, & le garentir entiérement du contact immédiat de la chemise ou des habits : je faisois frotter les fissures des mammelles avec de l'huile de cire, rendue par des distillations répétées, extrêmement douce & limpide : *Car c'est un remède incomparable dans les affections des papilles nerveuses, qui aboutissent à la peau. En effet, il n'y en a pas de meilleur pour les gerçures des lèvres, qui arrivent pendant l'hyver, pour les fissures des mammelles chez les nouvelles accouchées, pour les rhagades des doigts & des mains, si on a soin*

de les en frotter légérement (*a*). On vient à bout par des distillations répetées, de clarifier & rendre aromatique l'huile de cire, qui d'abord étoit épaisse comme du beurre.

Pendant l'usage de ce remède, l'enfant ne doit téter que l'autre mammelle; & si celle qui est affectée se trouve trop pleine, il faudra la faire sucer par une femme, qui pourra prendre les précautions nécessaires pour éviter les endroits douloureux, en appliquant ses lévres sur l'avéole du mammellon. On se sert aussi commodément pour faire cette suction, d'un tuyau de verre à long bec.

Avec ces précautions on vient à bout de dissiper tous ces maux en assez peu de tems : après l'inflammation & la consolidation des fissures, on peut, pour fortifier le mammellon, y appliquer des spiritueux; il sera bon de commencer par les plus légers, crainte de causer de nouvelles irritations, & pour éviter la trop grande & trop subite crispation des tuyaux laiteux, dont les orifices s'ouvrent à l'extrémité

(*a*) Herm. Boerh. chem. Tom. II. part. I. processf. XXXVII. p. 157.

du mammellon. Le *mastic* mis en digestion avec parties égales d'eau & d'esprit de vin, fournit le remède convenable.

§. 1339. *Lorsque le lait est trop abondant & trop dissoud, on y remédie par un régime doux, sec, & par l'exercice; s'il manque, on supplée à son défaut par une diéte humectante, douce, nourrissante; par des fomentations, des frictions sur la mammelle; en dissipant la cause connue.*

Le lait trop abondant. Personne n'ignore que nous vivons tous de notre propre lait: dans les nourrices une portion de la nourriture se porte vers les mammelles, laquelle est prise sur le total. Voilà pourquoi celles qui sont saines & robustes, mangent & boivent toujours plus, pour se mettre en état de pouvoir fournir à la subsistance d'un & même de plusieurs nourrissons, comme on le fait, sans le moindre dérangement de leur santé.

Mais il arrive quelquefois que le lait se porte en si grande quantité dans les mammelles, (dans ces cas il est ordinairement tenu), que le corps de la nourrice se trouve privé de nourriture suffisante, parce que le chile ne s'est pas plutôt séparé, qu'il aborde vers cette partie ; de-là toutes les humeurs deviennent plus âcres & tendantes à la putréfaction ; la soif se fait sentir, il se déclare une petite fiévre, & ces accidens seroient infailliblement suivis du marasme, si on ne tâchoit de diminuer cette sécrétion excessive, ce qui quelquefois est très-difficile ; une diéte plus seche, mais adoucissante ; l'usage de la viande rotie, des crêmes épaisses, d'orge, d'avoine, de ris, & l'exercice sont très-utiles. La boisson doit être modérée, mais il faut un peu l'animer ; la bierre douce assez forte, qui est comme l'extrait du froment, fait grand bien à celles qui y sont accoutumées ; cette sorte de bierre renferme beaucoup de parties nutritives ; & comme elle a plus de corps, elle ne fermente point, voilà pourquoi on peut la conserver longtems douce & molle. Si malgré tout cela le lait continue de se séparer toujours en trop grande abondance,

il faut févrer l'enfant, sans quoi la nourrice ne pourroit y tenir. J'ai vu le lait continuer de dégoutter, quoiqu'il y eût déjà plusieurs semaines que l'enfant ne tétoit plus ; ce qui incommodoit beaucoup la nourrice & la maigrissoit à vue d'œil : après beaucoup de tentatives inutiles, je dissipai enfin ce mal, en faisant donner de trois en trois heures une ou deux onces d'une forte infusion de *sauge*.

Lorsqu'il manque, &c. On employe un traitement tout opposé ; savoir, un régime humectant, le repos, les boissons délayantes, nourrissantes, par exemple, une décoction d'orge, d'avoine, sur un tiers de lait ; des bouillons copieux, des œufs frais, & autres choses de cette espéce, qui, soumis à l'action des organes digestifs, peuvent former un bon chyle ; par ce moyen on vient assez aisément à bout, la femme étant saine d'ailleurs, de faire que le lait se mêle au sang ; mais alors il faut en déterminer la sécrétion dans les mammelles, ce qu'on obtient par les frictions & les fomentations douces, & sur-tout en faisant fréquemment sucer les mammelles par l'enfant, ou s'il ne veut pas, par une

autre femme ; il ne faut point se décourager dans ce cas, puisque l'histoire de la Médecine nous apprend que non-seulement des filles, mais aussi des hommes ont fait couler du lait de leurs mammelles, en les faisant suçer par des enfans, qu'ils espéroient pouvoir appaiser par ce vain artifice. Si les autres évacuations, comme les selles, les urines, les sueurs, &c. trop abondantes sont la cause du mal, il faut les arrêter.

Cependant le défaut de lait peut venir de certaines causes qu'il n'est presque pas possible de vaincre. *Hippocrate* (*a*) a remarqué que, *communément les femmes qui ont peu de menstrues, ont ordinairement peu de lait, par la raison qu'elles sont trop seches, & qu'elles ont l'habitude du corps trop dense.* Dans un autre endroit (*b*) il fait observer, en traitant des inconvéniens des climats septentrionaux, que les femmes de ces contrées sont pour la plûpart stériles, *parce que les eaux y sont*

(*a*) De naturâ pueri, Cap. x. Charter, Tom. V. p. 323.

(*b*) De aëre locis & aquis, cap. ii. Tom. VI. p. 192.

pésantes, crues & froides; les menstrues ne coulent pas comme il faut, elles sont peu abondantes & de mauvaise qualité. Il ajoute ensuite, les femmes après avoir accouché, sont hors d'état d'allaiter leurs enfans; car l'eau indigeste & cruë fait tarir le lait.

Si le défaut vient du tissu des mammelles, si tout le corps est gras, charnu, (ces femmes sont appellées *virago* comme qui diroit *d'un courage mâle*), alors les mammelles sont à peine appa-rantes, les vaisseaux en sont si resserrés, qu'ils résistent à l'affluence du lait, qui pour cette raison doit de toute nécessité y manquer. *Hippocrate* (a) a dit de ces femmes, *qu'il y en a qui naturellement n'ont pas de lait, & qui en manquent avant le tems.* Ces sortes de femmes ont les chairs fermes, & la fibre serrée; en conséquence, comme les voies se trouvent étroites, *les liquides ne se portent pas assez abondamment vers les mammelles.* J'en ai vu qulques-unes qui avoient des mammelles énormes; mais ce n'étoit, dans le vrai,

(a) De mulier. morb. Lib. I. Cap. LXXIX. Charter. Tom. VII. pag. 771.

qu'un paquet de graisse ; de façon, que les conduits laiteux étant extrêmement comprimés, ne pouvoient admettre aucune goutte de lait : il est évident qu'on ne sauroit détruire de pareilles causes.

Fin des maladies des Femmes Accouchées.

MALADIES DES ENFANS.

§. 1340. *Un enfant nouveau né est sujet à des maladies qui lui sont propres, & qui sont produites. 1°. Par des matières fibreuses, glutineuses, caseuses, ténaces, dont la bouche, l'œsophage, l'estomac & les intestins sont remplis.*

APRÈS avoir traité des maladies particulières aux filles, aux femmes grosses, aux femmes en couches & aux nouvelles accouchées, il nous reste à parler de celles qui s'observent dans un enfant qui vient de naître. Quoique dès le premier instant qu'il commence de vivre, il soit sujet à plusieurs maladies, (car nous verrons dans le Chapitre suivant, que des fœtus

ont eu la petite vérole dans le ſein de leur mere) ; cependant nous nous bornerons à celles dont l'homme naiſſant porte en lui la cauſe, & qui ne s'obſervent plus ou preſque plus dans le reſte de la vie.

En effet, un enfant qui vient de naître, éprouve des changemens conſidérables. Renfermé dans le ſein de ſa mere, il nâgeoit dans une liqueur qui le défendoit de toute preſſion étrangère ; à l'abri du contact de l'air, il n'étoit affecté ni par la lumière, ni par le ſon ; au moment de ſa naiſſance il eſt expulſé avec effort ; l'air auquel il n'eſt pas accoutumé, quelquefois le peu de ménagement qu'a gardé la ſage-femme en terminant l'accouchement, ſont pour lui tout autant de ſujets de ſouffrance ; mais ſi nous conſidérons ſes organes intérieures ; quels changemens n'y verrons-nous pas ? Le poumon, qui ne recevoit que peu de ſang, doit en tranſmettre alors toute la maſſe au ventricule gauche du cœur : ce viſcère, qui étoit affaiſſé ſur lui-même, eſt dilaté par l'air que l'enfant inſpire. Le diaphragme en s'abaiſſant augmente la capacité de la poitrine, comprime le foie,

change le mouvement des humeurs qui y circulent. Il n'eſt donc pas ſurprenant qu'un enfant, quelque ſain qu'il ſoit, pleure & crie au moment qu'il vient au monde ; ces pleurs ne viennent que de ce changement ſubit & extraordinaire ; c'eſt cet état que *Pline* exprime ſi bien, lorſqu'il dit (*a*) : *L'enfant qui vient de naître eſt couché, les pieds & les mains liées il pleure ; animal raiſonnable fait pour commander aux autres, il commence à ſouffrir en commençant à vivre, pour n'avoir commis d'autre faute que celle d'être venu au monde.*

Au moment de ſa naiſſance, le fœtus adhére encore au placenta par le cordon ombilical ; c'eſt cette adhérence qu'il faut rompre : juſqu'alors il a puiſé ſa nourriture dans la ſubſtance de ſa mere ; mais l'inciſion du cordon une fois faite, il n'a plus rien de commun avec elle, & doit vivre en propre : auſſi M. *Levret* (*b*) conſeille-t-il très-prudemment de ne faire la ligature ni l'inciſion du cordon ombilical,

(*a*) Hiſt. Lib. VII. in prooemio.
(*b*) L'art des accouchemens, §. 1236. p. 210.

qu'après que l'enfant aura respiré. Il naît quelquefois pâle, foible, sur-tout lorsqu'il a resté long-tems au passage, il ne pousse aucun cris; on vient à bout de le ranimer par des secousses légéres, par des frictions douces, en lui chatouillant le nez & le gosier avec une plume, en lui mettant du sel sur la langue, & par d'autres légers stimulans; mais pendant qu'on fait usage de ces secours, on laisse subsister par le moyen du cordon ombilical, tout commerce entre lui & sa mere *.

* *J. L. Hannemann* rapporte qu'une sage-femme lui assura avoir rappellé à la vie deux enfans qui étoient très-foibles & presque morts, en leur suçant le mammellon gauche. Cet Auteur ayant demandé peu de tems après à une autre sage-femme comment elle se conduisoit à l'égard des enfans nouveaux nés presque morts, elle lui répondit également qu'elle leur frottoit le mammellon gauche, & que si ce moyen ne produisoit aucun effet, elle suçoit ce mammellon, ce qui lui avoit déjà réussi plusieurs fois. Le Docteur *Samuel Ledelius* a confirmé ces faits par ses propres observations.

Hannemann croit qu'il seroit très-salutaire en pareil cas, d'appliquer une éponge imbibée de vin chaud ou d'esprit de vin sur la

Mais si la face est enflée & livide, si l'enfant ne respire que peu ou point, il faut sur le champ inciser le cordon, même sans faire de ligature, afin que le sang en s'écoulant, dégage le poumon, qui en est surchargé, & qui n'a pû encore être dilaté, par défaut d'une libre inspiration : car l'enfant est en danger de suffoquer ; aussi-tôt qu'il commence de crier, & qu'il respire librement (a), il faut sur le champ lier le cordon.

Cette ligature doit se faire à quatre, cinq ou six doigts de distance de l'ombilic *, afin qu'au cas que la première vienne à lâcher par l'affaissement

mammelle gauche, & sur la région épigastrique, ou sur les deux carpes à l'endroit du pouls.

(a) L'art des accouchemens, §. 1232. p. 210.

* Les matrones ne regardent pas comme indifférent de couper le cordon plus ou moins près de l'ombilic ; elles ne manquent pas de tirer des conséquences absurdes sur le compte du nouveau né, & deprophétiser diverses aventures, selon qu'on laisse le cordon plus ou moins long ; mais ce n'est pas la seule occasion où elles extravaguent. *Ephém. des cur. de la nat. Dec. ann. 7. obs. 67.*

du cordon, ou les vaisseaux à se déchirer, pour avoir été serrés trop fort, on puisse en faire une seconde, pour éviter l'hémorrhagie.

Il faut donc avoir la précaution de ne pas faire l'incision trop près de l'ombilic. J'ai connu des familles où l'on étoit dans l'usage de faire la ligature à dix ou douze travers de doigts du nombril, & de ne pas couper la portion qui est en de-çà de la ligature, mais de l'enveloper dans un linge, la coucher sur le corps de l'enfant jusqu'à ce qu'elle tombât d'elle-même; ce qui n'a d'autre inconvénient, que d'incommoder par le volume.

A quelque distance qu'on fasse la ligature, le cordon se sépare toujours près de l'ombilic; car la peau du ventre se prolonge de quelques lignes sur le cordon, & l'endroit où finit ce prolongement, est le terme de la séparation, qui ordinairement se fait le quatrieme, cinquieme ou sixieme jour.

L'enfant qui vient de naître, a toute sa peau plus ou moins induite d'un gluten onctueux; on a soin de la bien laver avec des éponges trempées dans l'eau tiéde; elle rougit alors, comme

ſi elle étoitériſipélateuſe (*a*), & la ſurpeau tombe ordinairement par écailles quelques jours après : cette rougeur eſt la même ſur un Æthiopien que ſur un Européen ; & on croit communément, que plus la peau eſt rouge dans un nouveau né, plus elle ſera belle dans la ſuite. (*b*)

Il faut avoir ſoin de tenir les enfans propres, non-ſeulement dans les premiers jours après leur naiſſance, mais auſſi dans la ſuite : car ſans cette précaution, ils ſont ſujets à pluſieurs maladies cutanées. *Galien* (*c*) vouloit qu'on ſaupoudrât tout le corps de l'enfant avec un peu de ſel, pour mieux détruire cette glutinoſité, & pour rendre la peau plus douce & plus ferme ; mais il ne paroît guère convenable de l'irriter par l'âcreté du ſel, tandis qu'elle eſt rouge, & légérement enflammée ; il ſuffira de ſe ſervir de l'eau tiéde, en y diſſolvant, comme le font quelques-uns, un peu de ſavon, ou en y mêlant un peu de vin. Pendant

(*a*) Brouzet, educat. medicin. Tom. I. cap. III. p. 61.

(*b*) Van-der-Monde, eſſais de perfectionner l'eſpéce humaine, T. II. p. 6.

(*c*) De ſanitate tuendâ, Lib. I. cap. VII. Charter T. VI. p. 50.

que l'enfant est dans ce bain, il faut bien examiner s'il a quelque vice de conformation. Il arrive souvent, surtout après un accouchement difficile, qu'il se forme quelque tumeur sur certains endroits de la tête; tumeur qu'on guérit aisément par l'application des discussifs. Cependant M. *Levret* (a) a observé que lorsque ces tumeurs se forment sur l'occiput, il est rare que les enfans y survivent long-tems, & que communément ils périssent dans les convulsions; dans tout autre endroit de la tête, elles n'ont pas le même danger. On ne doit pas moins craindre du trop grand écartement des sutures: cet accident peut arriver, ou parce que la tête est sortie de la matrice avant le terme, ou parce que l'eau, en se ramassant dans la cavité du crâne, commence à former un hydrocéphale.

Il peut aussi arriver dans un accouchement difficile, que quelque membre de l'enfant se luxe ou se casse. *Peu* (b)

(a) L'art des accouchemens, §. 1248, p. 212.

(b) Pratique des accouchem. Liv. II. C. 1. p. 314.

avoue ingénuement que pareils accidens lui ſont arrivés ; il faut tout de ſuite réduire la luxation & la fracture : cette opération réuſſit ordinairement ſur ces corps tendres & délicats, ſans qu'il reſte aucune difformité. M. *Levret* (a) dit la même choſe.

Il faut encore examiner ſur les nouveaux-nés, ſi les voies des ſelles & des urines ſont libres : ſi après ſa naiſſance, l'enfant a rendu ſes excrémens & ſes urines on peut être tranquille, ſi non il faut le viſiter ſoigeuſement lorſqu'il eſt dans le bain.

On a trouvé quelquefois l'anus bien conformé dans les nouveaux-nés, mais entiérement fermé par une membrane contre nature ; dans ce cas il n'y avoit point d'iſſue pour le méconium, ce qui cependant eſt abſolument néceſſaire : car la ſuppreſſion de cette excrétion ne manqueroit pas d'entraîner les accidens les plus fâcheux & la mort même, comme nous le prouverons §. 1345 : ſi cette membrane ne ſe trouve pas placée bien en avant, il n'eſt pas

(a) Levret, l'art des accouchem. §. 1261. 1262. p. 214

difficile de l'incifer : *Lamotte* (*a*) a tenté deux fois cette opération avec fuccès fur deux enfans : après avoir bien vuidé l'anus, & l'avoir lavé avec de l'efprit de vin, il y appliqua un plumaceau de charpie féche, & il obtint la guérifon en peu de jours : il ne fe fervit jamais de tentes, parce qu'en faifant l'office de fuppofitoire, elles auroient caufé des irritations continuelles, & excité l'envie d'aller à la felle.

Dans ce cas, il paroît une tumeur à l'endroit de l'anus, à travers de laquelle on voit la couleur noire du méconium : fi on la preffe, elle céde auffi facilement que de la pâte molle ; mais elle fe rétablit dès qu'on ceffe de la comprimer. (*b*). M. *Levret* ne veut pas qu'on fe contente de la difféquer, mais qu'on en faffe l'incifion circulaire : tout ce qu'il y a de bien vrai, c'eft que *Lamotte* l'a guérie par la fimple incifion : je fais que plufieurs autres en ont fait de même.

La difficulté eft bien plus grande,

(*a*) Traité des accouchemens, Liv. I. obf. LXXXVI pag. 129.

(*b*) L'Art des accouchemens, § 1280 p. 216.

lorſque cette membrane ſe trouve placée bien en avant dans le rectum. On trouve à ce ſujet une obſervation ſingulière dans les Mémoires de l'Académie de Chirurgie (*a*) : un enfant paroiſſoit avoir l'anus bien conformé ; mais il n'avoit pas encore été à la ſelle depuis deux jours qu'il étoit né : il étoit par conſéquent tourmenté des mêmes incommodités que celles qui ſuivent ordinairement la ſuppreſſion du méconium : on eſſaya de lui donner des lavemens, mais en vain ; car ils ne pouvoient pas pénétrer dans le rectum. Après qu'on eut examiné ce qui en étoit, on trouva une membrane aſſez mince, qui bouchoit la cavité du rectum : le Chirurgien ayant introduit le petit doigt dans l'anus, gliſſa par ce moyen un pharingotome juſqu'à la membrane, qui formoit l'obſtacle, puis pouſſant ſon reſſort pour faire ſortir la lancette que renferme cet inſtrument, il inciſa cette membrane aſſez pour pouvoir y paſſer le doigt, avec lequel il acheva de dilater l'ouverture ; l'enfant alla ſur le champ à la ſelle, & continua d'y aller pendant deux mois qu'il vécut :

(*a*) Tom. I. p. 385.

il mourut enſuite par une toute autre cauſe. On ne pouvoit pas raiſonnablement attribuer ſa mort à l'opération, puiſqu'il ſurvécut ſi longtems.

Mais lorſqu'il ne paroît aucun veſtige de l'anus, il n'y a pas grand'choſe à eſpérer : la mort de l'enfant eſt certaine, ſi le méconium ne peut être évacué : il faut donc ſelon l'axiôme de l'art, préférer un remède douteux à une perte aſſurée, pourvû que les parens veuillent y conſentir : auſſi des Chirurgiens très inſtruits ont tenté, par une inciſion à l'endroit où l'anus ſe trouve ordinairement placé, de frayer une voie vers le rectum, afin de procurer l'évacuation des matiéres retenues, en faiſant enſuite un anus artificiel. *Petit* (*a*) a donné la méthode, & indiqué les précautions qu'il faut prendre pour faire l'opération : il préfére le *trois-quart* à tout autre inſtrument ; mais il faut qu'il ſoit plus gros & plus court que ceux dont on ſe ſert ordinairement, parce qu'on peut l'introduire ſans danger, & faire ſortir enſuite un

(*a*) Académ. de Chirurgie Tom. II. pag. 383.

poinçon, une lancette, ou un petit bistouri : en un mot, cet Auteur n'a négligé aucune régle de l'art ; cependant dans ces sortes de cas, nous sommmes le jouet de l'incertitude, nous ne connoissons point l'obstacle, & l'Anatomie a démontré qu'il s'en trouve d'insurmontables. Le célébre *Littre* (*a*) trouva dans le cadavre d'un enfant, qui mourut le sixieme jour après sa naissance, le rectum divisé en deux portions, qui adhéroient encore ensemble par l'intermede de quelques filets d'environ un pouce de longueur ; chacune de ces portions étoit fermée à leur extrémité : on voit bien qu'il n'est possible de découvrir ce mal qu'après la mort, & que même fût-il connu dans le tems, il est très-difficile alors d'y remédier. Il est vrai qu'on propose d'ouvrir le ventre ; mais qui auroit le courage de tenter cette opération sur un enfant vivant, pour aller chercher les extrémités de l'intestin, les ouvrir, les unir ensuite, ou du moins, la portion supérieure qu'on a ouvert la premiere, & l'adapter sur la blessure de l'abdomen, de façon qu'il reste dans cet

(*a*) Académie des Scienc. ann. 1710. Hist. p. 47.

endroit un anus artificiel pour le reste de la vie ? Je ne sache point que cette méthode ait été pratiquée par qui que ce soit.

Quelquefois le rectum manque absolument : un Chirurgien (*a*) très-expert visitoit un enfant qui venoit de naître, il ne vit aucun vestige de l'anus : ayant fait une incision assez profonde, & introduit son doigt, il ne trouva point de rectum ; il enfonça assez avant par l'ouverture le troisquart, pour procurer une issue au méconium ; mais il ne sortit que quelques gouttes de sang : l'enfant étant venu à mourir, il en fit l'ouverture, il ne trouva point de rectum ; le colon, qui étoit rempli de méconium, & qui flottoit librement dans l'abdomen, étoit entiérement fermé à son extrémité.

Il paroît par-là que ce n'est pas sans raison, que M. *Levret* (*b*) fait remarquer qu'il n'étoit pas possible de remédier à ces sortes de vices, à moins que l'intestin ne se continue jusqu'aux tégumens. Il arrive quelquefois que son extrémité s'écarte & s'unit à la

(*a*) Essais & observ. de Médec. Tom. IV. art. 32. p. 557.

(*b*) L'art des accouchemens, §. 1275. p. 216.

vessie dans les garçons, alors les excrémens tombent dans sa cavité, d'où ils ne sauroient sortir par l'urethre, à moins qu'ils ne soient liquides. Il n'y a personne qui ne voie que les petits infortunés, qui se trouvent dans pareil cas, ne peuvent y survivre (*a*). Dans les filles on a vu quelquefois l'intestin s'ouvrir dans la vulve (*b*); ce cas-ci n'est pas mortel. J'ai connu une jeune personne, qui étoit déjà nubile, & qui avoit cette fâcheuse incommodité, sans que sa santé en fût autrement dérangée.

Je sais bien qu'on nous allégue des faits de pratique, qui semblent justifier le succès de l'opération, lors même qu'il ne paroissoit aucun vestige de l'anus; mais ces faits sont un peu équivoques. On rapporte une observation d'*Hildan* (*c*) par laquelle on croit qu'il est prouvé, que ce Médecin a sauvé la vie à un enfant de six jours, qui n'avoit pas encore été à la selle, &

(*a*) Académ. des Sciences ann. 1755. Hist. p. 50.

(*b*) Ibidem.

(*c*) Opera omnia, Centur. I. observ. 73. p. 54.

qui étoit dans un péril évident de mort : on dit qu'il guérit fort heureusement, & qu'*Hildan* apprit quelque tems après par le Conſul du lieu, qu'il étoit parvenu juſqu'à l'âge de dix-huit ans en bonne ſanté ; mais ſi l'on fait attention aux propres paroles d'*Hildan*, il eſt évident qu'il y avoit quelque veſtige d'anus : voici comment il s'explique. *L'anus étoit recouvert par une membrane fort dure, qui en effaçoit preſque toute la trace, à l'exception d'une tache livide, formée par le méconium, qu'on appercevoit au travers ; je fis une petite inciſion dans cet endroit : j'eus ſoin d'envelopper le tranchant du raſoir, pour éviter de bleſſer le ſphincter ; j'introduiſis enſuite le* ſpeculum ani, *qui acheva de faire les dilatations convenables, & procura ſur le champ l'évacuation des excrémens.* Il eſt évident par-là, que le rectum ſe continuoit juſqu'aux tégumens.

Saviard, Chirurgien habile (*a*), rapporte une autre obſervation au ſujet d'un enfant, chez qui il ne paroiſſoit aucun veſtige de l'anus ; il enfonça

(*a*) Obſervations de Chirurgie, n°. 3. p. 8.

à trois travers de doigts de profondeur, un bistouri assez large, celui dont il se servoit ordinairement pour ouvrir les abcès considérables ; il sortit du méconium : alors il dilata l'ouverture, & appliqua sur la plaie un appareil ordinaire. On ne peut pas douter que cet homme, dont la foi n'est point suspecte, n'ait pratiqué cette opération ; mais il ne dit mot du succès. Les observations raportées dans les Mémoires de l'Academie de Chirurgie n'ont pas réussi.

On a souvent rencontré de pareils obstacles dans le canal de l'urethre : car tantôt son ouverture dans le gland manque, & alors il n'est pas difficile d'y porter remède : tantôt une portion du canal manque *, & dans ce

* *Bartholin* dit avoir vu un Italien âgé de quarante ans, jouissant d'une bonne santé, & robuste, qui avoit été toute sa vie sans anus & sans verge ; il rendoit par des vomissemens périodiques les excrémens, au moyen d'une corne qu'il portoit à la bouche, pour détruire la puanteur & le mauvais goût qui lui restoit dans la bouche : il la lavoit souvent avec de l'eau & des liqueurs aromatiques, qu'il portoit toujours avec lui. Son urine s'évacuoit par une espéce de bouton fongeux, qui s'étoit

cas, il n'eſt pas poſſible de guérir ce mal radicalement (*a*); du reſte, l'enfant réſiſte plus long-tems que lorſque l'anus eſt imperforé : car l'urine ſe fait jour quelquefois par l'ombilic, quelquefois par un petit abcès qui ſe forme aux environs du ſcrotum. *Lamotte* en rapporte une obſervation (*b*). Ce ſage Chirurgien voyant que l'enfant étoit déjà aſſez avancé en âge, & qu'il n'avoit ni incontinence d'urine, ni aucune autre incommodité, ne voulut rien tenter. J'ai vu quelques ſujets chez qui l'orifice de l'urethre ſe trouvoit ſous le gland, à la partie inférieure de la verge.

Il vient quelquefois des enfans au monde avec des membres ſuperflus, qui ne leur ſervent de rien, mais qui les gênent beaucoup. J'ai vu quelque-

formé à la place de l'ombilic : elle s'y filtroit à peu près comme le lait dans les mammelles : cet homme jouiſſoit d'ailleurs d'une bonne ſanté, & ne haiſſoit point les femmes. *Hiſtor.* 65. *p.* 123. *cent.* 1.

(*a*) Levret, l'art des accouchem. §. 1285. p. 218.

(*b*) L'art des accouchemens, Liv. I. obſ. 75. p. 139.

fois six doigts aux pieds & aux mains ; ces doigts surnuméraires ne sont ordinairement qu'une masse charnue, qui ne renferme aucun os, & qui rend la main difforme. *Lamotte* (*a*) fit à un enfant nouveau-né la ligature de quatre doigts ; ils tomberent tous dans trois ou quatre jours, & laisserent après eux des cicatrices qui se formerent d'elles-mêmes : on ne vit pas que ces ligatures eussent causé la moindre incommodité à l'enfant.

Les Auteurs ne s'accordent pas sur le tems où il faut faire cette opération ; les uns veulent que ce soit d'abord qu'on a sévré l'enfant & même plus tard : d'autres, aussi-tôt qu'il est né. M. *Levret* est de l'avis des derniers (*b*), pourvû que l'enfant soit sain d'ailleurs. Il assure qu'il ne s'est jamais repenti de l'avoir fait alors, & que plusieurs autres Chirurgiens, à qui il l'avoit conseillé, l'on tenté avec le même succès.

Un enfant qui vient de naître, est, comme nous l'avons déja dit, tout

(*a*) Ibid. pag. 128.

(*b*) L'Art des accouchemens, §. 1301. p. 220.

couvert d'un gluten onctueux, qui est souvent assez épais. On appelle gluten, une substance à demi-fluide, dont une portion agitée fait mouvoir toutes les autres, sans que pour cela la masse soit déplacée : on en trouve dans la bouche, l'estomac, l'œsophage, les intestins ; & dans les nouveaux-nés, il coule de lui-même, non-seulement par le nez, mais aussi par la bouche ; ou bien, la sage-femme l'en débarrasse, lorsqu'elle lui décrasse la peau.

Tant que le fœtus est renfermé dans la matrice, il nage dans la liqueur de l'amnios : liqueur qui souvent paroît assez épaisse lorsque les eaux s'écoulent après la rupture des membranes : toute la peau est enduite d'un pareil gluten, qui paroît devoir son origine à la liqueur susdite. Comme bien des gens pensent que le fœtus reçoit la nourriture de sa mere, non-seulement par les vaisseaux ombilicaux, mais aussi par la bouche, en avalant la liqueur de l'amnios, ils ont cru trouver la raison pour laquelle tout le trajet depuis la bouche jusqu'à l'anus est enduit d'un gluten semblable à celui qu'on voit sur la peau.

D'autres au contraire ont regardé la liqueur de l'amnios, comme un excrément du fœtus ; ils ont cru qu'il n'avaloit rien, qu'il avoit toujours la bouche fermée, & qu'on ne trouvoit de cette liqueur ni dans l'estomac, ni dans les intestins : ils ajoutent qu'on a vu des fœtus *acéphales*, qui n'ont pas laissé que de prendre leur accroissement. On peut voir dans les essais & observations de Médecine (*a*), tout ce qui est proposé pour & contre cette opinion : ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans ce détail.

Il nous suffit de savoir qu'on trouve dans les premieres voies des matieres visqueuses, semblables à celles dont l'extérieur du corps paroît enduit. Personne n'ignore qu'il se sépare une mucosité ténace dans la bouche, l'œsophage, l'estomac, les intestins pendant toute la vie, & que par conséquent cette sécrétion ayant lieu dans le fœtus, sans que la matiere puisse s'évacuer, cette matière peut s'y accumuler, peut-être même augmenter d'abord que l'enfant est né ; car tous ses organes sécré-

(*a*) Tom. I. articl. XIII. p. 204. & Tom. II. art. IX. p. 14.

toires paroissent gonflés; & comme on trouve le foie distendu & rempli d'humeurs, de même aussi le système glanduleux paroît engorgé.

Il est dit dans le texte, qu'on rencontre dans les premieres voies du nouveau-né non-seulement des matieres qui sont visqueuses, mais encore caseuses & ténaces. Nous avons fait voir dans le Chapitre précédent, qu'il se fait vers la matrice une véritable dérivation de lait, sur-tout dans le dernier tems. *Hippocrate* (a) s'explique ainsi : *L'enfant renfermé dans la matrice attire sa nourriture avec ses lévres, & respire: si quelqu'un demande à quel signe on le connoît, on peut lui répondre, qu'en venant au monde le fœtus a des excrémens dans les intestins, & qu'il s'en débarrasse aussi-tôt par les selles, de même que les petits de tous les animaux : cela ne pourroit pas être, si préalablement ils n'avoient sucé le lait dans la matrice ; l'enfant ne sçauroit sucer le lait après sa naissance, s'il ne l'avoit déja fait lorsqu'il étoit dans la matrice.*

Il y a des gens qui, fondés sur ce

(a) De carnibus, cap. III. Chart. Tom. V. p. 304.

qu'on trouve du lait dans les mammelles des nouveaux-nés, tant de l'un que de l'autre sexe, ont prétendu que le fœtus peut téter de ses propres mammelles, sur-tout pendant les derniers mois de la grossesse; il est certain que la situation de l'enfant, & la facilité avec laquelle l'épine du dos fléchit, ne répugnent pas à cette opinion. J'ai souvent vû des nouveaux-nés dont les mammelles étoient si dures & si tuméfiées, que j'ai été obligé d'y appliquer des fomentations & des emplâtres pour les résoudre. On observe aussi quelquefois sur ces parties un gonflement quelques jours après la naissance; gonflement que quelques-uns attribuent à la ligature du cordon ombilical. Ils ont cru que l'artère se trouvant comprimée, le sang est obligé de rétrograder par les artères épigastriques, qui s'anastomosent avec les mammaires; cela peut être. Un Médecin étoit fort surpris de voir un enfant saisi de frissons succédés de chaleur & de fiévre le deuxieme jour après sa naissance, avec un gonflement à la mammelle droite, d'où on faisoit couler quelques gouttelettes de lait par la pression; après bien des réflexions pour

tâcher de découvrir la cause de ce phénoméne, il sçut que la mere & l'enfant avoient eu une fiévre de lait à peu près dans le même tems; il apprit ensuite du pere & de la mere, qu'après que la mammelle droite se fut désenflée, peu à peu la gauche se tuméfia de même, & qu'il en découla quelques gouttes de lait (*a*).

Quant à la preuve sur laquelle se fonde *Hippocrate*, pour prouver que l'enfant ne sauroit téter après sa naissance, s'il ne s'y étoit accoutumé dans la matrice, elle n'est rien moins que convaincante: car il dit lui-même, comme je l'ai fait remarquer, §. 1; *Que la nature fait sans maître & sans apprentissage, tout ce qui est nécessaire.* Si l'on voit le jeune Veau frapper de la tête avant d'avoir des cornes; le Faon frapper du pied avant de l'avoir bien formé, on ne doit pas être surpris qu'un enfant qui vient de naître, puisse téter, quoiqu'il ne l'ait jamais fait dans le sein de sa mere.

(*a*) Institutiones Bonnon. Tom. I. pag. 151, 152.

§. 1341. *De cette ſeule cauſe viennent ſouvent les nauſées, les vomiſſemens, les tranchées, le hoquet, les convulſions & enſuite l'indigeſtion des alimens qu'on prend.*

Tant que cette mucoſité ténace ſéjourne dans l'eſtomac, ou adhére au goſier, la ſeule irritation qu'elle cauſe pourra produire des nauſées, & le vomiſſement; phénoménes qu'on obſerve ſi ſouvent dans les adultes, ne venir que de ce principe. Tout le monde ſait que le chatouillement du goſier par le moyen d'une plume, ſuffit pour exciter le moyen de vomir; la cauſe même la plus légére pourra donc produire le même effet dans les nouveaux-nés: ſi ces matières glutineuſes ſe trouvent dans l'œſophage, l'enfant aura le hoquet: ſi elles adhérent aux inteſtins, il reſſentira des tranchées, ſur-tout, lorſque venant à ſe corrompre par le contact de l'air, ces matières deviennent âcres, quoique communément, les tranchées ſoient excitées par le méconium trop long-tems retenu.

On voit par-là pourquoi *Hippocrate* (*a*) range le vomissement parmi les maladies particulières aux nouveaux-nés. Après avoir démontré §. 652, que le vomissement suppose un spasme dans les fibres musculaires du gosier, de l'œsophage, de l'estomac, des intestins, du diaphragme & des muscles abdominaux, on ne sera plus surpris, que les nausées trop violentes ou opiniâtres excitent des convulsions universelles dans le corps tendre & délicat des nouveaux-nés, dont le système nerveux est si irritable & sujet à des changemens si extraordinaires : c'est ce qu'*Hippocrate* (*b*) rend très-bien en parlant des nouveaux-nés. *Au lieu d'humeurs subtiles & bien élaborées, dont le fœtus se nourrissoit dans la matrice, il ne reçoit que des alimens grossiers, cruds & moins appropriés à la nature de l'homme.*

Tout le monde sait que dans les adultes, les alimens sont changés en humeurs, par l'action des vaisseaux &

(*a*) Aph. XXIV. Sect. III. Chart. T. IX. p. 119.

(*b*) De octimestri partu, Cap. 11. Charter T. V. p. 352.

des viscères. Tant que le fœtus est renfermé dans la matrice, il ne reçoit rien qui n'ait été élaboré dans le corps de sa mere, & qui ne soit, pour ainsi dire, entiérement ou presque animalisé. L'incision du cordon une fois faite, tout commerce cesse entre l'enfant & la mere, il doit prendre alors sa nourriture par la bouche, l'élaborer, & la digérer à ses dépens : de-là vient qu'*Hippocrate* ajoute (*a*) : *il doit s'ensuivre bien des maladies, & souvent même la mort. Nous voyons quelquefois que le changement de lieux & de nourriture produisent dans l'homme bien des maladies.*

Il n'y a personne qui ne voie qu'il faut nécessairement évacuer ces matières glutineuses ; sans cela l'enfant ne pourroit digérer les alimens. La phisiologie nous apprend qu'il suinte par les artères de tout le canal intestinal & de l'estomac, une humeur limpide qui humecte les matieres contenues dans ces organes, qui les dissoud, les rend propres à être changées en chile, & pompées par les vaisseaux lactés. Si les parois de ces viscères sont

(*a*) Ibidem.

enduites & comme vernissées de cette croute glutineuse, il ne pourra se faire ni dissipation par les artères, ni absorbation par les veines : la cavité des intestins se remplira d'alimens, qui seront à peine changés, & qui suivront leur pente naturelle : le ventre se gonflera, tandis que le reste du corps tombera dans l'amaigrissement faute de nourriture.

On sait aussi que le suc pancréatique, ainsi que l'une & l'autre bile, coulent naturellement dans le duodénum, si le conduit se trouve obstrué par ce gluten, au point de boucher le passage, ou de ne le permettre que difficilement; toutes les fonctions de ces viscères seront dérangées, & la bile qui sera mêlée avec le sang, produira un ictère. Il est bon de remarquer que le foie est fort gros dans les nouveaux-nés, & qu'on y trouve beaucoup de bile, qui s'accumule pendant le dernier mois de la grossesse, sans cependant qu'il s'en fasse aucune sécrétion; parce qu'avant que l'enfant ait respiré, le diaphragme restant dans l'inaction, il n'imprime aucune secousse au foie.

Voilà pourquoi les nouveaux-nés

ſont ſi ſujets à l'ictère ; mais on guérit preſque toujours aſſez vîte cette maladie: car auſſi-tôt que le conduit eſt débarraſſé de ce gluten, la jauniſſe ceſſe, & la bile en coulant dans les inteſtins, réſoud les mucoſités, atténue les matières ténaces, & par ſon âcreté naturelle provoque les ſelles. On peut voir à ce ſujet ce que nous avons dit §. 75, en parlant du traitement des maladies qui viennent du glutineux ſpontané.

§. 1342. *On y remédie facilement par un jeûne de dix ou douze heures, en prenant un mélange de vin & de miel, dont on réitere la doſe pendant ce tems d'abſtinence, en y ajoutant auſſi quelque léger purgatif irritant*

On vient aſſez facilement à bout d'évacuer ces glutinoſités accumulées dans les premières voies ; un jeûne de dix à douze heures ſuffit pour cela. Les viſcères ſont ſecoués par le mouvement de la reſpiration ; la bile qui eſt aſſez copieuſe dans les nouveaux-nés, coulant librement dans les in-

testins, dissoud ce gluten, & balaye la cavité de l'estomac & des boyaux. Le mouvement péristaltique étant augmenté par l'âcreté naturelle de la bile, pousse les matières en même tems que cette humeur les dissoud. Dans un homme vivant, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, les intestins n'ont pas une grande capacité ; mais leurs parois étant assez épaisses & se touchant presque, le mouvement péristaltique dont ils sont agités, détâche continuellement le gluten qui les enduit, & l'empêche de nuire en s'y accumulant. La seule abstinence de quelques heures nettoye si bien ces viscères, qu'elle les rend propres à recevoir, à retenir & à digérer les alimens, qui sont la nourriture ordinaire aux nouveaux-nés ; on hâte très-bien l'expulsion de ces viscosités, en faisant prendre souvent pendant ce tems d'abstinence, mais toujours à petite dose, un ou deux gros de miel, délayé dans du vin ou dans de l'eau : on y joint avec succès un purgatif légérement stimulant, tel que le sirop de *chicorée* avec la *rhûbarbe*, auquel on peut ajouter un peu de *savon de Venise*, qui est un fort bon remède pour atténuer les gluti-

nosités. L'usage de ce dernier est recommandé principalement quand l'habitude du corps devient ictérique, & lorsque des chifons de linge trempés dans l'urine de l'enfant sont teints en jaune : car alors nous sommes certains que ce gluten empêche le flux de la bile dans le duodénum ; il faut donc l'expulser le plutôt qu'il est possible. On trouve des formules de remédes convenables au même N°. de la *matière médicale.*

Moschion (a) veut qu'on donne aux nouveaux-nés du miel légérement cuit, ou qu'on leur fasse couler dans la bouche quelques gouttes d'oxicrat tiéde, *pour purger l'estomac & les intestins* : par ce moyen on les dispose à recevoir le lait.

Les Auteurs ne sont point d'accord sur la nourriture qu'on doit donner aux nouveaux-nés, aussi-tôt qu'on a débarrassé les premières voies. *Ætius* (b) veut aussi qu'on leur donne d'abord du miel écumé avec quelques gouttes d'oxicrat tiéde, & qu'ensuite la mere lui présente son sein, après avoir vuidé

(a) Spach. Gynæc. n°. 7. p. 71, 72.
(b) Lib. IV. cap. III. 67. versâ.

ſes mammelles de la partie la plus groſſière, & y avoir appliqué des fomentations avec de l'eau chaude : mais cet Auteur ajoute ce qui ſuit : *il eſt cependant avantageux que l'enfant s'abſtienne de téter ſa mere juſqu'au quatrieme jour. Paré* (*a*) veut que les lochies ſoient entiérement évacuées ; qui plus eſt, *Moſchion* (*b*) condamne abſolument le lait de la mere, & lui en préfére un étranger, s'imaginant que les fatigues qu'elle a eſſuyées dans ſes couches, & l'écoulement des lochies l'ont altéré, rendu épais & indigeſte.

Ce raiſonnement pourroit d'abord paroître ſpécieux ; mais dès que les Médecins ſont tant que de ne pas prendre la nature pour guide, ils ſe trompent preſque toujours.

Après quelques heures d'abſtinence l'enfant a beſoin de prendre de la nourriture : ſi on lui refuſe du lait, il faudra de toute néceſſité lui ſubſtituer un autre aliment. On eſt dans l'uſage de lui donner des bouillies préparées avec du lait ou du bouillon ; mais c'eſt une très-mauvaiſe méthode ; cette nour-

(*a*) Spach. Gynæc. p. 413.
(*b*) Ibid p. 7. nº. 73.

riture est totalement différente de celle qu'il a prise dans la matrice : quelques heures auparavant il vivoit des humeurs de la mere; dès qu'il est né, il trouve dans les mammelles une liqueur qui lui est analogue; liqueur qu'il désire & qu'il sait suçer, sans que personne le lui ait appris.

Un Médecin prudent tâche de procurer à la nouvelle accouchée un sommeil paisible, pour qu'elle puisse se refaire de toutes les fatigues qu'elle vient d'essuyer, & soit à l'abri de tout accident. Il ne faut pas non plus craindre les lochies, comme si elles portoient avec elles quelque qualité nuisible; nous nous sommes assez expliqués là-dessus au Chapitre précédent. Le premier lait qui sort a peu de consistance; il est délayé, ténu & différent de celui qui se ramasse dans les mammelles pendant la fiévre de lait; il purge doucement, & balaye les premieres voies. Le célèbre *Monro* (a) ne pouvoit s'empêcher d'admirer la sagesse du Créateur, en voyant qu'il a donné

(a) Essais & observ. de Médec. Tom. II. art. IX. p. 289.

aux nouveaux-nés un lait clair & séreux, légérement purgatif, propre à nettoyer les premieres voies, & qu'il lui en a substitué un autre plus épais & plus nourrissant trois ou quatre jours après.

J'ai toujours eu soin de faire téter aux enfans le lait de leurs meres, après qu'elles s'étoient refaites par un bon sommeil : j'ai toujours donné ce conseil aux autres, & je n'ai jamais eu lieu de m'en repentir. Le lait de vache éprouve les mêmes changemens après l'accouchement.

On voit que les enfans à qui la mere refuse son sein, ont plus de besoin que les autres d'un purgatif stimulant pour vuider les premieres voies, à moins qu'il n'arrive que la nourrice qu'on leur donne, vienne d'accoucher, ce qui est rare : c'est pour la même raison que dans le choix que je faisois des nourrices pour les petits Princes, je préférois toujours celles, dont le lait étoit clair & séreux, quoiqu'en général on le regarde de mauvaise qualité ; mais j'ai remarqué qu'il acquiert peu-à-peu de la consistance, & je ne crains rien d'un lait ainsi conditionné ; cependant si les forces de

l'enfant paroissoient en demander un plus épais, on pourroit lui donner une autre nourrice.

§. 1343. *Les épithemes légérement spiritueux & aromatiques sont souvent très-utiles pour balayer cet amas de pituite muqueuse.*

On couvre ordinairement tout le ventre d'épithémes aromatiques, mais pris parmi les plus doux, crainte de trop irriter la peau, qui est déjà fort rouge & comme érisipélateuse : ils sont principalement indiqués, lorsque les enfans sont foibles, & que le mouvement des humeurs est fort rallenti : on peut à l'aide de ces irritans, espérer de reveiller les forces de l'estomac & des intestins, & de procurer par ce moyen l'évacuation de la saburre glutineuse. On trouve au même N°. de la *matière médicale*, des formules de ces épithémes, qui peuvent servir de modele pour en faire d'autres. Il y en a certains qui, dans la même vue, emploient des emplâtres légérement aromatiques, par exemple, le *cerat stomachique* de *Galien* & autres

de ce genre : cependant ceux que nous avons détaillé §. précédent, passent pour plus efficaces.

§. 1344. *Les enfans ont ordinairement à souffrir beaucoup du méconium, lorsqu'il n'est pas assez tôt évacué ; ce qui vient de la foiblesse du fœtus, de la dureté des matières, ou de la sécheresse des voies.*

Dans un fœtus à terme, & qui est sur le point de naître, tout le canal des gros intestins, jusqu'à la fin du rectum, est rempli d'une matière semblable à de la lie noire, ou d'un noir tirant sur le verd, ténace, visqueuse, ayant un certain luisant, & comme elle ressemble par sa couleur au suc épaissi du pavôt, connu dans les boutiques sous le nom d'*opium* ; les anciens Médecins Grecs l'ont appellé *méconium*, mot qu'on rend en latin par *papaverculum*. Cette lie accumulée dans les intestins du fœtus, y produit des irritations, un malaise & des ténesmes ; ce qui fait que l'enfant en s'agittant vers le terme de l'accou-

chement, fait naître les douleurs ou les augmente. Aussi-tôt qu'il a respiré, il se débarrasse de cette matière noire, non pas tout-à-la fois, mais pour l'ordinaire en assez grande quantité.

Comme le fœtus avale sa propre salive, & que le mucus après s'être séparé dans la bouche, l'œsophage & l'estomac, se ramasse dans les intestins, qui en sont aussi enduits; que d'ailleurs, il se fait aussi une sécrétion de bile & d'autres humeurs, l'amas successif de toutes ces matières doit de toute nécessité former des excrémens: si d'une autre part le fœtus reçoit par la bouche la liqueur de l'amnios, ce que quelques-uns regardent comme assez probable (*a*), tout cela est en état d'augmenter la quantité du méconium; il n'y en a ordinairement que tout autant que peuvent en contenir les gros intestins; rarement en trouve-t-on dans les grêles. Il faut pour la santé du nouveau-né, que cette lie noire qui s'est ramassée pendant la grossesse, soit évacuée; l'enfant en rend souvent une partie par le fondement, aussi-tôt qu'il

(*a*) Voyez les instit. méd. de Boerhaave, §. 662, 663.

eſt né ; mais s'il ſe trouve foible & languiſſant, il s'en débarraſſe plus tard. Si le méconium eſt trop épais, l'enfant ne peut encore s'en débarraſſer qu'avec peine ; cependant ce cas eſt aſſez rare : cet excrément péche plutôt par trop de viſcoſité, ce qui le fait adhérer fortement aux parois des inteſtins. En effet, il eſt quelquefois ſi ténace, que ce n'eſt pas ſans difficulté qu'on peut le détacher des cuiſſes & des feſſes ; les taches qu'il fait ſur les draps, ne s'effacent qu'avec peine.

S'il y a beaucoup de méconium dans les inteſtins, il faut plus de tems pour qu'il puiſſe s'évacuer : car, comme je l'ai déjà dit, l'expulſion ne s'en fait pas tout-à-la fois.

Tout le monde ſait que la cavité des inteſtins, ſur-tout des gros, eſt naturellement humectée & lubréfiée par une mucoſité copieuſe, qui ſert à faciliter l'éjection des matières : on obſerve qu'il y a d'autant plus de glandes & de mucus dans ce canal, qu'il eſt plus près de ſe terminer ; & ſi l'on trouve une ſi grande quantité de graiſſe vers l'anus, c'eſt que par-là les parties voiſines étant lubréfiées, ſe prêtent plus facilement à l'impulſion de ces matières, qui diſtendent le rectum. Lorſque ce

mucus ou cette graiſſe viennent à manquer, le ventre eſt conſtamment reſſerré; mais rarement on obſerve cette ſécheresſe dans les nouveaux-nés, dont le corps eſt tendre, humide & rempli d'humeurs.

§. 1345. *C'eſt pourquoi cette matière par ſon ſéjour & par le contact de l'air qui la ſeche, devient âcre, putride; il s'en exhale des vapeurs, qui cauſent des tranchées violentes, des convulſions, des nauſées, des vomiſſemens, des hoquets, des toux, des éternuemens, des cris, des pleurs, des inſomnies, des frayeurs, des fievres, la conſomption & la mort.*

Perſonne ne doute que le méconium étant un excrément inutile au corps, & ne faiſant que le ſurcharger, ne doive être évacué; la nature fait effort pour s'en débarraſſer d'elle-même, d'abord que l'enfant eſt né, pourvû qu'il n'y ait pas d'obſtacle.

Tant que le fœtus eſt renfermé dans

la matrice, l'air ne peut pénétrer ni dans ſon eſtomac, ni dans ſes inteſtins. Nous avons déjà fait remarquer pluſieurs fois que les humeurs extravaſées dans les différentes parties du corps, peuvent y reſter des mois entiers ſans s'altérer ; mais à peine ſont-elles expoſées à libre l'air, qu'elles ſe corrompent auſſi-tôt, & répandent par tout une odeur déteſtable : nous l'avons prouvé par pluſieurs exemples dans l'article de l'hydropiſie. On doit craindre la même choſe du méconium, lorſqu'il eſt retenu trop long-tems. J'ai obſervé quelquefois que lorſque l'enfant le rendoit d'abord qu'il eſt né, il n'avoit aucune mauvaiſe odeur ; & qu'au contraire, s'il reſtoit pendant quelques heures ſur les draps, il s'en exhaloit une odeur aigre, quelquefois même putride, ſuivant qu'il penchoit vers tel ou tel caractère. En effet, tout ce qui peut s'être ramaſſé de l'une & l'autre bile, de ſuc gaſtrique, pancréatique, &c. dans les inteſtins du fœtus étant un produit animal, doit tourner plutôt vers la putréfaction. Nous avons dit ci-devant, qu'il eſt très-probable que le fœtus reçoive déjà quelque peu de lait dans les derniers mois de la groſ-

ſeſſe : or on ſait que le lait abandonné à lui-même tourne vers l'aigre ; & que cependant ſa partie conſtitutive, c'eſt-à-dire, le fromage rancit, s'il ſe trouve gras, ſinon qu'il ſuit ſa nature animale ; il devient pliant comme de la corne lorſqu'on l'approche trop près du feu, & répand, ſi on vient à le brûler, la même puanteur que la corne & les ongles des animaux.

Nous avons prouvé à l'article des rots & des vents, §§. 646, 647, que les humeurs putreſcibles & fermenteſcibles leur fourniſſent matière. Si l'air, en ſe dégageant de ces humeurs, diſtend l'eſtomac & les inteſtins, & s'y promene librement, il s'échappe ou par des rots ou par des vents ; mais ſi en même tems il ſe trouve quelque choſe d'âcre & d'irritant, qui en reſſerrant ſpaſmodiquement les fibres de ces viſcères, empêche la matière flatulente de s'échapper ; alors les membranes ſont tendues & tiraillées ; de-là viennent des douleurs & des anxiétés inſupportables, qui diſparoiſſent auſſi-tôt que le malade rend des vents, & qui reprennent enſuite, ſi on n'en détruit pas la cauſe ; mais

lorſque l'inflammation & la fiévre ſe mettent de la partie, il n'y a pas d'homme robuſte qui ne reſſente des douleurs énormes, auxquelles il lui eſt ſouvent impoſſible de ſurvivre.

On voit donc la raiſon pour laquelle l'évacuation du méconium ſupprimée, produit des tranchées & des anxiétes que ces petits infortunés témoignent par des agitations continuelles & par des pleurs, quoiqu'à proprement parler, ils n'en répandent preſque jamais avant la fin du premier mois ; auſſi crient-ils plu-tôt qu'ils ne pleurent.

Mais ſi, comme il a été dit §. 1341, le ſeul gluten qui ſe trouve ramaſſé dans les premieres voies, peut en les irritans donner lieu à tant de maux, combien plus doit-on les craindre ces maux, de la ténacité du méconium, lorſqu'il eſt retenu trop long tems, & que le contact de l'air lui a fait contracter un dégré d'acrimonie qui irrite les endroits auxquels il adhére.

Lorſque tout eſt dans l'ordre, le ſommeil eſt preſque continuel dans les nouveaux-nés ; mais s'ils ſouffrent, ils ſont travaillés par des inſomnies : ſi après avoir lâché des vents, les dou-

leurs cessent, ils s'endorment sur le champ; si elles se font sentir de nouveau, ils s'éveillent comme en sursaut, tombent dans des convulsions universelles, qui souvent se terminent par une mort très-prompte: s'ils échappent à ce danger, ils tombent aussi-tôt dans l'amaigrissement, à moins que le méconium ne soit évacué : car j'en ai vu qui, ayant beaucoup d'embonpoint en naissant, devenoient dans trois jours d'une maigreur extrême ; cela n'est point surprenant : renfermés dans la matrice, il ne leur manquoit jamais de nourriture ; mais après leur naissance au contraire les nausées & le vomissement les empêchent de prendre aucun aliment, ou s'ils en prennent, ils ne les digerent pas ; ces alimens tendent alors à la putréfaction, & ne font qu'augmenter la saburre qui est dans les premieres voies. Le sommeil, si nécessaire dans cet âge tendre, & qui doit être presque continuel, est absolument interrompu, ou sans cesse troublé par les douleurs qui épuisent les forces, & précipitent la mort. L'observation journaliere fait voir que la plûpart des enfans périssent par cette seule cause,

lorſqu'à peine ils ont commencé de vivre.

Parmi les maladies particulières aux nouveaux-nés, *Hippocrate* range *les vomiſſemens*, *les toux*, *les veilles & les frayeurs*. Nous ſavons encore par une obſervation ſinguliere rapportée par *Albinus*, que la ſeule irritation des gros inteſtins peut occaſionner la toux. Un Soldat fut bleſſé au colon ; mais la plaie guérit, de façon que, lorſque la cicatrice ſe forma, les bords de l'inteſtin & de la plaie ſe prirent enſemble & on pouvoit voir non-ſeulement la ſurface interne de l'inteſtin, mais elle ſe renverſoit quelquefois ſur elle-même & prééminoit en dehors : ſi l'air froid la gagnoit, le malade touſſoit ſur le champ, & ne diſcontinuoit, que lorſque l'inteſtin avoit repris de nouveau ſa chaleur.

§. 1346. *On excite les forces expulſives par un purgatif légérement irritant, par un léger ſuppoſitoire, & par un cordial très-doux.*

On connoît que les forces expulſi-

ves manquent, lorſque l'enfant ne fait aucun effort pour aller à la ſelle, ou qu'il n'en fait que de foibles. Il eſt évident qu'il faut recourir alors à un purgatif légérement irritant: la *rhubarbe* & toutes ſes différentes préparations ſuffiſent; le corps tendre & délicat du nouveau-né n'en ſauroit admettre de plus forts, ſans courir le riſque de tomber dans les convulſions. Le *ſirop de chicorée, composé avec la rhubarbe; le ſirop de roſes ſolutif ſimple; la manne, la pulpe de caſſe*, ſont les plus uſités dans ces cas. On trouve pluſieurs formules de cette eſpéce au même N°. de la *matière médicale.*

On employe dans la même vue des ſuppoſitoires, qui, ſoit par leur maſſe ſeule, ſoit par les légers ſtimulans qu'on y mêle, irritent l'anus, excitent des téneſmes, provoquent les ſelles, & par conſequent facilitent l'évacuation du méconium. Un morceau de ſuif de chandelle figuré en boule ou en carré, agit ſeulement par ſa maſſe: des petites boules ſucrées, qu'on prépare avec les ſemences de fenouil enduites d'une couche de ſucre, ont outre la maſſe, une propriété légérement ſtimulante,

duë au ſucre qui ſe fond; cette propriété eſt un peu plus forte dans les ſuppoſitoires qui ſe font avec le miel cuit, ou le ſavon de Veniſe. On peut conſulter à ce ſujet la *matière médicale*, au même N°.

Quelle que ſoit la matière avec laquelle on prépare les ſuppoſitoires, on a ſoin de les oindre d'huile, pour pouvoir plus facilement les introduire dans le fondement, où on les laiſſe juſqu'à ce qu'ils ſoient expulſés avec les excrémens, ce qui pour l'ordinaire ſe fait aſſez vîte; s'ils y reſtent plus long-tems, ils ſe fondent peu-à-peu, & s'ils ont quelque choſe de ſtimulant, ils excitent alors l'envie d'aller à la ſelle, quand même la maſſe ſeule ſeroit inſuffiſante pour cela.

On recommande auſſi les cordiaux légers, ſi l'enfant ſe trouve foible, afin de réveiller le ton de l'eſtomac & des inteſtins: les formules de ces cordiaux ſe trouvent dans la *matière médicale*.

On connoît que tout le méconium eſt évacué, lorſque les excrémens changent de couleur, lorſqu'ils deviennent jaunes ou d'un blanc tirant ſur le jaune, & ſi laiſſés pendant quelques heures ſur les draps, ils deviennent ſou-

vent verdâtres, quelquefois aussi ils paroissent bilieux. *Monro* (*a*) remarque très-bien que dans les nouveaux-nés, la vésicule du fiel est remplie pour l'ordinaire d'une bile verte, qui a beaucoup d'âcreté; ce qui vient de ce que le défaut de respiration, & le gluten qui tapissoit les intestins, ne lui ont pas permis d'y couler librement, voilà pourquoi les tranchées persistent encore après l'évacuation du méconium; ce mal est alors occasionné par le flux considérable de la bile dans les intestins, son expulsion ramene le calme. On insiste sur l'usage des mêmes remédes, jusqu'à ce que les excrémens paroissent jaunes, mols, & soient entiérement expulsés sans douleur. Il vaut mieux que le ventre soit libre que resserré chez les enfans; c'est aussi l'avis d'*Hippocrate* (*b*), qui dit: *les enfans qui vont abondamment à la selle, & qui digérent bien, sont ceux qui jouissent de la meilleure santé.*

(*a*) Essais & observ. de médec. Tom II. art. XI. §. 14. p. 303.

(*b*) De dentitione, n°. 4. Chart. T. VII. p. 871.

§. 1347. *On corrige la dureté de la matière, en faisant boire du petit lait récent, dans lequel on délaye un peu de miel, en donnant un codial léger avec du petit lait savonneux ou miellé.*

Il est rare que le méconium se durcisse ; il arrive plus souvent que la ténacité qu'il acquiert, en rend l'expulsion difficile ; cependant, s'il étoit retenu trop long-tems, il pourroit durcir ; mais on a bien plus à craindre encore de l'âcreté qu'il acquiert presque aussi-tôt, ainsi qu'il a été dit au paragraphe 1345.

Le premier lait de la mere, dont nous avons prouvé l'utilité, préviendra cet accident, en même tems que par sa vertu delayante, il diminuera la ténacité du méconium. Si la mere n'allaite pas elle-même son enfant, communément on fait prendre à ce dernier un peu de petit lait, édulcoré avec du miel ; (voyez la *matière médicale* au même N°.) : les enfans le prennent assez volontiers. Les lave-

mens de petit lait, auxquels on ajoute un peu de miel & de ſavon de Veniſe, ſont auſſi très-utiles, en ce qu'ils chaſſent le méconium des gros inteſtins. Il ſuffira d'en injecter une once ou une once & demie, mais bien doucement, pour ne pas bleſſer la délicateſſe de ces viſcères; car il vaut mieux y revenir, s'il le faut, que d'en injecter trop à la fois.

§. 1348. *On lubréfie les inteſtins en faiſant prendre de l'huile de lin, d'olives, d'amandes douces, &c. en donnant des lavemens, & en faiſant des linimens ſemblables.*

Toutes les huiles exprimées lubréfient les boyaux, corrigent la ſécheresſe de leur parois & détruiſent toute eſpéce d'âcrimonie; voilà pourquoi dans le cas de poiſon âcre, on vante toujours les huiles récentes, ſoit végétales, ſoit animales : ces huiles ſont auſſi indiquées, lorſque les tranchées viennent de l'âcreté du méconium; (voyez le §. 1345). Il faut néanmoins prendre garde de les preſcrire à trop grande

dose, ou de trop insister sur leur usage: car elles affoiblissent le ton des solides (§. 35), & si elles séjournent long-tems dans l'estomac & les intestins, elles rancissent, deviennent extrêmement âcres. On voit même que les personnes saines & robustes, qui, à leur dîné ont mangé abondamment des choses grasses, ont sur le soir des rapports huileux; mais d'une âcreté à exciter dans l'œsophage & dans la gorge une sensation brûlante, & capable de suffoquer. Voilà pourquoi le même N°. de la *matière médicale* ne prescrit les huiles qu'à petite dose, & mêlées avec du sirop, afin que le sucre, par sa qualité savonneuse, les rende miscibles avec nos humeurs aqueuses, & les empêche d'adhérer trop long-tems à la surface des intestins: c'est dans cette vue qu'on délaye avec l'huile *un jaune d'œuf & du miel mercurial* dans les clystères qu'on donne aux nouveaux-nés. On fait remarquer en même tems, qu'il faut faire usage de ce clystère une fois par jour, *jusqu'à ce que les voies soient suffisamment lubréfiées*, il convient ensuite de s'en abstenir.

On recommande aussi l'application

des onguens émolliens sur l'abdomen, quoiqu'il ne lubréfient pas si directement les intestins.

M. *Tissot* (*a*) a observé que les huiles exprimées calmoient assez vîte les tranchées dans les nouveaux nés; mais qu'elles revenoient plus fort que jamais, si on continuoit d'en donner. Il en a guéri quelques-uns, sans donner aucun remède; cet Auteur proscrit l'usage de l'huile *.

§. 1349 *Par cette méthode & par ces médicamens, on vient à bout de dissiper heureusement ces symptômes funestes, qui reconnoissent tous une seule cause* (1345).

Les enfans qui viennent de naître, ont les premieres voies remplies de

(*a*) Avis au peuple sur sa santé, chap. XXVII. p. 381.

* L'usage de l'huile continué trop longtems, devient nuisible en engorgeant les orifices des veines lactées, en énervant les sucs gastriques, & en relâchant considérablement les fibres des intestins; ajoutez à cela, que par son trop long séjour dans le

matières muqueuſes, leſquelles, comme nous l'avons dit, donnent lieu à beaucoup d'incommodités. Les gros inteſtins ſont farcis de méconium fort ténace, qui, lorſqu'il y ſéjourne trop, incommode par ſon poids, & irrite par ſon âcreté; en en procurant l'évacuation, on nettoye l'eſtomac & les inteſtins, dès lors ces viſcères deviennent capables de recevoir, de retenir les alimens, & de leur faire éprouver les changemens néceſſaires à la nutrition & à l'accroiſſement du nouveau-né: on voit par là, que cette méthode & ces médicamens ſuffiſent pour remédier aux ſymptômes énoncés.

§. 1350. *Les anti-acides, & parmi le nombre les abſorbans ſurtout ſont indiqués ici ou jamais.*

Comme la nourriture des nouveaux-nés conſiſte dans le lait pris à la mammelle, ou dans des bouillies préparées

corps l'huile devient rance, acquiert de l'acrimonie, & augmente par-là les tranchées & les coliques qu'on ſe propoſe de combattre dans les nouveaux-nés.

avec les farineux & le pain, & que toutes ces ſubſtances tournent vers l'aigre ; on voit facilement pourquoi les anti-acides ſont indiqués dans ces cas, & la raiſon pour laquelle on préfére les abſorbans : car outre qu'ils n'ont aucune eſpéce d'âcreté, ils poſſédent encore l'avantage d'abſorber efficacement les acides. *Voyez* ce qui a été dit §. *66*, où il eſt queſtion des maladies ſpontanées, qui naiſſent de l'humeur acide.

§. 1351. *On doit rarement ſe ſervir des opiats, & toujours avec beaucoup de circonſpection.*

Il y a des endroits où le peuple eſt dans la mauvaiſe habitude de donner des opiats aux enfans, lorſqu'ils témoignent par leurs cris qu'ils ſont en ſouffrance. Il eſt vrai que par ce moyen on vient à bout d'aſſoupir la ſenſation de douleur ; mais la cauſe en perſiſte toujours, & l'enfant qui eſt ſi délicat, peut fort bien à la fin y ſuccomber. Si l'âcreté du méconium retenu, agace les inteſtins, il faudra, comme il a été dit, en procurer l'évacuation : ſi le

mal vient d'une âcrimonie acide, on pourra la corriger avec ſuccès ; mais comme la liberté du ventre eſt utile dans ce premier tems de la vie, afin que le méconium & la bile ramaſſés pendant la groſſeſſe, & quelquefois devenus âcres, puiſſent être évacués. Les opiats ſont nuiſibles en ce qu'ils reſſerrent ordinairement le ventre : il ſuit de-là que ces remédes ne conviennent nullement, ou bien ſi les pleurs continuelles de l'enfant exigent abſolument quelque anodyn, il ne faudra employer que les plus doux ; par exemple, le ſirop de fleurs de *coquelicot*, le ſirop de *diacode* & autres de ce genre, qui ſe trouvent dans toutes les boutiques : on pourra les donner délayés dans beaucoup d'eau, à petites doſes, & à pluſieurs repriſes, juſqu'à ce qu'on obtienne le calme ; les anodyns trop puiſſans ſont toujours nuiſibles. Les nourrices mercenaires, & les gardes ont coutume d'en faire prendre en cachette aux enfans ; mais comme ces remédes ne produiſent d'abord aucun effet, ſi on n'en augmente la doſe, elles leur en donnent quelquefois une extrêmement forte, & mettent ainſi ces petits infortunés dans

le cas de ne pouvoir plus s'en passer à l'avenir; aussi en ai-je vu devenir stupides & hébétés jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans; cependant ces accidens se sont dissipés insensiblement avec l'âge.

§. 1352. *Il faut encore éviter tous les remédes trop atténuans, les stimulans, les volatils.*

Le fœtus s'est nourri dans la matrice des humeurs de la mere, & si comme nous l'avons déjà dit, la mere a fait usage de boissons & d'alimens trop âcres & trop échauffans, l'enfant en souffre. Après la naissance, la nature lui destine le lait pour sa nourriture; ses organes tendres & délicats ne peuvent souffrir rien d'âcre ni d'irritant; aussi les Médecins prudens ne les employent-ils pas dans les maladies des nouveaux-nés. Quelle faute grossiere ne font donc point les bonnes femmes, lorsque pour procurer le sommeil aux enfans, elles leur font prendre bon gré malgré, des opiats échauffans, tels que la *thériaque*, le *mithridat* & autres aromatiques semblables? Il y a une composition qui est

fort à la mode dans certains païs: c'eſt *l'électuaire de Nicolaï*, qui à raiſon de l'effet qu'il produit, eſt connu dans les boutiques ſous le nom de *Requies puerorum*. Outre la quantité conſidérable d'opium, cet électuaire contient encore de la *noix muſcade*, *de la canelle*, *du gingembre*. J'ai même vû qu'on faiſoit prendre aux enfans du *philonium romanum*, qui eſt un électuaire des plus chauds, & qui outre la forte doſe d'opium contient encore *du poivre*, & la racine brûlante de pyrèthre: cette compoſition eſt ſi échauffante, que peu s'en faut qu'elle n'enflamme la bouche lorſqu'on l'avale.

Sylvius, qui faiſoit venir preſque toutes les maladies de l'acide, n'eut pas plutôt fait connoître ſon ſel volatil huileux, que ce médicament fut preſque regardé comme une panacée; d'ailleurs, comme il eſt très-ordinaire que les enfans aient des acides dans les premieres voies, & que c'eſt-là l'époque de bien des maux pour eux, on ne manqua pas de leur donner ce remede âcre, qui eſt compoſé de ſel alkali volatil & des huiles aromatiques les plus chaudes. Mais ſi l'odeur ſeule de ce remede eſt capable de faire tomber

dans des convulsions presque universelles un homme sain & robuste, que ne doit on pas craindre de cet aromate donné intérieurement, & rendu plus actif par la chaleur du corps tendre & délicat de l'enfant. Il est vrai qu'il détruit l'acide, & que se combinant avec lui, il forme un sel neutre modéré; mais avant de subir cette métamorphose, il nuit par sa grande âcreté.

Voilà pourquoi les Médecins prudens aiment mieux les absorbans, lorsqu'il s'agit de détruire l'acide dans les enfans, & les préfèrent même aux alkalis fixes, quoique moins stimulans que les premiers: car tous ces sels, soit qu'ils ne trouvent pas d'acide, soit avant de se combiner avec le dernier sel, peuvent nuire par leur âcreté. Les absorbans, au contraire, sont des remédes doux, & n'ont aucune espece d'acrimonie.

§. 1353. *On remédie aisément à chaque mal en particulier (1345) quand on connoît l'histoire des causes & de la guérison de toutes les maladies décrites jusqu'ici.*

On remédie assez heureusement à tous les maux énoncés paragraphe 1355, en en détruisant la cause, c'est-à dire, en procurant l'évacuation du méconium, & en débarrassant l'estomac & les intestins des matieres glutineuses & tenaces. Il peut néanmoins arriver que le méconium devenu âcre par son séjour, ait agacé les intestins, & que les mauvais effets persistent après qu'il a été évacué ; il peut aussi se faire que les intestins s'enflamment, que l'estomac soit irrité par un vomissement opiniâtre, au point que les nausées continuent encore : dans ce cas, il faut employer le traitement capable de remédier à ces symptômes, tel que nous l'avons proposé en parlant de ces maladies, ne perdant jamais de vue l'âge tendre de l'enfant, qui exige les remédes les plus doux.

On voit aussi par-là, combien il est essentiel d'éviter tout ce qui peut trop vivement & trop subitement affecter les sens des nouveaux-nés : c'est pour cette raison que *Moschion* (a) conseille très-prudemment de les faire coucher *dans un endroit médiocrement chaud*,

(a) Spach. gynæc. p. 7. n°. 69.

qui ne ſoit pas trop éclairé, ni empreint d'aucune odeur. On imite par-là la prévoyance de la nature, qui a placé dans la prunelle des nouveaux nés une petite membrane, deſtinée à la fermer (*a*), & à écarter la trop grande lumière, qui pourroit la bleſſer : la même précaution eſt priſe pour l'organe de l'ouie, une membrane en défend l'entrée, le canal auditif eſt très-court d'abord, & s'allonge inſenſiblement dans la ſuite. On fait donc très-mal à la Cour, d'expoſer les petits Princes nouveaux-nés dans des appartemens fort éclairés, & de faire tirer le canon dans le voiſinage, &c. S'il ne m'a pas été poſſible de détruire entiérement cet uſage, du moins l'ai-je modifié, de façon qu'il eſt à peine nuiſible.

On ne ſauroit avoir aſſez de ménagement pour ces corps tendres, délicats, dont les os ſont preſque auſſi fléxibles que de la cire, pour éviter des difformités, qu'il eſt enſuite difficile de corriger : cependant on les confie ordinairement à des femmelettes, qui les emmaillotent & les ſerrent

(*a*) Albin. annot. Academ. Lib. I. p. 33.

à leur gré, méprisant insolemment les bons avis des Médecins & des Chirurgiens, & rendant ainsi ces petits infortunés, sujets à mille incommodités.

Moschion (*a*) recommande très-à-propos, de faire ensorte que leur couche soit médiocrement molle, mais sans l'être trop : car il craignoit que si le corps s'enfonçoit trop dans le lit, l'épine du dos ou le cou ne prissent quelque mauvaise tournure.

Retenu dans la matrice, le fœtus nageoit librement dans la liqueur de l'amnios, avec la facilité de remuer ses membres ; à peine est-il né, qu'on le serre avec le maillot, au point de le rendre immobile. Je ne dis pas qu'on fasse mal de l'envelopper dans des langes ; mais toujours faut-il le faire bien légèrement, & seulement pour avoir plus de facilité pour le transporter d'un lieu à un autre, & l'approcher de la mammelle. Quant au tems que doit durer l'usage du maillot, *Moschion* (*b*)

(*a*) Dans l'endroit déjà cité.

(*b*) Spach. gynæc. p. 10. n°. 107. 108. & Harmon. gynæc. part. I. cap. XXI. p. 17.

dit que quelques-uns l'étendent à quarante jours, d'autres à soixante; mais que pour lui, il croit le maillot avantageux jusqu'à ce que le corps ait acquis assez de fermeté; ce qui arrive plus tôt ou plus tard, selon que l'enfant est plus ou moins robuste.

Le principal & même l'unique usage du maillot est de mettre le corps de l'enfant à l'abri de l'air froid, d'éviter de le blesser en le maniant, & d'empêcher que les parties ne se froissent les unes contre les autres, c'est pour cette raison qu'on enveloppe ses membres dans des linges mollets; mais on est dans la très mauvaise habitude de les leur faire tenir allongés, & de les serrer au point de les rendre immobiles, & d'obliger ainsi ces petits infortunés à garder une situation que des personnes saines & robustes ne sauroient soutenir *.

(*) Dans cet état, dit Monsieur de *Buffon*, ils se trouvent mouillés, & souvent réfroidis par leurs excrémens dont l'âcreté offense leur peau fine & délicate, & par conséquent très-sensible. Ils n'ont dans leur foiblesse que l'expression des gémissemens, pour demander du soulagement. Si les nourrices mercénaires sont assez cruelles pour

Nous avons dit, en parlant de la façon de ſe tenir couché dans les maladies, que la ſituation la meilleure, eſt celle que gardent conſtamment pendant le ſommeil, les perſonnes en ſanté; c'eſt à dire, celle où les membres ne ſont jamais entiérement tendus, mais fléchis à demi ; ce qui vient de ce que le mouvement volontaire étant interrompu pendant le ſommeil, les muſcles fléchiſſeurs prévalent ſur les extenſeurs, & fléchiſſent légérement les articulations. C'eſt cette ſituation que les gardes ignorantes s'efforcent d'empêcher, en allongeant les bras des nouveaux-nés, les aſſujettiſſant avec des bandes, les couchant tout le long du corps, & les tirant en arrière : elles en font de même pour les extrémités inférieures, en empêchant l'inflection des genoux : le petit malheureux

n'en être pas touchées, alors ces petits infortunés entrent dans une ſorte de déſeſpoir ; ils font tous les efforts dont ils ſont capables ; ils pouſſent des cris qui durent autant que leurs forces : enfin, ces excés leur cauſent des maladies, ou au moins, les mettent dans un état de fatigue & d'abattement qui dérange leur tempérament, & qui peut même influer ſur leur caractère.

ainsi garroté n'a pas plus d'action qu'une momie ; c'est dans cet état que ces matrones ignorantes le font voir à la mere & aux assistans, & s'en font gloire comme d'une belle action.

Les femmes sont surprises de voir l'enfant crier, lorsqu'il est ainsi serré dans le maillot, & se taire aussi-tôt qu'on dégage ses liens, & qu'il a la liberté de mouvoir ses petits membres ; mais ce fait, quelque convaincant qu'il soit, ne m'a servi de rien pour persuader aux nourrices de laisser plus de liberté aux enfans dans leur maillot. Je n'ai jamais manqué de me trouver deux fois par jour auprès des petits Princes, lorsqu'on les emmaillotoit, pendant les six premiers jours après leur naissance, & pour peu que je visse qu'ils avoient de la peine à fléchir leurs membres, je faisois sur le champ lever tout l'appareil malgré les murmures des femmelettes, qui n'écoutent absolument que la voix de l'authorité. J'ai tâché de faire connoître aux sage-femmes, qui sont les premieres à emmailloter les nouveaux-nés, le danger qu'il y a de trop les serrer, & peu à peu je suis venu à bout d'ouvrir les yeux à plusieurs d'entre elles.

On n'a jamais rien à craindre des langes modérément ſerrés : on ſait que le fœtus flotte librement dans la matrice, qu'il a la facilité de remuer ſes membres, de donner des coups de pied. Il y a des nations entieres, qui ne font jamais uſage du maillot, elles ſe contentent de couvrir leurs enfans, pour les défendre des injures de l'air ; cependant les Européens ne peuvent ſe laſſer d'admirer la vigueur & l'agilité de ces peuples, & rarement remarque-t-on chez eux quelque vice de conformation (*a*).

Il faut ſur-tout faire enſorte que la tête ne ſoit pas trop ſerrée ; car il n'y a rien de plus dangéreux. Le conſeil que donne *Spachius* (*b*), *de les couvrir ſimplement avec des linges ou des flanelles propres*, eſt très-ſalutaire. Dans le Chapitre où cet Auteur traite de la façon d'emmailloter le reſte du corps, il ne fait mention d'aucune ligature ſur la tête, & avec raiſon ; puiſque les os du crâne ſont ſi tendres & ſi

(*a*) Hiſtoire naturelle, générale & particulière, avec la deſcription du Cabinet du Roi, T. II. p. 457.

(*b*) Spach. Hammon. gynæc. part. I. cap. XXI. p. 17.

foiblement unis par l'intermède d'une membrane, que la plus légére pression extérieure peut les faire glisser les uns sur les autres, diminuer la capacité du crâne, & comprimer le cerveau; un simple bonnet appliqué mollement sur la tête, suffira Ordinairement on remarque quelque vice de conformation sur le crâne de ceux qui sont imbecilles de naissance.

Les bandages du maillot trop serrés nuisent encore, en ce qu'ils empêchent la poitrine de se dilater suffisamment dans le mouvement de la respiration, & qu'ils poussent en dedans les dernieres fausses-côtes; ce qui est la source d'une infinité de maux. La même cause qui comprime les viscères abdominaux, fait aussi que l'estomac ne pourra recevoir ni retenir la quantité de lait nécessaire : l'enfant sera donc obligé de regorger & de le vomir; c'est ce qu'a très-bien remarqué *Mauriceau* (a).

Comme le fœtus est suspendu dans la matrice par le moyen du cordon ombilical, & que son petit corps est

(a) Traité des malad. des femmes, Tom I. Liv. III. chap. XXXVII. p. 506.

facilement agité par les différens mouvemens que fait sa mere, on a pensé avec raison, que les nouveaux-nés devoient se plaire à une sorte de mouvement oscillatoire, & c'est pour leur procurer ce léger exercice, & les fortifier de plus en plus, qu'on les a couchés dans des berceaux : on voit tous les jours, qu'au moyen de cette douce agitation, on vient à bout d'appaiser les enfans les plus inquiets, & de leur procurer le sommeil ; mais il faut que cette agitation soit bien légere & égale; c'est ce qui a fait dire à *Moschion* (a), *qu'il faut que le berceau soit suspendu, ou que les pieds & les côtés en soient construits, de façon qu'ils puissent être mus très-aisément.* Les berceaux suspendus sont préférables à tous, en ce qu'avec moins de force, on peut les agiter également & sans bruit, & que le mouvement une fois imprimé, diminue insensiblement & finit sans causer aucune secousse.

§. 1354. *Les enfans ont beaucoup à souffrir du lait même, lors-*

(a) Spach. gynæc. p. 9. n°. 504.

qu'on leur en donne trop tôt, ou qu'en se coagulant fortement il forme une masse pésante & âcre.

Lorsqu'après que l'enfant est né, on coupe le cordon ombilical, on détruit tout commerce entre lui & sa mere ; mais après quelques heures d'abstinence, pour mieux débarrasser ses premieres voies, il a besoin, ainsi que nous l'avons dit, de prendre de la nourriture. La nature prévoyante lui a préparé dans le sein de sa mere, un lait clair, séreux & déterfif, & c'est l'aliment qui lui convient le plus alors. Il n'y a donc rien de plus avantageux, ni de plus conforme aux vues de la nature, que de faire téter à l'enfant le lait de sa mere : c'est elle, en effet, qui lui a fourni de ses propres humeurs, la matière de la nutrition & de l'accroissement, lorsqu'elle le portoit dans son sein, il est d'ailleurs très-probable, ainsi que nous l'avons dit, qu'il se fait une déviation vers la matrice & le fœtus, dans les derniers mois de la grossesse.

S'il y a dû danger pour les personnes adultes & qui se portent bien, de changer subitement de régime de vie, il est évident qu'il y en a beaucoup d'assujétir les nouveaux-nés à une nourriture étrangere qui ne peut que leur nuire & les rendre languissans. En effet, comme la Nature a pourvu de mammelles non-seulement les femmes, mais encore les femelles des quadrupedes, dans lesquelles elle en a d'autant plus multiplié le nombre, qu'elles font plus de petits, afin qu'aussi-tôt après leur naissance, ils trouvassent chacun abondamment dequoi se nourrir; il est évident que l'intention de la Nature est que les meres allaitent elles-mêmes leurs enfans, jusqu'à ce que leur corps se fortifiant de plus en plus, & les dents venant à percer, ils soient en état de prendre des alimens plus consistans, & de les convertir en leur usage. Le sage Médecin ne s'écartera jamais d'une loi qui est dictée par la Nature, sans la plus grave & la plus urgente nécessité.

Il est vrai que le lait abandonné à lui-même se coagule dans l'estomac, qu'il y devient âcre par son séjour, & que de-là naissent une infinité de maux

que nous examinerons dans un moment: toutes ces différentes altérations que peut ſubir le lait, l'ont fait condamner par certaines gens comme un aliment peu convenable aux nouveaux-nés, pour lui en ſubſtituer un autre * ; mais ſi les

* C'eſt peut-être par une ſuite de cette crainte mal fondée, que dans l'Angleterre & en Bavière ſurtout, on a voulu élever des enfans ſans nourrice : tant il eſt vrai qu'on ne ſait plus comment défigurer la nature. Il eſt vraiſemblable qu'une pareille idée ne prit jamais naiſſance dans le tendre cœur d'une mere toujours ſenſible à ſes mouvemens : quoiqu'il en ſoit, voici la méthode.

Une heure après que l'enfant eſt né, on lui fait lécher un peu d'huile d'amandes douces & un peu de ſuc de ſquille ou oignon marin, avec du ſucre candi, enſuite on le laiſſe ſans lui rien donner juſqu'au lendemain à ſix heures du matin, qu'on lui fait prendre de la boullie de fleurs de farine : à neuf ou dix heures on lui donne à boire d'une eau préparée; à une heure après midi, on lui donne encore de la bouillie, & ſur le ſoir d'eux ou trois fois de l'eau à diſcrétion ; à neuf heures, une autre bouillie & encore à boire, enſuite on le laiſſe ſans lui donner de la bouillie juſqu'à neuf heures du lendemain ; voici la compoſition de l'eau qu'on lui fait boire.

On met dans une chopine d'eau de fontaine, ce qu'on peut prendre d'anis avec

organes digestifs sont affoiblis au point de ne pouvoir digérer un lait déjà tout préparé & élaboré dans le corps de la mere, peut-on raisonnablement espérer qu'ils digereront d'autres alimens moins analogues aux humeurs saines, & avec plus de facilité que le lait? c'est ce qui n'est pas vraisemblable; le lait avant de se séparer dans les mammelles, a été soumis à l'action des vaisseaux & des visceres du corps humain, il y a circulé avec les autres humeurs, & a presque acquis le même caractere. Or comme il n'est pas possible que l'art produise sur les différens alimens des changemens pareils à ceux qu'a subi le lait, on a toute raison de conclure que le lait fournit la matiere la plus propre à la nourriture des nouveaux-

deux doigts; on fait bouillir le tout autant qu'il faut pour faire cuire deux œufs, & l'on met un biscuit de sucre dans cette eau bouillie, qu'on couvre pour la laisser refroidir. Il faut faire de cette eau tous les jours; & quand l'enfant en a besoin, on en passe avec le biscuit de sucre dans une tettine, qu'on met dans de l'eau bien chaude, afin de donner à ce breuvage la chaleur du lait. *Extrait du Journal des Savans, ann.* 1680.

nés. Quant aux accidens qui viennent quelquefois du lait mal digéré, on pourra les prévenir ou y remédier assez facilement, ainsi que nous le dirons dans la suite.

Quoique *Vanhelmont* ait proscrit le lait, & qu'il l'ait regardé comme la source de bien des maux, il a dit cependant, *que la nature a préparé dans les mammelles du lait pour servir de nourriture à l'enfant, nourriture qui lui est commune avec les animaux* (*a*).

Mais voici la raison pour laquelle il paroît avoir moins estimé cette humeur. *Dieu*, dit-il, *régit la Nature, la chose est certaine. Il nous a donné le lait comme un aliment qui suffit pour soutenir la vie, mais non pour l'allonger; car la Nature n'a plus pensé à cela depuis que son Auteur a restraint les bornes de la vie de l'homme. Il a distribué à un chacun le lait pour lui servir de nourriture; mais il a envoyé dans le monde une légion de maladies qui tendent tous à la destruction de notre être. La Nature remplit donc les vûes de son Auteur. Il nous a livré aussi le lait des animaux.* Com-

(*a*) In cap. infantis nutritio ad vitam longam, p. 622. & seq.

me cet Auteur rêvoit continuellement sur les moyens de prolonger la vie à l'aide de ses secrets, il vouloit qu'on prît deux fois par jour quatre goutes de la liqueur qui découle de l'arbre de vie. Il a encore condamné l'usage du lait, parce qu'il prétendoit qu'*un remede qu'on prend chaque jour par gouttes dès le berceau dans l'intention de prolonger la vie, ne sauroit produire son effet, si on l'enveloppe entre les parties grossieres du lait : c'est pour la même raison que les poisons mis dans le lait deviennent presqu'innocens & sans action.*

Mais quel est l'aliment qu'il subs-titue au lait qu'il condamne? le voici. *Je suis d'avis*, dit-il, *qu'on donne à l'enfant du pain qu'on aura fait bouillir un moment avec de la bière légère, & dans du miel qu'on aura soin d'écumer, ou bien avec du sucre jusqu'à ce que le mélange ait pris la consistance de mucilage, de colle ou de gelée.* Mais on sait que le pain qui a bouilli avec la bière, s'aigrit bien vîte, & même considérablement. Je ne crois pas qu'il y ait personne qui connoissant la façon dont s'exécutent les fonctions du corps humain, puisse préférer cette bouillie épaisse au lait.

Aussi y a-t-il très-peu de gens qui

pensent comme *Vanhelmont*. Cet Auteur a proscrit toute sorte de lait, tant celui de la femme, que des femelles des animaux. Les personnes sensées se mocqueront avec raison de toutes les fables ridicules que nous racontent les Chimistes sur le moyen de prolonger la vie, & n'auront jamais la simplicité d'interdire le lait aux nouveaux-nés crainte d'émousser par la qualité adoucissante de cette liqueur l'activité de *l'esprit de cedre ou de l'arbre de vie.*

D'autres Savans que je respecte, ont pensé plus avantageusement du lait; ils en ont reconnu l'utilité; mais ils préferent celui des animaux à celui de la femme, & tâchent d'étayer leur opinion de preuves spécieuses. Ils conviennent qu'il est rapporté dans l'Histoire Sainte & profane, que les Reines & les Princesses allaitoient elles-mêmes leurs enfans (*a*), & que même manquer à ce devoir de la Nature, c'eût été un crime *; mais dans ce premier tems d'in-

(*a*) Vandermond sur la manière de perfectionner l'espéce humaine, T. II. chap. v. p. 165.

* Il y a des nations entières chez lesquelles ce devoir est si fort respecté, qu'une

nocence, disent-ils, les meres transmettroient à leurs enfans avec le lait le germe des vertus, au lieu que dans ce siecle où le vice domine, les enfans puisent avec le lait de leur mere le germe des maladies & du crime. Toutes ces raisons ont porté un Auteur (*a*) à désirer qu'on fit une loi qui défendît aux femmes d'allaiter leurs enfans, loi qu'il veut, que les Médecins ne cessent de solliciter par leur avis, en attendant patiemment l'heureux moment qui la verra paroître.

Je crois cependant qu'il faut penser plus avantageusement de notre siecle. S'il est vrai qu'il y a des vices, il faut convenir aussi qu'il y a des vertus. Le

femme, qui manqueroit de lait, & qui par conséquent ne pourroit allaiter son enfant, seroit soupçonnée d'infidélité, & passeroit pour déshonorée.

A la Chine, une femme qui n'a point nourri tous ses enfans de son propre lait, ne pourroit être admise à quelque emploi un peu considérable, parce qu'alors elle est plutôt regardée comme une petite maîtresse & une courtisane, que comme une femme d'honneur.

(*a*) Brouzet, éducat médicin. des enfans, Tom. I. chap. v. p. 165.

crime de parricide souilla l'enfance du monde, quinze siecles après sa création : les crimes s'étoient si fort multipliés sur la terre, que la vengeance divine qui n'éclate jamais qu'à l'extrémité, se vit forcée de submerger tout le genre humain dans les eaux du déluge, à l'exception de *Noé*, homme juste, & de sa famille : ces premiers tems étoient sans doute plus criminels que le nôtre, puisque *toute chair avoit corrompu ses voies sur la terre* (a).

J'aurai toujours de la peine à me persuader que le lait influe sur les mœurs : je n'ignore pas les histoires qu'on nous raconte à ce sujet *; mais quelle dif-

(a) Genèse chap. VI.

* *Deodat*, par exemple, rapporte qu'une jeune fille âgée de sept ans, qui avoit été allaitée par une femme adonnée à la crapule, eut un penchant violent pour les liqueurs enyvrantes. Les Auteurs qui ont écrit sur la diéte, nous apprennent que *César Claude Tibere Néron*, qui avoit eu pour nourrice une femme adonnée au vin, conserva pendant toute sa vie un desir insatiable de boire, desorte qu'il étoit souvent appellé par les Romains, *Claudius Biberius Nero*, comme qui diroit, *le grand Buveur*. On dit encore que *Caïus Caligula*, prédécesseur de ce dernier, eut

férence de caractere dans *Caïn* & dans *Abel*, quoique freres; ils étoient cependant fils des mêmes peres, ils avoient ſuçé le même lait. Qui croira qu'avec le lait de la mere des vivans, Caïn ait reçu la colere, l'envie & la férocité?

une nourrice, qui pour l'exciter à ſe ſaiſir promptement de la mammelle, avoit coutume de la frotter de ſang; & que cet Empereur fut dans la ſuite ſi cruel & ſi féroce, que, non content de s'être ſouillé de pluſieurs meurtres, il deſiroit ſouvent que le genre humain n'eût qu'une tête, pour avoir le plaiſir de la faire couper.

On pourroit ajouter ici l'exemple des anciens Héros, qui croyoient ne pouvoir mieux inſpirer leur valeur & leur courage à leurs enfans, qu'en les nourriſſant avec du lait de Lionne, comme nous l'apprend l'hiſtoire.

Didon, au rappott de *Virgile*, ne pouvant fléchir *Énée*, qui fut inexorable, entre pluſieurs autres reproches, lui fit celui d'avoir été allaité par les Tygreſſes de l'Hircanie.

Nec tibi Diva Parens, generis nec
Dardanus auctor,
Perfide; ſed duris genuit de cautibus
horrens
Caucaſus, Hyrcanæque admorunt ubera Tigres.

Æned. Lib. IV. v. 365, &c.

L'obſervation journaliere fait voir que les enfans des mêmes peres qui ont ſucé du même lait, ont néanmoins des mœurs très-différentes. S'il eſt vrai (ce que j'ai beaucoup de peine à croire) que dans la Moſcovie & l'Iſlande, les meres n'allaitent jamais leurs enfans (*a*), voit-on que les vices y ſont moins communs qu'ailleurs? Un jeune veau qui devient dans la ſuite un taureau indomptable, a cependant tété le même lait que des tendres géniſſes ſes ſœurs. Comme un pere & une mere refuſoient pour nourrice de leur enfant une femme qui étoit très-ſaine d'ailleurs, mais qui paroiſſoit ſtupide, un vieux Médecin ſe prit à rire, en diſant qu'il n'étoit pas douteux que cette femme n'eût au moins plus d'eſprit que la vache dont ils vouloient donner le lait à leur enfant. Notre Auteur (*b*) prouve par ſa propre expérience combien peu le lait influe ſur les mœurs. Il dit avoir tété pendant ſeize mois une nourrice qui étoit adonnée au vin, ſans que ſa ſanté

(*a*) Brouzet, éducat. médic. des enfans, T. I. chap. v. p. 160.

(*b*) Brouzet, ibidem pag. 175. dans les notes.

en ait souffert la moindre altération, & l'excellent Traité qu'il a écrit sur l'éducation médicinale des enfans, ne tient nullement de ce vice.

Mais ceux qui regardent le lait de femme comme la source des maladies de l'esprit & du corps, ne devroient-ils pas redouter la stupidité & la salacité de l'ânesse, la légereté & les sautillemens de la chevre, lorsqu'ils nourrissent leurs enfans avec le lait de ces animaux (*a*)? *

(*a*) Vandermond, sur la perfection de l'espéce humaine T. II. c. v. p. 88.

* Supposons même avec les partisans de cette opinion, qu'il soit vrai, que les femmes, en allaitant leurs enfans, leur transmettent avec le lait le germe des passions; cela posé, ils doivent aussi nous accorder qu'il est dangereux, qu'en suçant le lait des animaux, les enfans ne s'approprient le caractère des bêtes, comme la stupidité, la grossiéreté, &c. Dans cette supposition on ne sauroit douter que le lait de la femme ne soit toujours préférable, parce qu'on peut espérer que par la raison qui se développe avec l'âge, & par le secours d'une bonne éducation, il sera possible de modérer les passions que les enfans pourroient tenir de leurs meres; au lieu qu'on ne peut guere se promettre de réformer les mœurs d'un homme grossier, stupide & bête.

Si le lait des animaux a été utile dans les maladies très-graves, celui de femme a produit encore des effets plus brillans. On peut consulter à ce sujet le §. 28. 1, ainsi que le §. 1211, où il est parlé du traitement de la phtisie. Nous avons fait remarquer alors que le lait tiré des mammelles répand aussi-tôt qu'il est exposé à l'air, une odeur assez agréable, mais qui se dissipe sur le champ. On la regarde avec raison comme le produit de ce qu'il y a de plus subtil & de plus élaboré dans les humeurs de la mere; mais tout s'exhale aussi-tôt à l'air libre, aussi la Nature prévoyante a-t-elle pris de sages mesures pour que le lait pût passer des mammelles immédiatement dans l'estomac de l'enfant, sans rien perdre de cette odeur subtile.

Une autre difficulté qu'on oppose à la lactation, c'est que les femmes qui allaitent, sont moins fécondes; si cette raison étoit bien fondée, le nombre des hommes devroit croître, supposé qu'on déchargeât les meres du soin de donner à téter à leurs enfans. Un (*a*)

(*a*) Brouzet sur l'éduc. médic. T. I. chap. v. p. 164.

Auteur célébre a prétendu qu'en s'acquittant de cette fonction, les femmes perdent au moins les deux tiers du tems où elles pourroient être fécondes; mais cette opinion est contredite par l'observation journaliere. J'ai vu un très-grand nombre de femmes, qui accouchoient presque toutes les années fort heureusement, & qui néanmoins donnoient à téter à leurs enfans. J'ai connu une Dame de condition, qui avoit accouché de seize enfans qu'elle avoit nourri elle-même; relevée de ses dernieres couches elle n'avoit rien perdu de sa premiere beauté, & on l'auroit plutôt prise pour la sœur, que la mere de ses filles. J'ai remarqué qu'en Autriche, les femmes du bas peuple, qui ne sont pas en état de donner leurs enfans à des nourrices étrangeres, & qui regardent comme plus aisé de leur donner leur sein, que de lui substituer mal-à-propos un autre aliment, sont très-fécondes. J'en ai souvent entendu plusieurs se plaindre de ce qu'elles n'avoient accouché que six ou huit fois: elles étoient fermement persuadées, qu'à chaque accouchement leur corps se débarrassoit de quelque humeur nuisible, qui n'auroit pas manqué sans cela

de

de les rendre malades. Il eſt donc prouvé, que la lactation ne nuit point à la fécondité, & je vois tous les jours des femmes qui s'acquitent de cette fonction, croître heureuſement.

Je ne me ſuis jamais répenti d'avoir conſeillé à une nouvelle accouchée, *d'être entiérement la mere de ſon enfant. En effet, n'eſt-ce pas agir contre l'ordre de la nature, & n'être mere qu'à demi, que de rejetter ſon enfant d'abord après l'avoir mis au monde? Je ne vois pas pourquoi, après l'avoir nourri de ſon ſang lorſqu'elle le portoit dans ſon ſein, elle refuſeroit de lui donner de ſon lait auſſitôt qu'il eſt né, & qu'il implore ſon devoir de mere. Croyez-vous que les mammelles ayent été données aux femmes plutôt pour leur ſervir d'ornement, que pour allaiter leurs enfans? C'eſt ainſi qu'on voit très-ſouvent, (mais non parmi vous), la plûpart des femmes faire tous leurs efforts pour tarir & deſſécher cette ſource précieuſe, qui eſt deſtinée à élever le genre humain, en courant le riſque de faire refouller & de corrompre leur lait, comme ſi cette liqueur dégradoit leur beauté.* (*a*).

(*a*) Auli Gellii noct. attic. Lib. XII. c. 1. p. 281.

Une Reine de France allaitoit elle-même ſon fils, & il n'y eut pas même raiſon de maladie, qui pût la faire déſiſter de ce devoir : ayant ſçu que pendant qu'elle avoit un accès de fiévre intermittente, un autre Dame avoit préſenté la mammelle au petit Prince, qui ſembloit la demander avec larmes, elle en fut ſi fort fâchée, qu'elle mit le doigt dans la bouche du petit Prince, pour l'exciter à vomir, tant la Reine étoit jalouſe de ſa qualité de mere (*a*).

Mais ſi par raiſon de maladie, de délicateſſe de tempérament, ou toute autre cauſe, la mere ne veut, ou ne peut pas allaiter ſon enfant, on fera très-bien alors de choiſir une nourrice. La premiere qualité & la plus eſſentielle eſt, qu'elle jouiſſe d'une bonne ſanté ; c'eſt ce dont les Médecins tâchent de s'aſſurer le mieux qu'il leur eſt poſſible : ſi la couleur de ſa peau eſt belle, ſes yeux pleins de vivacité, ſes dents blanches & ſaines, ſa peau bien nette, s'il ne s'exhale aucune mauvaiſe odeur, ni de ſon nez, ni de ſa bou-

(*a*) Brouzet, à l'endroit cité, p. 166.

che, ou de ſa peau, nous pouvons certifier la bonne ſanté de la nourrice. On examine auſſi ſi l'enfant qu'elle nourrit eſt bien portant, s'il eſt parvenu à un juſte dégré d'accroiſſement. Après toutes ces conſidérations on peut garantir la bonne qualité du lait: une ſage-femme inſtruite examine tout ſcrupuleuſement, & ſi elle trouve quelque cicatrice ſuſpecte ſur quelque endroit du corps, ou quelque bouton, ſi la nourrice eſt ſujette aux fleurs blanches, elle la fait congédier avec raiſon.

On dit que l'âge le plus convenable pour une nourrice eſt depuis vingt-cinq juſqu'à trente ans. J'en ai vu qui n'ayant pas plus de vingt ans, s'acquittoient on ne peut pas mieux de cette fonction : il eſt vrai que celles qui ſont âgées ont auſſi plus de prudence, & cela mérite peut-être quelques conſidérations; mais à la Coûr les Nourrices ne font que donner le téton aux petits Princes, des Dames de mérite & de confiance ſont chargées du ſoin detout le reſte. Chez les particuliers, ſi la Nourrice eſt chargée de veiller ſur l'enfant & d'en avoir ſoin, il faut toutes choſes égales d'ailleurs, préférer celles qui ont accouché pluſieurs fois, pourvu

qu'elles ſoient encore à la fleur de leur âge, à celles qui accouchent pour la premiere fois.

On regarde comme bien conditionnées les mammelles qui ne ſont point flaſques, mais tendues, fermes & de volume médiocre. *Ætius* (*a*) craignoit que ſi les mammelles étoient trop groſſes, le lait ne s'y ramaſſât en trop grande quantité, qu'il y dégénérât par ſon ſéjour, & devînt nuiſible à l'enfant; mais nous avons fait remarquer en traitant des maladies des accouchées, qu'outre l'appareil de vaiſſeaux deſtinés à filtrer le lait dans les mammelles, & à lui ſervir de réſervoir, il y avoit encore une membrane adipeuſe laquelle ſe trouvant trop chargée de graiſſe, augmentoit à la vérité le volume des mammelles, mais nuiſoit beaucoup à la ſécrétion du lait par la preſſion qu'elle exerçoit ſur la partie glanduleuſe. J'ai très-ſouvent remarqué que ces ſortes de mammelles ſi groſſes ne donnent que peu de lait.

Le mammellon doit être rouge, ferme, ſaillant au-deſſus de l'alvéole, afin que l'enfant puiſſe aiſément le ſaiſir; il

(*a*) Lib. IV. c. IV. p. 67. verſâ.

faut encore qu'il ſoit de groſſeur médiocre, car s'il étoit trop gros, il gêneroit la langue dans les mouvemens néceſſaires à la déglutition; s'il étoit trop petit, l'enfant auroit moins de facilité pour le retenir dans ſa bouche, & il lui échapperoit lorſqu'il voudroit ſuçer (*a*). Il eſt bon encore qu'en preſſant doucement la mammelle, ſur-tout dans l'alvéole du mammellon, le lait s'échappe facilement comme par des petits ſyphons juſqu'à une certaine diſtance. *Ætius* (*b*) craignoit que ſi ces ſyphons ſe trouvoient trop larges & renvoyoient trop de lait à la fois, l'enfant n'en fut ſuffoqué. Cet Auteur a fixé l'âge de la Nourrice entre vingt & quarante ans, ni plus ni moins.

Autrefois on étoit dans l'uſage de ne laiſſer têter les enfans que quatre ou ſix ſemaines après l'accouchement, pour donner à la mere le tems de ſe purger de ſes lochies, & de ſe refaire des fatigues qu'elle avoit eſſuyées dans ſes couches. *Mauriceau* (*c*), en donnant la

(*a*) Lib. IV. cap. IV. pag. 67. verſâ.
(*b*) Ibidem.
(*c*) Traité des maladies des femmes groſſes T. I. Lib. III. chap. XLIII p. 526.

préférence au lait de la mere, veut qu'une Nourrice, qui auroit accouché depuis douze ou quinze jours, donne alors à téter à l'enfant; on voit qu'il n'est pas trop aisé de rencontrer toujours un lait si nouveau. *Paul d'Egine* dit aussi (*a*) que c'est un très-grand avantage pour l'enfant, que sa Nourrice ait accouché depuis peu, & sur-tout d'un garçon. Je me suis toujours peu inquiété du sexe de l'enfant, pourvu que la Nourrice fut d'une bonne constitution. Il y a des gens qui ont cru qu'il falloit donner à un garçon une Nourrice qui eût accouché d'un garçon, & à une fille tout le contraire.

On connoît que le lait est bon lorsqu'il ne repand aucune mauvaise odeur, lorsqu'il est blanc, doux & comme sucré, lorsqu'il se mêle uniformément avec l'eau. On dit qu'il est d'une consistance requise, lorsqu'en en mettant une goutte sur l'ongle, & penchant un peu le doigt, elle ne coule pas entièrement, mais qu'il en reste une partie sur la surface de l'ongle; si au contraire il y adhere trop, on le rejette comme épais & visqueux. On exige

(*a*) Lib. I. cap. 11. p. 2.

encore qu'il ne soit pas entiérement blanc & opaque, mais un peu bleuâtre & transparent *.

Du reste les Auteurs conseillent avec raison de faire choix d'une Nourrice prudente (a) qui ne soit sujette ni à la colere, ni à l'épilepsie, comme le remarque *Ætius*. Nous avons dit ci-devant en traitant de l'épilepsie, que les attaques de cette cruelle maladie sont quelquefois fort éloignées les unes des autres, & que pendant cet intervalle on n'a

* *Paul d'Egine* lib I, cap. III, & *Oribase*, Synopseos lib. V. donnent une autre manière d'examiner le lait des nourrices: ces auteurs conseillent de verser du lait dans un verre, & d'y jetter une petite quantité de presures, de remuer le mêlange avec le doigt, jusqu'à ce que la coagulation s'en suive, & d'examiner alors s'il y a moins de fromage que de sérosité. Dans ce dernier cas, ils regardent le lait comme trop peu consistant; si au contraire la partie caseuse est plus abondante que le *serum*, ils le regardent comme indigeste, ils croyent que le plus convenable est celui qui réunit ces deux qualités dans une proportion modérée.

(*u*) Ætius, L. IV. c. IV. p. 67. &c. Moschion apud Spach p. 7. n°. 76.

aucun ſigne qui puiſſe la faire ſoupçonner. D'ailleurs les femmes qui ſont ſujettes à de violentes paſſions de l'ame, ſont ſouvent attaquées d'affections hyſtériques. Il eſt évident qu'il faut écarter ces ſortes de Nourrices; car nous ſavons, à n'en pouvoir douter, que des enfans ſont morts ſubitement dans les convulſions, pour avoir tété des femmes qui étoient dans un tranſport de colere; cela ne paroîtra pas ſurprenant, ſi l'on fait attention à ce qui a été dit § 104; & ailleurs, ſur les changemens conſidérables que les paſſions violentes & ſubites operent ſur toute la machine.

On fait donc très-bien chez les Grands de choiſir pluſieurs Nourrices qu'on met toutes ſous la direction d'une Dame prudente; on les aſſujétit au même train de vie, ces femmes font la converſation enſemble, elles nourriſſent leurs propres enfans, & leur donnent tous les autres ſoins néceſſaires. On a par-là occaſion de reconnoître des vices, tant phyſiques que moraux, qui étoient cachés: auſſi *Ætius* (*a*) a-t-il dit: *il eſt bon que*

(*a*) Ætius, L. IV. c. v.

les gens riches ayent plusieurs nourrices.

Comme nous savons, à n'en pouvoir pas douter, que le lait séparé dans les mammelles, retient encore quelque chose de la nature des alimens, on voit la nécessité du bon régime que doivent observer les nourrices : c'est donc avec raison qu'*Ætius* (*a*) conseille de leur donner des alimens d'un bon suc, dans la quantité & le tems convenable. Cet Auteur veut qu'elles s'abstiennent de manger des porraux, des oignons, de l'ail, des viandes salées, & enfin, de tout ce qui peut avoir une odeur forte, pénétrante, & de l'excès des liqueurs.

Il ne faut pourtant pas changer tout-à-coup leur premiere façon de vivre, puisqu'elles n'en étoient point incommodées ; ce qui a fait dire à *Moschion* (*b*) en parlant de la diéte que doivent observer les nourrices, *qu'en général il faut les nourrir comme le reste des hommes, afin qu'elles puissent vivre en bonne santé.* Précepte contre lequel péchent si souvent les meres,

(*a*) Ibid. cap. VII.
(*b*) Spach. Gynæc. p. 7. n°. 77.

qui ne cessent de vouloir faire manger aux nourrices des mets préparés avec le plus d'art, qui les obligent même après qu'elles ont assez mangé, de goûter au moins les friandises qu'elles leur ptésentent, s'imaginant faire l'avantage de leurs enfans, en surchargeant ainsi l'estomac de la nourrice. Une diéte un peu copieuse est utile, il est vrai, aux nourrices, pourvû toutefois que l'appétit s'y trouve; c'est le moyen pour qu'elles puissent avoir suffisamment du lait; mais la diéte la plus simple est la meilleure de toutes: les bouillons, par exemple, la viande de jeunes animaux bouillie ou rotie, les légumes tendres sont-très utiles, ainsi que les fruits bien murs de la saison, & qui ne sont point acides, les œufs frais & les laitages: il faut qu'elles évitent encore tous les alimens gras, âcres, tout ce qui est salé, & aromatique; avec toutes ces précautions, une nourrice bien portante préparera dans son estomac un bon chile, qui suffira pour sa subsistance & celle de son nourrisson: on pourra varier ces sortes d'alimens, pour éviter que leur usage trop continué ne les dégoûte.

Lorſque l'enfant commence à téter, on a coutume de recommander à la nourrice d'uſer d'une diéte plus liquide qu'à l'ordinaire, en prenant plus de bouillon & moins de viande. Si l'appétit demande des alimens plus conſiſtans, la quantité de boiſſon délayante pourra rendre le chile plus coulant.

A meſure que l'enfant acquiert des forces, on donnera à la nourrice une nouriture plus de conſiſtante (*a*).

L'eau pure paſſe pour la boiſſon la meilleure.

Les différentes liqueurs qui ſont préparées par l'art, telles, par exemple, que la bierre, le vin & autres ſemblables, ſont déjà acides, ou tournent ſpontanément vers l'acidité ; or, on ſait qu'il faut craindre toute acrimonie dans les enfans. *Moſchion* (*b*) ne donnoit que de l'eau ſeule dans les premiers jours ; lorſque l'enfant étoit un peu avancé, il permettoit d'y ajouter un peu de vin ; il faut cependant accorder quelque choſe au païs & à la coutume. On ſait qu'il y

(*a*) Moſchion, apud Spach. n°. 77, pag. 7.

(*b*) Ibidem.

a des cantons où l'on ne boit jamais ou presque jamais de l'eau ; ainsi la nourrice accoutumée à boire de la bierre, aura toutes les peines du monde à se mettre à l'usage de l'eau, & elle en deviendra languissante. Je n'ai jamais vu aucun mauvais effet de la bierre, chez celles qui en faisoient leur boisson ordinaire, pourvû qu'elle fût douce, récente & bien fermentée, & surtout forte, parce qu'alors, outre qu'elle n'est pas si sujette à agir, elle contient encore assez de parties nutritives : *Ætius* conseille de donner de la bierre à une nourrice qui manque de lait, & il dit (*a*), *que le même jour les mammelles se rempliront de lait : après l'avoir bue, la femme se sentira affoiblie de tous ses membres, jusqu'à ce que le lait se soit ramassé dans les mammelles*. Il faut avoir soin de ne pas la laisser fermenter trop long-tems cette liqueur : car alors elle est enyvrante. J'ai observé de très-bons effets de cette boisson chez plusieurs nourrices, & notamment sur mon épouse ; pendant qu'elle nourrissoit ses enfans : elle prit un soir en se couchant une livre de cette bierre, avec un

(*b*) Lib. IV. cap. VI. p. 67.

tel ſuccès, que toute la nuit ſes mammelles regorgeoient de lait.

Comme les nourrices ont coutume de beaucoup manger, il arrive que ſi elles menent une vie oiſive, leur ſanté eſt bientôt dérangée ; auſſi les Médecins leur ont-ils toujours conſeillé l'exercice, comme un ſecours ſalutaire, & ſur-tout celui qui met les parties ſupérieures en action (*a*), comme, par exemple, de paſſer de la farine, de préparer des lits, & même de porter de l'eau. La promenade à un air pur & ſerein leur eſt très-avantageuſe. La tranquillité, & le contentement d'eſprit contribuent beaucoup à leur ſanté.

On craint ordinairement beaucoup de l'écoulement des menſtrues dans une nourrice ; il y a même des gens qui conſeillent de la changer tout de ſuite : cela vient de ce qu'on attribuoit bien des mauvaiſes qualités au ſang des regles, ainſi que nous l'avons dit en traitant des maladies des filles. *Ætius* (*b*) défend *de donner des confitures aux*

(*a*) Æt. à l'endroit déjà cité ; Moſchion, pag. 7, num. 77, 79.

(*b*) Ibidem.

nourrices, & notamment des pignons: car ces ſubſtances oléagineuſes en ſejournant dans l'eſtomac, engendrent la bile, & excitent à l'amour; paſſion qu'une nourrice doit abſolument s'interdire: car le coït provoque les régles, diminue la quantité du lait, le corromp & le rend de mauvaiſe qualité. Moſchion (*a*) dit à peu près la même choſe *. Lorſqu'on fait le choix des nourrices, on a coutume de leur demander ſi elles ont été réglées, autrefois, pendant qu'elles donnoient à téter; ſi elles répondent affirmativement, on les regarde comme moins propres à s'acquitter de cette fonction: j'en ai vu changer juſqu'à ſix fois dans l'eſpace d'un an pour cette ſeule raiſon. Dans pareil cas j'examine ſoigneuſement & la

* *Hoffman* dit avoir obſervé que les nourrices qui, après avoir manqué d'avoir leurs regles au commencement de la lactation, les éprouvent de nouveau, expoſent leurs nourriſſons à tomber dans les convulſions, ſi elles leur donnent alors à téter. *Tract. de morb. infant.*

Graaf prétend que le lait dans le cas de groſſeſſe devient inſuportable, même aux petits des animaux. *De organ. genit.*

(*a*) A l'endroit cité.

nourrice & son lait; si je ne trouve sa santé altérée en rien, si le lait est dans la quantité & qualité réquise, je ne conseille jamais de la changer. Il est bon de remarquer qu'à la première indice d'écoulement des régles, les nourrices sont dans des allarmes continuelles, par la crainte qu'elles ont d'être renvoyées; mais lorsqu'on tâche de les rassurer, & de leur faire entendre que leur crainte est mal fondée, tous leurs troubles cessent, & elles reprennent bien-tôt leur assiete ordinaire. Je puis avancer avec sincérité, que, pourvû que toutes les conditions requises s'y trouvent, je n'ai jamais vu arriver rien de fâcheux à un enfant, qui tétoit d'une nourrice qui avoit ses regles; au lieu qu'il y a beaucoup plus à craindre d'en changer souvent.

On est dans l'usage chez les Grands d'interdire aux nourrices tout commerce avec leurs maris. *Ætius* (*a*) le défendoit absolument à cause de l'écoulement des regles qu'il redoutoit, parce que *la plûpart concoivent; ce qu'il regardoit comme très-nuisible au fœtus.* Ce-

(*a*) A l'endroit cité.

pendant on en voit tous les jours qui nourrissent très-heureusement leurs enfans, sans cesser d'avoir commerce avec leurs maris, & même conçevoir quelquefois : ne doit-on pas craindre plutôt qu'une femme, qui est à la fleur de son âge & qui fait bonne chere, ne se livre en secret à des embrassemens amoureux, ou ne devienne languissante, si on veut la gêner avec trop de sévérité sur ce point. J'en ai vu quelques exemples : voilà pourquoi on croit que l'usage modéré de l'amour n'est nuisible ni à la nourrice, ni à l'enfant (*a*). Il est vrai qu'on peut rencontrer des femmes qui, froides par tempérament, ne sont guère portées à ces sortes de plaisirs ; mais dans le choix qu'on fait des nourrices, on se détermine pour celles qui jouisset de la santé la plus parfaite, & qui ont beaucoup d'embonpoint ; qualités qu'on ne trouve pas dans des femmes de ce tempérament froid.

Il n'y auroit pas grand inconvénient lorsqu'une Nourrice concevroit pendant le tems de la lactation, c'est une

(*a*) Brouzet, éducat. médicin. T. I. c. v. p. 205. &c.

chose qui est assez ordinaire à celles qui allaitent leurs propres enfans : il arrive souvent que comme elles n'ont pas leurs regles pendant ce tems-là, elles se trouvent grosses sans le savoir, & dans la plupart le lait est aussi bon & aussi copieux pendant les premiers mois de leur grossesse. Communément, à mesure que la matrice acquiert du volume, la quantité de lait diminue dans les mammelles, & disparoît même en entier ; mais l'usage que l'enfant a fait pendant quelques mois du téton de sa mere, lui rend cette privation plus supportable. On croit ordinairement que si une femme nouvellement grosse donne à téter, l'embryon doit en souffrir ; mais comme il est si petit, il trouve suffisamment de quoi se nourrir dans la matrice, quoiqu'il se fasse une certaine dérivation de lait vers les mammelles. Si une femme peut fournir en même-tems à l'entretien de deux, & même de plusieurs fœtus, pourquoi ne seroit-elle pas en état de pourvoir à celui d'un fœtus naissant & d'un nouveau né? j'ai vu une femme qui lors des premieres douleurs du travail, donnoit encore à téter à son enfant, qui étoit âgé d'un an, & à qui

elle disoit en souriant, de faire ses adieux à la mammelle qui étoit destinée pour celui qui alloit naître. Comme j'étois surpris de la trouver occupée à cette fonction, elle me dit que c'étoit la sixieme fois qu'elle en agissoit ainsi, elle accoucha quelques heures après d'un enfant sain & robuste, qu'elle nourrit fort heureusement.

Il ne sera pas hors de propos de parler ici des obstacles qui empêchent absolument l'enfant de téter, ou qui ne le lui permettent que difficilement ; nous examinerons ensuite les moyens capables de les détruire ou de les corriger.

On sait que les levres & la langue sont les parties les plus essentielles à la suction, aussi faut-il qu'elles soient dans toute leur intégrité, & bien mobiles. Parmi les ligamens qui affermissent & assujétissent la langue, le principal est celui qui se trouve attaché à sa partie interne & inférieure, & qu'on appelle le *filet* de la langue, c'est la premiere chose qui se présente dans une personne qui ouvre la bouche, & qui éleve la pointe de la langue vers le palais : ce n'est que la continuation & la duplicature d'une membrane très-peu adhérente, qui tapisse inférieure-

ment la cavité de la bouche; ce ligament empêche qu'on ne puisse trop retirer la langue vers le gosier: on observe qu'il se prolonge plus vers la pointe de cet organe dans les nouveaux-nés que dans les adultes, quelquefois même quoique plus rarement jusque sur la pointe; dans ce cas on ne peut ni élever la langue vers le palais, ni l'avancer sur les bords des levres, ni faire les mouvemens nécessaires à la suction: le seul parti qu'on ait à prendre alors, c'est d'inciser adroitement la portion antérieure de ce ligament vers la pointe de la langue.

Les Sages-femmes qui s'imaginent être fort savantes, ont la très-mauvaise habitude de le déchirer avec l'ongle, ou de le couper avec des cizeaux; elles regardent cette opération comme absolument nécessaire pour faciliter la suction, & croient même que sans cela les enfans n'auroient jamais la facilité de bien parler dans la suite. C'est ce qui a fait dire des gens babillards, *qu'on leur a coupé le filet de la langue trop court*.

Il est évident que la premiere chose qu'il faut faire d'abord, c'est d'examiner si l'opération est ou n'est pas né-

ceſſaire. Voici les ſignes qui le font connoître : ſi l'enfant peut avancer la langue juſque ſur le bord des levres, ſi avec la pointe il peut toucher le palais, ſi lorſqu'on lui met le doigt dans la bouche, il le ſuce, l'inciſion n'eſt nullement néceſſaire, puiſque la langue a toute la mobilité requiſe pour les uſages auxquels un enfant de cet âge eſt aſſujeti, c'eſt-à-dire, pour la ſuction & pour la déglutition. Lorſque le fameux *Petit* (*a*), que nous avons cité ſi ſouvent étoit indécis ſur la néceſſité de l'opération, il faiſoit préſenter le téton à l'enfant ; s'il pouvoit ſucer, il ne la pratiquoit pas, quoiqu'il crut d'ailleurs que le mouvement n'étoit pas aſſez libre, il aimoit mieux différer l'opération juſqu'à ce que l'enfant fut plus avancé, ſoit parce qu'elle eſt alors plus facile, ſoit parce qu'il avoit ſouvent obſervé que ce vice ſe corrigeoit par l'âge, & que les enfans parloient enſuite librement, quoique tout le monde eût été d'avis qu'on fit l'opération d'abord après la naiſſance : d'ailleurs comme il eſt plus difficile de faire cette inciſion dans les

(*a*) Academ. des Scienc. l'an, 1742, Mémoir. pag. 247 &c.

nouveaux-nés, de façon qu'elle ne soit ni trop grande ni trop petite, le mieux est de la remettre à un autre tems, à moins que la suction n'en soit rendue impossible. *Petit* (*a*) a vu que la premiere incision qu'on avoit faite d'abord n'étant pas suffisante, on avoit été obligé dans un âge plus avancé d'en venir à une seconde; & si on la fait trop en avant, la partie antérieure de la langue n'est plus assez soutenue.

Cet Auteur a connu un enfant qui bégayoit, il a pensé que ce défaut venoit de ce qu'on lui avoit coupé le filet sans aucune nécessité. Il assure que plus de la moitié des enfans auprès desquels il a été appelé, n'ont eu besoin d'aucune incision, & qu'il ne l'a pas même pratiquée toutes les fois que la difficulté de remuer la langue paroissoit devoir être attribuée au filet.

On trouve à chaque côté de la langue auprès du filet les arteres & les veines ranines qu'une main peu exercée peut facilement blesser, sur-tout les veines qui sont placées sur les arteres; & comme un enfant qui vient de naître est presque continuellement à su-

(*a*) Ibidem.

cer, l'hémorrhagie augmente, & l'enfant suffoque en avalant son propre sang. *Dionis* (*a*) rapporte l'observation malheureuse d'un riche héritier à qui le Chirurgien avoit blessé sans le savoir la veine ranine en coupant le filet, voyant que l'enfant n'avoit pas de difficulté à téter, le Chirurgien se retira fort tranquillement. Après que la Nourrice eut donné à l'enfant autant de lait qu'elle le crut nécessaire, elle le coucha dans son berceau. Il continuoit de remuer ses levres comme s'il eût tété; ainsi que la chose est assez ordinaire aux enfans, on ne se douta de rien de fâcheux, cependant on s'apperçut que l'enfant pâlissoit, qu'il s'affoiblissoit; bref, il mourut peu de tems après. Son cadavre fut ouvert, on trouva l'estomac rempli de sang. L'histoire de la Médecine nous fournit plusieurs exemples semblables.

On voit par-là que cette opération demande beaucoup de précautions. Quoique l'hémorrhagie qui peut s'en suivre, doive toujours faire craindre, & que l'évenement n'ait que trop justifié

(*a*) Andry, orthopedie, Tom. II pag. 309.

le danger qu'elle peut entraîner, cependant l'art, aidé de la ſcience, de l'adreſſe & du courage du Chirurgien, peut y porter remede. *Petit* (*a*) aſſure n'avoir vu périr aucun enfant de ceux pour qui il a été appellé dans de pareilles occaſions. Tout le monde ſait que dans les adultes on peut ſans rien craindre ouvrir les veines ranines, parce qu'on a la facilité de leur faire tenir la langue immobile, & qu'enſuite on vient aiſément à bout d'arrêter l'hémorrhagie par l'application de l'eau froide, ou d'un morceau de glace ſur la plaie; les enfans au contraire ſuçent continuellement le ſang à méſure qu'il coule; ce qui non-ſeulement entretient, mais encore augmente l'hémorrhagie: tout ce qu'il y a à faire alors, c'eſt de tâcher d'empêcher la ſuction en rendant la langue immobile. *Petit* (*b*) ſe ſervoit pour cet effet d'une petite fourche de bois de bouleau, dont les branches étoient les plus égales qu'il pût trouver. Il donnoit quatre lignes de longueur au tronc & huit aux branches, de cette façon

(*a*) Dans l'endroit déjà cité.
(*a*) Ibidem.

le tronc avoit la moitié de la longueur des branches : il enveloppoit cette petite machine avec des chiffons de linge fin, il la placoit sous la langue de l'enfant, de manière que le tronc appuioit sur la mâchoire inférieure, & l'angle formé par les deux branches, sur les vaisseaux ouverts, en même tems les dents empêchoient la langue de se jetter sur les côtés ; il prenoit ensuite une bande longue d'une aulne & large de huit ou dix lignes, qu'il appliquoit sur la langue, il la faisoit passer par les angles des lévres, il la croisoit sous la machoire près du larynx, & en attachoit les deux bouts derriere la tête; par ce moyen il assujettissoit la langue, & comprimoit les vaisseaux ouverts: il vint à bout par cette méthode de sauver un enfant, quoique l'hémorrhagie eut déjà duré vingt-quatre heures, & que le petit malade fût déjà fort affoibli (*a*).

Cet Auteur fait observer qu'il peut s'ensuivre une hémorrhagie, quelque bien faite qu'ait été l'opération, & même sans que les vaisseaux de la langue aient été absolument blessés. Il a vu faire

(*a*) Ibidem.

l'incision

cision à plus de deux lignes de ces vaisseaux, & cependant le sang couler abondamment : cela peut arriver lorsqu'il y a quelques rameaux considérables qui rampent entre la duplicature du filet, & principalement lorsqu'il est trop épais.

Il est encore dangereux de faire l'incision trop longue, ou de la faire sans nécessité : la petite quantité de sang qui dégoutte des vaisseaux, excite l'enfant à avaler ; alors la langue n'étant plus retenue par le filet est retirée en arrière, sa pointe se place derrière le voile du palais, la base déprime l'épiglotte, bouche la glotte, & l'enfant est bientôt suffoqué. *Petit* (*a*) en a vu un triste exemple : on coupa le filet à un enfant aussi-tôt qu'il fut né ; il fut suffoqué dans cinq heures de tems ; ayant été appellé pour chercher quelle pouvoit être la cause de cette mort si prompte, ce Chirurgien introduisit son doigt dans la bouche de l'enfant, sans pouvoir trouver la langue ; il sentit une masse charnue, qui bouchoit le gosier ; ayant incisé la joue jusqu'aux *masseters*, il vit

(*a*) Ibidem.

que cette masse de chair n'étoit autre chose que la langue, qui étoit retirée derrière le voile du palais, de façon que sa pointe étoit tournée vers le pharinx: il reconnut par-là que ce petit infortuné avoit avalé sa langue.

Peu de tems après, ce même Chirurgien fut mandé pour un autre enfant, à qui on avoit coupé le filet deux heures après sa naissance, & qui étoit dans le même péril de sa vie ; il introduisit sur le champ le doigt dans la bouche, il trouva que la langue n'étoit pas entiérement enfoncée dans le gosier ; en la dégageant il entendit un bruit pareil à celui que rend le piston qu'on retire tout-à-coup d'une séringue ; l'enfant continua de faire le mouvement de suction, & on entendit pendant quatre ou cinq minutes, le bruit qu'il faisoit en avalant; il étoit sur le point d'être suffoqué : *Petit* remit aussi-tôt avec son doigt la langue dans sa premiere situation, & l'y retint pendant quelques minutes ; alors l'enfant commença de suçer le doigt, & se saisit avidement du téton qu'on lui présenta : on le croyoit hors d'affaire, mais une heure après la même tragédie recommença ; *Petit*, qui étoit dans le voisinage, la termina heureu-

ſement pour la troiſieme fois ; il crut ſeulement qu'il étoit néceſſaire d'empêcher l'enfant de remuer la langue pendant le tems qu'il ne tétoit pas ; pour cet effet il y appliqua pardeſſus une compreſſe longue de deux pouces, large de quinze lignes, & épaiſſe de ſix, qu'il aſſujettit avec le bandage à quatre chefs : on lévoit l'appareil chaque fois que l'enfant vouloit téter, & on le remettoit enſuite : cette méthode ayant réuſſi au mieux pendant toute la journée, la nourrice s'en fut à la campagne & emmena l'enfant ; cette femme ſtupide croyant que cet appareil étoit inutile, l'enleva ; s'étant endormie, elle trouva à ſon reveil l'enfant ſuffoqué : dans ce cas comme dans le premier, la langue étoit retirée derrière le voile du palais. Le même cas ſe préſenta trois ans après ; mais l'enfant fut ſauvé à l'aide d'un traitement convenable.

Il paroîtra ſurprenant que le même malheur ſoit arrivé à un enfant, deux heures après ſa naiſſance, quoiqu'on ne lui eût point coupé le filet : *Petit* (*a*) nous en donne une obſervation.

(*a*) Voyez l'endroit déjà cité.

On mit par hazard le doigt dans la bouche de cet enfant, le danger de la suffocation cessa aussi-tôt, & le nouveau-né commença à suçer le doigt : le même accident ayant reparu, fut terminé avec le même succès ; mais on fut obligé de faire veiller des gens nuit & jour, crainte que l'enfant ne fut suffoqué : au bout de trois semaines il ne fut plus sujet à cet inconvénien. Tout le monde sait que les esclaves Anglois, pour s'affranchir d'une trop dure servitude, s'étouffent en avalant leur langue, afin de vanger par le tort qu'ils font à leurs maîtres en se donnant la mort, l'injure qu'ils en ont reçue. Qui est-ce qui peut leur avoir appris ce funeste artifice, qui donne infailliblement la mort? Est-ce que le filet s'allongeoit trop aisément dans cet enfant? N'arrive-t-il pas quelque chose de semblable dans les épileptiques, qui sont suffoqués pendant l'attaque, par la convulsion violente des muscles de la langue.

Petit conclut de tous ces faits, & avec raison, qu'il ne faut jamais couper le filet, tant que l'enfant a la facilité de téter ; regle contre laquelle péchent très-souvent les stupides ma-

trones, s'imaginant qu'il faut en venir à cette opération, toutes les fois qu'en introduisant le doigt sous la langue, elles y trouvent le filet; ignorant que c'est un ligament que la nature a destiné à des usages essentiels: si l'incision est absolument nécessaire, il faut que la nourrice se trouve toute prête peur présenter le téton à l'enfant, qui, sans cela, ne manque pas de suçer le sang qui découle de cette petite playe. Si l'on prend toutes les précautions requises, l'hémorrhagie cesse bien-tôt: si on y manque, l'enfant continue de faire des efforts inutiles pour la déglutition, & finit par avaler sa langue.

Lorsque l'operation est jugée indispensable, il faut faire tout son possible pour éviter de blesser les vaisseaux ranins. Pour la faire commodément, le Chirurgien pourra se servir de ciseaux dont la pointe soit mousse, en tâchant de glisser ses doigts entre la langue & la mâchoire inférieure. Il arrive souvent que la langue est tellement assujettrie, qu'elle ne peut absolument s'élever vers le palais. *Petit* (*a*)

(*a*) Voyez l'endroit déjà cité.

a imaginé & décrit un instrument, dont il a fait graver la figure, lequel est tres-propre à faire cette opération: il a fait voir les défauts d'un autre, dont on se servoit ordinairement.

Il arrive quelquefois, mais plus rarement, que la langue se trouve adhérer latéralement aux parties voisines par des ligamens contre nature, il s'agit de la débrider (*a*). On en vient facilement à bout, d'autant mieux qu'on ne risque pas tant d'intéresser les vaisseaux.

On a aussi remarqué qu'une autre cause peu connue, peut empêcher les enfans de téter: la voici. Il arrive quelquefois que la langue est fortement appliquée & comme collée au palais; il est question de l'en détacher par le moyen d'un spatule, ou de quelque autre instrument, pour procurer à l'enfant le moyen de téter. On trouve dans les Mémoires de l'Académie de Chirurgie, trois observations d'enfans qui avoient resté plusieurs jours sans pouvoir téter, & qui furent guéris par cette méthode. (*b*)

(*a*) Levret l'art des Acc. § 1312. p. 222.
(*b*) Tom. III. p. 16.

Le voile du palais, le gosier présentent encore quelquefois des obstacles, qui rendent la suction difficile, en empêchant la déglutition. *Hippocrate* (a) a remarqué, par exemple : *que les enfans, qui sont sujets à tousser lorsqu'ils tétent, ont ordinairement la luette trop grosse.* Il parle ensuite des ulcères qui attaquent quelquefois ces parties.

Si la lévre supérieure se trouve fendue de naissance, (on appelle ce vice, *bec de liévre*), la suction se fait difficilement, parce qu'ordinairement la voûte du palais l'est aussi; ce qui fait que l'air, en s'introduisant par cette fente, empêche l'enfant de téter, ou bien fait remonter par le nez, le peu de lait qu'il peut prendre : la même chose arrive, lorsqu'on veut leur donner le lait avec une cuilliere. Il n'est donc pas surprenant que la plûpart en périssent Ils en échappent cependant : s'ils s'accoutument peu-à-peu à fermer cette fente avec le dos de la langue, & à téter avec le bout de cet organe & avec la lévre inférieure. Lorsque devenus plus forts, on tâche de réunir les lévres

(a) De dentitione, Charter Tom. VII. p. 872.

par les ſecours de l'art, la fiſſure qui ſe trouve à la voûte du palais, diminue inſenſiblement, & finit par ſe fermer tout à-fait (*a*). J'en ai vu cependant qui étoient venus au monde avec la lévre ſupérieure entiére, & qui avoient une fiſſure conſidérable à la partie poſtérieure de la voûte du palais, à pouvoir admettre facilement le bout du petit doigt. J'ai vu un homme âgé de plus de cinquante ans, à qui la lévre reſta fendue, faute d'y avoir remédié dans le tems, cependant la voute du palais étoit entière : avoit-elle été fendue dans ſon enfance, ou ne l'avoit-elle pas été? C'eſt ce qu'il ne me fut pas poſſible de découvrir.

On a vu par ce qui a été dit juſqu'ici, que le lait eſt la nourriture la plus naturelle & la meilleure que l'enfant puiſſe prendre. Il eſt tems d'examiner quels ſont les changemens que doit ſubir cette liqueur, lorſqu'elle eſt retenue dans l'eſtomac, & quels maux on doit craindre lorſque

(*a*) Levret, l'art des accouchemens, §. 1321. 1324. Mem. de l'Acad. Royale de Chir. T. I. p. 605.

la digeſtion ne s'en fait pas comme il faut.

Le lait, comme perſonne ne l'ignore, abandonné à lui-même dans un vaiſſeau propre, paroît d'abord d'une égale blancheur ; il ſe ſépare enſuite à la ſurface une crême blanche, épaiſſe, graſſe, laquelle étant enlevée, il reſte ce qu'on appelle *lait écrêmé*, dont la couleur eſt bleuâtre, plus limpide, & qui renferme la partie ſéreuſe & caſeuſe ; mais ſi on vient à mêler avec le lait de la preſſure, qui n'eſt autre choſe qu'un ſuc qu'on trouve dans le ventricule des jeunes Veaux, il ſe forme un *coagulum* d'égale conſiſtance, friable, qui ſe ſépare bien-tôt de lui même en ſéroſité & en *coloſtrum*, ou fromage (*a*) ; il ſuit de-là que le lait ſe coagule naturellement dans l'eſtomac, & voilà pourquoi les enfans qui en prennent trop, en rendent peu de tems après le coloſtrum ; mais aſſez mou & ſans beaucoup de conſiſtance. Il eſt bon de remarquer auſſi que le lait de femme contient moins de coloſtrum que celui des autres animaux. En effet,

(*a*) Hermann. Boerh. chem. T. II proleg. part. II, p. 266.

le premier eſt fort doux & beaucoup moins épais; celui qui en approche le plus, eſt le lait d'Aneſſe, vient enſuite celui de Jument, de Chêvre, de Brebis, & enfin celui de Vache, qui eſt le plus épais, & qui contient une plus grande quantité de fromage; nouvelle raiſon qui prouve que le lait de femme eſt de tous le plus analogue à la conſtitution des nouveaux-nés. Mais le lait expoſé dans un lieu chaud, tourne ſpontanément vers l'acide, qualité qui, ſe trouvant dans le lait qui eſt dans l'eſtomac, le coagule de plus en plus: voilà pourquoi il eſt dit dans le texte, que les enfans ont beaucoup à ſouffrir du lait qui ſe coagule & s'épaiſſit trop tôt dans ce viſcère. J'ai vu quelquefois dans l'ouverture des cadavres, l'eſtomac rempli d'un coloſtrum épais & aigre.

Lorſque ce coagulum eſt encore aſſez liquide il paſſe peu à peu par le pylore, dans le duodenum, où il ſe mêle avec la bile & le ſuc pancréatique, qui, par leur qualité ſavoneuſe, & analogue à celle de la ſalive, le délayent & le diſſolvent, de façon qu'en parcourant le trajet des inteſtins, la partie la plus ténue eſt reſorbée, & la

plus grossière chassée par les selles, lesquelles chez les enfans qui ne prennent pour tout aliment, que le lait de la mere, sont assez épaisses & copieuses, & qui vraisemblablement ne sont ainsi qu'à cause de la partie caseuse du lait. Aussi *Hippocrate* (*a*) semble avoir remarqué que *les enfans qui vomissent des matières laiteuses, ont le ventre resserré.* Il est bon d'observer qu'il n'a pas dit qu'ils vomissent le lait, mais des matières caseuses (γαλακτώδεες) : ils rejettent en effet, ou pour mieux dire, ils regorgent le colostrum, mais assez mou : de-là vient aussi que les selles sont moins abondantes. Le même Auteur dit encore que *ceux dont les urines sont plus abondantes que les selles, sont proportionellement plus nourris* (*b*) : car alors tout ce qui a été dissoud par l'action des organes de la chilification, est resorbé dans le sang; voilà pourquoi les selles sont moins copieuses; quoique d'ailleurs l'urine plus abondante prouve qu'ils ont pris assez de lait : au contraire *Hippocrate* augure mal de

(*a*) De dentiti. Chart. Tom. VII. pag 81.

(*b*) Ibidem.

ceux (a) *qui n'urinent pas autant qu'il faut, qui sont sujets à rendre habituellement par les selles des matières crues ; ceux là*, dit-il, *sont sujets à être malades.* Cependant il approuve la liberté du ventre, qui est accompagnée d'une bonne coction : *ceux qui vont bien à la selle, & qui font de bonnes digestions, jouissent de la meillieure santé* : c'est alors une preuve que le lait est bien digéré.

Il suit de-là que naturellement le lait se coagule dans l'estomac de l'enfant ; mais que cette coagulation n'est funeste, que lorsqu'elle se fait trop vîte, & qu'elle est poussée trop loin. On pourroit prévenir de beaucoup cet inconvénient, en faisant attention à ce qui suit.

Les pleurs sont le seul moyen par lequel les enfans témoignent qu'ils souffrent & qu'ils ont besoin de prendre de la nourriture. Ordinairement les nourrices, sans s'embarrasser d'où peut en venir la cause, n'ont pas de plus pressante affaire, que de leur présenter le téton, & si elles ont beaucoup de lait, elles leur répetent bien-tôt le même

(a) De dentitione, Charter. Tom. VII. p. 872.

office. Je conviens qu'il est avantageux de faire souvent téter les nouveaux-nés, mais il faut leur donner peu de lait à la fois ; autrement l'estomac trop surchargé ne pourra réagir suffisamment sur ce lait, qui tournera bien-tôt vers l'aigre, & ne fera que renouveller les pleurs & les accidens, si on revient à la charge * : aussi *Moschion* a-t-il très-bien remarqué (*a*) qu'il ne falloit point faire téter les enfans toutes les fois qu'ils pleurent ; mais examiner soigneusement si ces pleurs ne viennent point de ce qu'ils sont trop serrés dans le maillot, de ce que leurs membres sont dans une situation génante, ou enfin, des excrémens qu'ils ont rendus. On connoit que l'enfant a besoin de prendre de la nourriture, lorsque ses hypocondres se trouvent creux ; ce qui prouve que l'estomac est vuide ; lorsqu'il y a long-tems qu'il n'a pas

* Il est bon de remarquer avec *Kerkringius* que dans les enfans le pylore se trouve naturellement fort étroit, c'est cette disposition qui le rend peu propre à transmettre une trop grande quantité de lait.

(*a*) Spach. gynæc. pag. 9. n°. 99, 100 & 101.

tété, lorſqu'il ouvre la bouche, remue les lévres, lorſqu'il prend le doigt & le ſuçe : ſouvent la trop grande quantité de lait qu'il a pris le tourmente & l'inquiéte: dans ce cas il s'agite, le trop grand volume de l'eſtomac fait gonfler les hypocondres: ſi alors on lui donnoit encore à téter, on augmenteroit infailliblement le mal : lorſqu'on ne ſait à quoi attribuer ſes pleurs, *Galien* (*a*) nous apprend qu'outre le téton, il y a encore deux moyens de les calmer, ſçavoir ; *un légére agitation & le chant, moyens qui mis en uſage, calment non-ſeulement ces inquiétudes, mais encore procurent le ſommeil ; la nature faiſant voir par-là qu'ils ſont portés d'inclination pour la muſique & pour l'exercice.*

Il y a encore une autre cauſe qui augmente & qui accélére la coagulation du lait ; c'eſt de bercer les enfans trop fort. On ſait que l'agitation ſeule du lait enfermé dans un vaiſſeau propre, le diſpoſe à cette altération, quelquefois même en aſſez peu de tems, on voit la partie graſſe & butyreuſe, ſe ſéparer du reſte du lait, s'aigrir & ſe rancir à la longue ; le beurre étant

(*a*) De ſanitate tuendâ, Lib. I. cap. VII. Charter T. VI. p. 51

enlevé, il reste le sérum, mêlé avec la partie caseuse; c'est ce qu'on appelle *lait écrêmé*, il est assez épais, & tourne bien tôt vers l'aigre. Lorsque pour appaiser les enfans, les gardes s'avisent de les bercer trop fort, le lait subit à peu près les mêmes changemens. Nous avons fait remarquer §. 63, en traitant des mauvais effets de l'âcrimonie acide, que l'estomac est peut-être moins sensible que son orifice supérieur, qui est vivement affecté par la moindre âcreté: en effet, tant que l'acide reste dans la cavité de l'estomac, on n'en ressent aucune incommodité; mais dès que par des rapports, par le mouvement ou par le changement de situation, il parvient jusqu'au *cardia* il s'ensuit une cardialgie incommode. Que ne doit donc pas souffrir un enfant qui est ainsi secoué dans une situation presque horizontale? Le cerveau-même, qui est si mobile à cet âge, pourra en être troublé, sur-tout si les secousses ne sont pas égales, de-là viendront les vertiges, les vomissemens, les couvulsions (*a*). J'ai connu un enfant robuste,

(*a*) Brouzet, educat. médicin. Tom. I. p. 123.

âgé de huit ans, qui, pour avoir été jetté par ſes camarades & retenu de force ſur un berceau, où il fut vivement ſecoué, tomba dans un vertige, qui fut ſuivi d'un vomiſſement de bile verdâtre : ce pauvre enfant en fut malade pendant quelques jours.

On évitera tous ces inconvéniens, ſi on a ſoin de ſuſpendre le berceau : le plus léger mouvement ſuffit alors pour l'agiter d'une manière égale, & avec le moindre mouvement poſſible ; il fait des oſcillations comme une pendule, le mouvement diminue peu-à peu, & finit enfin ſans cauſer la moindre ſecouſſe : lorſque le berceau n'eſt point ſuſpendu, l'enfant s'éveille auſſi-tôt qu'on ceſſe de le bercer.

Ce mouvement léger fait beaucoup de bien aux enfans ; c'eſt pour eux un exercice utile & agréable.

§. 1355. *Cette maſſe devenant inſenſiblement plus âcre & plus acide, communique aux excrémens une couleur verte, une odeur aigre ; produit des vomiſſemens de matières acides, des borborigmes, des vens, des*

douleurs & une infinité d'autres maux, mais ſurtout des convulſions.

Nous avons fait voir §. 60. en traitant des maladies ſpontanées, qui naiſſent de l'humeur acide, que cette eſpéce d'acrimonie avoit principalement ſon ſiége dans les premieres voies, c'eſt-à-dire dans l'eſtomac & les inteſtins, & que par conſéquent ces viſcères en ſont les premiers affectés.

Mais le lait coagulé acquiert par ſon ſejour dans l'eſtomac un plus grand dégré d'âcreté, qui, comme un ferment, coagule tout le lait que prend l'enfant, & lui fait contracter le même caractère : auſſi dès que les Médecins s'apperçoivent que l'enfant a des rapports ou des vomiſſemens acides, ils ont ſoin de lui donner des abſorbans, ſachant fort bien que plus on laiſſe ſéjourner ces matières ſur la ſurface interne de l'eſtomac, plus on a de peine à vaincre le mal : car de même que le lait récent qu'on met dans un vaiſſeau qui a long-tems contenu de l'acide, ſe corrompt preſqu'auſſi-

tôt ; de même aussi le lait qu'on introduit dans l'estomac disposé de la même manière, acquiert un caractère acide, les excrémens verdissent & exhalent une forte odeur d'aigre.

Dans les nouveaux-nés le foie sépare une grande quantité de bile : cette humeur en se mêlant au colostrum, lorsqu'il sort par le pylore, dissout sa ténacité, & prévient ou corrige l'acrimonie acide : voilà pourquoi dans les enfans qui se portent bien, les excrémens sont jaunes & d'égale consistance ; mais dès que la bile vient à manquer ou à dégénérer ils paroissent mêlés de floccons caseux & blanchâtres, & de jaunes qu'ils étoient, ils deviennent d'un vert si foncé, que les tâches qu'ils impriment sur les draps, ressemblent à celles du verd de gris, & sont presque ineffaçables : aussi est-ce par l'inspection des matières fécales que les Médecins jugent de la présence des acides dans les enfans. En effet, si elles sont égales & sans mêlange de grumaux caseux, c'est un bon signe ; si au contraire quoique jaunes au moment de l'éjection, elles verdissent sur le champ, c'est une preuve que l'âcrimonie acide est prête à se décla-

rer ; si enfin elles sont vertes en sortant, il n'y a plus de doute que les intestins ne soient remplis d'un colostrum acide, (voyez les §§. 63, 64). Or, qui ne voit pas qu'une pareille âcrimonie doit nécessairement causer par ses iritations continuelles, des douleurs, des tranchées, des vents & une infinité d'autres symptômes.

D'abord les enfans maigrissent par tout le corps, le colostrum en s'accumulant dans les intestins fait gonfler le ventre; & s'il n'est possible, ni d'évacuer ni de détruire l'acide, ils périssent misérablement : car lorsque le mal en est venu jusqu'à ce point, il est très-difficile d'y porter remede. C'est ce qu'*Hippocrate* semble indiquer (*a*) lorsqu'il dit : *les enfans qui tetent & ne sont pas nourris, deviennent maigres & ont beaucoup de peine à se rétablir.* Et dans un autre endroit (*b*) : *les enfans qui sont voraces & qui prennent beauboup de lait, n'acquierent pas de l'embonpoint, en proportion du lait qu'ils tétent : ceux qui sont voraces, & qui ne*

(*a*) De dentitione Charter Tom. VII. p. 872.
(*b*) Ibid. pag. 871

ſont pas nourris à proportion, ſont ſujets à être malades.

Les Médecins ont ſouvent occaſion de voir des petits infortunés, dont le corps eſt extrêmement maigre & le ventre gonflé, ſur-tout parmi le bas peuple, à qui l'extrême néceſſité où il ſe trouve de gagner ſa miſérable vie, fait très-ſouvent négliger le mal dans ſon principe, & n'appeller le Médecin qu'à l'extrémité. Ces malheureux ont le ventre reſſerré pendant long-tems, vient enſuite une diarrhée colliquative, qui épuiſe les forces & précipite la mort. On ſera peut-être ſurpris, qu'une maladie qui vient de l'âcrimonie acide puiſſe dégénérer en une diarrhée putride; mais cette diarrhée n'eſt autre choſe que la diſſolution putride des viſcères gangrénés. D'ailleurs quoique la partie caſeuſe du lait commence d'abord par devenir acide: caractère qu'elle doit à la grande quantité de ſérum dans lequel elle eſt noyée, cependant elle tourne par ſa nature vers la putridité: car on voit le fromage vieux ſe pourrir, devenir âcre, & même ſi ſans être encore pourri, on le jette dans le feu, il ſe fond comme de la corne, & répand

la même puanteur que les parties animales qu'on fait brûler. Le fromage examiné chymiquement, donne les mêmes produits que les solides & les fluides des animaux soumis à la distillation.

Cependant il est rare que le mal ait le tems d'en venir jusques-là ; il arrive plus souvent que les enfans périssent dans les convulsions, lorsque cette acrimonie acide corrode les intestins & affecte tout le genre nerveux, qui est si sensible à cet âge ; c'est ce qui a fait dire à *Hippocrate* dans le passage cité §. 712 : *que les convulsions dans les enfans s'annoncent par une fiévre aiguë, par la constipation, les veilles, les frayeurs, par la couleur verdâtre, pâle, livide, rouge ; tous symptômes auxquels sont sujets les nouveaux-nés jusqu'à l'âge de sept ans.* La constipation indique que la matière est retenue ; les autres symptômes sont des signes de douleurs. *Hippocrate* répéte la même chose dans un autre endroit (*a*). *La fiévre aiguë dans les enfans, la constipation, les agitations continuelles, le*

(*a*) Coac. prænot. n°. 111. Chart. T. VIII. p. 858.

changement de couleur, la rougeur annoncent les convulsions. En effet, pendant les tranchées, les enfans sont continuellement à donner des coups de pieds : les convulsions sont encore précédées de l'agitation singuliere des globes des yeux, qu'on distingue au travers des paupières, d'un regard craintif, viennent ensuite les envies de vomir, & enfin les convulsions.

§. 1356. *On guérit ces maux par des anti-acides fixes, mêlés aux purgatifs, par des clystères de même vertu, par des carminatifs doux, par l'usage tant interne qu'externe de matières huileuses.*

Les absorbans sont, comme nous l'avons dit, des remédes surs pour détruire l'âcrimonie acide; mais dans ce cas-ci ils sont insuffisans : il faut encore recourir à des médicamens capables de dissoudre les matières caseuses & en faciliter le passage par le pylore, & dans toutes les anfractuosités des intestins: on les marie avec succès avec quelque purgatif léger, pour en hâter l'évacuation.

Mais comme les acides augmentent de plus en plus la concrétion caseuse, on a conseillé les anti-acides fixes, tels que les sels alkalis, qui, outre l'avantage de neutraliser l'acide, ont encore celui de détruire les concrétions qui peuvent s'être formées : voilà pourquoi *Hoffman* (*a*) vante si fort *le fréquent usage des poudres absorbantes, impregnées d'huile de tartre par défaillance, avec parties égales de rhubarbe & une ou deux gouttes d'huile d'anis, de fenouil, & même un peu de saffran.*

Cependant il est prouvé par l'expérience (*b*) que *l'huile de tartre coagule le lait, & le fait séparer en masses concretes, lesquelles sont plus petites & moins épaisses, que lorsqu'on le mêle avec les acides.* D'ailleurs, *si à du lait coagulé par les acides ou par la pressure, on ajoute de l'alkali, il n'est pas vrai, comme on le prétend, que ce coagulum reprenne sa première fluidité, & que les alkalis dissolvent les concrétions formées par les*

(*a*) Medicin. ration. system. Tom. II. p. 341.

(*b*) Herm. Boerh. chem. Tom. II. process. XCI. p. 302, 303.

acides. Mais comme ces anti-acides fixes ont une âcreté assez marquée, qui pourroit devenir nuisible, à moins que rencontrant tout de suite l'acide, ils ne fussent neutralisés, n'ayant pas d'ailleurs la propriété de dissoudre le coagulum formé par les acides; la plûpart des Médecins ont mieux aimé se servir des absorbans qui n'ont aucune âcreté, & de légers résolutifs, qui ont la propriété de fondre le colostrum.

Il y a trois remédes principalement vantés dans ce cas; sçavoir, *la bile, les jaunes d'œufs & le savon fait avec l'huile par expression & l'alkali fixe*. Si la bile est bien conditionnée & assez abondante dans un enfant, elle dissout le lait coagulé en sa mêlant avec lui dans le duodénum. On trouve beaucoup de lait coagulé dans le premier estomac des jeunes Veaux; mais après son mêlange avec la bile, ce même lait est tellement dissout, qu'il n'en reste plus le moindre vestige dans le quatrième ventricule. Lors donc que les Médecins appercevoient les symptômes qui annoncent la coagulation du lait; ils concluoient, ou que la bile manquoit, ou qu'elle étoit hors d'état de s'acquiter de

de ses fonctions. Ils croyoient qu'il n'y avoit rien de mieux à faire alors, que de lui substituer la bile d'un animal sain ; mais comme son amertume la rendoit difficile à prendre par la bouche, ils la mêloient dans les clystères. On trouve encore dans les boutiques le *fiel de Bœuf*, qu'on a fait épaissir à un feu doux, & incorporé avec un peu de saffran en poudre : on en prépare des petites pillules, qu'on a coutume de dorer : on en prescrit quelques-unes enveloppées dans un mucilage épais, une ou deux fois dans la journée. Ce remède réussit quelquefois assez bien, sur-tout si les enfans les avalent sur le champ, avant qu'elles ayent le tems de se fondre.

Il y en a qui ont employé de la même manière la vésicule du fiel d'une Anguille encore remplie de bile : comme ce reptile n'a point de dents, & que cependant il digere très-bien ; on a cru que naturellement sa bile devoit être plus active. On avoit l'attention de la donner toute pure sans la faire chauffer & renfermée dans sa vésicule, afin qu'avalée ainsi, elle pût en découler peu-à-peu, & se mêler avec les matières contenues dans l'estomac.

Le Jaune d'œuf a, comme on le ſait, la propriété de rendre les huiles & les baumes, miſcibles avec l'eau & même de diſſoudre les réſines; c'eſt cette même propriété qui l'a fait vanter dans le cas de coagulation du lait, qui, comme on le ſait, outre le fromage, contient encore la partie butyreuſe & graſſe, qui ſe diſſout très-bien dans un jaune d'œuf: ce dernier n'a aucune eſpéce d'âcrimonie, & il fournit d'ailleurs une nourriture agréable.

Quand on fait bouillir du ſel alkali dont la cauſticité a été augmentée par la chaux, avec de l'huile exprimée & de l'eau, l'huile s'unit intimément à l'alkali, & il réſulte de ce mêlange une maſſe blanche conſiſtante, friable, parfaitement diſſoluble dans l'eau, qui ne ſe liquéfie point à l'air, & ne fait ſur la langue aucune impreſſion alkaline; c'eſt ce qu'on appelle *ſavon* (*a*). Plus l'alkali & l'huile ſont purs, plus on le croit propre aux uſages de la Médecine. Cette maſſe concréte conſerve toujours la propriété du ſel lixiviel qui eſt de dé-

(*a*) Herm. Boerh. chem. Tom. II. proceſſ LXXIII. p. 257. &c.

terger & d'atténuer les glutinosités, sans risquer de corroder : elle empêche les acides de coaguler le chile ou le lait ; dissout même le coagulum qui pourroit s'être déjà formé ; propriété que n'ont pas les sels alkalis seuls. *Le savon opere ce que l'eau & l'huile ne sauroient faire ; il fait sans risque, ce que les alkalis font avec danger ; il a des propriétés que n'ont pas les autres sels.*

Nous savons par une infinité d'observations certaines, qu'on peut sans rien craindre faire prendre du savon à grande dose. On ne sera donc pas surpris, de trouver au même N°. de la *matière médicale*, une portion faite avec deux gros de savon, & le double de jaunes d'œufs délayés dans quatre onces d'eau, qu'on donne aux enfans par cuillerées : on y joint *la rhubarbe* & *les yeux d'écrevisses*, & on édulcore le tout avec le syrop d'*althea*. Cette dose de savon est indiquée dans le cas de tension dans l'estomac, & du ventre ; symptômes qui dénotent que le ventricule & les intestins sont gorgés de colostrum : ordinairement peu de tems après il sort par les selles des masses caséeuses d'abord blanches, & ensuite teintes d'u-

ne légére couleur de rhubarbe, le ventre se désenfle & l'enfant est soulagé. La propriété purgative & légérement stimulante de la rhubarbe sur toute la longueur des intestins, favorise la vertu dissolvante du savon, de même que les poudres absorbantes, qui neutralisent les acides qu'elles rencontrent : cette méthode remplit toutes les indications.

C'est à de pareils remédes qu'on doit avoir recours, pour fondre & évacuer le colostrum ; mais il faut une beaucoup moindre dose de savon, pour empêcher la trop grande coagulation du lait dans l'estomac. En traitant de la *phtisie*, & des moyens d'adoucir les douleurs de la *goutte*, nous avons conseillé à ceux qui se mettroient à la diéte lactée, de prendre chaque matin six ou huit grains de savon, dans la même vue.

Si quelqu'un voulant jouer un tour à quelque laitiere, vient à jetter un gros de savon seulement dans le grand vaisseau où elle a coutume d'agiter son lait pour en extraire le beurre, il lui sera impossible, ou du moins très-difficile de séparer les parties qui composent le lait. Cette expérience m'a déterminé

à faire prendre aux nouveaux-nés pendant quelques ſemaines, deux ou trois fois par jour, quelques cuillerées d'une ſemblable mixture, dans laquelle je ne faiſois diſſoudre que quinze ou vingt grains de ſavon ; par ce moyen j'ai toujours réuſſi à prévenir la coagulation du lait, & l'âcrimonie acide.

On donne dans la même vue des clyſtères dans leſquels on fait entrer du ſavon ou de la bile, pour fondre & vuider des gros inteſtins le coloſtrum, ſuppoſé qu'il y en eût. On trouve au même N°. de la *matière médicale* des formules convenables dans ce cas.

A l'égard des carminatifs, c'eſt-à-dire, des remédes propres à diſſiper les vents, il n'y a que les plus doux qui puiſſent être mis en uſage. On peut voir ce que nous en avons dit en traitant des rots & des vents: car une fois la cauſe irritante détruite, tous les vents ceſſent.

Quant à l'effet que produiſent les huiles priſes intérieurement, & aux précautions qu'exige leur adminiſtration, nous nous ſommes étendus là-deſſus §. 1348 : leur application extérieure ſuivie de frictions légéres, peut

être utile ; mais si on se détermine pour les huiles aromatiques, il ne faut les donner qu'à bien petite dose, ou mêlées à d'autres huiles plus douces, pour ne pas risquer d'enflammer la peau, qui est si délicate dans les enfans, & occasionner des accidens fâcheux.

Si l'âcrimonie acide domine chez eux, il faut faire observer à la nourrice un régime qui soit le moins capable de faire aigrir son lait. On peut voir là-dessus ce qui a été dit §. 66.

§. 1357. *De-là viennent aussi pour l'ordinaire les attaques d'épilepsie, le genre nerveux étant agacé par une âcrimonie irritante.*

Les enfans ont la tête fort grosse, la fibre lâche, les nerfs très-sensibles. Aussi la sagesse du Créateur a-t-elle pourvu, ainsi que nous l'avons dit, à ce que les yeux ne fussent pas affectés par l'éclat de la lumière, & les oreilles par un son trop fort. Il n'est donc pas surprenant que le système

nerveux étant irrité par une âcrimonie piquante, il s'ensuive des attaques d'épilepsie, qui, non-seulement sont dangereuses, vû le péril de mort qui menace les enfans; mais qui, même calmées, entraînent souvent après elles une infinité de maux pour le reste des jours. Tels sont la distorsion des membres, la vue louche, la surdité, la mutité, la démence, suites funestes des convulsions, comme l'expérience multipliée nous l'apprend.

C'est donc avec raison, que le savant *Hoffman* a dit: *que les maladies qui attaquent spécialement les nouveaux-nés & les enfans, affectent principalement la tête, & ont leurs siéges tant à l'extérieur, qu'à l'intérieur de cette cavité.* Ce savant le prouve par l'énumération de plusieurs maladies particulieres à cet âge tendre.

§. 1358. *D'où il suit qu'on les dissippe par les seuls remèdes, s'ils sont susceptibles de guérison.*

C'est ici que les bonnes femmes déploient toute leur simplicité, en faisant porter suspendus au col des enfans,

des coraux rouges, l'ongle de pied d'Élan, des dents de Loup, & je ne sais quelles autres amules. Le Médecin peut sans conséquence se prêter à toutes ces miseres; pourvû qu'elles ne portent point obstacle à un traitement plus efficace, qui seul est capable de dissiper ces maux : nous l'avons indiqué. Mais il n'est pas toujours possible d'y porter remede, sur-tout si l'enfant est parvenu à un certain âge, & si au lieu d'appeller le Médecin à tems, les femmelettes s'amusent à tenter mille ridiculités. J'ai vû à l'ouverture des cadavres, l'estomac rempli d'une si grande quantité de matière caséeuse, qu'il n'avoit pu admetrre, ni des alimens ni aucune sorte de remédes. J'ai vû un morceau de colostrum qui bouchoit toute communication du pilore à l'estomac, & qui avoit occasionné des convulsions mortelles.

Les Médecins ont beaucoup disputé pour sçavoir, s'il convient de donner d'autres alimens, à un enfant pendant le tems qu'il tête. Il y en a quelques-uns qui ont regardé comme très-dangereux de leur faire prendre alors des bouillons à la viande, des panades,

&c. ils croyoient que tout cela nuisoit à la bonne digestion.

Le lait récent de la mere ou d'une nourrice saine, fournit sans contredit l'aliment le plus convenable aux nouveaux-nés, & qui suffit seul : cependant vers le troisieme mois on a coutume de leur donner une ou deux fois par jour une cuillerée de bouillie faite avec du lait de Vache, & un peu de farine, moins pour augmenter la quantité de nourriture ou les forces, que pour les accoutumer peu à peu à prendre les alimens dans une cuiller. Les premiers jours qu'on en fait l'essai, ils roulent la bouillie dans leur bouche, la crachotent en grande partie, & en avalent peu. Il est bon d'avoir cette attention, afin de leur ménager par-là un moyen de les nourrir, au cas qu'il arrive quelque accident à la mere ou à la nourrice, qui les oblige de suspendre la lactation, avant qu'il soit tems de les sévrer. La nourrice peut encore être saisie d'une peur violente, l'enfant risqueroit beaucoup de téter de son lait ; il faut donc attendre qu'elle ait repris son assiete ordinaire. L'observation nous apprend que des enfans sont morts dans les convulsions,

pour avoir tété des nourrices vivement affectées par la colère ou par la peur.

Il est certain qu'il n'y a rien de plus dangereux, que de gorger un enfant qui téte bien, de ces sortes de bouillies, dans la vue de le nourrir davantage : car on ne fait alors que surcharger son estomac, & donner lieu à une infinité de maux, sur-tout si on y ajoute trop de farine, & si on la fait trop cuire, il en résulte alors une espéce de colle, qui, par sa ténacité, surcharge plus l'estomac qu'elle ne nourrit. Il est bon de remarquer aussi, que la farine est fort différente dans les divers païs. Je me souviens qu'en quittant ma patrie, je portai pour mon usage pendant la route, de la farine bien choisie ; je vis évidemment en comparant ce qui m'en resta avec celle d'Autriche, que celle d'Hollande étoit beaucoup plus gluante que cette derniere. Si l'on se servoit de farine de *malt*, elle seroit moins ténace : car personne n'ignore que, lorsqu'après avoir arrosé du bled avec de l'eau, on le laisse dans un lieu chaud, il n'est pas long-tems sans germer : si aussi-tôt que la germation est commencée, on l'ex-

pose à un fort dégré de chaleur, on en obtient ce qu'on appelle le *malt*. En arrêtant ainsi la végétation de son principe, on diminue considérablement la ténacité de la farine (*a*). La même chose arrive au pain, lorsqu'en le mettant dans le four, on arrête la fermentation commençante : il suit delà qu'on pourra employer aux mêmes usages le pain émié en le mettant simplement dans le lait chaud.

A mesure que l'enfant acquiert des forces, son estomac se fortifie & se met en état de digérer d'autres alimens outre le lait; mais il faut d'abord commencer par les plus légers, & qui ont le plus d'analogie avec le lait qu'ils tétent. On peut mêler, par exemple, du lait des animaux avec celui de femme : cette diéte suffit à beaucoup d'enfans, jusqu'à ce qu'il soit tems de les sévrer, & alors on peut les nourrir avec de la bouillie, sur-tout avec celle qu'on prépare avec du biscuit : ce dernier n'a aucune viscosité, & se mêle très-bien avec le lait; on y délaye ordinairement un jaune d'œuf.

(*a*) Brouzet, éducat. médic. des enfans, T. I. p. 215.

Plusieurs Auteurs conseillent de supprimer entiérement le lait; lorsque l'enfant commence à prendre d'autre nourriture (*a*); en conséquence il semble qu'il ne conviendroit pas de mêler avec le lait un jaune d'œuf; d'autant mieux qu'il appartient au regne animal. Je puis assurer avec toute la sincérité dont je suis capable, que j'en ai souvent fait usage, ainsi que je l'ai dit §. 1356, pour détuire la trop grande coagulation du lait, sans jamais en observer aucun mauvais effet.

Il faut toujours se méfier, même chez les personnes saines & robustes, du changement subit dans la façon de vivre, par conséquent il y auroit de l'imprudence à supprimer entiérement l'usage du lait dans un enfant qu'on veut sévrer, à moins qu'on ne l'ait accoutumé peu-à-peu à d'autres alimens. Notre célèbre Auteur (*b*) convient que les enfans qu'on assujétit tout-à-coup à un autre régime, perdent leur coloris, & maigrissent considérablement; mais il croit qu'en les sévrant on leur donne une maladie qui, bien traitée,

(*a*) Ibid. p. 270.
(*b*) Ibid. p. 295.

a ſes uſages dans l'économie animale. Quoiqu'il en ſoit, j'aimerois mieux, voir la ſanté de l'enfant ſe ſoutenir parfaitement, que de la troubler en le ſévrant: voilà pourquoi j'ai toujours été dans l'uſage après le ſixieme mois, quelquefois plutôt, ſi les enfans ſe dégoûtoient du lait, (ce qui arrive quelquefois), de leur donner des panades faites avec le bouillon de poulet ou de veau, deux fois par jour, mais commençant à petite doſe : j'étois toujours attentif à examiner ſi la ſanté s'altéroit ; j'ai remarqué ſeulement que lorſqu'ils commencoient de faire uſage des bouillons à la viande, les excrémens étoient plus noirâtres; du reſte, je n'ai rien obſervé de fâcheux, quoique j'aie eu pluſieurs Princes confiés à mes ſoins, & que ce dépôt précieux me rendît très-attentif à tous les événemens; ils ont tous été ſévrés ſans le moindre inconvénient : tel eſt auſſi le ſentiment d'*Hippocrate* (*a*), qui s'explique ainſi : *les enfans qui ſont à la mammelle, & qui prennent d'autres alimens, ſoutiennent plus facilement le ſévrage.*

(*a*) De dentitione Charter. Tom. VII. p. 872.

Il ſuit de là qu'on ne doit pas tant craindre du mêlange du lait avec d'autres alimens préparés au bouillon à la viande ; d'ailleurs nous avons fait remarquer que la partie la plus groſſière du lait, c'eſt-à-dire, le fromage, eſt plus animaliſée que le ſérum & le beurre, avec leſquels il ſe trouve mêlé. Il y a même bien des gens qui ſont dans l'uſage de nourrir les enfans après qu'ils ſont ſévrés, avec du lait des animaux, & des bouillons à la viande, ſans aucun inconvénient ; par ce moyen on les accoutume inſenſiblement à un autre genre de vie.

Il faudra cependant avoir égard à leur âge, dans le choix des alimens. Les Médecins ont déſiré qu'on ne les ſévrât point, que préalablement les dents n'euſſent percé, & même ne fuſſent aſſez fortes pour diviſer, non-ſeulement les alimens ſolides, mais encore pour les bien broyer (*a*). Ils recommandent enſuite de leur préſenter plus rarement le téton ; mais de leur don-

(*a*) Moſchion apud Spach. gynæc. pag. 10. nº. 113 Harmon. ginæc. part. prior. c. XXII. pag 18.

ner d'autres alimens afin de les désabuser insensiblement du lait

Mais il arrive quelquefois que par un effet de la maladie, ou par quelqu'autre événement, le lait manque dans la nourrice avant que les dents soient assez nombreuses : alors, si on ne peut trouver d'autre nourrice, il faut avoir recours au lait des animaux. Si on choisit celui de vache, on le délaie avec la quatrieme partie d'eau, & on l'adoucit avec un peu de sucre, pour le rendre plus analogue au lait de femme. Communément on met ce mêlange dans un vaisseau d'étain, dont on couvre le bec avec un cuir mou, qui a à peu près la forme & le volume du téton; on a soin d'y ménager plusieurs petits trous pour donner à l'enfant plus de facilité pour le suçer. Si on met plus d'eau que de lait, ce mêlange tient lieu de boisson, & on leur donne alors de la bouillie dont nous avons déjà parlé. On continue ainsi jusqu'à ce que les dents soient & plus nombreuses & plus fermes; ce qui est une preuve qu'on peut donner des alimens plus consistans. On n'a rien à craindre du sucre ainsi ajouté au lait. (*a*) Les

(*a*) **Brouz. éduc. méd. des enf. T. I. p. 273**

anciens Médecins donnoient du miel & de l'eau miélée aux nouveaux-nés. D'ailleurs, il eſt prouvé que le lait ſe coagule moins quand on y mêle du ſucre. J'ai été ſurpris de voir quelques Médecins interdire l'uſage du ſucre, & preſcrire le même jour des ſyrops préparés avec cette ſubſtance.

Le tems où on doit ſévrer les enfans, doit être en général, lorſque les dents ſont aſſez fermes; mais comme ceci varie conſidérablement, il n'eſt pas poſſible de le déterminer au juſte. J'ai vu, ainſi que je l'ai dit §. 1359, un avorton de cinq mois, qui avoit deux dents inciſives ſur la mâchoire inférieure. J'ai vu une petite fille ſaine & robuſte, dont les dents ne commencerent à percer qu'à dix-neuf mois, quoique la dentition arrive ordinairement vers le ſeptieme: les inciſives pouſſent les premieres ſur l'une & l'autre mâchoire. Il arrive ſouvent que les plus petites molaires, ou celles qui ſont plus près des canines, ſe montrent avant que les huit inciſives aient fini de percer: après les inciſives viennent les canines, mais plus tard. Comme pendant la dentition les enfans éprouvent des démangaiſons aux gencives avec

douleur & gonflement, il est avantageux qu'ils tétent encore, parce que les gencives peuvent à peine soutenir le contact de la cuiller; aussi differe-t-on de les sévrer, selon que les dents percent plus ou moins vîte; comme il arrive souvent que les huit incisives, les quatre molaires & les quatre canines ont entiérement percé au dix-huitieme mois, il y a des Médecins (*a*) qui ont conseillé de ne sévrer les enfans qu'à un an & demi ou deux ans; ils ne risquent pas grand chose de téter jusqu'alors. Une femme forte se moquant des cruautés d'*Antiochus*, parloit à son fils en ces termes, en l'exhortant à souffrir courageusement le martyre pour les loix de sa patrie. *Mon fils, ayez pitié de moi, qui vous ai porté neuf mois dans mon sein, qui vous ai allaité pendant trois ans, nourri & conduit jusqu'à l'âge où vous êtes* (*b*).

Il ne faut pourtant pas d'abord après avoir sévré les enfans, leur laisser

(*a*) Eginet. Lib. I. cap. v. pag. 3. &c. Moschion, apud Spach. gynæc. pag. 10, n°. 113.

(*b*) Machab. Lib. II. Cap. VII. ℣ 27.

prendre des alimens trop durs; il est bon de commencer d'abord par les plus tendres, & passer insensiblement à des plus consistans, afin d'y accoutumer peu à peu les viscères. Les enfans dans l'état de santé sont affamés & même voraces; quoiqu'ils ayent de bonnes dents, ils mâchent à peine les alimens; & les avalent presque entiers. Chez le bas peuple on se plait assez à voir les enfans assamés; pendant le repas il y a des gens qui prennent plaisir à leur faire manger de tout ce qui se présente; ils l'avalent, il est vrai, mais ils ne le digerent pas : qu'arrive-t-il delà? Leur ventre se gonfle, tout le corps tombe dans une maigreur extrême, & ils finissent par périr cachectiques.

Rien de plus essentiel aux enfans que la propreté; il ne faut point les laisser croupir trop long-tems sur leurs excrémens; car cela produit des rougeurs & des corrosions sur la peau: ils sont encore très-sujets à des maladies cutanées, si on n'a soin de les décrasser de tems en tems. On prévient ces accidens en les lavant deux fois par jour avec des éponges trempées dans l'eau tiéde; on empêche par-là qu'il s'amasse de nouvelles ordures sur la peau.

l'observation apprend qu'ils se nourrissent & croissent mieux, si on a ces petites attentions (a). *Feicher* (b) guérit une petite fille atrophique, en la faisant baigner dans parties égales d'eau & de lait.

On s'est très-bien trouvé de laver d'abord les enfans avec de l'eau un peu dégourdie, & de les accoutumer peu à peu à l'eau froide; cette méthode contribue beaucoup à fortifier leur corps, & fait que dans la suite ils ne sont pas si affectés par les variations des saisons (c) *. En général une

(a) Act. erud. 1727. p. 526.

(b) De rémed. rustic variol. per balnea & curand. p. 30.

(c) Tissot, avis au peuple, §. 342. pag. 332.

(a) La propreté étant d'une si grande nécessité pour la santé du corps, on ne sauroit donc jamais prendre assez de précautions pour l'entretenir. Un des moyens les plus convenables pour y réussir, seroit le fréquent usage du bain: personne n'ignore les avantages qu'il procure en desobstruant les pores de la peau, & en facilitant la transpiration insensible, qui est comme la boussole de la santé; ce secours indispensable pour les enfans d'abord après leur naissance, ne pourroit aussi que leur être

éducation trop molle & toutes les précautions superflues que les méres ne

très-salutaire, si on le continuoit pendant le cours de la vie, il les préserveroit de maladies cutanées qui sont dues le plus souvent à la malpropreté & au défaut d'une bonne transpiration. En effet, d'où peuvent venir les pétechies, la gale & la plûpart des éruptions de la peau? C'est, répond *Sanctorius*, parce que l'humeur excrémentielle de la perspiration est retenue. On ne sauroit donc mieux faire, que de laver souvent le corps des enfans; mais on ne doit pas entendre qu'il faille leur continuer habituellement l'usage du bain chaud qui ne devient nécessaire d'abord après leur naissance, que parce que les liqueurs froides ne pourroient dissoudre & enlever suffisamment cette humeur visqueuse dont la peau est enduite. Cette précaution qui a des avantages pour les corps dont la fibre est séche & trop tendue, comme par exemple, dans les vieillards, ne manqueroit pas d'être nuisible aux enfans qui sont d'un tissu lâche & foible, & les rendroit sujets à plusieurs maladies, comme on l'observe chez les Orientaux. Le bain froid au contraire, auquel on les accoutumeroit insensiblement & par dégrés, fortifieroit leurs corps, & les prémuniroit contre le nouage, le rachitis auxquels ils sont sujets. *Locke* conseille de laver chaque jour les pieds des jeunes enfans dans l'eau froide: le même auteur prouve par l'exemple des anciens Germains, & par ce que font en-

cessent de prodiguer, ne servent qu'à énerver le corps; de façon que, pour

core les Irlandois, qu'on ne risque rien de leur plonger même tout le corps, ayant néanmoins la précaution de se servir d'abord d'eau tiede, puis toujours plus froide de quelque dégré, jusqu'à ce qu'on l'emploie tout-à fait froide. Les Lappones plongent leurs enfans dans l'eau froide, aussitôt qu'ils sont nés trois fois par jour pendant la premiere année, & dans les années suivantes trois fois par semaine. Dans les montagnes d'Ecosse il y a des dames, au rapport de Locke, qui baignent ainsi leurs enfans au fort de l'hyver; elles ne trouvent pas que l'eau froide, lors même qu'il y a des glaçons, leur fasse aucun mal. Les Scythes étoient dans l'usage de plonger leurs enfans nouveaux-nés dans la plus prochaine rivière. Les peuples du Nord, selon Monsieur de Buffon, sont persuadés que les bains froids rendent les hommes plus forts & plus robustes; aussi les forcent-ils de bonne heure à en contracter l'habitude. En effet, si nous faisons attention à ce que notre corps est capable d'acquerir par l'habitude, nous ne serons pas surpris que cet usage qui d'abord paroîtra téméraire, puisse devenir innocent & même utile, en rendant le corps plus robuste & moins susceptible des causes qui peuvent l'affecter. Car pourquoi les paysans dans la campagne marchent-ils dans le cœur même de l'hyver, nuds pieds parmi les glaces & les frimats, sans

peu que les enfans s'écartent du régime, ils deviennent malades. La Reine de Navarre, après avoir perdu plusieurs enfans qu'elle avoit assujettis à une éducation trop molle, confia, d'après l'avis des Médecins, Henri IV à un bon paysan; elle voulut qu'il l'habillât & le nourrît de même que ses propres enfans : par ce moyen Henri IV devint robuste, agile, laborieux, ainsi que nous l'apprend l'histoire (a)

§. 1359. *Aussitôt que les enfans sont délivrés de ces maux, & qu'ils commencent à faire usage de fruits, de viande, de fromage & autres alimens cruds de cette espèce, il s'engendre des vers.*

Lorsqu'après avoir sévré les enfans,

en être incommodés? Pourquoi les mains & le visage sont-ils moins sensibles au froid & aux différentes vicissitudes de l'atmosphère? N'est-ce pas parce que ces parties étant habituellement exposées à l'action des élémens, s'accoutument insensiblement à n'en plus sentir les impressions?

(a) Brouzet, éduc. médic. Tom I. p. 329.

on commence à les mettre au régime des adultes, il est de la prudence de les accoutumer par degrés aux alimens solides, & de ne leur en donner d'abord que de facile digestion. On a souvent observé que les enfans de cet âge sont sujets aux vers : de là vient qu'*Hippocrate* (*a*) après avoir détaillé les maladies des nouveaux-nés, & celles qui arrivent pendant la dentition, dit qu'entre les maladies qui attaquent les enfans dans un âge plus avancé, sont les vers ronds & les ascarides : il ne dit mot dans cet endroit, du ver solitaire, parce qu'il paroît qu'il a cru que ce ver vit inné dans l'homme : nous en parlerons dans la suite. *Galien* (*b*) en commentant cet aphorisme, prétend que ces vers sont plutôt l'ouvrage de la pourriture, que de la génération, sur-tout lorsqu'il se trouve beaucoup de chaleur dans le corps : voilà pourquoi il a cru que les enfans d'un certain âge y étoient plus sujets que les nouveaux-nés, & que ceux qui tétent, parce qu'il y a plus de chaleur dans les premiers.

(*a*) Aphor. XXVI. Sect. III. Chart. T. IX. p. 121.

(*b*) Ibid. p. 122.

Il eſt vrai qu'on obſerve plus fréquement des vers chez les enfans qui commencent à uſer du régime des adultes ; mais on ne peut pas nier qu'on n'en ait trouvé quelquefois chez ceux qui ſont à la mammelle, & même dans les nouveaux-nés. M. *de Lille* (*a*), célèbre Médecin, *trouva dans ſa fille, qui n'avoit qu'onze jours, des nids de vers tout entiers, quoique ſa mere ne lui eût abſolument rien donné que le téton, pas même de la bouillie.* Comme dépuis que cet enfant étoit né, il avoit remarqué en elle des ſymptômes de vers; il ne pût s'empêcher de croire qu'elle ne les eût portés en naiſſant.

Van Daveren, ſavant Médecin (*b*), a recueilli pluſieurs obſervations qui prouvent qu'on a trouvé des vers dans les inteſtins de fœtus qui étoient encore dans le ſein de la mere. Il a fait là-deſſus une diſſertation très-curieuſe.

Une Dame de beaucoup d'eſprit & de probité, qui nourriſſoit ſon enfant, âgé

(*a*) De cordis palpitatione, p. 133.
(*b*) Diſſertat. in aug. de verm. inteſt. hom. Lugduni-Batavorum 1753, p. 31.

de

de trois mois m'a assuré avoir vu très-souvent son fils rendre des petits vers par le fondement.

Tant que l'enfant est à la mammelle, il prend du lait qui n'a point été exposé à l'air ; mais dès qu'il use d'alimens qui en reçoivent les émanations, il peut très-bien se faire qu'il avale en même tems des œufs d'insectes, surtout si ces alimens sont cruds. On trouve très-souvent des vers dans l'intérieur des fruits : le fromage fourmille souvent de petits & de gros. J'ai connu autrefois un homme qui, toutes les fois qu'il mangeoit du fromage blanc, ressentoit deux jours après un prurit incommode au fondement, qui étoit dû à un grand nombre d'ascarides qui s'y logeoient : ce fromage étoit de ceux qu'on prépare avec le lait sans en séparer la crême ; ce qui le rend gras, & d'une saveur assez agréable : s'il s'abstenoit de manger de celui-là, ou s'il en mangeoit d'une autre espéce, cette démangeaison cessoit bien vîte, & on ne voyoit plus d'ascarides.

Il n'est donc pas surprenant que les œufs de ces insectes étant avalés, la chaleur & l'humidité les fassent

éclore ; mais il restera toujours une difficulté, qui est, qu'on ne trouve pas si fréquemment des vers humains hors du corps, pour être certains que c'est des œufs qu'ils déposent, que s'engendrent les vers qu'on y observe. Nous parlerons là-dessus dans le paragraphe suivant.

§. 1360. *Ces vers sont produits par les œufs des insectes qui vivent dans l'air ou sur la terre, qu'on avale, & que la foiblesse du mouvement ne peut détruire.*

On croyoit autrefois, comme tout le monde sait, que les vers & les autres animaux, mais sur-tout les insectes, pouvoient être l'ouvrage de la putréfaction ; mais depuis que, graces aux recherches des grands hommes, on a découvert l'admirable & ingénieuse structure des insectes, on a demeuré pleinement convaincu, qu'il est impossible qu'il puisse résulter de ce mouvement irrégulier, un animal dont les parties sont si multipliées, si variées, & si admirablement disposées, dont le nombre & la situation sont toujours

les mêmes. Aussi cette opinion absurde est-elle entiérement tombée dans le discrédit; peut-être étoit-elle fondée sur ce que les insectes déposent très-souvent leurs œufs sur des matières pourries, ou très-sujettes à pourrir, afin que la chaleur qui accompagne ce mouvement intestin, put les faire éclore, & que le petit ver y trouvât sa nourriture toute prête *. C'est ainsi que pendant les grandes chaleurs de l'été, les mouches déposent très-promptement leurs œufs sur les chairs des animaux égorgés. Une mouche renferme jusqu'à cinq cens œufs & quelquefois davantage; elle sait en peu de tems les sémer sur la viande qu'elle rencontre, & sur celle qui doit servir de nourriture à l'homme. Comme la plûpart de gens sont dans l'idée que

* Il est si vrai que les vers qu'on trouve sur les viandes, ne viennent que des œufs que les mouches & les autres insectes y ont déposés, que si on a soin d'enfermer ces mêmes viandes & de les garantir de ces insectes, on n'y trouve plus de vers, quelque degré de putréfaction qu'on lui laisse subir; preuve évidente que la corruption ne les engendre point. *Voyez* les belles expériences de *Rhedi, hist. Insect.*

les vers ſuppoſent toujours la putréfaction, cela fait qu'au moindre vermiſſeau qu'ils trouvent dans la viande, ils s'en dégoutent : cependant il n'eſt pas moins vrai que les mouches choiſiſſent de préférence les viandes les plus ſucculentes & les plus tendres, pour y dépoſer leurs œufs, ainſi que les meilleurs fruits.

Elles n'épargnent pas même les animaux vivans ; elles percent leur peau à l'aide d'un aiguillon cave qui contient l'œuf, & l'y dépoſent : le ver ſortant de l'œuf ronge les parois de ſa priſon, cauſe une inflammation dans la partie, ſe nourrit du pus qui s'y forme, il encroît, ſe change en chryſalide, & enfin en une mouche qui perce la peau & s'envole. On obſerve ſouvent de ces ſortes d'abcès ſur les Vaches.

Les mouches s'introduiſent encore dans les narines des Cerfs & des Moutons, pour y dépoſer leurs œufs. Il y en a une eſpéce qui ſuit les Chevaux, & qui, dans le tems que ces animaux rendent leurs excrémens, entre par l'anus, avant que le ſphincter ſe ſoit reſſerré, & accroche ſes œufs ſur les parois des inteſtins. Les inſectes ont un inſtinct admirable pour

procurer à leurs petits un lieu commode, de la chaleur & une nourriture convenable. On peut consulter là-dessus *Swamerdam*, *Valisnieri*, *Rhedi*, *Reaumur*, *Lionnet*, *Bonnet* & autres, qui ont fait sur cette matière beaucoup de recherches, avec une industrie incomparable & un travail infini.

Comme on remarquoit très-souvent dans l'eau une infinité de petits œufs, on ne découvroit rien à l'aide du microscope exposé à l'air, ou chargé de l'infusion des plantes, ce fluide fourmilloit d'une infinité d'animalcules : on a conclu que l'air que nous respirons est rempli d'animaux vivans, & comme la terre en est chargée aussi, on n'étoit nullement surpris de voir éclore dans le corps de œufs, qu'il paroissoit inévitable de ne pas avaler.

Mais après que par les travaux des grands hommes, on eut appris à distinguer la diversité des sexes dans les insectes, leur façon de s'accoupler, & dans certains, les deux sexes; quice pendant, s'unissent par un double accouplement avec ceux de la même espéce : comme on en voyoit quelques-uns faire des petits tous vivans, & plusieurs des œufs, on crut que gé-

néralement tous les animaux étoient produits, on par des vivipares, ou par des ovipares ; on concluoit en conséquence, que les vers qu'on trouve dans les corps humains, venoient, ou des insectes vivans, ou des œufs qu'on avoit avalés ; de même parcequ'on avoit découvert des œufs & des ovaires dans les vivipares, on prétendit assez unanimément, *que tout animal venoit d'un œuf.*

Il étoit réservé à l'ingénieux *Trembley*, si connu par son goût pour l'histoire naturelle, de découvrir dans les insectes une autre façon de se propager (*a*). Ce Naturaliste avoit remarqué dans l'eau, sans microscope, un petit corps assez semblable par sa masse & par sa forme à la semence du chardon beni; de sorte qu'il doutoit si ce corps appartenoit au regne animal ou végétal : après un examen bien refléchi, ce savant lui reconnu la faculté de se transporter d'un lieu à un autre, de saisir avec ses pieds les petits vermisseaux qui nageoient dans l'eau, de les porter dans sa bouche & de les avaler:

(*a*) Mem. pour servir à l'histoire d'un genre de polypes d'eau douce.

d'où il a conclu avec raiſon, que c'étoit un animal, qu'il a appellé *Polype*, à raiſon de la reſſemblance entre ſes pieds & le reſte de ſon corps avec le *Polype*, *poiſſon*.

Charmé de cette nouvelle découverte, il fut fort ſurpris de voir naître du corps de cet animal, un autre polype, de la même maniere que les branches naiſſent ſur le tronc d'un arbre, y acquérir un prompt accroiſſement, diſputer la proie avec ſa mere, à laquelle il tenoit encore, s'en ſéparer quelquefois, & nâger tout vivant, dévorer les vermiſſeaux, les digérer & les rendre par les excrémens : quelquefois ſans ſe détacher de ſa mere, ce nouveau rejetton produiſoit ſon ſemblable de la même façon : dans le tems chaud celui-ci devenoit bien-tôt auſſi fécond que ſa mere & ſa grande-mere. Rien de ſi merveilleux que de voir ce polype tenir le milieu entre les animaux & les végétaux; en effet, ſemblable aux premiers, il ſe tranſporte comme eux d'un lieu à l'autre & pourſuit ſa proie ; & comme les ſeconds, il ſe reproduit par la même végétation qui fait pouſſer les plantes : car le polype croît comme les branches ſur leur tronc.

Trembley fut bien plus ſurpris, lorſqu'en coupant un polype par le milieu, il vit ſortir de ſa tête une nouvelle queue, & de l'extrémité de la queue, qui avoit adhéré au tronc, une nouvelle tête. La même réproduction avoit lieu lorſqu'il fendoit le polype dans ſa longueur ; il continua de faire cette diviſion & cette ſous-diviſion, juſqu'à ce qu'il eût partagé cet animal en ſoixante-quatre parties, qui donnerent tout autant de nouveaux polypes, & par une adreſſe qu'on auroit peine à imiter, il tourna le corps du polype à l'envers : l'animal ainſi bouleverſé ne laiſſa pas que de dévorer comme auparavant la proie qu'on lui préſentoit, & de produire des branches de nouvaux polypes.

J'ai vu de mes propres yeux la plûpart de ces merveilles, que M. *Trembley* a bien voulu me montrer. A l'imitation d'un ſi grand maître j'ai tâché de répéter quelques-unes de ſes expériences. On a fait les mêmes eſſais ſur d'autres inſectes plus gros, tels que les vers de terre, les ſangſues &c., on a eu lieu d'être ſatisfait, quoiqu'on n'ait pas remarqué dans ces derniers autant de fécondité que dans les polypes.

Ceci doit nous apprendre à ne point établir si facilement des régles générales ; quelques nombreuses que soient les observations que nous puissions avoir, peut-être y en a-t-il beaucoup plus que nous ignorons, & qui prouvent le contraire. Nous savons que les plantes se reproduisent par les graines ; mais cette voie de production n'est pas la seule, elle peut se faire par l'écorce, les branches, les feuilles, les racines, quoique toutes ces parties viennent elles-mêmes des graines. On sait que les racines de certaines plantes coupées par morceaux, & plantées dans une bonne terre, poussent de nouveaux germes. *L'aloës* appellé *prolifere* que j'ai vu de mes propres yeux dans le jardin de l'Empereur, pousse une grande tige rameuse qui porte des fleurs ; lorsque ces fleurs sont tombées, on voit une infinité de petites plantes nouvelles, disposées sur cette tige, lesquelles tombant elles-mêmes, servent à propager l'espéce. S'il est vrai que les végétaux ont plusieurs façons de se reproduire, pourquoi la même chose ne pourroit-elle pas avoir lieu parmi les animaux ? Il est certain que ce n'est pas à l'accou-

plement qu'eſt due la fécondité du polype, il a dans lui-même & dans les différentes diviſions qu'on fait de ſes parties la vertu de ſe multiplier. Les Savans que nous avons déjà cité, ont obſervé qu'il y a des inſectes, qui en été ſont vivipares, & ovipares en automne. On en a trouvé d'autres, qui engendroient & produiſoient des petits ſans accouplement, lorſqu'auſſitôt qu'ils étoient nés, on avoit ſoin de les mettre ſeuls dans une bouteille; ils ne laiſſoient pas de produire dans le tems des petits en vie; ceux-ci conſervés avec les mêmes précautions, donnoient les mêmes preuves de fécondité. Les mêmes expériences ont été faites avec le même ſuccès ſur pluſieurs générations ſucceſſives.

Peut-être que ces découvertes & beaucoup d'autres que nous avons à attendre des recherches des ſavans, repandront dans la ſuite un nouveau jour ſur la génération & ſur la propagation des vers dans le corps humain. Il nous ſuffit d'avoir fait quelques remarques en paſſant: nous nous étendrons davantage ſur cette matière §. 1363, lorſque nous traiterons des vers qu'on rencontre le plus ſouvent

dans l'homme ; c'est-à-dire dans ses premieres voies.

Comme le nombre des insectes est si multiplié, & qu'il est si facile d'en avaler des petits, ou des œufs des plus gros ; on ne doit plus être étonné de trouver fréquemment des vers dans l'estomac & dans les intestins ; mais ce qu'il y a de singulier, c'est d'en trouver dans d'autres endroits du corps, où l'on ne conçoit pas comment ils ont pû pénétrer. *Ruysch* (*a*) en a trouvé non-seulement dans le foie, dans le conduit cistique, les pores biliaires & la vésicule du fiel des Brebis, toutes parties d'où l'on conçoit plus aisément comment ils ont pû passer dans les intestins, mais encore dans les reins des Chiens, & une fois dans ceux de l'homme ; il en a même rencontré dans les artères des Chevaux en vie. Cet Anatomiste avoit lu dans des Auteurs très-célèbres, qu'on en avoit découvert dans le cerveau *.

(*a*) Observat. Antom. Chirurg. n°. 64. p. 60.

* *Forestus* rapporte qu'on a trouvé sur la dure-mere, après avoir percé le crâne, un ver assez semblable à une calendre ; cet

Mais *Ruysch* avoue qu'il n'a pû s'empêcher de douter que tous les vers viennent *des œufs*, *comme le prétend Harvée & ses sectateurs*. D'ailleurs faisant attention au changement considérable que subissent les alimens assez solides, soumis à l'action de l'estomac & des intestins, il ne pouvoit comprendre comment des insectes si délicats pouvoient rester entiers, étant soumis à la même action : il apportoit en preuve de ses doutes, que jamais personne n'avoit vu de ces sortes de vers hors du corps. Nous parlerons de cela dans la suite. *Ruysch* (*a*) donne cependant la figure d'un ver solitaire qu'il a trouvé dans un poisson. On peut voir le §. 916, où dans une autre occasion, nous avons dit quelque chose sur les vers.

insecte ne fut pas plutôt sorti, que le malade se trouva délivré d'un grand mal de tête, qui le tourmentoit depuis long-tems, & qui avoit résisté à toutes sortes de secours. *Lib. 9. de raris capitis doloribus, schol. obs.* 4.

Avicenne paroît autoriser la génération des vers dans le cerveau. *Tract.* 2 *cap.* 3. *de Sodâ.*

(*a*) Observat. Anatom. Chir. n°. 64. p. 61.

Les anciens Médecins n'ont guère sçu comment s'expliquer sur les vers, & sur-tout sur le ver solitaire, qui quelquefois égale la longueur des intestins : voici ce qu'en dit *Ætius* (*a*). *Le ver plat, si l'on peut l'appeller ainsi, n'est autre chose que la tunique interne des intestins grêles, laquelle s'est changée en un corps vivant, qui irrite continuellement l'estomac, & occasionne une faim canine.*

Nous avons des observations singulières sur des vers qui ont été trouvés dans différentes parties du corps. Le célèbre *Duverney* (*b*) rapporte qu'un enfant de cinq ans, qui s'étoit toujours plaint d'une vive douleur à la racine du nez, fut travaillé pendant trois mois d'une forte fiévre, suivie de convulsions violentes. Le cadavre fut ouvert, on trouva dans le sinus longitudinal du cerveau, un ver d'environ cinq pouces de long, semblable à un ver de terre. On pourroit penser peut-être que c'étoit quelque concrétion polipeuse, comme on en rencon-

(*a*) Sermon IX. cap. XL. p. 173.

(*b*) Academie des Sciences l'an 1700. Hist. p. 39.

tre fréquemment dans ce ſinus, & qu'on auroit pris mal-à-propos pour un ver; mais l'Obſervateur ajoute que cet inſecte vécut depuis ſix heures du matin juſqu'à trois heures du ſoir. Il y a toute apparence qu'il étoit du genre des vers ronds, qui ſont aſſez ſemblables aux vers de terre.

On lit dans la lettre de *Baglivi* (*a*) au célèbre *Andry*, qu'un homme agé de 40 ans ſe plaignit tout à-coup de douleurs atroces dans l'eſtomac & les parties voiſines, qui le tracaſſerent pendant huit jours: à chaque demi-quart d'heure, tant la nuit que le jour, il tomboit dans de légeres convulſions de tout ſon corps, mais elles n'étoient que momentanées, avec pâleur au viſage & proſtration des forces: après huit jours paſſés dans ces tourmens, tous les ſymptômes ſe calmerent pendant environ deux heures; mais à peine ce tems ſe fut-il écoulé, que le malade reſſentit à l'eſtomac & à la poitrine une douleur ſi atroce, qu'il en périt quelques inſtans après. Ce pauvre infortuné diſoit avant de mourir, qu'il ſembloit que les chiens lui

(*a*) Opera omnia, p. 699.

déchiroient le cœur & les entrailles. On trouva dans le péricarde un ver noir, vélu, tout en vie, de la longueur de la main : le cœur parut fort livide *.

Le célèbre M. *Senac* (*a*) ayant souvent rencontré dans le cœur des con-

* Plusieurs Auteurs font mention de vers trouvés dans le cœur de l'homme & dans celui de différens animaux. *Jean Daniel Horts* parle d'une espéce de vers aîlé, qu'on trouva dans le cœur d'un enfant. *Manuduct. ad Medicin. p. 1. c. 1. sect. 2. P. M. 43.*

Severinus a vu dans un cœur humain, un ver qui ressembloit à un serpent, & qui étoit fourchu. *De abcess. nat. p. 28.*

A Paris en *1676*, on tira du cœur d'un homme, un ver long, semblable à un serpent, avec plusieurs autres petits vers.

Les Ephémérides des curieux de la nature parlent d'un cochon dont le cœur fut trouvé plein de vers : cet animal commença d'abord par devenir maigre, il eut ensuite un dégoût pour toute sorte de nourriture, on le tua & on lui trouva dans le cœur un nid de vers qui avoit presque rongé toute la substance de ce viscère. *Dec. ann. 6. 1687. obs. 13.*

On trouve dans le même ouvrage plusieurs exemples semblables.

(*a*) Traité de la structure du cœur, T. II. p. 437.

crétions rouges polypeuſes, qui reſſembloient aſſez à des vers, ne dit mot des vers qui peuvent ſe nicher dans cet organe, ou dans le péricarde ; mais il dit que M. *de Lapeyronie* lui a aſſuré avoir obſervé dans pluſieurs chiens des pelottons de vers entre la baſe du cœur & le péricarde ; & qui plus eſt, dans les ventricules : d'où ce ſavant conclut qu'il n'eſt pas impoſſible qu'il s'en trouve de pareils dans le cœur d'un homme.

Or, comme le cœur eſt exactement renfermé dans le péricarde, & qu'il ne tient au corps que par ſes vaiſſeaux ; il faut de toute néceſſité que l'œuf du ver, ou ſon germe, quel qu'il ſoit, y ait été porté par ces mêmes vaiſſeaux ; quoique ceux qui arroſent la ſurface du cœur & du péricarde, & qui ſervent à les lubréfier continuellement, ſoient d'une fineſſe extrême ; mais s'il eſt vrai qu'*Adrien Spigel* ait trouvé un petit ver dans l'humeur vitrée de l'œil d'un Cheval, il faut bien que ſon œuf y ait été porté par des plus petits encore (*a*).

(*a*) Bonnet. Sepulchret. Lib. I. Sect. XVIII. obſ. 6. Tom. p. 422.

On ne peut pas nier que dans les eaux croupiſſantes & dans les infuſions des plantes, on ne trouve ordinairement à l'aide du microſcope, des petits animalcules qui, s'ils ſe mêloient avec nos humeurs, pourroient paſſer par nos plus petits vaiſſeaux; mais nous n'avons pas d'obſervation qui prouve que ces petits animaux puiſſent venir au point d'égaler la lougueur de la main.

On ne ſera donc plus ſurpris, ſi des hommes très-verſés dans l'hiſtoire naturelle ont propoſé tant de difficultés contre la génération des vers humains par leurs œufs introduits dans le corps. Ce n'eſt pas ici le lieu d'entrer dans de pareilles diſcuſſions : il ſuffit au Médecin de connoître les ſignes qui indiquent ces hôtes dangéreux dans le corps, de prévoir les maux qui peuvent s'enſuivre, & la méthode propre à les expulſer. Au reſte, on peut voir toutes les difficultés propoſées (*a*) dans les Mémoires de l'Académie des Sciences & principalement dans *Le Clerc*,

(*a*) Ann. 1709. hiſt. p. 29. Daniel Cleric. hiſt. natural. & médic. lator. lumbic. Lib. I. cap. XIV. p. 540. &c.

qui en a fait un recueil. *Swamerdam* (*a*), si éclairé sur cette matière, & si infatigable dans ces sortes de recherches, conclut après bien des réflexions ; *qu'il étoit très-difficile d'expliquer la manière dont les vers s'engendrent dans le corps, &c. Quant à moi*, dit-il, *j'avoue que j'ai si peu d'expériences satisfaisantes là-dessus, que je ne puis rien décider ; quoique j'ai vu une infinité de vers de toute espéce dans les corps vivans des animaux, tant terrestres qu'aquatiques & aëriens, malgré tout cela je ne saurois rien avancer de positif.*

Il n'est donc pas surprenant, que les savans ayent pensé si différemment sur l'origine des vers humains. Quelques-uns ont prétendu qu'on devoit à peine les regarder comme principe de maladie. On a trouvé dans la partie supérieure du ventricule du Lézard écailleux des Indes, un sac qui renfermoit un millier de vers vivans de la grosseur & de la longueur d'une épingle : il n'y a pas d'apparence que cela put venir d'un état maladif de cet animal ; car la même observation a été

(*a*) Lib. I. natur. Tom. II. p. 708. 709.

faite sur un autre Lézard de la même espéce : on en a trouvé aussi dans l'estomac des Tigres (*a*) (c'est ce que des observations modernes confirment); comme il est ordinaire de trouver dans presque chaque espéce d'animal, & même dans les plantes, une espéce particulière d'insectes, cela a fait soupçonner que les vers pourroient bien être de quelque utilité au corps, ou que du moins ils n'employent pour leur usage, que des alimens dont nous pouvons aisément nous passer, & vivre ainsi à nos dépens, sans nous porter le moindre préjudice. On croyoit qu'ils n'étoient nuisibles que par leur nombre, ou bien, que lorsque venant à manquer de nourriture, ils irritoient les parties voisines. *Hippocrate*, comme nous le dirons dans la suite, a cru que le ver solitaire étoit inné dans l'homme. J'espere prouver par ce qui suit, que les vers sont plus dangereux qu'on ne pense, quoiqu'on ne puisse pas nier qu'on en rende quelquefois, sans qu'il ait précédé aucun signe de leur présence dans le corps.

(*a*) Academ. des Scienc. l'an, 1703, Histoir. pag. 47.

L'illuſtre M. *de Buffon*, ſi connu par ſon Hiſtoire Naturelle & la deſcription du Cabinet du Roi, après bien des réflexions ſur les découvertes de *Needham* (*a*) ſur les véſicules ſéminales *du polype, de la Seche, & du Calmar*, croit que tous les corps qui vivent ou végetent, contiennent certaines parties organiques, qui, quoique vivantes, ne ſont ni animal, ni végétal, mais font la nuance entre deux. Ce ſavant conjecture que les animaux ſpermatiques ne ſont autre choſe que ces molécules organiques, qui, toutes mouvantes qu'elles ſont, ne doivent cependant pas être regardées comme animales. Le même Auteur prétend que les alimens tirés des végétaux & des animaux, ſont fournis d'une matière qui, à l'aide d'un moule intérieur, eſt changée en molécules organiques vivantes; que ce qu'il y a de plus groſſier dans ces molécules eſt ſéparé de ce qu'il y a de plus ſubtil, & chaſſé hors du corps. Il les regarde comme fourniſſant la matière de la nutrition & de l'accroiſſement. Il veut que ces molécules, ramaſſées

(*a*) Nouvelles découvertes par le microſcope de Needham, p. 60. &c.

dans un réservoir particulier, forment la matière séminale des animaux : il pense encore que si ces mêmes molécules se ramassent dans des endroits où elles puissent s'unir, & si elles y sont fort abondantes, elles forment alors dans le corps d'autres animaux, par exemple, des vers solitaires, des ascarides, & les vers qu'on trouve quelquefois dans les veines, dans les sinus du cerveau, dans le foie, &c.; ces animaux ne doivent donc point leur existance à d'autres de même espéce : car ils ne sont point produits comme les autres animaux, mais par cette même matière organique, lorsqu'elle vient à s'extravaser, ou qu'elle n'est point résorbée pour servir à la nutrition.

Il regarde comme très-probable, que cette substance réproductrice, toujours active & tendante à l'organisation, puisse former des vers ou d'autres petits corps differens, selon la diversité des matrices dans lesquelles elle se ramasse.

Il est bon de lire les choses curieuses que cet homme plein de génie dit sur cette matière (*a*) ; cependant quel-

(*a*) Hist. natur. génér. & particul. T. II. p. 18. 19. &c. p. 258. &c.

que ingénieuse que soit cette opinion, elle ne laissa pas que de souffrir beaucoup de difficultés.

Le sentiment le plus reçu aujourd'hui, est que les vers humains viennent des œufs introduits dans le corps, où ils se reproduisent (*a*) comme les autres animaux. *Quoique cette opinion souffre aussi de fortes difficultés, elles ne le sont pourtant pas assez pour nous empêcher d'espérer que par des recherches ultérieures, on ne puisse découvrir quelque chose de certain : il ne faut pas abandonner tout de suite un système que la nature nous a dicté ; parceque nos connoissances bornées sont insuffisantes pour l'expliquer* (*b*). Cette opinion suppose qu'il existe hors du corps des animaux semblables à ceux-là. Nous en dirons quelque chose §. 1363.

§. 1361. *La pituite intestinale ou gastrique leur sert de nid, ils s'y attachent, ils y sont échauf-*

(*a*) Van Deeveren, dissert. de verm. intestin. p. 25. &c.

(*b*) Gaub. institut. patholog. §. 587 pag. 302. 628.

fés, ils y font leurs petits, & croissent.

Comme les vers dans l'homme se trouvent principalement dans les premières voies, & que l'opinion la plus reçue, ainsi que nous l'avons déjà dit, est, qu'ils doivent leur origine à des œufs introduits dans le corps, il paroît probable qu'ils doivent être détruits par le mouvement péristaltique, ou que du moins, s'ils y resistent, ils doivent être entraînés avec les excremens, à moins qu'ils ne soient accrochés aux parois des intestins. Tout le monde sait que l'estomac & les intestins sont enduits naturellement d'une mucosité glutineuse, qui sert à les lubréfier & à défendre leur surface interne de toute âcrimonie & de l'impression des parties grossières des alimens, chez les personnes voraces, qui n'ont pas soin de les broyer assez: ce mucus peut devenir un nid assez commode pour réchauffer & faire éclore les œufs de ces insectes, leur donner attache, & empêcher qu'ils ne soient entraînés par le mouvement péristaltique, avec les alimens & les ex-

crémens. Comme ce mucus est fort abondant dans les enfans, on croit que c'est la raison pour laquelle ils sont les plus sujets aux vers. Il n'est donc pas surprenant qu'on ait trouvé quelquefois ces insectes enduits de cette mucosité.

§. 1362. *C'est pour cette raison qu'il s'en forme rarement dans les adultes & seulement dans ceux qui sont languissans & leucophlégmatiques.*

Comme le tempérament des adultes se trouve plus sec, la bile & toutes les humeurs qui abordent dans l'estomac, sont plus âcres que dans les enfans; cela fait qu'ils sont moins sujets aux vers, à moins que ces mêmes humeurs ne soient ténaces, froides & muqueuses; comme on le voit dans ceux que les Médecins appellent leucophlégmatiques. On peut consulter à ce sujet le §. 66 & les autres, où nous avons traité du *glutineux spontané*.

Cependant il est certain que quelques bien constitués que soient les adultes, ils ne sont pas toujours exempts des

des vers. Comme chez eux le corps est plus ferme, le système nerveux moins irritable, ils n'en ressentent pas autant les impressions fâcheuses que les enfans; c'est ce qui fait qu'ils en ont souvent sans le savoir, qu'ils expulsent sur-tout par le moyen des purgatifs, quelquefois dans le cours des maladies aiguës, lorsqu'on s'y attend le moins. Aussi *Hippocrate* (*a*) dit-il : *qu'il est bon qu'il sorte des vers longs avec les excrémens, dans le tems de la crise.* En effet, comme tout le corps est alors dans le trouble, & que les humeurs éprouvent des changemens considérables, il n'est pas surprenant que les vers, qui sont assez mouvans, soient déplacés : ce déplacement paroît annoncer un trouble critique, mais qui n'est pas toujours salutaire.

Si pendant la maladie il arrive une diarrhée, les vers sont entraînés, il est vrai, mais le malade est dans un danger pressant. On lit, par exemple, dans *Hippocrate* (*b*), qu'un homme qui

(*a*) In prognostic. Charter. Tom. VIII. 628.

(*b*) Epidem. Lib. I. text. 12. Charter. Tom. IX. p. 114.

avoit chaud, but beaucoup pendant son souper, & qu'ensuite il se sentit pris d'une douleur inflammatoire à l'hypochondre, avec fiévre aiguë & autres mauvais symptômes. Le septieme jour il eut des selles liquides & troubles, il rendit en même tems des vers; mais sans diminution des symptômes: il périt enfin le onzieme jour.

En 1730 il regna à Beziers une maladie épidémique vermineuse, qui attaqua beaucoup de citoyens. Les habitans, qui d'ailleurs sont assez sujets aux vers dans les différentes saisons, en furent généralement attaqués pendant cette année; il n'y eut ni âge, ni sexe, ni tempérament qui n'en fut atteint, au point qu'il en périt quelques-uns, malgré tous les remédes qu'on leur fit; remédes qui devoient être assez forts pour expulser par haut & par bas ces insectes, dont plusieurs sortoient vivans (*a*).

M. *Pringle* a souvent observé que pendant les dysenteries, & les fièvres intermittentes, rémittentes & continues qui regnent dans les armées, les ma-

(*a*) Académie des Scienc. ann. 1730. Hist p. 42.

lades rendoient des vers longs (*a*). Le même Auteur fait remarquer qu'il ne faut pas regarder ces vers, comme la cause de la dysenterie ou de ces fièvres, mais seulement comme aggravant les symptômes : La même observation a été faite dans nos troupes. Tous ces faits prouvent que les adultes & les corps exercés par le travail, sont assez sujets aux vers qui, dans ce cas, ne se seroient point manifestés, sans l'incident de ces maladies: car il est très-probable que ces vers étoient anterieurs à la maladie : d'ailleurs, on observe assez souvent dans les adultes le ver solitaire ou ver plat.

§. 1363 *Il y en a des ronds, des larges & d'ascarides.*

Ces trois espéces de vers ont ordinairement leur siége dans l'estomac & les intestins de l'homme; c'est aussi de ceux-là qu'il s'agit principalement dans l'histoire & la cure des vers, quoiqu'on ne puisse pas nier qu'on ait quelquefois trouvé dans ces cavités d'autres

(*a*) Observ. sur les malad. des arm. part. I. c. I. p. 12. chap. III. p. 38.

sortes d'insectes ; & il n'est pas surprenant que les œufs y étant portés, la chaleur & l'humidité qui y regnent, les aient fait éclore. L'histoire de la Médecine nous fournit plusieurs observations au sujet des Grenouilles & des Lézards rendus par le vomissement & par les selles. On sait que le eaux croupissantes sont sujettes dans le printems à être chargées de ce qu'on appelle *fraie de Grenouilles*, & qu'il y a des gens qui, sans trop de précautions, vont s'y désaltérer ; c'est à cette cause, ou à une semblable, que sont dûs vraisemblablement les insectes différens des vers qu'on trouve dans le corps humain. Un Indien âgé de 36 ans eut une violente attaque de colique : comme ces sortes de peuples sont assez sujets aux vers, le Médecin prescrivit un vermifuge connu sous le nom de *poudre à vers*, (*semen contrà*), peu de tems après l'administration du reméde, les douleurs diminuerent, & le malade rendit par bas un ver long de soixante-seize pouces quatre lignes, & de quatre lignes d'épaisseur ; il étoit rond, d'un jaune pâle : on comptoit depuis sa tête, qui étoit dure, presque jusques sur la queue,

cent dix-sept anneaux cartilagineux, tous entiers. Ce ver ne fut pas plutôt expulsé, que la colique cessa absolument, la face reprit sa couleur ordinaire, & le malade fut radicalement gueri (*a*). Il est évident que cet insecte étoit totalement différent des vers longs qu'on trouve dans le corps humain.

Feuillée (*b*) rapporte une autre observation singuliere. Un enfant de famille, qui venoit de perdre son pere, eut une attaque de vers, suivie de coliques & de convulsions affreuses: le misérable sentoit des déchiremens d'entrailles, & comme un serpent qui s'y promenoit: les amers, les anthelmintiques, les purgatifs ne faisoient qu'augmenter le mal; le diagrede qu'on voulut administrer, excita des convulsions. Un célèbre Médecin voyant que les irritans ne faisoient qu'aggraver les symptômes, prescrivit un grand verre de lait de Vache, tiéde; le malade ne l'eut pas plutôt avalé, que la colique se dissipa: le même remède

(*a*) Journal des observ. physiq. &c. T. I. p. 421.

(*b*) Dissertaz. del l'uso del latte. Tom. II. p. 133. &c.

fut répété lorſque les douleurs reprenoient, & avec le même ſuccès : arrive enſuite un autre Médecin, qui voulut donner un purgatif, les mêmes maux redoublerent, le lait le diſſipa encore. La mere fort affligée confia ſon enfant à un célèbre Médecin François, qui tâcha d'attirer le ver à la bouche par l'odeur du lait, dans l'eſpoir ou de le voir ſortir de lui-même, ou de le ſaiſir avec les doigts, & le retirer : cette méthode réuſſit au mieux, à la ſeconde épreuve le ver monta juſqu'à la racine de la langue, on le ſaiſit avec des ténettes, & on le retira ; il étoit noir, rond & vélu, plus gros qu'une plume à écrire, long de 30 *pans* Italiques. Le Médecin l'a conſervé comme une choſe extraordinaire.

Un homme eut pendant deux ans des coliques affreuſes, accompagnées de violentes envies de vomir, & d'une faim preſque inſatiable ; il rendoit quelquefois par bas des pelotons entiers de vers plats : on lui preſcrivit des pillules qu'on lui faiſoit prendre de tems en tems dans une certaine décoction. Le malade ennuyé de tant ſouffrir, prit ce remède plus ſouvent qu'on ne lui avoit ordonné ; ce qui le fit tomber

dans des défaillances & une ſyncope preſque mortelle : les borborigmes étoient ſi forts, qu'on les entendoit à plus de trente pas de diſtance; il rendit enfin quelques vers, dont quelques-uns étoient aſſez longs; mais ſur-tout le dernier, qu'on regardoit avec raiſon comme l'auteur des principaux troubles qui avoient fatigué le malade.

Ce ver étoit long de 16 pieds, tenant toujours ſa tête levée d'un demi-pied, ſoit qu'il rampât par terre, ſoit qu'il fût en peloton. On le mit dans un vaſe plein d'eau, il s'y agitoit ſinguliérement, tenant toujours ſa tête élevée; elle étoit noire & ronde comme un pois, il avoit le cou fort étroit, & deux yeux. Le malade ſe rétablit parfaitement, ſe faiſant gloire de ſa témérité, qui peut-être étoit néceſſaire à ſa guériſon, ou qui du moins l'accéléra beaucoup (*a*).

On trouve auſſi la deſcription d'un ver ſorti par le fondement, il avoit un pied & demi de long, un pouce & demi d'épaiſſeur; il étoit tout rempli de

(*a*) Académie des Scienc. l'an 1740. Hiſt. p. 51.

ſang, il ſortit même quelques livres de ce fluide lorſque le malade le rendit, & il ſe fit pendant quelques jours par l'anus un écoulement d'un ſang grumelé. Le ver étoit mort; on y remarquoit des anneaux, comme ſur les vers de terre; il avoit la tête moins groſſe que le reſte du corps, la bouche triangulaire, comme celle d'une ſangſue: quelque tems après, le malade dit en avoir rendu un autre pareil, mais plus gros que le premier, & qui ſortit par morceaux (*a*). Ce ver a été vu de pluſieurs perſonnes, & deſſiné par un habile Peintre.

Je pourrois rapporter pluſieurs obſervations pareilles; mais j'en ai dit aſſez pour prouver qu'outre les vers ronds, les plats & les aſcarides, dont nous allons traiter en particulier, on en a trouvé quelquefois d'autres dans l'eſtomac & les inteſtins.

Les ronds. On les appelle auſſi *longs*; ce ſont de tous les vers, ceux qu'on rencontre le plus fréquemment dans les inteſtins; comme ils reſſemblent aſſez par l'extérieur aux vers de terre

(*a*) Eſſais & obſerv. de médec. T. II. Art. XXVI. p. 416.

qu'on trouve partout abondamment, bien des gens ont cru que les vers ronds venoient des œufs des vers de terre qu'on a avalé. Le célèbre M. *Linnæus* (*a*), par exemple, prétend, *que le ver des intestins est le même que le ver de terre. Scopoli*, très-versé dans l'Histoire Naturelle (*b*), est du même sentiment : *on peut en juger*, dit-il, *par leur texture, leur habitation, leur vie, leur fécondité, qui sont les mêmes*. Il est vrai que la fécondité de l'un ressemble assez à celle de l'autre ; mais leur habitation & leur façon de vivre sont totalement différentes : les vers de terre nichent dans la terre, ils s'en nourrissent même ; car on en trouve dans leur corps & dans leurs excremens. Les vers humains habitent les intestins, & se nourrissent tout autrement. Les vers de terre ont le sang rouge (*c*) ; *Swamerdam* a découvert en eux des pieds, ou du moins, quelque chose d'analogue. Il a traité, à la vérité, de ridicule, l'opinion de ceux qui prétendent que les vers ne vien-

(*a*) System. natur. p. 85.
(*b*) De hydrag. idriens tentam. in 157
(*c*) Swamerdam, bibl. natur. pag. 190 247.

nent en nous que des œufs que nous pouvons avoir avalés, puisque ceux-ci demandent une toute autre nourriture; cependant ce Naturaliste a cru que cela pouvoit arriver, lorsqu'on venoit à avaler les œufs des insectes qui avoient vécu dans les intestins des autres animaux (*a*). L'espéce de mouches dont nous avons parlé §. 1360, s'introduit dans l'anus du Cheval & y dépose ses œufs; il en naît un ver, qui se change en chrysalide, & devient ensuite une mouche.

On trouve encore dans les autres animaux, des vers ronds, parfaitement semblables à ceux de l'homme; nous parlerons des autres dans la suite. Le célèbre *Valisnieri* en a trouvé dans les intestins des petits Veaux qui tétoient encore; il les disséqua avec cette dexterité qui lui étoit particuliere, il vit que leur structure étoit différente de celle des vers de terre; il y trouva des véritables œufs; mais très-nombreux (*b*). J'ai déjà cité *Le Clerc*, parce que c'est dans cet Auteur qu'on trouve

(*a*) Ibid. p. 710.

(*b*) Dan. Cleric. histoir. nat. médic. lator. lumbric. 222. 252.

recueillies les observations de *Redi* & de *Valisnieri*

Le savant *Edw. Tyson* (*a*) a fait aussi l'anatomie des vers ronds, auxquels l'homme est sujet; il les a trouvés totalement differens des vers de terre. Ce Naturaliste a cru y reconnoître la diversité des sexes; en conséquence il a fait graver la figure du mâle & de la femelle ainsi disséqués; il a fait dessiner jusqu'aux vésicules séminales de l'un & l'autre sexe, & les œufs vus au microscope, qu'il croit monter à plus de dix mille dans un seul ver. On connoît aisément que tous ces œufs ne sauroient éclore à la fois dans le corps; vrai-semblablement il y en a beaucoup d'entraînés avec les excremens: si par hazard ils viennent à s'introduire dans le corps des hommes ou des autres animaux, il pourra en résulter des vers, d'autant mieux qu'ils rentrent dans l'habitation qui est familière à leur espèce, & qu'ils y trouvent l'aliment qui leur convient. L'observation singuliere du célèbre (*b*) *Lis-*

(*a*) The philosop. transact. abrig'd. T. III. p. 130.
(*b*) Ibid. p. 132.

ter semble favoriser cette opinion. Une jeune fille avoit un ulcère très-douloureux à la malléole, le Chirurgien ouvrit un petit Chien, & l'appliqua sur la partie; lorsqu'il voulut lever l'appareil, il trouva au moins soixante vers, qui adhéroient partie sur le petit Chien, & partie sur l'ulcère; il y appliqua de réchef un autre petit Chien, lorsqu'il le retira pour la seconde fois en présence de *Lister*, il n'y remarqua qu'un ver, mais très-vivace; il en fit ensuite périr plusieurs autres par les injections qu'il fit dans l'ulcère; & après les avoir bien examinés, il dit. *Je certifie, autant que j'ai pu le reconnoître, & en faire la comparaison, que ces vers sont de la même espece que les vers ronds, que les enfans rendent très-fréquemment par bas; ils avoient 3 ou 4 pouces de longueur, & étoient presque tous de la même grosseur, comme s'ils fussent éclos dans le même tems; ils étoient plus gros qu'une plume d'Oye; ils se terminoient par les deux bouts en une pointe assez mince; ils étoient roides, parfaitement ronds & très-lisses; cependant, ceux qui étoient vivans, se remuoient facilement, & paroissoient plus blancs que les vers longs des intestins*. Il suit de-là que les vers

longs peuvent vivre des humeurs de l'homme, non-seulement dans l'estomac & dans les intestins, mais aussi dans différens endroits du corps.

Il est vrai que les mouches déposent quelquefois leurs œufs sur les ulcères ; mais les vers qui en résultent, sont beaucoup plus petits, & il n'y a aucune vraisemblance que ces vers fussent auparavant dans les intestins du petit Chien : d'ailleurs, l'autorité de *Lister*, qui s'est très-étendu sur cette matière, est du plus grand poids ; ce n'est que sur un examen très reflèchi, que ce Médecin a assis son jugement. Il faut donc que les œufs de ces vers aient été portés dans l'ulcère avec les humeurs, ou bien, qu'ils y soient venus du dehors ; dans ce cas, les vers ronds ou leurs œufs ont pû subsister hors du corps humain.

L'opinion de ceux qui prétendent que les vers ronds ne sont que la nymphe ou chrysalide (*a*) des vers solitaires, ne paroît point fondée ; on l'attribue au célèbre *Fritschius*. L'anatomie du ver rond démontre le contraire : car on n'a jamais trouvé de ver solitaire

(*a*) Van Doeveren, de verm. intest. p. 25.

ſous une enveloppe ; ce qu'on y découvroit, n'étoit autre choſe que le canal alimenteux, l'anus, la bouche & les véſicules ſéminales, qu'on y voyoit très diſtinctement, &c. Tout le monde ſait que tant que les inſectes reſtent cachés ſous l'enveloppe de la nymphe ou chryſalide, ils ne prennent aucune nourriture, & ne font aucun des mouvemens qu'on a remarqués dans les vers ronds qui parcourent tout le trajet des inteſtins juſqu'à l'eſtomac, d'où ils reviennent dans ces mêmes inteſtins.

Au reſte, quoique les Auteurs célèbres, que nous venons de citer, aient trouvé réellement des œufs, nous avons cependant une obſervation (*a*) qui ſemble prouver que les vers ronds ſont ovipares. *Une petite fille de Scarint, avoit des attaques de vers ; un médicament qu'on lui donna un peu tard, lui en fit rendre un rond aſſez conſidérable ; le pere ayant preſſé la tête de ce ver ſous le pied, en fit ſortir d'autres vers ; mais l'enfant mourut peu de tems après.*

Cette obſervation eſt aſſez ſuſpecte, n'ayant pour garant que la foi du pere,

(*a*) Amat. Luſit. cur. médicin. cent. v. nº. 46. p. 513.

qui, selon toutes les apparences, n'étoit point versé en cette matière : d'ailleurs, si on fait voir un ver rond à des gens qui ne sont pas instruits, ils regardent les vésicules séminales, dont on voit distinctement les circonvolutions à travers les tégumens, comme des petits vers renfermés dans un plus gros; ajoutez à cela, que dans les vers ronds qu'on trouve dans l'homme, on voit une petite fente, beaucoup plus éloignée de la tête, que dans les vers ronds qu'on trouve dans les jeunes Veaux, laquelle étant pressée avec le pied, laisse échapper facilement les vaisseaux spermatiques. J'en conserve un tout entier, où l'on voit tous ces vaisseaux sortis par cette fente, & flotter dans la liqueur où ils nâgent *.

* *Bartholin* avoue qu'en disséquant des vers, il a souvent cru en voir d'autres petits dans leurs corps ; mais après une observation plus exacte, il a toujours reconnu que le premier aspect l'avoit trompé. Cet Auteur dit avoir fait rendre à un enfant de trois ans, un ver cylindrique, long d'un pied, aigu aux deux extrémités, sans qu'on pût distinguer laquelle étoit sa tête. Il crut d'abord que c'étoit celle où il apperçevoit trois petites éminences ; mais à l'aide du microscope, il découvrit que ces éminen-

Il ne repugne cependant pas que les vers ronds soient vivipares & ovipares en même tems, puisque nous avons déjà fait remarquer qu'il y a des insectes qui, dans différentes saisons, font des œufs & des petits tout vivans.

Les vers ronds égalent ordinairement une plume à écrire, rarement sont-ils plus gros, & quelquefois moindres; leur longueur varie, elle passe rarement un pied. Je me souviens en avoir vu un qui étoit long d'un pied & demi, mais il ne s'agit ici que des vers ronds proprement dits: car nous avons fait remarquer dans ce même paragraphe, qu'on en rend quelquefois par bas de différentes espéces, qui ne sont guère plus gros que les vers ronds.

ces étoient des cotylédons, par le moyen desquels le ver tenoit aux intestins: le ventre de ce ver étoit transparent; l'ayant examiné de plus près, cet Anatomiste crut y voir d'autres vers plus petits; mais après qu'il l'eût ouvert, il trouva que les fils blanchâtres qu'il avoit d'abord pris pour des vers, n'étoient autre chose que les intestins, les uns plus gros, les autres plus petits, mais attachés ensemble & entrelacés les uns dans les autres. *Actes de Copenhague ann.* 1676. *obs.* 54.

Tel est celui dont M. *Andry* (a) donne la description. Ce savant nous apprend qu'il différoit du ver rond, en ce qu'il étoit plein de rugosités, & qu'on distinguoit aisément sa bouche.

Les vers plats. On les appelle *tænia* à raison de leur figure plate & de leur longueur, laquelle est souvent considérable : on leur donne encore le nom de *ver solitaire*, parce qu'on croyoit qu'il étoit toujours seul, & égaloit par sa longueur tout le canal des intestins ; c'étoit l'opinion d'*Hippocrate* (b) : ce Pere de la Médecine prétendoit que le ver plat se formoit dans l'enfant au sein de sa mere ; il croyoit aussi que les vers étoient le produit de la putréfaction ; mais comme un homme *qui est en bonne santé, se débarrasse chaque jour du résidu de la digestion de la veille*, il concluoit que la matière n'avoit pas le tems de se corrompre, & qu'elle n'étoit pas suffisante pour former dans les intestins un ver d'une longueur pareille ; ce qui, selon lui, est bien différent dans un enfant qui ne va ja-

(a) Tom. I. p. 190.
(b) De morb. Lib. VI. cap. xv. Tom. VII. p. 613.

mais à la ſelle pendant les neuf mois qu'il reſte dans le ſein de ſa mere. *Hippocrate* fait remarquer que la nourriture que prennent les nouveaux-nés, favoriſe l'éjection; enſuite il ajoute: *on ne peut pas nier qu'il n'y ait plusieurs enfans, qui ont rendu avec les excrémens des vers ronds & des vers plats.* Il eſt certain que ces ſortes de vers ſe ſont formés pendant que l'enfant étoit dans la matrice; ce qui, comme nous l'avons dit, eſt arrivé quelquefois. Il continue ainſi: *il eſt vrai que les vers ronds ſe multiplient, mais non pas les vers plats, quoiqu'on en diſe; car il n'y a pas d'homme qui n'ait le ver plat; il rend quelquefois avec les excremens, quelque choſe qui reſſemble à la graine de citrouille; ce que beaucoup de gens regardent comme le produit de la génération du ver; à mon avis, les gens ſe trompent: il n'eſt pas poſſible qu'un ſeul animal puiſſe en produire un ſi grand nombre d'autres: d'ailleurs, la capacité des inteſtins n'eſt point ſuffiſante pour que tous ces inſectes puiſſent y vivre. Hippocrate* croyoit que le ver plat croiſſoit avec l'enfant, & que vers le tems de la puberté, devenu auſſi long que les inteſtins, il continuoit toujours

de croître. *Ce ver, dit-il, est expulsé avec les excremens sous la forme de graine de citrouille, il est ordinairement plus gros : chez certains, les fatigues d'un voyage, l'excès de travail ou de chaleur du ventre le font quelquefois prééminer au fondement, où il paroît boursoufflé ; Ce ver se coupe ou rentre en dedans. Voici ce qui prouve qu'il ne se reproduit pas, & que la chose se passe comme je le dis. Si quelqu'un traitant une personne qui a des attaques de vers, lui donne un médicament ou une potion, lorsque le malade est bien préparé, il sort un ver rond comme une boule, & sa santé se rétablit. Mais lorsque le ver sort tout déployé, il s'en coupe quelquefois la longueur de deux ou trois coudes, & quelquefois davantage. Dans ce cas, il reste long-tems sans en paroître avec les excrémens, & les symptômes redoublent.* Il paroît par-là qu'*Hippocrate* a bien connu le ver plat ; on voit en même tems la raison qui le lui a fait regarder comme solitaire ; c'est parce que ce ver occupe lui seul toute la longueur des intestins. Plusieurs Médecins, entr'autres le célèbre *Andry*, sont du sentiment d'*Hippocrate* : cette opinion a été re-

futée par *Dionis* (*a*) ; cet Auteur a vu un homme d'une maigreur extrême, & épuisé par une fièvre lente, rendre deux vers solitaires, enveloppés dans des membranes particulieres : dans 15 jours de tems son appétit & ses forces revinrent, & il se rétablit parfaitemt (*b*). Nous avons plusieurs observations qui prouvent que le *tænia* n'est pas toujours seul, mais qu'il s'en trouve quelquefois plusieurs dans l'homme (*c*).

On en rencontre fréquemment plusieurs dans les autres animaux : j'en ai vu trois dans les intestins grêles d'un Chien, dans des endroits différens, & assez éloignés. Le célèbre *Lister* (*d*) assure avoir trouvé plus de cent vers plats dans un Chien vigoureux, au point que le duodenum en étoit extrêmement distendu. Dans un Rat le duodenum étoit beaucoup plus volumineux que l'estomac, aussi ce dernier viscère

(*a*) Dissert. sur le tænia, ou ver plat, p. 14. &c.

(*b*) Ibidem. p. 21.

(*c*) Van doeveren, dissert de verm. intest. p. 39.

(*d*) Philosoph. transact. abrig'd. Tom. III. p. 119.

étoit-il rempli de vers plats, d'une forme telle que *Lister* n'en avoit jamais vu. Il trouva également dans le jejunum & l'ileum de ces mêmes Chiens, des vers solitaires assez écartés les uns des autres ; il n'y en avoit point dans les gros intestins : dans le jejunum ou l'ileum ils étoient quelquefois un à un, quelquefois deux à deux, ou plusieurs réunis ensemble & en peloton ; il vit toujours dans leur voisinage leurs excremens grisâtres ; ils avoient tous leur extrémité la plus ténue, tournée du côté de l'estomac, comme pour recevoir le chile lorsqu'il descendoit ; ils étoient tous d'égale longueur ; mais cette longueur ne passoit pas un pied : l'extrémité la plus large étoit comme l'ongle du petit doigt, & se terminoit en pointe de lancette : en partant de-là pour compter les deux portions de toute la longueur du ver, les anneaux devenoient insensiblement plus étroits, & finissoient en une extrémité ténue, émoussée par une petite boule de la grosseur d'une tête d'épingle *. *Lister* a comparé

* *Jean Chrétien Frommann*, dans les éphémérides des curieux de la nature, donne

les vers solitaires des Chiens avec ceux de l'homme, dont *Tulpius* a fait gra-

la description d'une épidémie qui ravagea le bétail dans la Franconie en 1663, 64 & 65; cette maladie attaquoit spécialement les Brébis & les Moutons de tout âge, les Veaux & les Genisses de deux ans seulement, & au-dessous, en épargnant les Bœufs & les Vaches, qui ne s'en ressentirent point. Cette maladie étoit occasionnée par des vers, qui s'étoient formés dans le foie de ces animaux; le mal fut si général, que dans le cours du mois de Janvier 1665, un Boucher assura qu'il n'avoit exposé en vente aucun Mouton, dont le foie ne contînt des vers; les Bouchers en pressant avec le doigt le foie des animaux qui en étoient attaqués, en faisoient sortir des vers courts, & en apparence cilindriques; mais qui, laissés à eux-mêmes pendant quelques instans, s'étendoient beaucoup en largeur, & avoient alors la forme d'un ongle : leur tête étoit très-petite & pointue, l'extrémité opposée un peu arrondie, mais elle se terminoit encore en pointe : leur substance paroissoit molle, & leur couleur d'un pourpre brun; il y en avoit même quelques-uns de rouges. Le foie de certains de ces animaux ne contenoit qu'un petit nombre de vers; il y en avoit dans d'autres une plus grande quantité; on en trouva dans quelques-uns plus d'une poignée; les animaux sauvages n'en furent point exempts.

ver la figure ; (*a*) il leur a trouvé beaucoup de ressemblance : ce que ce dernier dit du *tænia* mérite attention. *La femme de Guillaume Smit a rendu ce ver une, deux, trois & jusqu'à plusieurs fois, tantôt par morceaux, & mutilé ; cependant elle l'a rendu pendant trois fois tout entier, sans que cet insecte fût absolument endomagé ; il avoit la tête aussi pointue que plate, la bouche très-petite & exactement telle que* Salmon Savérius, *très-habile Peintre, l'a gravé d'après cet animal vivant.* Cette observation de *Tulpius* prouve qu'il peut y avoir plusieurs vers solitaires dans le corps humain.

Le ver plat se trouve aussi quelquefois avec d'autres espéces de vers. M. *Rolin* (*b*) a vu un homme,

L'Auteur remarque qu'en 1664, on vit dans les campagnes & dans les forêts quantité de Cerfs & de Liévres morts de cette maladie vermineuse, & plusieurs autres qui pouvoient à peine se soutenir, & qu'on prenoit facilement.

(*a*) Lib. II. observat. médic. cap. XLII. p. 161.

(*b*) Des malad. occasionnées par les variations de l'air. p. 426.

attaqué du ver solitaire, qui en même tems rendoit des vers ronds par bas. *Wepfer* (a) trouva *dans un Chat empoisonné, un ver plat encore vivant, & plusieurs vers ronds. Dans un Loup robuste, qui n'avoit que quinze jours, & qui mourut pour avoir mangé du *napel*, il remarqua ce qui suit. *La surface du duodenum & du jejunum étoit enduite d'une matière semblable à du lait coagulé, blanche, visqueuse, & jaune dans certains endroits : dans l'ileum, étoient nichés des vers cucurbitains solitaires, qui, par leur figure & leur grandeur, ressembloient à la graine de citrouille, & formoient une chaîne d'un pied & demi de long, laquelle se terminoit par un filament de neuf pouces de longueur, dont l'extrémité finissoit en une boule de la grosseur d'une tête d'épeingle ; les vers solitaires, ou vers plats étoient encore vivans* (b). Cette observation s'accorde assez avec la description de *Lister*, que je viens de rapporter ; mais il est surprenant que *Wepfer* mette une différence entre les

(a) Cicut. aquat. histor. & noxæ. cap. XII. p. 186.

(b) Ibidem. cap. II. p. 180.

vers plats & les vers cucurbitains, qui étoient attachés ensemble, & qui se terminoient en un filament dont l'extrémité paroissoit arrondie. Le témoignage de *Wepfer* sert du moins à constater la pluralité des vers plats.

Il paroît qu'il y a plusieurs espèces de vers solitaires: Le savant *Andry* en a décrit de deux sortes (*a*); la premiere est distinguée de l'autre, en ce que les anneaux qui forment la longueur du tænia, sont éloignés vers le milieu du corps, de façon qu'il y a assez de distance de l'un à l'autre: ces anneaux sont au contraire plus rapprochés vers les extrémités, sur-tout vers celle qu'il appelle la tête, qui se termine en boule; dans cet endroit ils sont très-peu distans les uns des autres. Cet Auteur a fait graver la figure (*b*) d'un tænia de cette espèce. On voit dans le milieu de chaque anneau, sur le bord même, une espéce de papille, percée d'un trou à sa sommité, où il apperçut un vaisseau bleuâtre, qui se continuoit jusque sur la moitié de la lar-

(*a*) De la generation des vers, Tom. I. p. 194. &c.

(*b*) Ibid. Préface. p. 4.

geur du corps de l'anneau. Ces papilles ſont irrégulierement diſpoſées ; il s'en trouve quelque fois deux ſur un côté, tandis qu'il n'y en a qu'une ſur le côté opposé. Le même Auteur (*a*) donne la deſcription d'une autre eſpèce de *tænia*, différente de la premiere, en ce que les anneaux ſont moins ſaillans & moins écartés les uns des autres ; ce qui fait que la portion compriſe entre deux, eſt plus courte que dans l'eſpèce précédente : on voit encore une ſuite de petits nœuds ou de grains raboteux, qui repréſentent la figure de l'épine du dos. *Andry* a fait deſſiner pluſieurs vers plats de cette eſpèce. *Dionis* (*b*) en a trouvé une troiſieme, qui eſt enveloppée d'un ſac membraneux qu'elle perce : lorſqu'on voit ſortir ce ver plat, ainſi enveloppé, par l'anus, on peut bien le confondre avec le ver rond ; ce qui, peut-être, a accrédité l'opinion que nous venons de rapporter ; ſçavoir, que les vers ronds ne ſont autre choſe que les nymphes du ver plat.

Le célèbre M. *Winſlow*, un des plus

(*a*) Ibid. T. I. p. 195.
(*b*) Diſſert. ſur le tænia, p. 21.

exacts Anatomistes (*a*) que nous ayons, disséqua un de ces vers, qui ressembloit aux vers ronds, & il trouva un tænia renfermé sous cette enveloppe. On a aussi trouvé des vers plats dans le foie des Souris ; mais enveloppés d'un kiste (*b*): cependant la figure de ces derniers paroît différer de celle des vers plats ordinaires.

Peut-être que dans la suite, les recherches des savans, nous feront découvrir d'autres espèces de vers plats.

Ce singulier animal n'a pas laissé que de beaucoup exercer le raisonnement des Philosophes ; les uns ont prétendu que le ver plat n'étoit pas un seul animal, mais un amas de plusieurs autres : en effet, comme on voit ceux qui en sont attaqués, en rendre souvent de cucurbitains, ainsi appellés à raison de la ressemblance qu'ils ont avec la graine de citrouille (*c*), & dont *Andry* donne la figure, gravée d'après des vers vivans & morts;

(*a*) Ibidem.

(*b*) Histoire naturelle, &c. avec la description du Cabinet du Roi, Tom. VII. pag. 224.

(*c*) Andry, génération des vers, Tom I. p. 224.

comme ils ont un mouvement manifeste, & qu'on en rend quelquefois une quantité considérable, au point qu'un malade qui étoit attaqué du ver solitaire, apporta à M *Andry* une boëte remplie de vers cucurbitains (*a*): toutes ces considérations ont fait regarder par quelques-uns, ce vers comme des œufs ou des fœtus du ver plat. D'ailleurs, comme lorsqu'on tire le ver plat assez pour en écarter les enneaux les uns des autres, chacun de ces anneaux représente un ver cucurbitain (*b*); il n'est pas étonnant, que bien des gens ayent prétendu que le ver plat n'étoit autre chose qu'une chaine de vers cucurbitains. Ce qui favorisoit cette opinion, c'est qu'on observoit qu'il sortoit souvent par le bas des vers plats, qui avoient plusieurs aunes de long, sans découvrir sur les deux extrémités rien qui ressemblât à une queue ou à une tête, & que d'ailleurs, on voyoit plus fréquemment les mêmes personnes rendre en même tems de pareilles portions de ver plat. Ce qu'on pourroit facilement

(*a*) Ibid. p. 218.
(*b*) Ibid. p. 219.

expliquer en supposant que le ver solitaire ne fut qu'un enchainement de vers cucurbitains. D'autres ne se sont pas contentés d'unir ensemble les vers cucurbitains, ils ont encore voulu qu'ainsi unis, ces vers ne fussent plus une chaine de vers, mais un seul animal, formé par la réunion de plusieurs autres; de façon que les vers cucurbitains, en s'unissant ainsi au ver plat selon sa longueur, pouvoient s'allonger considérablement & le faire croître de plus en plus; & lorsqu'il s'en séparoit quelques aunes, cette perte étoit bientôt réparée, & à peu de frais, quoiqu'il soit très-difficile d'imaginer que plusieurs animaux attachés ensemble puissent n'en former qu'un seul. Pour ne pas se rebuter dans ses recherches, on n'a qu'à jetter un coup d'œil sur les belles découvertes qui ont été faites dans ce siécle sur la génération des insectes, & alors rien de tout cela ne paroîtra impossible. En effet, si avant d'en avoir fait l'expérience, quelqu'un se fut avisé de dire, qu'il y a un animal, qui, divisé en soixante-quatre portions, donne tout autant d'animaux vivans & semblables, il auroit sans doute prêté à rire à tout

le monde ; s'il eût ajouté, que ce même animal, quoique tourné à l'envers comme on tourne un gand, ne laisse pas de manger, de digérer, de croître & de produire son semblable, il auroit passé pour un conteur de fables : cependant, nous savons aujourd'hui qu'il n'y a rien de plus vrai.

On ne peut cependant pas nier que, supposé que le ver solitaire ne fut qu'un composé de vers cucurbitains seulement ajoutés ensemble, ou bien, qu'il ne formât qu'un seul animal ; il ne dût être composé dans toute sa longueur de parties homogènes ; & que si on en trouvoit une différente des autres, quant à sa figure & à sa texture, alors cette opinion ne seroit plus recevable : ce système a pourtant eu sa vogue pendant long-tems, parmi de grands Médecins (*a*), & a été défendu ensuite par *Valisnieri*, *Coulet* & plusieurs autres.

Le ver plat est quelquefois expulsé en entier, comme l'a remarqué *Hippocrate* (voyez l'endroit déjà cité), sous la forme d'un peloton, qui, étant déployé, est toujours, quelque lon-

(*a*) Marcel Donat. de médic. histor. mirab. Lib. IV. cap. XXVI p. 255.

gueur qu'il puiſſe avoir, un composé de différens anneaux, qui vont toujours en décroiſſant, tant en longueur qu'en largeur, & ſe terminent en une extrémité très mince, arrondie, que certains appellent le *filet*. Tant qu'on ne voit point ſortir cette extrémité, on craint que le ver n'acquiere un nouvel accroiſſement, quelque longue que ſoit d'ailleurs la portion qui a été expulſée. J'ai ſouvent vu ce fil ſortir avec le ver plat tout entier, par l'effet de la maladie, ou par l'action des remédes.

Le célèbre *Tyſon* (*a*) fait remarquer que pluſieurs perſonnes ont pris la portion la plus ténue du ver plat pour la queue : de ce nombre ſont *Spigel*, *Amatus Luſitanus*; quant à lui, il penſe que c'eſt la tête. Cet Auteur trouva dans l'iléon (*b*) d'un chien qu'il diſſéqua, un ver plat, vivant, qui n'étoit pas allongé directement; mais qui faiſoit divers plis & replis : il ouvrit adroitement l'inteſtin, & chercha l'extrémité la plus ténue du ver; il trouva qu'elle

(*a*) Philoſoph. tranſact. abrigd. Tom. III. p. 121.
(*b*) Ibid.. p. 124.

s'étendoit jusqu'au duodénum, tandis que la plus large aboutissoit librement vers le rectum, où l'extrémité la plus mince adhéroit si fort avec la tunique interne, que ce ne fut qu'avec peine qu'il vint à bout de l'en séparer en l'élevant doucement avec l'ongle: pendant cet intervalle le ver faisoit mille contorsions, il tomboit de dessus le doigt, s'attachoit de nouveau à l'intestin, d'où il ne put être séparé qu'avec la même difficulté. Il l'examina avec le microscope, & fit graver sur deux planches différentes, ce ce qu'il y avoit remarqué. *Tyson* s'apperçut qu'il étoit moins plat que convexe, hérissé de petits poils en forme de crochets qu'il découvroit ensuite sans microscope, avec un peu d'attention: il reconnut que sa structure étoit la même que dans les deux autres vers solitaires.

Wepfer a aussi observé que les vers adhéroient fortement aux intestins (*a*): il a trouvé *du mucus avec des vers plats, cucurbitains & ronds; dont plusieurs étoient encore vivans, & qui enfonçoient*

(*a*) Cicut. aquat. histor. & noxæ cap. XIII. p. 206.

fortement leur trompe dans la tunique interne des inteſtins à laquelle ils pendoient comme des ſangſues.

Tyſon (*a*) a cru que cette partie que nous venons de décrire, & qu'il regardoit comme la tête, ſervoit à fixer *le* ver & à l'empêcher de s'échapper tout entier par l'anus. Cet Auteur doute néanmoins, qu'une partie auſſi déliée que l'eſt la tête, puiſſe ſuffire pour recevoir la nourriture néceſſaire à la nutrition & l'accroiſſement prodigieux du *tænia* ; il penſe plutôt que les papilles qu'on voit ſur chaque anneau, ainſi-qu'il a été dit, ſont deſtinées à abſorber le chile, dont on trouve *le* ver rempli dans toute ſa longueur, & que c'eſt à lui qu'eſt dû le ſédiment qu'on apperçoit dans le fond de la bouteille, lorſqu'on conſerve le ver plat dans quelque liqueur ſpiritueuſe. *Bonnet* (*b*), à qui la partie d'Hiſtoire Naturelle, tant du regne animal que végétal, doit tant de belles choſes, a vu la tête de ce ver plus diſtincte-

(*a*) Philoſoph. tranſact. abrigd. Tom. III p. 126. 127.

(*b*) Mem. de math. & phiſiq. préſentés à l'Acad. des Scienc. T. I. p. 478. 530. & conſidérat. ſur les corps organ. p. 202.

ment, il en a fait graver la figure.

On trouve dans son ouvrage, tout ce qu'on sait sur le ver plat, avec un détail des plus circonstanciés de diverses observations des grands hommes, & des corollaires qui nous apprennent à quoi nous devons nous en tenir. Il me paroît hors de propos de traiter ici cette question plus au long.

Comme l'opinion la plus probable sur l'origine des vers, est celle qui suppose que ces insectes sont étrangers à l'homme, & qu'ils ne lui sont pas naturels (voyez §. 1360), on a fait des recherches pour savoir si le ver plat se trouve hors du corps: M. *Linnæus* (*a*) assure en avoir trouvé un, en présence de sept témoins, dans la terre des eaux minérales acidules. M. *Tissot* (*b*) rapporte qu'un enfant de quatre ans ressentit d'abord une légére démangeaison à l'anus, & qu'il rendit en même tems un ver plat & un ver solitaire, qui ne faisoit que d'éclore.

(*a*) System. natural. observat. in regn. animal.

(*b*) De morbo nigro squirris p. 31. Van Doeveren, dissertat. de vermibus intestin. p. 33.

Il ressembloit à un gros fil blanc égal, long d'environ vingt cinq pouces, faisant quatre ou cinq circonvolutions sur lui-même, parfaitement semblable à ceux que M. Linnæus *a trouvé dans des fontaines de Suéde, & un Médecin de ses amis dans une fontaine de Suisse.* M. *Raulin* a vu une portion d'un ver solitaire, qui avoit été tiré des intestins d'un Agneau de trois mois, laquelle avoit vingt-six pouces de long (*a*).

On en rencontre souvent des solitaires dans les bœufs, plus rarement dans les jeunes Veaux, très fréquemment dans les poissons, & même on en trouve de différentes espèces (*b*). Comme ces animaux fournissent la nourriture à l'homme, on pourroit peut-être soupçonner que c'est de-là que peut venir le *tænia*, auquel ce dernier est sujet.

Il est bien vrai que les alimens cuits, rotis, ou soumis aux autres préparations de cuisine, sont altérés, au point qu'il n'est guere possible que les œufs de ces insectes, n'en soient considé-

(*a*) Sur les maladies & variations de l'air, p. 444.

(*b*) Philosoph. transact. abrigid. Tom. III. p. 123.

rablement changés ; ſuppoſé qu'ils puſſent venir de cette ſource : cependant nous avons des obſervations qui paroiſſent prouver que le ver plat peut ſupporter un dégré de chaleur conſidérable.

Roſen (*a*) ſe trouva avec ſept autres perſonnes dans un repas, où on lui ſervit un plat de poiſſons, dans l'un deſquels étoit renfermé un ver ſolitaire encore vivant. J'en ai vu moi-même aſſez ſouvent dans des poiſſons en vie ; mais je les ai trouvé hors des inteſtins ; c'eſt-à-dire, dans la capacité de l'abdomen : je les ai conſervés vivans dans l'eau pendant plus de vingt-quatre heures ; j'y ai remarqué un mouvement manifeſte pendant tout ce tems. On peut conſulter le célèbre *Andry* (*b*), qui remarque que beaucoup de gens ont pris ces vers pour la laite des poiſſons, & qu'ils en ont mangé. *Coulet* (*c*), qui a prétendu que les aſcarides ne different en rien des vers

(*a*) Schwidſchen, Akadem. abhand. 22. ſtuck, p. 161.

(*b*) De la génération des vers, Tom. I. p. 53.

(*c*) De aſcarid. & lumbric. lato, pag 30. 31.

cucurbitains, a observé que ces insectes deviennent froids aussi-tôt qu'ils sont sortis du rectum & qu'ils excitent sur la peau une sensation de fraîcheur incommode. Il a remarqué aussi qu'ils périssoient aussi-tôt qu'ils étoient exposés à l'air froid. Cet Auteur assure que ces insectes supportent aisément l'eau bouillante : *ayant jetté deux ascarides dans un bouillon de veau tout bouillant, dont il entretint le même dégré de chaleur pendant douze heures, à l'aide du Bain-Marie, il les trouva encore vivans, & aussi agiles que lorsqu'ils ne faisoient que sortir des intestins.* Il suit de-là que ces vers peuvent résister à un dégré de chaleur assez fort : ce qui rend plus probable l'opinion de ceux qui prétendent que ces vers, ou leurs œufs, peuvent venir des alimens que nous prenons.

Au reste, avant de finir ce qui concerne le ver plat, je crois qu'il ne sera pas hors de propos de rendre compte d'un observation singuliere, qui semble beaucoup favoriser l'opinion de *Coulet* : la voici. *Kænig* (a) fit chauffer le dos de sa main, & l'arrosa d'une

(a) Act. Helvetic. volumen. I. p. 28.

ou deux gouttes de lait, ſur leſquelles il mit un ver cucurbitain vivant: cet Obſervateur remarqua que l'inſecte ſe traînoit tranſverſalement, le petit tubercule ou papille qu'on obſerve ſur le côté, comme nous l'avons dit ci-devant, & qui égale à peine le point lacrymal de l'homme, ſe tuméfia, & devint dix fois plus gros.

Il vit à l'aide d'une lentille convexe ſortir de cette bouche dilatée, une eſpéce de trompe, longue d'un quart de ligne, & noirâtre à ſon extrémité, que l'inſecte dirigeoit vers la goutte de lait: frappé de ce ſpectacle nouveau, il appella hautement *Herrenſchwand*, qui ſe trouvoit préſent (juge d'ailleurs très-compétent ſur cette matière); ce dernier aſſura qu'il voyoit la même choſe; mais auſſi-tôt le ver retira ſa trompe ſoit qu'il y fut excité par l'air froid, ou par le bruit que fit *Kænig* en criant trop fort. Cette obſervation fait voir que les petites éminences ou papilles ſont tout autant de bouches; & comme on en trouve de pareilles ſur chaque anneau du ver plat, on eſt fondé à croire qu'ils y font le même office. L'Auteur dit enſuite

avoit fait part dans une (a) lettre qu'il adressa au savant *Ernst*, qui avoit fait une dissertation sur le *tænia secunda* de *Plater*, de quelques expériences *qui lui ont appris que lorsque ces vers se joignoient, ils s'unissoient si intimément, que les canaux communs à toute la série des vers, sont disposés, de façon qu'une liqueur colorée, injectée par la petite bouche dont nous avons souvent parlé parcourt toute la circonférence du ver, qui prend la figure d'un parallélograme, & que parvenue dans un canal assez ample, elle passe par le point de réunion de deux vers dans le suivant, de celui-ci successivement dans les autres; de façon que les bords du tænia, paroissent colorés par la liqueur qu'on voit quelquefois remonter dans la bouche du dixieme ver.* Cela étant, il est certain que ces vers pourroient vivre seuls, & que lorsqu'ils sont ainsi unis, ils sont en état, non-seulement de se nourrir eux-mêmes, mais encore de transmettre la nourriture aux autres, qui la leur fournissent réciproquement. Il n'est donc pas surprenant, qu'un même homme puisse rendre un ver plat qui

(a) Act. Helvetic. volum. I. p. 30. 31.

ne ſoit qu'une chaîne de pluſieurs autres unis enſemble.

Les obſervations ſingulieres de M. *Trembley*, font voir évidemment que le polype, qui tient à ſa mere comme une branche tient au tronc, reçoit non-ſeulement la nourriture de ſa mere, mais encore qu'il la lui tranſmet à ſon tour. Nous ſommes dans un ſiécle où nous avons la ſatisfaction de reconnoître comme certain, ce qu'autrefois on auroit eû de la peine à regarder comme vrai-ſemblable. Nous avons tout lieu d'eſpérer que la ſagacité des grands hommes qui en font l'ornement nous fournira de quoi réſoudre les difficultés qui nous reſtent encore.

Les aſcarides. Galien (*a*) les définit *des petits vers qui ſe forment principalement dans la partie inférieure des gros inteſtins.* Ils ſont de figure ronde, très-petits, pointus des deux extrémités, nichés en grand nombre dans le rectum, d'où ils ſont quelquefois expulſés avec les excrémens, ils ſe remuent continuellement; c'eſt ce qui leur a fait

(*a*) Comment. in Aphor. XXVI. Sect. III Charter. Tom. IX. pag. 122.

donner le non d'*ascarides* : car Ασκαρίζειν signifie la même chose que σκαρίζειν, comme qui diroit *sauter*, *bondir s'agiter* (voyez l'œconomie de *Fœsius*), ce qui a fait appeller de ce nom, le mouvement que le fœtus à terme exerce dans la matrice (*a*). Tous ceux qui ont parlé des ascarides les donnent pour très petits & très-grêles *ressemblant beaucoup par leur figure, leur couleur, leur grandeur, à ceux qu'on trouve fréquemment dans le fromage*. De-là vient que plusieurs les ont regardés comme venant de cette source (*b*). Nous avons dit §. 1359. qu'un homme se sentit incommodé par les ascarides aussi-tôt après avoir mangé du fromage blanc. On croit cependant que ces petits vers du fromage sont totalement différens des ascarides, parce que les premiers subissent une métamorphose : il ne paroît pas impossible, que les vers du fromage, qui sont aussi fort vivaces, étant avalés tous vivans, puissent, lorsqu'ils sont parvenus au

(*a*) Galien, comment. in aphor. XXXVII. Sect. V, ibid. p. 217.

(*b*) Van Doeveren, de verm. intestin. p. 10.

fondement y causer un prurit aussi incommode que les ascarides; ; d'autant mieux que ressemblant assez aux vers ronds dont nous avons parlé, quoique beaucoup plus petits, ils ont fait soupçonner qu'ils pourroient bien être produits par les vers ronds. Il n'y a encore rien de certain là-dessus, au moins que je sache. Les vers qu'on appelle ronds, ainsi que nous l'avons déjà dit, sont ordinairement aussi gros qu'une plume à écrire, & quelquefois plus. On en a rencontré dans les hommes & les animaux de semblables, qui étoient très petits. *Vandellius*, célèbre Médecin (*a*), trouva dans la dissection qu'il fit de trois chevaux, plus de soixante petits vers blancs, qui étoient ronds, & d'une petitesse extrême : ces insectes parcouroient librement toute la cavité de l'abdomen, & se trouvoient principalement près du foie; ils étoient de la longueur de trois ou quatre pouces, de la grosseur d'une demi ligne de Paris. Le reste de la description s'accorde assez avec celle des vers ronds. Cet Auteur apprit ensuite

(*a*) Domin. Vandellii, dissertat. tres, p. 21.

de ceux qui font le métier d'écorcher les Chevaux, que dans ces animaux les vers se multiplient en plus ou moins grande quantité hors des intestins.

Si les ascarides venoient des vers ronds, ne pourroient-ils pas s'insinuer entre les tuniques de l'estomac, & acquérir un plus grand dégré d'accroissement? Je propose ceci comme une hypothése que quelques observations rendent vrai-semblable. *Sinope* (*a*) trouva dans l'ouverture d'un cadavre l'estomac flasque, gonflé & gangrenné: *deux vers vivans étoient logés entre les tuniques de ce viscère, l'un vers le fond, l'autre vers la partie supérieure: tous les deux étoient couchés directement le long de l'estomac, excepté qu'ils faisoient un pli vers le milieu de leur longueur, pour se relever ensuite; ils ne paroissoient ni en dedans ni en dehors, & on ne pouvoit absolument les déplacer sans inciser les parois du ventricule; quoiqu'avant d'en venir là, je fis ensorte avec la main de faire monter & descendre celui qui étoit à la partie supérieure, pour tâcher de découvrir par ce mouvement, l'ouverture par laquelle je croyois que cet*

(*a*) Panèrg. medic. secund. p. 62.

insecte pouvoit avoir passé à l'instant de la mort du sujet ; mais j'eus beau examiner les surfaces, l'intérieur sur-tout, je n'y apperçus aucun trou : je remarquai seulement que l'écartement des deux tuniques, ou bien la loge où ces vers étoient nichés, étoit à demi-pleine de pus, & proportionnée à la forme & à la grandeur de l'hôte qu'elle renfermoit, sans qu'il se fût formé de clapier.

Ce savant Médecin a conclu de-là que ces vers avoient restés long-tems cachés entre les tuniques de l'estomac.

Storck (a) a vu des vers ronds qui étoient nichés entre les tuniques des intestins dans une femme de vingt-cinq ans, à qui l'usage d'un anthelmintique fit rendre par haut & par bas une infinité de vers, sans que pour cela les symptômes qui les annoncoient disparussent ; la malade périt enfin de consomption. *A l'ouverture du cadavre, différentes portions des intestins parurent entiérement corrodées, enflammées & putréfiées ; à l'aide du microscope on découvrit une infinité d'insectes oblongs, dans la substance même du jejunum ;*

(a) Ann. medic. secund. p. 228.

c'est-à-dire, entre ses membranes, & on trouva trois vers, qui avoient chacun plus de quatre pouces de long.

Il est évident que *Coulet* a pris pour des ascarides, des vers que d'autres nomment cucurbitains : on peut s'en convaincre, en comparant la figure qu'en a donné cet Auteur (*a*) avec celle qu'on trouve dans *Andry* (*b*). *Coulet* a prétendu que les ascarides des Grecs, qu'on appelle vers courts & ronds, ne font pas un genre différent. *Je les regarde*, dit-il, *sans hésiter, comme un produit plus précoce des ascarides* (*c*). Mais il n'explique nullement pourquoi ces petits vers ronds se métamorphosent, à mesure qu'ils grandissent, en d'autres vers, que certains Auteurs appellent cucurbitains.

Au reste on reconnoît encore aujourd'hui la vérité de ce que les anciens ont dit des ascarides. *Hippocrate* (*d*) remarque, que ces sortes de vers in-

(*a*) De ascarid. & lumbric. lat. post Præfat.

(*b*) De la génération des vers, Tom. I. p. 224.

(*c*) Coulet, Ibid. p. 5.

(*a*) Epidem. Lib. III. Sect I. text. III. Chart. Tom. IX. p. 119.

commodent principalement le ſoir; c'eſt ce que j'ai auſſi ſouvent obſervé. L'illuſtre *Bianchi* (*a*) rapporte qu'un de ſes amis fut ſujet pendant pluſieurs années à reſſentir chaque jour depuis neuf heures du ſoir juſqu'à dix, une démangeaiſon ſi incommode que lui cauſoient les aſcarides, qu'il lui étoit impoſſible de vaquer à ſes affaires; il étoit tranquille dans tout autre tems: *il y étoit conſtamment ſujet dans toutes les ſaiſons de l'année* *. *Galien* (*b*) fait

(*a*) Hiſtor. hepat. Tom. I. part. II. cap. VII. p. 166.

* *Olaus Borrichius* dit avoir connu une femme agée d'environ 50 ans, qui depuis pluſieurs années étoit ſujette à avoir tous les mois une grande quantité de vers aſcarides dans le rectum; dès qu'elle ſe ſentoit trop incommodée de cette vermine, elle s'en débarraſſoit au plutôt par le moyen d'un lavement compoſé avec l'abſynthe; cette femme aſſura qu'elle ne ſouffroit de ces petits vers que dans le premier quartier de la Lune, & qu'elle étoit fort tranquille le reſte du tems juſqu'à la Lune renouvelle; elle avoit alors une conſtipation qui lui annonçoit le retour des vers aſcarides. *Actes de Coppenhague, ann.* 1676. *obſ.* 46.

(*b*) Dans l'endroit déjà cité.

remarquer que les ascarides demandent à être expulsés par les remédes les plus actifs. *Bianchi* (a) convient aussi *que cette espéce de vermine résiste quelquefois à toute sorte de secours. Hippocrate* nous apprend dans son quatrieme livre des maladies, que les ascarides se forment quelquefois dans les parties naturelles des femmes. C'est aussi la remarque d'*Houllier* (b); Cet Auteur ajoute : *nous savons qu'il en est sorti avec les urines par le méat urinaire.*

Après avoir rendu compte de tout ce que nous avons de plus essentiel sur ces trois espèces de vers auxquels l'homme est sujet, il nous reste à parler des différens troubles que ces insectes occasionnent dans le corps, & qui reconnus, donnent les signes de leur présence.

§. 1364. *Ils occasionnent par leur irritation des nausées, des vomissemens, des cours de ventre,*

(a) Dans l'endroit déjà cité.

(b) In coac. Hipocrat. commentar. pag. 262.

des défaillances, la petitesse, l'absence, l'intermittance du pouls, des démangeaisons au nez, des attaques d'épilepsies.

Nous avons déjà parlé des maux que les vers doivent faire craindre dans les différentes parties du corps où ils ont leur siége : ils peuvent en effet troubler toutes les fonctions qui en dépendent ; mais il s'agit principalement de ceux qu'ils occasionnent ordinairement par leur présence dans l'estomac & dans les intestins.

Des nausées, des vomissemens. Nous avons prouvé §. 652. en traitant des nausées & du vomissement, que la cause prochaine de ces symptômes consiste dans les spasmes des fibres musculaires du gosier, de l'œsophage, de l'estomac, des intestins, du diaphragme & des muscles abdominaux. Nous avons dit aussi, que leur cause éloignée étoit tout ce qui irrite ces mêmes fibres, & les viscères qui sont très-sensibles. Si une plume en chatouillant le gosier; si un gluten sans action,

action, qui flotte librement dans l'estomac, & adhere en partie à ses parois, est capable de produire des nausées & le vomissement (voyez §. 71), combien plus doit-on les attendre des vers, qui irritent & qui picotent l'estomac & les intestins? C'est ce qui a fait dire à *Hippocrate* (a), que *lorsqu'on voit des femmes qui, sans être grosses, ou sans avoir la fièvre, vomissent à jeun pendant plusieurs jours des matières bilieuses, il faut leur demander si en même tems elles vomissent des vers ronds; que si elles répondent que non, il faut leur dire de s'y attendre. Cette maladie attaque particuliérement les femmes, ensuite les filles, mais plus rarement les hommes.* En effet, ces sortes de vers sont assez mouvans, ils rampent çà & là dans les endroits où ils ont coutume de trouver leur nourriture. Le ver plat ne s'agite pas autant; voilà pourquoi il reste souvent pendant plusieurs années dans le corps sans causer aucun accident.

Par la même raison il est aisé de

Prædict. Lib. II. cap. XIV. Charter T. VIII. p. 824.

comprendre, pourquoi ceux qui ſont ſujets aux vers, paroiſſent bouffis d'abord après qu'ils ont mangé ; c'eſt parce que ces inſectes montent alors vers les parties ſupérieures : car lorſque §. 646 & les ſuivans, nous traitions *des rots & des vents*, nous avons prouvé que ces affections étoient produites par une matière élaſtique, laquelle ſe trouve d'abord comprimée par les contractions de l'eſtomac & des inteſtins ; mais qui ſe dégage avec un certain bruit, auſſi-tôt que le ſpaſme vient à ceſſer.

Mais l'air que nous avalons avec les alimens & la boiſſon, fournit cette matière élaſtique dont la quantité augmente par le dévéloppement qui s'en fait de plus en plus pendant la digeſtion. Les vers par leur mouvement & par le picotement qu'ils exercent ſur les inteſtins excitent ces viſcères à ſe contracter : auſſi regarde-t-on pour l'ordinaire le gonflement du ventre qui ſuit immédiatement le répas, comme un ſigne de la préſence des vers.

Des cours de ventre. Nous avons dit paragraphe 719 &c., qu'outre une cauſe irritante, la *diarrhée fébrile* ſuppoſe encore l'excès des forces expul-

trices ſur les forces contractives des inteſtins, ou bien l'obſtruction de leurs vaiſſeaux abſorbans. Or, on ſait que les vers en rampant dans les inteſtins, & en les picotant, y font l'office de ſtimulant, & nous voyons que les nauſées ſont ſuivies d'un mouvement périſtaltique, qu'on ſait être d'un ſi grand ſecours pour favoriſer la réſorption du liquide contenu dans les inteſtins : d'ailleurs, la pituite, qui eſt le nid des vers (voyez §. 1369), peut s'oppoſer à cette réſorption, en obſtruant les orifices des veines qui s'ouvrent dans l'intérieur de ces viſcères : ajoutez à cela que ſi ces inſectes ſe trouvent en grand nombre, ils périſſent pour la plûpart, & que venant à ſe putrefier, ils deviennent une nouvelle cauſe de diarrhée.

Des défaillances. On n'étoit nullement ſurpris qu'un ver logé dans la cavité du péricarde, eût ſouvent donné lieu à des défaillances par les irritations qu'il cauſoit au cœur ; mais nous avons prouvé que l'eſtomac étant dérangé, le mouvement du cœur en eſt auſſi troublé ; voyez ſur-tout le paragraphe 700 &c., où il eſt queſtion du *delire fébrile* ; c'eſt pour cette rai-

ſon que les anciens ont appellé l'orifice ſupérieur de l'eſtomac *cardia*, pour preuve de l'empire qu'il exerce ſur le cœur. *Galien* (*a*) parle fort au long de l'eſtomac & du cardia, & conclut, *qu'il n'eſt pas étonnant que les douleurs dans cette partie ſoient ſuivies de défaillances & de proſtration de forces. Si une légére bleſſure du doigt ſuffit pour faire tomber certaines perſonnes en ſyncope ; à plus forte raiſon la même choſe pourra-t-elle arriver, ſi l'eſtomac ſe trouve affecté, d'autant mieux que ſon extrême ſenſibilité, & ſa ſituation particuliere ſont deux raiſons qui le rendent encore plus irritable.* Dans un autre endroit *Galien* traitant la même matière, détaille pluſieurs ſymptômes, qui ſont une ſuite de l'affection du cardia, & il ajoute : (*b*) qu'on auroit de la peine à regarder l'orifice de l'eſtomac comme la cauſe de ces ſymptômes & des ſyncopes, ſi l'obſervation ne nous l'apprenoit tous les jours. Si à préſent nous faiſons attention que les vers irri-

(*a*) De ſymptomat. cauſ. Lib. I. cap. VII. Chart. T. VII. p. 60.

(*b*) De locis affect. Lib. V. cap. VI. Chart. T. VII. p. 493.

tent & picotent non-seulement l'estomac & les intestins, mais qu'encore ils les percent quelquefois ; nous n'aurons pas de peine à concevoir qu'il pourra s'ensuivre des syncopes mortelles : *mais la violence de la douleur épuise les forces, comme on le voit dans une cardialgie subite, dans les tranchées, la colique ou la passion iliaque* (a).

La petitesse, le défaut & l'intermittence du pouls. Tel est celui qui précéde ordinairement les défaillances, & qui indique que les forces vitales sont extrêment affoiblies. Nous venons d'en donner la raison.

La démangaison au nez. La membrane pituitaire qui tapisse les narines, paroît se continuer jusques sur le pharynx, l'œsophage & peut-être au delà. Toutes ces parties sont enduites d'une mucosité qui se sépare des artères, & qui lubréfie aussi la surface interne de l'estomac & des intestins : l'injection fait voir que la texture des narines est différente de celle de l'œsophage, de l'estomac & des intestins : cela n'est pas étonnant, puisque les fonc-

(a) Galen. method. medend. ad glauc. Lib. I. cap. xv. Charter, Tom. X. p. 360.

tions qui dépendent de ces viscères varient si fort ; mais il paroît qu'il s'y fait une continuation de la même membrane, laquelle sans compter ses autres usages, sert encore à séparer une mucosité onctueuse : il n'est donc pas étonnant que les vers en parcourant l'estomac & les intestins occasionnent de légeres irritations au nez, où les nerfs sont si nombreux & d'une si grande délicatesse, que les odeurs les moins fortes & qui échappent aux autres sens, affectent ce dernier. L'observation constante fait voir aussi que les enfans qui ont des vers, sont continuellement à frotter leur nez.

Des attaques d'épilepsie. Nous avons déjà remarqué §. 1075 n°. 4, & une infinité d'observations nous apprennent que les vers ont souvent donné lieu à l'épilepsie & à des convulsions affreuses. La *catalepsie*, cette maladie singuliere, dans laquelle le *sensorium commune* tombe tout-à-coup dans l'inertie, où le commerce apparent entre l'ame & le corps cesse entiérement ; où les malades restent dans la même situation dans laquelle ils étoient avant cet accident ; la catalepsie, dis-je, a été produite par les vers. On peut voir §. 1040, l'observa-

tion singulière dont j'ai été le témoin. J'ai vu un vertige opiniâtre céder tout-à-coup à des vers qui furent rendus par le vomissement ; le malade en étoit principalement affecté le matin, lorsqu'il étoit encore à jeun ; il souffroit moins après qu'il avoit mangé. Le ver plat est moins mouvant que le ver rond ; c'est cependant de celui-là qu'*Hippocrate* a dit (*a*) *que dans un homme à jeun il se porte tantôt vers le foie, où il fait naître une douleur, & dans ce cas la salive abonde dans la bouche, quelquefois non ; tantôt il produit l'aphonie & amene beaucoup de crachats, dont la suppression cause des tranchées ; quelquefois la douleur se fait sentir dans le dos, car la douleur s'y porte aussi.* Quand la nourriture manque dans les intestins, les vers, (sur-tout les ronds), montent dans la partie du duodénum, qui est située sous le foie : voilà apparemment pourquoi *Hippocrate* a dit, que chez les personnes à jeun les vers se portent vers le foie. J'ai vu un éleve en Chirurgie attaqué d'une petite fièvre qui paroissoit prête à se terminer ;

(q) De morb. Lib. VI. cap. xv. Charter, Tom. VII. p. 614.

le malade eut tout-à-coup une extinction de voix, avec des selles involontaires. Je fus d'autant plus surpris de ce phénoméne que dans tout le cours de la maladie, le cerveau n'avoit paru affecté d'aucune façon, & qu'aucune raison d'ailleurs ne pouvoit me faire soupçonner une métastase de la matière morbifique dans cette partie : peu de tems après le malade rendit par la bouche un ver rond tout vivant; les symptômes cesserent aussitôt, la maladie parcourut fort heureusement le reste de son période, & se termina de même.

Une servante âgée de trente ans, qui se plaignoit habituellement de vives douleurs du ventre, & surtout aux environs de l'estomac, tomba dans des convulsions terribles, qui la priverent de l'usage de la parole, quoiqu'elle n'eût point perdu connoissance, & qu'elle jouît de tous ses sens : ces symptômes furent suivis d'un *tétanos* universel, & de palpitations de cœur : la malade conserva toujours son bon sens ; mais les vives douleurs de l'estomac ne se dissiperent point, cette fille périt le troisieme jour. Comme la véhémence des symptômes faisoient soup-

çonner qu'on l'avoit empoisonnée, on fit l'ouverture de son cadavre; on trouva dans le duodénum & dans le cardia ou l'orifice gauche de l'estomac, une infinité de vers ronds, dont quelques-uns avoient quinze ou seize pouces de longueur; le cardia étoit rongé & sanguinolent (a).

Les vers occasionnent quelquefois une toux incommode. *Diemerbroeck* (b) dit qu'on a trouvé quelquefois des vers dans le poumon; & il assure *en avoir vu un vivant qui ressembloit à un ver à soie assez gros, mais rougeâtre, qu'une femme avoit rendu pendant l'accès d'une toux violente* *. *Wepfer* (c) trou-

(a) Hesters Wahrnehmungen, n°. 372. p. 614.

(b) Anatom. Lib. II. cap. XIII. p. 306.

* Un homme qui avoit un abcès dans la poitrine, après avoir craché plusieurs fois des morceaux de chair pourrie, en rendit un dans lequel on trouva un ver qui avoit treize anneaux; sa tête étoit noire & applatie, son corps rond & ferme. Il avoit une queue pointue & six jambes placées assez près de la tête; il étoit long comme la moitié du doigt. *Actes de Coppenhague ann. 1676 obs. 46.*

(c) Cicut. aquatic. histor. & noxæ, cap. XIX. p. 239.

va dans la trachée artère d'une Cicogne plusieurs vers semblables à des ascarides ; mais les plus gros & les plus longs étoient vers la premiere division des bronches, & dans les bronches on les voyoit en pelotons. Il n'est pas surprenant qu'ils fassent tousser lorsqu'ils nichent dans ce viscère : la même chose peut arriver aussi, quand ces insectes ont leur siege dans l'estomac & dans les intestins.

Nous avons fait remarquer §. 1345, qu'un soldat qui avoit reçu une blessure au colon, étoit sujet à tousser lorsqu'on touchoit l'extrémité de l'intestin, qui s'échappoit par la plaie de l'abdomen. Il est certain que parmi les signes qui indiquent les vers, *Ætius* (a) *fait mention d'une petite toux aiguë & fréquente*. Quoique *Freind* (b) n'ignorât pas que les anciens Médecins ne rangeoient pas la toux parmi les signes des vers, cet Auteur assure cependant que le grand nombre d'observations des modernes & les siennes propres, l'ont convaincu qu'elle en étoit un sym-

(a) Sermon. IX. cap. xxxix. p. 171.
(b) Histor. of physic. T. II. p. 100.

ptôme très ordinaire, sur tout dans les enfans.

On connoît aisément que les symptômes peuvent varier beaucoup selon que les vers irritent ou rongent telle ou telle partie, & non-seulement relativement à celles qui est immédiatement affectée, mais encore selon que celle-ci peut influer sur les autres parties éloignées & troubler les fonctions qui en dépendent.

Voici ce qu'on lit dans les *coaques* (a). *Lorsque dans une lienterie qui est accompagnée de vers, les tranchées s'appaisent, les parties qui avoisinent les articulations se tuméfient, & il s'en détache des écailles rougeâtres, comme il arrive dans les pustules; lorsque ces écailles sont tombées, la peau paroît rouge comme si on l'eût battue de verges.* Il est vrai qu'*Hippocrate* entend par le mot τα Θήρια, des ulcères malins & incurables: il est encore vrai que la lienterie est une suite ordinaire des longues dysenteries dans lesquelles les intestins sont ulcérés; mais dans plusieurs endroits τα Θηρια est pris pour signifier

(a) N°. 467. Charter, Tom. VIII. pag. 379.

des vers ; ce qui, je crois, a lieu dans ce paſſage ; d'autant mieux que j'ai obſervé ces ſymptômes ſur un Marchand de vin, qui étoit attaqué de vers, dans le même ordre qu'ils ſe ſe préſentent ici ; mais ce qui me ſurprenoit, le plus, c'étoit de voir la peau du malade couverte de petites raies rouges, comme ſi on l'eût battue de verges ; ces raies diſparurent dans deux jours, & le malade fut entiérement rétabli quelque tems après.

§. 1365. *Ils cauſent par la conſomption du chile la faim, la pâleur, la foibleſſe, la conſtipation ; de-là le gonflement du ventre, les rots & les borborigmes.*

Les vers, comme on vient de le voir, ſe trouvent quelquefois en grand nombre dans l'eſtomac & dans les inteſtins : Le *tænia* y acquiert quelquefois une longueur prodigieuſe. Ces inſectes ont beſoin de nourriture pour vivre & pour groſſir ; il y a apparence qu'ils la trouvent dans les différentes parties du

corps qu'ils habitent. On a trouvé toute la ſubſtance du rein rongée par des vers qui y étoient nichés ; celle du foie (*a*) par un ver qui avoit vingt pouces de long, & un pouce de diamétre : cet inſecte étoit rouge & rempli de ſang comme une ſangſue: La malade l'avoit ſenti remuer, elle ſe plaignoit de douleurs atroces & d'une ſenſation de corroſion manifeſte ; elle avoit ſouvent dit aux Médecins & aux aſſiſtans, que quelque animal vivant lui déchiroit les entrailles. Il eſt certain que cette eſpèce de vers ne ſe nourrit point de chile.

Mais ceux des inteſtins environnés par le chile de toutes parts, ſont blancs ; ſi on les met dans l'eau, ou dans quelque liqueur ſpiritueuſe, ils la rendent trouble & laiteuſe : ils ne picotent pas toujours les inteſtins, ils reſtent même qulquefois pendant pluſieurs années dans le corps (comme le ver plat), ſans incommoder beaucoup ; preuve qu'ils ne tirent leur nourriture ni de la ſubſtance des inteſtins, ni de celle de l'eſtomac, mais

(*a*) Medic. obſervat. and inquir. volum I. n°. 9. p. 67.

des humeurs qui y abondent ; le chile certainement leur fournit la plus convenable. *Van Doeveren* (*a*) doute si outre le chile, ils ne se nourrissent pas encore de sang. Cet Auteur rapporte qu'un de ses amis vit un ver solitaire qui, *de tous les pores de son corps, en rendoit des gouttelettes.* Il a cru trouver la preuve de son opinion dans *les essais & observations de Médecine* (*a*), au sujet d'un ver rendu, qui étoit plein de sang : cet Auteur a cru que c'étoit un ver plat ; mais si on examine la figure qu'on en a fait graver, il paroît totalement différent de ce dernier, & doit plûtôt être comparé à celui qui avoit rongé la substance du rein, dont je viens de faire mention.

Si on refléchit sur tout ce que nous venons de dire, il paroît probable que les vers contenus dans les intestins se nourrissent de chile : toutes les preuves que rapportent les grands hommes, en faveur de l'opinion contraire (*c*),

(*a*) Differt de verm. intestin. p. 48.
(*b*) Tom. II. art. XXVI. p. 416. &c.
(*c*) Essais sur l'éducat. médic. des enfans. T. II. p. 37.

ne doivent pas être prises à la rigueur.

On nous opposera peut-être l'observation de *Coulet* (a); Cet Auteur a remarqué que les vers qu'il appelle *ascarides* n'étoient pas plutôt expulsés, qu'ils rendoient une liqueur laiteuse très-blanche, ce qu'on voit très-sensiblement, en mettant un ascaride dans l'eau, ou dans quelque autre liqueur: *alors elle coule visiblement du milieu de la partie antérieure de son corps, de la même façon que la fumée s'éleve d'une cheminée, ou qu'une vapeur s'échappe par le tuyau d'un entonnoir renversé &c.* Quelque tems après, cette matière blanche gagne le fond, & se précipite sous la forme d'une poudre très-fine & très-blanche.

Cette liqueur blanche, qui ressemble à une goutte de lait, se seche en très-peu de tems, & devient semblable à un morceau de craie dissoute par l'eau gommée, dessechée ensuite, & qui adhere à tous les corps qu'elle touche; mais, soit que cette liqueur reste sous forme de fluide, ou qu'elle seche, elle imprime sur la langue une saveur

(a) De ascarid. & lumbr. lat. cap. VII. p. 19. &c.

très-salée ; ce qui paroît prouver qu'elle est totalement différente du chile.

Il faut encore faire attention que supposé que le chile des intestins fournisse l'aliment des vers, il faut pourtant qu'il subisse de nouvelles élaborations dans le corps de ces insectes, avant de pouvoir les nourrir, & qu'alors il doit acquérir des qualités bien différentes de celles qu'il avoit d'abord : d'où il suit que cette liqueur salée blanche, qui seche dans l'instant, & que rend l'ascaride, n'est point un vrai chile ; mais le résultat de l'élaboration que ce dernier fluide subit dans le corps du ver.

S'il est vrai, comme il paroît très-probable, que les vers se nourrissent de chile, le corps doit être privé d'une partie de sa nourriture, puisqu'elle est absorbée par ces mêmes vers. Voilà pourquoi ceux qui en sont attaqués, ont besoin de prendre souvent des alimens. *Alexandre de Tralles* (a) a vu un homme à qui un ver contenu dans l'estomac avoit causé une faim insatiable que les Médecins appellent *faim canine* ; Cette faim est suivie quelquefois des

(a) Lib. VII. cap. IV. p. 324.

nausées, ce qui vient de ce que les vers s'agitent après qu'on a mangé, ainsi que je l'ai observé sur ceux qui en étoient attaqués *.

La pâleur, la foiblesse. Comme c'est du bon chile soumis à l'action des vaisseaux & des viscères, que doit se former le sang & les humeurs qui s'en séparent, il est évident que la quantité du chile étant diminuée, la partie rouge doit diminuer aussi; de-là la

* Le Docteur *André Plantcovius* a vu un jeune homme d'environ vingt-quatre ans, travaillé d'une faim si forte, qu'il mangeoit presque toujours, sans quoi il tomboit en syncope: ce jeune homme employa pendant quatre ans différens remédes, mais inutilement; enfin lui étant survenu un asthme, il mourut; son cadavre ayant été ouvert, on trouva dans l'estomac un amas considérable de vers entortillés les uns dans les autres; en outre on remarqua sur l'orifice inférieur de ce viscère deux espèces de glandes, de la grosseur d'une noix muscade, remplies de vers de figures & de couleurs différentes. *Ephem. des curieux de la nat. Dec. 2. ann. 6. 1687 obs. 33.*

Alexandre de Tralles rapporte qu'une femme, dont la faim étoit démesurée, après avoir fait usage de l'hiéra, rendit un ver long de plus de douze coudées. *Lib. VII. Cap. IV.*

paleur, qui venant de cette cause, est toujours accompagnée de foiblesse.

La constipation &c. Nous avons dit §. précédent, que les vers en irritant les intestins, occasionnent quelquefois des cours de ventre : lorsque le mal a fait de nouveaux progrès, & que les vers se sont multipliés, ils absorbent tout ce qu'il y a de plus fluide; la partie la plus grossiere reste, & ne peut point être expulsée, à cause du dérangement du mouvement péristaltique ; c'est ce qui fait que les intestins se remplissent de plus en plus, que leur contractilité diminue, que le ventre se gonfle de jour en jour, comme on l'observe sur les enfans qui sont attaqués de vers.

Les rots & les borborigmes. (Voyez §. 648) Nous y avons parlé de tout ce qui pouvoit produire des spasmes dans les intestins, je veux dire, l'irritation de la part des vers & l'âcreté de la matière qui est retenue ; la pourriture qui s'ensuit donne lieu en même tems au dévéloppement d'une matière élastique, & parconséquent à la formation des rots, des vens & des borborigmes.

§. 1366. *Ils vont même souvent jusqu'à percer les intestins.*

Des hommes célèbres ont douté qu'il fût possible aux vers de percer les intestins. Les Naturalistes n'ont pas encore découvert dans ces insectes un organe capable de produire un effet semblable. On ne sçauroit disconvenir qu'on n'ait quelquefois trouvé des vers dans la cavité de l'abdomen, & en même tems les intestins percés ; mais on a toujours regardé cette solution de continuité qu'on observoit après la mort, comme un effet de la gangrene, laquelle en faisant tomber les parties en putréfaction, ou en séparant par la suppuration le vif du mort, fait de toute nécessité une brêche par où les vers peuvent passer dans la cavité de l'abdomen (*a*). Il n'est pas douteux que cela n'arrive quelquefois ; cependant des observations certaines nous ont appris aussi que les vers se sont frayés eux-mêmes une voie, en perçant les intestins.

(*a*) Brouzet, éducat. médic. des enfans, T. II. p. 38.

L'observation que j'ai rapporté §. 1364, au sujet d'une fille qui périt dans le *tétanos*, après avoir souffert des douleurs énormes, le prouve évidemment : car on trouva une infinité de vers ronds dans l'estomac; le cardia étoit rongé & sanguinolent.

Les douleurs violentes dont se plaignent si souvent les personnes sujettes aux vers, en sont encore la preuve : voilà pourquoi *Hippocrate* compte ces douleurs parmi les signes qui dénotent la présence des vers dans le corps. *Ils causent des douleurs à l'orifice de l'estomac & des tranchées.*

Heister ouvrit le cadavre d'un enfant de sept ans, qui depuis quelque tems s'étoit plaint de coliques, & qui, malgré le bon appétit qu'il avoit, perit dans le marasme; il trouva dans l'abdomen quelques onces d'une eau jaunâtre, l'ayant vuidée avec une éponge, il apperçut plusieurs vers ronds, & quoique le cadavre eût été ouvert le lendemain de la mort du sujet, il n'en apperçut qu'un seul vivant : les intestins grêles étoient percés de petits trous, & contenoient encore une grande quantité de vers, morts. L'Auteur ne dit point qu'il y eût gangre-

ne ; il parle seulement d'une tumeur rouge, dure, laquelle s'ouvroit dans les intestins grêles, par où il crut que les vers avoient passé dans leur cavité (*a*). On trouve cette même observation écrite en latin dans un autre ouvrage (*b*).

Une femme fut tourmentée pendant cinq jours par des tranchées, le vomissement & la constipation : on tenta plusieurs remédes ; mais sans succès. On lui donna fréquemment des clystères émolliens qui calmerent un peu les tranchées ; cependant le vomissement persistoit toujours : Le huitième jour la malade vomit un ver rond, long d'un pouce ; elle sentit son estomac soulagé ; mas les tranchées, quoique moins fortes, continuoient.

Cette femme se plaignoit d'une tumeur sur l'aine droite, qu'elle dit porter depuis dix-huit mois ; la tumeur étoit de la grosseur d'un œuf de poule, indolente, & molle. *Douglas*,

(*a*) Heisters Wahernhem, nº. 515. pag. 869.

(*b*) Æetius, physic. med. vol. I. observat. 172. p. 391.

Chirurgien célèbre (*a*), crut que c'étoit une hernie; en conséquence il la traita pendant trois jours avec quelque succès : le quatrieme jour la tumeur fut beaucoup plus douloureuse, avec pulsation; la malade permit au Chirurgien de l'examiner; ce qu'elle avoit constament refusé jusqu'alors : la partie parut fort enflammée, & tendante à la suppuration; les glandes inguinales n'étoient point gonflées, on appliqua pendant deux jours un suppuratif, on l'ouvrit le dix-huitieme de la maladie, avec la pierre à cautere, il s'en écoula environ quatre onces d'une sérosité purulente, laquelle devint de plus en plus louable. Le vingt-troisieme, il sortit par l'ulcère un ver rond, on se souvint qu'il en avoit paru un semblable : le deuxième jour après l'ouverture de l'abcès, il en sortit un troisieme le quatrieme jour, l'ulcère fut consolidé; cependant il se fit encore un mois après une petite ouverture sur la cicatrice, par laquelle s'échappoit la partie la plus liquide des excrémens; mais cette femme supporta

(*a*) Essais & observ. de médec. T. I. art. XIX. p. 255.

facilement dans la suite cette petite incommodité.

Le célèbre *Bénévoli* (a) a traité une maladie assez semblable : ce Chirurgien, après bien des réflexions, crut que l'intestin avoit été percé par les vers, *comme il l'avoit souvent observé dans l'ouverture des cadavres* (b). Un enfant, âgé de sept ans, rendoit fréquemment par la verge des vers pareils à ceux qu'on trouve dans les intestins ; le pere avoit soin de les tirer, lorsqu'ils étoient parvenus au gland. Un jour qu'il répétoit cette opération, le ver se rompit, il en resta une partie dans l'urèthre, qui empêcha l'excrétion de l'urine ; mais s'étant séchée, comme *Bénévoli* l'avoit prédit, les urines ne furent pas long-tems sans reprendre leur cours : l'enfant étant mort, on trouva deux pierres dans la vessie, dont le col étoit percé obliquement : cette ouverture répondoit à une pareille, qui étoit sur le rectum ; de cette façon les vers pouvoient passer du rectum dans l'uréthre. A dire vrai cepen-

(a) Disserertazioni è osservazioni n°. 17. p. 145. &c

(b) Ibidem. p. 149.

dant, il reste à savoir si cette ouverture étoit réellement l'effet de la corrosion faite par les vers. *Alghisi*, un des plus célèbres Lithotomistes de son tems, crut qu'un abcès qui se forma dans cette partie à la suite de la petite vérole, pouvoit avoir rongé le rectum & le cou de la vessie : pourtant il n'est fait mention d'aucun abcès dans ces endroits, dans l'histoire qu'il donne de la maladie (*a*).

Tulpius (*b*) a vu une femme, qui avoit rendu un ver par un ulcère qu'elle avoit à l'aîne ; la malade fut bien-tôt rétablie, malgré la crainte qu'avoit le Chirurgien, qu'il ne restât dans cet endroit un ulcère incurable *.

(*a*) Dissertazioni è observazioni VIII. p. 109.

(*b*) Lib. III. observ. XII. p. 199.

* *Olaus Borrichius*, rapporte qu'une femme, après avoir long-tems souffert des douleurs dans la region hypogastrique, eut un abcès dans l'aîne droite, qui s'ouvrit de lui même : il en sortit deux vers, l'un fort gros, mais court, & l'autre grêle comme une ficelle ; mais qui avoit douze pieds de long, la malade se rétablit en bonne santé. *Olaus Borrichius*, actes de Coppenhague ann. 1676.

Le savant *Jacquin*, qui avoit été en Amérique pour recueillir les morceaux d'Histoire Naturelle, qui font aujourd'hui l'ornement & la richesse du Cabinet de l'Empereur, m'écrivit que les habitans de ces contrées étoient très-sujets aux vers, qui les faisoient périr en corrodant leur estomac. Je ne crois pas que personne soupçonne la foi de ce grand homme : l'excellent ouvrage de Botanique qu'il vient de mettre au jour, parle en sa faveur. Je crois qu'en voilà assez pour démontrer que les vers peuvent percer ces viscères.

§. 1367. *C'est pourquoi on en a tant trouvé qui ont causé la mort.*

Il est vrai qu'*Hippocrate* parlant du ver plat, dit (*a*) : *celui qui en est attaqué n'a rien de bien fâcheux pendant tout ce tems ; mais s'il s'affoiblit, il ne se rétablit qu'avec peine : car le ver absorbe une portion de la nourriture que prend le*

(*a*) De morb. Lib. IV. cap. Charter 15. T. VII. p. 614.

malade ; par conséquent, si on employe un traitement convenable, le mal se dissipe, sans cela le ver ne sort point de lui-même, quoique cependant il ne cause pas la mort ; mais il vieillit avec l'homme. Il est incontestable que le ver plat reste quelquefois pendant plusieurs années dans le corps, sans causer des accidens fâcheux ; quoique ce ne soit pas toujours sans incommoder la personne ; cependant tout ce que nous avons dit jusqu'ici sur les vers, prouve suffisamment que c'est à ces insectes qu'il faut attribuer, & la mort lente dont périssent les enfans, faute de nourriture, & la mort subite, qui est causée par des convulsions affreuses. Le grand nombre d'observations que nous avons rapportées, justifie cette assertion.

§. 1368. *On connoît cette maladie par l'âge du malade, sa façon de vivre, son tempérament, & par les effets,* (1364, 1365, 1366).

Avant de parler du traitement des vers, il convient d'examiner les signes qui dénotent leur présence dans le corps, pour ne pas opposer les anthel-

mint ques à des symptômes qui sont dûs à d'autres causes. Si les malades rendent des vers par haut ou par bas, nous pouvons être assurés qu'il en reste encore dans le corps; tant que les mêmes symptômes continuent ou augmentent, on ne peut donc pas s'y méprendre; mais lorsque les malades n'en ont jamais rendu, & que cependant on les en soupçonne attaqués, il faut porter toute l'attention possible, pour tâcher de connoître leur état.

Par l'âge. Les enfans sont plus sujets aux vers que personne; aussi trouve-t-on cette maladie rangée parmi celles qui leur sont particulieres: cependant nous avons fait voir, par tout ce ce qui a été dit, qu'on en n'est pas absolument exempt dans les autres périodes de la vie. Les enfans qui mangent beaucoup, ainsi que les adultes, y sont les plus sujets.

Par la façon de vivre. M. *Jacquin*, que nous venons de citer, a remarqué que la plûpart de ceux qui mangeoient des fruits qui n'étoient pas bien mûrs, & qui faisoient un grand usage de viandes & de poissons salés, en étoient plus attaqués que ceux qui prenoient une meilleure nourriture.

Un Religieux, de l'Ordre des Franciscains, qui a passé quelques années à la Cour du Roi de Maroc, m'a raconté que beaucoup de gens dans ce païs-là aiment de préférence la viande crue, & que cela les rend très sujets aux vers : maladie qui leur seroit des plus funestes, s'ils n'avoient la précaution de prendre chaque mois un fort purgatif pour expulser cette saburre vermineuse. Les enfans des pauvres, qui ne prennent qu'une mauvaise nourriture, & qui mangent ordinairement tout ce qu'ils trouvent, y sont beaucoup plus sujets, ainsi qu'au gonflement du ventre ; c'est ce que l'observation journaliere nous apprend.

Par le tempérament. Par exemple, s'il est pituiteux, lâche ; car alors toutes les fonctions se font mal. Voyez ce qui a été dit §§. 1360 1361.

Par ses effets. Ils ont été détailles dans ces deux mêmes paragraphes.

Les vers se mêlent aussi quelquefois aux maladies épidémiques. Pendant le premier siége de Bude, il regna dans cette Capitale (*a*) une épidémie ver-

(*a*) Marsigl. histor. Danub. Tom. VI. p. 114.

mineuſe. La même choſe a très-ſouvent été obſervée dans les maladies des Camps, & après de grandes inondations. *Van Doeveren* (*a*) nous en fournit pluſieurs exemples. M'étant trouvé à la campagne pendant le printems de 1763, j'eus à traiter beaucoup plus d'enfans de païſans, pour des maladies vermineuſes, que les années précédentes : cependant l'hyver avoit été long & rigoureux. C'eſt en automne que les vers inquiétent le plus, ſelon *Hippocrate* (*b*) : *les vers & la cardialgie ſont les maladies d'automne*. M. *Raulin* le confirme. Ce dernier a connu un homme qui étoit ſujet au ver ſolitaire, & qui pendant vingt ans fut tourmenté de coliques à chaque automne; pendant tout le reſte de l'année il étoit tranquille, & jouiſſoit d'un bon appétit : il n'eut pendant quatorze ans d'autres ſymptômes que cette colique; mais vers la fin de ce période, il rendit par bas des vers cucurbitains, qu'on regarde avec raiſon, comme des

(*a*) Diſſertat. de verm. inteſtin. pag. 27.

(*b*) Epid. Lib. II. text. III. Charter. T. IX. pag. 119. Lib. VI. épid. text. XIV. ibid. p. 376.

ſignes qui annoncent le ver ſolitaire (*a*)

Les Auteurs donnent encore d'autres ſignes de la préſence des vers. *Jacquot* (*b*), par exemple, fait mention d'un entr'autres qu'on obſerve fréquemment dans les enfans. *Lorſque pendant le ſommeil les vers irritent les inteſtins, les enfans font le mouvement de la maſtication, comme s'ils vouloient exprimer quelque choſe qu'ils euſſent dans la bouche.*

A ceux-là on en ajoute encore d'autres, tels qu'une odeur particuliere qu'il n'eſt pas poſſible de définir, le hoquet, des frayeurs pendant le ſommeil; le nez paroît blanc comme de la cire (*c*), le viſage prend diverſes couleurs. Le célèbre *Monro* en donne encore un autre (*d*). *J'ai*, dit-il, *obſervé pluſieurs fois, que ceux qui ont des vers, ont la prunelle fort dilatée : quoique ce ſymptôme ne ſoit pas caractériſtique, il peut du moins, de concert avec les autres,*

(*a*) Maladies occaſionn. par les variat. de l'air. p. 42.

(*b*) Houllier in coac. Hippocr. p. 594.

(*c*) Brouzet, éducation médicin. Tom. II. p. 57.

(*d*) Nervorum anatom. contract. pag. 39. in notis.

servir beaucoup à établir un bon diagnostic. Cet Auteur explique ce phénomene par l'anastomose du nerf de la huitieme paire, avec le grand sympatique. En effet, lorsqu'on coupe ce nerf, les yeux s'obscurcissent & perdent leur brillant ; ils paroissent enfoncés, larmoyans, le globe de l'œil devient petit, la prunelle se resserre ; d'où il a conclu que le nerf intercostal sert à dilater la prunelle, & que son action dépend de l'irritation des nerfs de l'estomac & des intestins.

Tout le monde sait que dans une goutte séreine confirmée, la dilatation de la prunelle est des plus considérables, que les yeux paroissent nets & très-brillans. M. *Jacquin* me mandoit d'Amérique, que les habitans de cette partie du monde sont très-sujets à avoir des vers : il observa les signes suivans. *La pente au sommeil, les tranchées, les yeux clairs, mais jaunâtres, la paupiere inférieure jaunâtre ou bleuâtre, des convulsions subites & mortelles* ; tout cela ne fait que confirmer le sentiment de l'illustre *Monro*.

On ne sauroit jamais recueillir assez de phénomenes, pour établir un bon diagnostic. Il paroît quelquefois plu-

ſieurs ſymptômes qui ſemblent annoncer des vers, quoiqu'il n'y en ait point. *Saint Clair*, ſavant Profeſſeur à Édimbourg (*a*), rapporte une obſervation de ce genre. Un enfant de quatre ans ſe plaignoit de douleurs violentes à la région de l'eſtomac; il avoit des démangaiſons au nez, des inſomnies, des frayeurs, & s'éveilloit comme en ſurſaut; il frottoit continuellement ſon nez, ſoit qu'il fût éveillé ou endormi : finalement il tomba dans des convulſions qui l'enleverent le ſixieme jour, quoiqu'on eût vainement épuiſé toutes les reſſources de l'art : on ouvrit l'eſtomac & les inteſtins ſelon leur longueur, on ne vit point de vers, on trouva ſeulement à l'orifice du jejunum environ deux onces d'une ſubſtance viſqueuſe, ſemblable à de la gelée.

Il arrive quelquefois que, quoique les vers ſoient expulſés, il reſte encore des ſymptômes qu'on pourroit leur imputer; telle eſt, par exemple, l'épilepſie, qui reconnoîtroit cette cauſe. Si les attaques en ſont violentes &

(*a*) Eſſais & obſerv. de médec. T. II. art. XVIII. p. 367.

fréquentes, on les voit se prolonger même après que les vers ont été chassés. Le *sensorium commune*, qui a été si dérangé pendant tout ce tems, reste comme empreint du caractère de cette maladie, laquelle paroît long-tems assoupie ; mais que les vers, ou toute autre cause antécédente peuvent renouveller. En effet, comme, ainsi que nous le dirons dans la suite, le traitement de cette maladie exige de forts purgatifs, il seroit imprudent de s'en servir, si les symptômes venoient plutôt de quelque cause légére que des vers.

§. 1369. *On guérit cette maladie, 1°. En détruisant le nid des vers (1361), par les alkalis fixes, par des gommes phelgmagogues, par les mercuriaux, les antimoniaux, les aromatiques amers.*

Nous avons parlé §. (1361) de la pituite, comme étant le nid des vers. La surface interne des intestins est lubréfiée par une espéce de mucosité, laquelle peut quelquefois augmenter & préparer un nid à ces insectes.

Nous ſavons auſſi qu'il ſuinte de tout le corps du ver, une humeur onctueuſe, qui le recouvre de toute part, & le défend de l'impreſſion des alimens âcres que l'homme peut prendre. Lorſque ce mucus, qui l'environne de toute part, ſe trouve en une certaine quantité, il ſe ſépare pour faire place à d'autre deſtiné aux mêmes uſages: voilà pourquoi on croit que ceux qui ont des vers, rendent fréquemment beaucoup de mucoſités par les ſelles (*a*).

Quant aux moyens de remédier aux glutinoſités qui ſe ramaſſent dans les premieres voies, nous les avons indiqués § 75, en parlant du traitement des maladies qui viennent du glutineux ſpontanée. On recommande ſur-tout les amers bilieux, les ſavoneux réſolutifs, les gommes aromatiques ſtimulantes & légérement purgatives, les ſalins réſolutifs, les aromatiques roborans, les mercuriels doux. On trouve à ce même N°. de la *matière médicale*, des formules qui peuvent remplir ces

(*a*) Philoſoph. tranſact. abrig'd. Vol. III. p. 130.

indications, & servir de modele pour en faire d'autres.

On comprend aisément que dans leur administration, il faut avoir égard à l'âge & à la force du sujet, & augmenter ou diminuer la dose suivant le besoin.

§. 1370. *En faisant extérieurement des frictions sur l'abdomen, avec des substances balsamiques, prises parmi les aromatiques les plus forts, mêlés aux purgatifs & aux huileux.*

La plûpart des remédes énoncés, sont des amers, ou ont une saveur assez nauséabonde ; qualités qui souvent en rendent l'administration trop difficile chez les enfans, pour qu'on puisse en espérer l'effet convenable. C'est ce qui a déterminé les Médecins à recourir aux topiques.

On trouve communément dans les boutiques deux onguens, qui, appliqués chauds sur l'abdomen, agissent souvent sur les intestins, au point de purger violemment. Tel est l'onguent

d'*Agrippa*, qui renferme des purgatifs très-âcres, comme *la racine de brione*, *l'élatérium ou concombre ſauvage*, *l'oignon de ſcille*, *la racine d'iris*. Il en eſt un autre, appellé *onguent d'arthanita*, ou de *cyclamen*, lequel, outre la racine de cette plante & celle du *concombre ſauvage*, contient encore la pulpe très amère de la *coloquinte*, *le fiel de Taureau*, *les baies de mézerai*, *la ſcamonée*, *l'euphorbe*, *l'aloës*, *&c*. La *matière médicale* preſcrit un mêlange d'egales portions de ces deux onguens pour en frotter légérement l'ombilic.

La plûpart des drogue, squi entrent dans la compoſition de ces onguens, ſont des purgatifs très-forts; il ne faut donc les donner intérieurement aux perſonnes ſaines & robuſtes, qu'avec les plus grandes précautions : l'application externe des plus doux ne produit aucun effet ; mais ces médicamens agiſſent-ils immédiatement ſur les inteſtins, en pénétrant par les pores de la peau, ou bien exercent-ils leur vertu purgative, après avoir été reſorbés par les veines cutanées, & s'être mêlés avec les humeurs qui circulent dans les vaiſſeaux ? C'eſt une queſtion ſur laquelle on n'eſt point

d'accord : ce qu'il y a de certain, c'est que ces onguens appliqués sur l'ombilic des petits enfans, ont causé quelquefois des superpurgations violentes, lesquelles peuvent dégénérer en une dysenterie dangereuse : voilà pourquoi il est de la prudence de ne les employer d'abord qu'à petite dose, en friction dans le cas de tranchées, & on ne doit aller plus loin, qu'autant qu'on en aura vu l'effet ; mais si l'évacuation est abondante, il faut tout de suite laver l'ombilic & les parties voisines, avec une lessive de *savon de Venise*, & faire en sorte qu'il ne reste plus d'onguent sur la peau, crainte de l'augmentation des symptômes.

On trouve au même N°. de la *matière médicale*, une autre formule, dans laquelle il n'entre aucun purgatif ; mais qui doit toute son efficacité à l'odeur pénétrante de la tanaisie.

§. 1371. 2. *En tuant les vers ; ce qu'on obtient par l'usage des remédes miélés, salins, par des substances qu'ils ne puissent digérer, par des aromatiques amers, par des mer-*

curiaux, des acides, des vitriolés tirés de l'acide ou du cuivre.

Il paroît que tant que les vers ſont vivans, ils peuvent tellement adhérer aux parois des inteſtins, que le mouvement périſtaltique ne ſauroit les expulſer. Les vers ſortent plus facilement & le plus ſouvent par l'anus, ſur tout lorſqu'ils ſe trouvent morts. Quelquefois auſſi comme ennuyés de leur priſon, ils s'avancent vers l'anus, ou remontent juſqu'à l'eſtomac, d'où ils ſont chaſſés par le vomiſſement; c'eſt ce que nous apprennent les obſervations multipliées. Cette eſpèce de vers eſt aſſez mobile, & il eſt probable qu'ils changent ſouvent de place; car pendant la maladie ils ſortent quelquefois d'eux-mêmes, ainſi qu'il a été dit, quoiqu'on n'ait donné aucun anthelmintique, lorſque le malade & le Médecin s'en doutent le moins. Peut-être les humeurs altérées par la maladie, & accumulées dans les inteſtins, en accommodant les vers, les forcent-elles à changer ainſi de place. Si pen-

dant le cours de la maladie, lorsque le malade est obligé, par quelque cause que ce soit, de faire des violens efforts pour aller à la selle, il y a des vers qui ne soient pas bien accrochés aux parois des intestins, il pourra se faire qu'ils soient entraînés avec les matières. Le ver solitaire, comme nous l'avons dit, s'accroche fortement aux intestins par son extrémité la plus ténue, & voilà pourquoi il en est chassé plus difficilement, & qu'il sort rarement tout entier de lui-même : les malades en rendent souvent des portions, qui quelquefois s'étendent à plusieurs aunes, comme il est prouvé par une infinité d'observations. Les ascarides & les cucurbitains étant très-mobiles, sont fréquemment expulsés par le fondement.

Une fois qu'on est venu à bout de tuer les vers dans les intestins, il n'est pas difficile d'en procurer l'expulsion avec les excrémens; au lieu que s'ils sont vivans, ils peuvent tout au plus résister au mouvement péristaltique; & s'il arrivoit que quoique morts, ils eussent encore quelque adhérence à ces viscères, comme c'est un lieu chaud & humide, l'état de putréfac-

tion & de desséchement dans lequel ils tomberoient, leur feroit bien-tôt lâcher prise.

Ætius (*a*) fait très-bien cette remarque, en parlant du traitement des vers : *s'ils sont vivans*, dit-il, *ils s'accrochent aux parties voisines des intestins ; s'ils sont morts, ils sont entraînés avec les excrémens : il en sort quelquefois qui sont encore en vie ; mais comme attaqués de vertige, &, pour ainsi dire, à demi-morts.*

Lorsque l'indication de tuer les vers se présente, il faut bien se donner de garde de prescrire des remédes qui puissent blesser l'estomac ou les intestins : ce paragraphe en présente une liste assez nombreuse. Il convient de les examiner en détail.

Par l'usage des remédes miélés. Tout le monde reconnoît dans le miel une vertu résolutive, c'est une petite propriété qui peut le rendre propre à dissoudre & atténuer la pituite ; mais le miel est-il contraire aux vers? C'est ce qu'on ne sait pas trop *.

(*a*) Sermo IX. cap. XXXIX. p. 173.

* Cette question paroît décidée, si on s'en rapporte aux expériences de *Rhedi*. Cet

Il est vrai qu'*Ætius* (*a*) conseille l'usage de l'eau miélée dans les attaques des vers, & que ce Médecin veut qu'on ajoute *beaucoup de miel aux boissons que l'on fait prendre*. Mais il faut remarquer que les anciens ont cru que la bile même employée en liniment sur l'ombilic, étoit contraire aux vers; ils ont aussi prétendu que dans un tempérament chaud sur-tout, le miel se convertissoit en bile. *Galien* (*b*) parlant du miel, dit *que dans les personnes qui sont à la fleur de leur âge, qui sont sur-tout d'un tempérament chaud, qui menent une vie active & laborieuse, cette substance se convertit entiérement en bile*. Cet Auteur répete la même chose dans un autre endroit (*c*). Voilà peut-

Auteur ayant détrempé du miel d'Espagne dans un peu d'eau commune, y mit quatre vers, qui moururent en vingt minutes. Il assure avoir reiteré souvent la même épreuve, & toujours avec le même succès, avec la seule différence de trois ou quatre minutes de plus ou de moins.

(*a*) Ibidem.

(*b*) De natur. facult. Lib. II. cap. VIII. Chart. T. V. p. 45.

(*c*) De aliment. facult. Lib. III. c. XXXIX. Chart. T. VI. p. 399.

être la raiſon qui a fait mettre le miel au rang des anthelmintiques. Au reſte le miel peut être utile en lubrifiant les inteſtins, & en lâchant le ventre. Les modernes ont cru que le miel pris abondamment, nuiſoit en obſtruant les trachées, que *Malpighi* a décrit dans les vers à ſoie, & par leſquelles ces inſectes reſpirent; mais on n'a pu encore démontrer ces trachées dans les vers humains, qui peut-être ne reſpirent point, d'autant mieux qu'ils doivent vivre dans les inteſtins, qui ſont toujours remplis, & qui dans l'état naturel, ſont toujours en contraction, ainſi que nous l'avons dit ailleurs, en traitant des *rots & des vents*.

C'eſt dans la même vue qu'on a recommandé l'uſage de l'huile priſe en une quantité qui, non-ſeulement lubrifie les inteſtins, mais encore les rempliſſe, pour ainſi dire. *Ætius* (a) preſcrit un verre d'huile exprimée d'olives qui ne ſont pas encore mûres, & une ptiſane faite avec une grande quantité de la même huile: cet Auteur veut *qu'on en augmente toujours la doſe*,

(a) Sermo IX. cap. XXXIX. p 173.

voici la raison qu'il en donne. *En général on regarde comme efficaces, toutes les substances qui détruisent les vers, soit en les tuant par leur âcreté, soit en procurant l'expulsion par l'irritation qu'elles causent dans les intestins, soit enfin en lubrifiant les voies; effets que produisent vraisemblablement les boissons qui agissent de cette maniere, ou par toute autre propriété qui leur est particuliere. Vegetius* (*a*) a aussi mêlé beaucoup d'huile dans le corps, par le moyen d'une corne ou d'une séringue, en forme de lavement. *La vertu de ces médicamens*, dit-il, *& la douceur de l'huile tuent les vers dans le corps, & les chassent.*

Au reste, les expériences qui ont été faites, donnent des résultats différens. Le célèbre *Lanzoni* mit dans de l'huile ordinaire, un ver que le malade venoit de rendre, cet insecte y périt dans l'instant; un autre qui venoit d'être expulsé par le vomissement, fut mis dans du miel, la même chose arriva, enfin un troisieme, qui avoit été rejetté par la même voie, dans l'huile

(*a*) Art. véterin. Lib. I cap. XLIV script. rei rustic. T. II. p. 1065, 1066.

d'amandes douces, périt de même (*a*) : ils étoient tous de l'espèce des ronds. *Coulet* au contraire n'a pu conserver les cucurbitains dans aucune liqueur, aussi long-tems que dans l'huile d'amandes douces, ces vers y vécurent pendant vingt-quatre heures (*b*). Je ne sache pas qu'on ait tenté ces expériences sur le ver plat ; d'autant mieux que s'il est rejetté vivant, il périt ordinairement sur le champ. On peut consulter les ouvrages de *Torti* (*c*), cet Auteur a fait plusieurs expériences qui prouvent que les vers ronds ont vécu sans inconvénient pendant plusieurs heures, tant dans l'huile ordinaire que dans l'hydromel.

J'ai employé l'huile avec le miel à grande dose, je n'ai jamais eu aucun effet marqué à l'égard du ver plat : comme ces substances causent des nausées & le vomissement, je suis quelquefois venu à bout d'expulser des vers ronds par cette voie & par celle des

(*a*) Act. phisic. nat. curios. Vol. I. obs. 94. p. 173.

(*b*) De ascarid. & lumbrico lato, p. 31. & 33.

(*c*) Therapeut. special. ad febres, &c. Lib. V. cap. VI. p. 510. &c.

selles, lorsque le miel prescrit à grande dose procuroit le dévoiement; mais cet effet n'a pas été constant pour qu'on doive y compter: lorsque les ascarides devenoient incommodes par le prurit qu'ils causoient au fondement, je faisois faire des injections fréquentes d'huile & de miel, je n'en ai pas eu l'effet que j'en attendois *.

Des salins. Oe ne peut guère douter que les sels âcres & même les doux ne puissent incommoder les vers; mais comme on ne peut les prescrire qu'en petite quantite, crainte d'affecter trop vivement les intestins, on

* *Bartholin* assure avoir appris par l'expérience qu'il a faite sur une Dame de distinction, que le millepertuis est un excellent remède pour chasser les vers; on le fait infuser dans l'esprit de vin, & on donne cette teinture dans quelque liqueur appropriée. *Mathiole* dit qu'une cuillerée d'huile tirée de la semence & des fleurs de cette plante tue les vers. *Comm. in Dioscor. Lib. III. cap.* 156. *Paracelse* avance qu'il suffit d'appliquer le millepertuis sur un endroit du ventre où il y a des vers, pour les faire changer de place.

Rhedi, qui a répété l'expérience de *Bartholin*, n'en a pas obtenu le même succès.

ne doit pas en attendre grand effet ſur les vers ; mais ſi ces ſels ſont purgatifs en même tems, on a plus à en eſpérer ; c'eſt pour cette raiſon que les Médecins ont principalement recommandé le *ſel de ſedliz* ou *d'ebſon*, & autres qui leur ſont analogues.

Hippocrate (a) ordonne les injections de ſaumure dans les parties génitales des femmes, ou dans les inteſtins, pour en chaſſer les aſcarides.

Par des ſubſtances qu'ils ne puiſſent digérer. Comme il paroît que les vers font leur principale nourriture du chile, il ne paroît guère convenable de preſcrire des ſubſtances qui puiſſent leur ſervir d'aliment, lorſqu'on a intention de leur nuire.

Si on refléchi ſur les principaux anthelmintiques recommandés par les Auteurs, il ſemble qu'on peut aſſez commodément les diſtribuer en trois claſſes. Ceux de la premiere ſont des ſubſtances apres & ſcabreuſes ; qualités qui font eſpérer que les vers tendres & délicats étant preſſés, détruits, ou conſidérablement affoiblis par le

(a) De mul. morb. Lib. II. Cap. LX Chart. T. VII. pag. 832.

mouvement périſtaltique, ſeront plus facilement expulſés. La ſeconde claſſe de ces médicamens a une odeur déſagréable & fort pénétrante ; on doit les preſcrire, de façon que leur effet ſe communique dans tout le trajet des inteſtins. Dans la troiſieme enfin ſont compris les anti-vermineux, qui, quoique non ennemis des vers par leur âcreté, ou par leur odeur agréable, ne laiſſent pas que de leur être ſinguliérement nuiſibles, comme l'obſervation l'a fait voir.

Il paroît qu'on peut ranger dans la premiere claſſe, le remède dont *Mead* (*a*) dit avoir obſervé de très-bons effets. Ce ſavant faiſoit un mêlange de parties égales de raclures d'étain & de corail rouge, qu'il réduiſoit en une poudre très-fine ; il en préparoit un bol avec la conſerve *d'abſynthe maritime*, qu'il preſcrivoit à un gros deux fois par jour. *Alſton* (*b*) a donné l'étain ſeul à une bien plus forte doſe dans les mêmes circonſtances, après avoir

(*a*) Monit. & præcep. med. cap. VII. Sect. III. p. 119.

(*b*) Eſſais & obſerv. de médec. T. V. Part. I. Art. VII. p. 104.

fait précéder un purgatif; il faisoit prendre le lendemain matin à jeun, une once d'étain réduit en poudre très-fine, qu'il avoit soin de faire passer par un tamis de crin très-fin. Il mêloit cette poudre avec quatre onces de *mélasses*, c'est à-dire, avec un syrop noir très-vil, qui n'est autre chose qu'un sédiment qui se précipite, lorsqu'on fait la purification du sucre, & qu'on appelle pour cette raison *lie du sucre*. Le jour suivant il prescrivoit demi-once d'étain réduit en poudre très-fine, qu'il mêloit avec deux onces de ce même syrop; ce qu'il répétoit jusqu'à trois fois. Le lendemain ou le quatrieme jour, il purgeoit son malade avec la manne & une infusion de follicules de sené, remède qu'il avoit déjà fait prendre la veille du jour qu'il avoit donné la poudre d'étain. Cet Auteur assure avoir vu de très-bons effets de cette méthode; ce remède appaise sur le champ les douleurs d'estomac, causées par les vers, quoiqu'il se passe quelques jours avant que les malades rendent ces insectes. On peut donner aux adultes la dose d'étain que nous venons d'indiquer; mais il faut la diminuer dans les enfans, à raison de leur âge.

Quoique l'étain réduit en poudre puiſſe nuire aux vers, de différentes manières, cependant notre illuſtre Auteur penſe que ce métal agit en s'interpoſant entre les tuniques de l'eſtomac, des inteſtins & les vers, que par ce moyen il les empêche de s'y accrocher, & facilite leur expulſion, lorſqu'on vient à donner un cathartique.

Peut-être la limaille de fer, donnée tous les matins pendant quelques jours à un gros, agit-elle de la même maniere, (*a*). Cependant, comme le fer eſt aſſez diſſoluble, & par nos humeurs & par les boiſſons que nous prenons, il eſt très-probable que ſa façon d'agir eſt non-ſeulement méchanique, mais encore méchanico-médicamenteuſe : c'eſt ce que nous allons diſcuter dans un moment.

Je crois que cette petite plante marine, connue dans les boutiques ſous le nom de *coralline*, que pluſieurs placent dans le regne végétal, ne doit ſa vertu anthelmintique qu'à cette aſpérité méchanique. Le vrai

(*a*) Van-Doeveren, de verm. inteſtin. pag. 71.

est que *Conrad Gesner* a prescrit (*a*) contre les vers la coralline broyée, & non pulvérisée. On connoît facilement qu'on pourroit tenter hardiment dans les mêmes circonstances d'autres poudres grossieres. La seconde classe renferme les remédes qui sont contraires aux vers par leur odeur désagréable.

L'ail, dont l'odeur est fort pénétrante & assez désagréable pour ceux qui n'y sont pas accoutumés, tient le premier rang. L'homme s'en accommode assez bien; beaucoup de personnes en mangent, tandis que d'autres ne peuvent seulement en supporter l'odeur. Du nombre de ces derniers étoit *Horace*, qui pour punir le crime de parricide, vouloit qu'on donnât de l'ail au coupable; il croyoit la vertu de cette substance plus délétere que celle de la ciguë; mais voyant que le vulgaire en mangeoit impunément, ils s'est écrié, *o dura messorum ilia!* L'ail a toujours été recherché par préférence, par les personnes qui par état, s'occupent à des travaux pénibles. *Hérodote* rapporte

(*a*) Epist. médic. p. 91.

(*a*) qu'on distribua pour mille six cens talens *d'ails*, *d'oignons & de raiforts* aux ouvriers qui construisoient les Pyramides d'Égypte. L'ail est si pénétrant, que toute la peau du corps jusqu'aux extrémités des doigts est imbue de son odeur, chez les personnes qui en font un usage journalier *. Bien plus, l'application seule d'un cataplasme préparé avec *l'ail*, *la mauve*, *&c.* sur les lombes dans l'ischurie, pénétra si fort la peau de son odeur, qu'à l'ouverture du cadavre, on sentit d'abord l'odeur de l'ail (*b*). Il suit de-là, que la vertu de l'ail se communique aussi bien par les veines absorbantes, que par les artères. *Galien* l'appelle *la thériaque des gens de la campagne*, à raison de son odeur pénétrante (*c*). *Si quelqu'un*,

(*a*) Lib. II. p. 137.
(*b*) Lobb. of curing. fevers, p. 55.
(*c*) Method. medendi Lib. XII. cap VIII. Chart. Tom. X. p. 291.

* Les Orientaux, qui font leur nourriture ordinaire d'ail, sentent toujours mauvais; les païsans qui font aussi un grand usage de cette substance, ainsi que des oignons & des porreaux, sentent communément fort mauvais.

dit-il, *vouloit interdire l'usage de l'ail aux Thraces, ou aux François, ou enfin à ceux qui habitent des païs froids, il leur porteroit un grand préjudice.* Ce même Auteur dit dans le même endroit, que l'ail dissipe les vents. *Hippocrate* (*a*) prétend qu'il les engendre par sa grande âcreté. *Lorsque vous voudrez*, dit-il, *exciter des vents dans la matrice, vous mêlerez aux pessaires une gousse, ou le suc de lazer* (*b*). Mais nous avons dit en traitant des rots & des vents, que les carminatifs dissipent & produisent les vents en même tems, parce qu'en irritant légérement les intestins, par leur propriété légérement aromatique, ils les font contracter dans différens endroits, ce qui détruit le spasme dans certains autres; de là les borborigmes, & peu après l'expulsion des vents par haut & par bas.

L'ail pourra donc être utile, non-seulement en nuisant aux vers par son odeur, mais encore en ce qu'augmentant le mouvement péristaltique,

(*a*) De vict. rat. san. Lib. II. c. VII. Chart. T. VI p. 470.

(*b*) De infæc. cap. XVIII. Charter, T. VII. p. 857.

il empêche les vers d'adhérer aussi fortement aux intestins, & favorise par-là l'action des purgatifs pour les expulser*. L'ail produit d'autant plus d'effet que les sujets à qui on le donne, y sont moins habitués. Si les malades avalent une gousse d'ail tout entiere, ou coupée par morceaux, seulement une fois par jour, ils ont continuellement l'o-

* *Redi* ayant bien frotté toute la surface intérieure d'un vaisseau de terre, avec des gousses d'ail, qu'il laissa après les avoir bien broyées, au fond du vaisseau ; il y mit ensuite six vers, trois gros & trois petits ; ces insectes parurent d'abord blessés de l'odeur & du contact de l'ail ; ils sembloient engourdis & suffoqués. Ce Naturaliste les couvrit ensuite de terre grasse, pour qu'ils trouvassent à manger, il fit mêler dans cette terre quelques gousses d'ail hachées ; ces vers, tant gros que petits, vécurent dans cetre terre environ vingt jours, & l'Auteur pense qu'ils y auroient vécu davantage, s'il les y eût laissés plus longtems. *Hist. insect.*

Il est prouvé par les observations de *Baglivi*, que l'ail & l'oignon sont contraires aux vers. Ce savant parle d'un jeune homme, à qui la seule odeur d'ail fit rendre un ver rond, fort long. On prescrit dans la même vue le suc exprimé de l'ail ; c'est un très-bon vermifuge, au rapport de *Van Doeveren*.

deur d'ail dans l'estomac & les intestins. Les gousses d'ail confites dans le vinaigre fournissent un met assez agréable ; mais alors leur vertu en est fort affoiblie. Lorsque les ascarides se logent dans les parties naturelles des femmes, *Hippocrate* recommande des pessaires anthelmintiques (*a*) ; mais il ajoute : *il faut faire manger à la malade de l'ail cuit & crud, alors les ascarides sortent & meurent.*

L'assa fœtida, dont l'odeur est beaucoup plus forte que celle de l'ail, est recommandé dans le même cas ; il faut sur-tout le choisir récent, & de couleur de lait, tel qu'on nous l'apporte de l'Asie, comme j'en ai vu quelquefois ; cette substance répand alors une odeur insupportable, au point qu'on est obligé dans le transport qu'on en fait, d'attacher les sachets qui en sont remplis à la cime du mât du vaisseau ; car si on les enfermoit dans le vaisseau, il n'y a personne qui pût en soutenir l'odeur, qui néanmoins se dissipe par l'exsiccation. Il n'est pas moins vrai qu'en Asie cette dro-

(*a*) De mul. morb. Lib. II. cap. IX. Chart. T. VII. p. 832.

gue fait les délices des répas ; on la mêle aux autres alimens, ou bien, on en frotte légérement les plats. On peut consulter *Kempfer* dans ses *amœnitates exoticæ*. *Hoffman* (*a*) se servoit d'un spécifique pour détruire la vermine, lequel consistoit dans des pilulles faites avec *l'assa fœtida*, *la mirrhe*, *le saffran* & *le mercure doux*.

On peut ranger dans cette classe la *racine de la valériane sauvage* que *Fabius Columna* (*b*) prétend être le *phu véritable de Dioscoride* ; il l'a employée sur lui & sur d'autres dans le cas d'épilepsie, & il en a vu de très-bons effets : il la donnoit en poudre dans la matinée, à la dose d'un gros & demi. M. *Marchand* s'en est servi dans le même cas, avec le même succès (*c*) ; mais ce dernier a remarqué qu'en chassant les vers, ce médicament faisoit suer abondamment les malades. Cette racine a une odeur très-forte, & comme elle agit principalement par

(*a*) Medic. ration. system. T. II. sect. I. cap. v. §. 32. p. 110.

(*b*) In phytobasano, p. 113. 121. & in exphrasi plant. p. 210.

(*c*) Acad. des Sciences, ann. 1706. Mem. p. 333 &c.

les sueurs, & rarement par les selles; il paroît que c'est par cette même odeur qu'elle est contraire aux vers. M. *Storck*, si connu par ses découvertes en Médecine, s'est très-bien trouvé dans les affections vermineuses du mêlange de cette racine avec les purgatifs & les aromatiques (*a*)

La même raison, ou du moins une semblable, a fait regarder comme un très-bon anthelmintique le *caput mortuum*, ou le résidu de la distillation du sel volatil de corne de Cerf. En effet, il reste un charbon solide, friable, amer, qui retient encore une huile épaisse & ténace comme de la poix (*a*).

On pourroit peut-être ranger dans la même classe le *souffre crud*, qui *pris intérieurement & souvent, à petite dose, purge très-bien les premières voies, & même assez fortement. C'est un très-bon remède dans les maladies cutanées vermineuses métalliques. mercurielles* (*c*). Je m'en suis souvent servi sous cette forme, & quoiqu'il soit assez inodore

(*a*) Ann. medic. secund. p. 228. 286.
(*b*) Herm. Boer. Chem. T. II. processf. 120. p. 359.
(*c*) Herm. Boerh. Chem. T. II. processf. 149. p. 419.

par lui-même, & qu'il ne s'échauffe que par le frottement ou le feu; cependant, dissous dans les premieres voies par nos humeurs, ou par les alimens, il rend les excrémens très-foetides, peut-être est-ce par cette mauvaise odeur, qu'il est nuisible aux vers.

Il n'est pas douteux que le hazard, les observations refléchies, & les expériences répetées ne nous procurent la découverte de nouveaux remédes; l'avantage qui résultera de ces recherches, doit exciter de plus en plus les Médecins à les étendre.

Nous arrivons enfin à la troisième classe, qui comprend les remédes que l'observation a démontré être contraires aux vers, quoique ce ne soit, ni par l'aspérité de leurs parties, ni par leur odeur foetide.

Galien dit (*a*) *que les jeunes pousses & les feuilles du pêcher sont fort amères, que les feuilles pilées & appliquées sur l'ombilic, tuent les vers*. Nous savons par les expériences de M. *Boulduc* (*b*),

(*a*) De symptom. rer. facult. Lib VII. n°. 17. Chart. Tom. XII. p. 209.

(*b*) Académie des sciences ann. 1714. hist. p. 49.

que l'infusion des fleurs & des jeunes feuilles a une vertu légérement purgative : ce Chymiste la regarde comme un très bon anthelmintique chez les enfans. Nous dirons dans un moment ce qu'on doit penser des amers, & nous ferons voir §. suivant que les purgatifs doux sont presque toujours insuffisans : il faut donc que ce remède agisse contre les vers par une vertu toute particulière.

Le même Auteur (*a*) nous apprend *que la racine de fougere est très-utile, prise à la dose de quatre gros dans l'hydromel, elle tue le ver plat.* M *Marchand* confirme le sentiment de *Galien*. Cet Auteur (*b*) assure qu'il est prouvé par un grand nombre d'expériences, que la racine de cette plante fait des merveilles, & qu'elle est un remède immanquable contre toute sorte de vermine qui attaque l'homme. Il est vraisemblable que le remède qu'on prépare avec cette racine, & qu'on appelle *eau de fougere*, dont *Andry* fit un

(*a*) De simp. rer. facult. Lib. VIII. n°. 39. Chart. T. XIII. p. 223.

(*b*) Académ. des sciences, ann. 1701 Mem. p. 285.

ſecret qu'il tranſmit à *Dionis* ſon gendre, avoit pour baſe la racine de fougere, l'Auteur n'en diſconvient pas; mais il prétend que cette racine exige une préparation particuliere (*a*). Après la mort d'*Andry*, *Dionis* ſon gendre vouloit (*b*) perſuader au public que la fougere n'entroit qu'en très-petite quantité dans ce ſecret; mais qu'il y avoit beaucoup d'autres ingrédiens: or, tout le monde ſait qu'il n'y a guere à compter ſur la parole des vendeurs de ſecrets. Il eſt d'une ame bien née de préférer le bien public à ſon intérêt propre; mais ſouvent l'envie inſatiable d'amaſſer de l'or s'y oppoſe. Je me ſuis toujours fait un vrai plaiſir de faire part au public de ce que j'ai connu utile en Médecine: je ſuis aſſuré que je ne m'en repentirai pas, *dans ce dernier moment où la mort doit nous dévoiler la Divinité.*

Peut-être trouveroit-on beaucoup d'autres ſubſtances capables de produire le même effet. M. *Barere* aſſure (*c*)

(*a*) Andry ſur la générat. des vers, T. II. p. 521.

(*b*) De tænia p. 46

(*c*) Obſerv. anat. &c. p. 170.

que le *ſcordium* mis en poudre a ſouvent été employé avec ſuccès dans les attaques des vers. On trouve dans *Andry* une liſte nombreuſe d'anthelmintiques (*a*).

Des amers aromatiques. Ceux-ci produiſent leurs effets en fortifiant les organes des premieres voies, & en remédiant à l'habitude cachectique & leucophlegmatique, qui favoriſe les vers (§. 1362); mais eſt-ce par leur amertume que ces remédes ſont contraires à ces inſectes? C'eſt ce qu'on ne ſait pas trop.

Il eſt vrai que *Galien* (*b*) prétend *que les amers tuent les vers*; & que ce même Auteur ajoute: *que l'abſynthe peut faire mourir les vers ronds; mais que les vers plats exigent des remédes plus efficaces, tels que la fougere, & qu'il en eſt de même des aſcarides.* Cependant nous avons vu dans les obſervations énoncées, qu'on a ſouvent trouvé des vers dans le duodénum, où la bile ſe décharge par le canal choledo-

(*a*) Sur la générat. des vers T. II. p. *609.* Le Clerc, hiſt. lumbric. lat. p. 408. &c.

(*b*) Méthod medend. Lib. XIV. cap. ultim. Chart. T. X. p. *343.*

que. Nous sçavons par les expériences de *Redi*, que les vers tant terrestres qu'humains, restent long-tems vivans dans les décoctions les plus ameres, & qu'ils périssent bien vîte dans l'eau miélée ou sucrée. Ce n'est pas seulement dans le foie où se fait la sécrétion de la bile, qu'on a vu des vers, mais encore dans la vésicule du fiel d'une Brebis, dans laquelle cette humeur est des plus ameres, les vers y paroissoient fort tranquilles (*a*). *Coulet* (*b*) n'a trouvé *aucune liqueur dont le dégré d'amertume, quelque fort qu'il fût, ait pû faire périr les vers.* Cet Auteur au contraire assure que *lorsqu'il les y a mis, ils sembloient avoir pris une nouvelle vigueur.* Cependant il ajoute qu'ils n'ont pas vécu plus long-tems dans les liqueurs ameres que dans l'eau pure. Des vers ronds, qui avoient été tirés des intestins d'un jeune Veau, ont vécu pendant douze heures dans de la bile de Bœuf. Ils se sont conservés si long-tems dans les infusions

(*a*) Le Clerc, histor. lumbric. lat. p. 94.

(*b*) Tractat. de ascarid. & lumbric. lat. p. 32, 33.

ameres *d'aloës*, de *coloquinte* de *kinkina*, que *Torti* (*a*) perdant patience, les retira de ces liqueurs, & les fit passer dans l'esprit de vin où ils périrent aussi-tôt : ils ont supporté aisément le suc d'ail étendu dans un peu d'eau. En voilà je crois assez pour prouver que les amers ne sont pas aussi contraires aux vers, que bien des gens l'ont imaginé.

Des mercuriels. Les bons effets de la pomade mercuriele contre les insectes qui attaquent la peau, ont fait penser que le mercure pourroit bien être utile contre les vers contenus dans les intestins. Il y a des personnes qui d'après le conseil de *Brassavole*, faisoient prendre aux enfans quelques grains de mercure, dans la vue de tuer les vers : on dit même qu'il s'en sont bien trouvés (*b*). On peut cependant raisonnablement douter, qu'une si petite dose soit en état de produire un tel effet ; il seroit même imprudent de la répéter souvent sur des sujets tendres & délicats : d'ailleurs, il n'est pas dé-

(*a*) Terapeut. spécial. febr. Lib. V. Cap. VI. p. 510. 511.

(*b*) Herm. Kau, dissertat. de arg. viv. pag. 14.

montré que ce minéral soit contraire aux vers. *Scopoli.* (*a*), savant Médecin, & habile Naturaliste, n'a pas vu d'endroit où l'on fût si sujet aux vers des intestins, qu'aux environ des mines de mercure : *il n'y a*, dit-il, *ni âge ni sexe qui en soit exempt*, quoique les habitans de ces contrées vivent dans un air chargé des vapeurs de ce minéral volatilisé par le feu, au point même que souvent ils en sont incommodés : d'ailleurs, le vif argent pris par la bouche, même en grande quantité, est bientôt expulsé par les selles.

D'autres ont imaginé que l'eau dans laquelle on fait bouillir ou simplement digérer du mercure, devient anthelmintique ; ils prétendent que l'usage de cette boisson tue infailliblement les vers*. *Van Helmont* dit que prise in-

(*a*) De hydrarg. idriensi p. 155.

* *Redi* dit avoir fait infuser pendant douze heures une bonne quantité de mercure dans de l'eau commune presque bouillante ; lorsque cette infusion fut refroidie, il y jetta quatre vers, sans retirer le mercure, ils y moururent dans l'espace de vingt-quatre heures. Ce Naturaliste fait observer qu'il avoit employé des vaisseaux de verre pour faire cette expérience. *Hist insect.*

térieurement (*a*), répandue sur des ulcères vermineux, ou dans tout autre cas, elle tue les vers. Plusieurs ont auguré de-là, que le mercure étoit en partie soluble dans l'eau. De ce nombre a été le sçavant *Hoffman* (*b*) : voici comment s'explique ce dernier. *L'eau commune, en vertu d'un principe universel, c'est à dire, d'un sel, très-subtile, en bouillant long-tems avec le mercure, en détache quelques parties ; aussi, il n'y a pas de praticien qui ignore l'utilité de cette décoction pour éteindre le virus de la vérole, & pour détruire les vers*. Bien-plus, *Dionis* (*c*) assure avoir vu l'usage de cette eau mercurielle suivi de tremblemens des membres, comme il arrive à ceux qui ont eu l'imprudence de prendre intérieurement du mercure crud, ou qui ont respiré pendant long-tems un air chargé de particules de ce minéral, témoins les Doreurs. *Heïster* (*d*) a vu des Pigeons qui étoient attaqués des vers, guérir

(*a*) In fine capituli, sextuplex digestio alimenti, p. 180.

(*b*) Medic. ration. & system. T. II. Part. II. cap. VI §. 4. p. 261. 262.

(*c*) Dissertat. sur le tænia p. 55. &c.

(*d*) Wahernhm, n°. 200. p. 351. 352.

en buvant de l'eau dans laquelle on jettoit du mercure.

On a fait des expériences pour tâcher de découvrir si l'eau dans laquelle on fait infuser, digérer ou bouillir du mercure, se charge de quelque chose de minéral (*a*)? On a conclu que ce vif-argent ne perd rien de ses qualités; mais comme il est rare que l'eau dont nous faisons notre boisson ordinaire, soit entiérement exempte de sel, sachant d'ailleurs que le mercure est non-seulement soluble par les sels acides, mais encore par les sels alkalis & neutres; il n'est plus étonnant que le mercure communique quelque propriété à l'eau; d'une autre part, il semble que le mercure n'altère l'eau d'aucune maniere: *Van Helmont* est de cet avis (*b*). Cet Auteur prétend que l'eau dans laquelle on fait digérer, & sur-tout bouillir du mercure, devient anthelmintique: *quoique cette eau*, dit-il, *ne se charge d'aucune portion de mercure, & qu'elle ne puisse point le con-*

(*a*) Instit. Bonon. T. II. Part. I. pag 118. Part. II. p. 117.

(*b*) In capitulo, *in verbis, herbis & lapidibus est magna virtus*, p. 459.

vertir en sa nature ; cependant elle emprunte au moins des propriétés, de façon que prise intérieurement, elle tue les ascarides & toute sorte de vers, même sans les affecter immédiatement : car elle prend bientôt après, la route des urines, & est entraînée avec elles, &c. Ainsi, une once de vif-argent pourra communiquer des propriétés à une mesure donnée d'eau jusqu'à mille fois, sans néanmoins rien perdre de son poids, ni de ses propriétés primitives, &c. car cela se fait sans que le mercure soit diminué, changé, affoibli, en un mot, altéré en rien. Cet Auteur se fonde encore sur beaucoup d'autres raisons.

Il faut convenir qu'il y a des remédes qui, sans perdre sensiblement de leur poids, communiquent aux liqueurs dans lesquelles on les met infuser, des propriétés médicamenteuses, qui peuvent affecter singuliérement le corps. Par exemple, quoique *le verre* & le *régule d'antimoine* infusés dans du vin, n'y soient point changés, ni respectivement à leur poids, qui reste en apparence le même, ni respectivement au vin, qui conserve toujours sa saveur, sa couleur & son odeur ; cependant, il n'est pas moins vrai que

deux onces de ce vin données à un homme en ſanté, troublent entiérement le corps, & le purgent par haut & par pas.

Il ſuit de-là que les liqueurs dans leſquelles on fait infuſer ou bouillir des ſubſtances métalliques, peuvent en obtenir des propriétés admirables: l'obſervation ſeule peut nous apprendre juſqu'à quel point il faut compter ſur ces propriétés. *Torti* (*a*) *plongea de force un ver dans le mercure, cet inſecte en ſortit chargé de quelques grains de ce minéral; il verſa enſuite de l'eau pure, en agitant le mélange, juſquà ce que le ver fût entiérement couvert*: comme l'inſecte s'y conſerva pendant plus de neuf heures, ce ſavant perdant patience, le fit paſſer dans l'eſprit de vin, où il périt.

Nous verrons encore dans le paragraphe ſuivant, que les préparations mercurielles ſont très-efficaces pour détruire la vermine dans le corps.

Des acides. Il eſt reconnu que les acides concentrés ſont très-contraires aux vers; mais on ne peut les donner

(*a*) Therapeut. ſpecial. febr. Lib. V. cap. VI. p. 510. 511.

intérieurement, qu'étendus dans une grande quantité d'eau, & alors ils perdent beaucoup de leur efficacité. On a remarqué que le vinaigre rend les vers humains plus alertes & plus éveillés, tandis qu'il tue sur le champ les vers de terre ; mais ce n'est que dans l'instant qu'on les arrose de cet acide, & il sembleroit prouvé par l'agitation où ils sont alors, que le vinaigre les incommode plutôt qu'il ne les restaure. *Torti* (*a*) a aussi observé que les vers de terre plongés dans le vinaigre y périssoient dans l'instant (*b*). Il n'y eût qu'un ver rond, qui avoit été tiré du corps d'un Veau, qui y resta pendant six heures avant de périr. Il paroît donc que le vinaigre est contraire aux vers, & peut-être toute sa vertu consiste-t-elle, en ce que l'agitation où elle les met, les empêche de s'accrocher aux intestins, d'où, par conséquent il est plus facile de les expulser. *Amat.* (*c*) donne la description d'une poudre contre les vers, qu'il regarde comme très-efficace : la voici.

(*a*) Therapeut spécial. febr. Lib. V. cap. VI. p 512.

(*b*) Ibid. p. 510.

(*c*) Curat. medic. cent. III. curat. XCVII. p. 344.

Il prenoit deux parties de *coralline & de semences de santoline*, une partie *de dictame blanc*, *de bistorte*, *de tormentille*; il réduisoit toutes ces substances en poudre, les arrosoit avec du plus fort vinaigre, & les faisoit sécher à l'ombre: la dose en étoit depuis un gros jusqu'à trois, suivant l'état des forces & le dégré de la maladie. La Chymie nous apprend que la partie la plus acide du vinaigre reste dans le résidu de l'exsiccation. *Boerhaave* (*a*) prenoit de *l'aloës*, *du saffran & de la mirrhe*, il mettoit toutes ces substances dans un vaisseau, versoit par dessus vingt fois autant de vinaigre distillé le plus fort, & faisoit bouillir le tout pendant douze heures; après avoir coulé le tout, il versoit sur le résidu, la moitié de la premiere quantité du vinaigre, qu'il faisoit bouillir comme auparavant; ensuite il mêloit ces deux teintures, les distilloit à un feu peu modéré, & les faisoit évaporer jusqu'à la réduction d'un tiers; il obtenoit par ce moyen l'acide du vinaigre, assez concentré & chargé des propriétés des ingrédiens. Ce savant

(*a*) Chem. Tom. II. procesf. LXXXI. p. 277.

recommande ce remède (*a*) *dans le cas de putridité, de bile fœtide, de pituite épaiſſe, de vers dans les premieres voies, & dans toutes les maladies qui peuvent venir de ces quatre cauſes.*

On fait prendre ce remède le matiu à jeun, à la doſe de trois gros dans de l'hydromel ou du vin doux, douze heures après le dernier repas: je ſais qu'il a produit de très-bons effets.

Des vitriolés tirés de l'acier. Nous avons dit dans ce même paragraphe, que le fer eſt indiqué dans le cas de vers, en tant qu'il les incommode dans l'aſpérité de ſes parties: on ſait d'ailleurs que le fer eſt aſſez ſoluble dans nos humeurs, que, réduit en limaille, il eſt très-utile dans les maladies du ſexe, & même préférable à toutes ſes autres préparations (*b*). Si on fait diſſoudre la limaille de fer dans l'huile de vitriol étendue dans l'eau, on en obtient une préparation connue dans les boutiques ſous le nom de *vitriol de Mars*, qu'on preſcrit à jeun, à un gros, délayé dans une livre d'eau pure, on fait enſuite pro-

(*a*) Ibid p. 278.
(*b*) Ibid. proceſſ. CLXII. p. 440.

mener le malade. *Ce reméde est apéritif (d), relachant, purgatif, diurétique, il tue les vers & les chasse en même tems, donne aux excrémens une couleur très-noire, semblable à de la terre argilleuse, fortifie les fibres, & c'est par cette derniere vertu, qu'il guérit plusieurs maladies très-différentes.* Cette dose est celle qu'on peut prescrire à un adulte ; mais on la diminue dans les jeunes sujets. Il y en a certains à qui elle cause des nausées ; cependant, on supporte assez aisément le vitriol de Mars, & on peut en corriger le mauvais goût, en l'édulcorant avec un peu de sucre. Comme il teint beaucoup les excrémens en noir, si on en fait usage pendant trois ou quatre jours, tout le canal intestinal, les boissons, & les humeurs qui y abordent prennent le caractère vitriolique. Ce reméde tue les vers en assez peu de tems, & ordinairement la nature s'en débarrasse peu de tems après par le vomissement. On a remarqué quelquefois que les vers que le malade rendoit après l'usage de ce reméde, avoient la cou-

(*d*) Ibidem, Tom II. processʃ. CLXII. p. 439.

leur du fer. Ce mineral, dissous par l'acide végétal (*a*), agit moins fort, sans cependant perdre son efficacité.

Ou du cuivre. Les préparations du cuivre exigent de grandes précautions dans leur administration. Le corps humain, ainsi que nous venons de le dire, supporte une assez grande dose de vitriol de Mars, préparé avec l'acide le plus concentré, c'est-à-dire, avec l'huile de vitriol; tandis que le cuivre dissous par l'acide végétal, qui est beaucoup moins fort, demande les plus grandes circonspections, & peut à peine être donné intérieurement. Personne n'ignore les accidens que peuvent occasionner les alimens qui ont été préparés dans des vaisseaux de cuivre. Je sçais que du vin très-bon & très-naturel, qu'on avoit conservé dans une bouteille d'argent très-bien bouchée, produisit des accidens très-graves; accidens qui étoient dûs non à l'argent de la bouteille, mais au cuivre qu'on ne manque pas d'allier avec l'argent, lorsqu'on en fait des ustensiles: en cherchant à découvrir quelle pouvoit être la cause de ces accidens,

(*a*) Ibidem, processs. CLXVII. p. 441.

on

on s'apperçut que la surface intérieure de la bouteille étoit enduite d'une couche de verd de gris.

Cependant le cuivre dissous par les acides, est un poison très-actif pour les insectes. *Une dissolution de ce métal par l'eau forte, étendue dans beaucoup d'eau, tue sur le champ les pouls, les puces & les autres insectes qui attaquent le corps* (a). J'ai vu une violente douleur de tête & un vertige occasionné par des insectes, qui étoient logés dans les sinus frontaux, céder à l'usage d'un grain de vitriol de cuivre, dissous dans une once & demie d'eau, laquelle reniflée par le nez fit rendre ces insectes.

Le cuivre dissous par l'alkali volatil ou par les sels neutres, agit plus doucement; c'est ce qui a fait regarder la teinture bleue, qui n'est autre chose que de l'eau chargée de la dissolution du sel ammoniac & de la limaille de cuivre, comme un très-bon anti-épileptique, chez les enfans. On sait que les vers occasionnent fréquemment des attaques d'épilepsie; quelques gouttes de ce remède prises à jeun dans l'hydromel, lâchent doucement le ventre,

(a) Ibid. processf. CXC. p. 477.

excitent des nausées, & produisent des effets admirables sur les estomacs foibles & paresseux, en les ranimant, en évacuant les eaux, la pituite, & en tuant les vers (*a*). Ce savant Auteur fait remarquer (*b*), qu'il y a des eaux distillées, qui ne doivent leur vertu anthelmintique qu'au cuivre qu'elles tiennent en dissolution. Dans la description qu'il donne de la façon de distiller les plantes aromatiques, il observe qu'il sort d'abord une eau blanche, épaisse, savonneuse, écumeuse, trouble, qu'il faut conserver pour différens usages. Si on continue la distillation, il vient une eau claire, ténue, qui n'a ni l'odeur ni la saveur de la plante; mais qui est presque aigrelette. Si par hazard la cavité de l'alembic n'est pas bien étamée, cette derniere corrode quelquefois le cuivre, devient nauséabonde, émétique, vénéneuse pour ceux qui en font usage, pour les gens foibles, & les enfans sur-tout; elle purge violemment par haut & par bas, avec de fortes tranchées, alors elle devient anthel-

(*a*) Ibid. process. CLXXXIX. p. 746.
(*b*) Ibid. process. XV. p. 71.

mintique ; vertu qu'elle doit au cuivre qu'elle a dissous, & qu'on sçait être contraire aux vers, d'après les expériences de *Torti* (*a*) : ce dernier a observé que les vers ronds qu'on trouve dans les Veaux, mis dans l'infusion du verd de gris, s'y agitent & font mille contorsions, & beaucoup plus que dans les autres liqueurs, cependant, ils y vivent assez long tems ; mais ils s'agitoient si fort lorsqu'on les y plongeoit, qu'on fut obligé de recourir plusieurs fois à cette infusion comme à la pierre de touche, pour reconnoître s'ils étoient morts ou en vie, (ce qui n'est pas toujours si aisé dans ces insectes) : en effet, pourvu que le ver ne fût pas entiérement mort, il faisoit aussitôt quelque mouvement.

Van Doeveren (*b*) a vu de très bons effets de l'esprit de genièvre ordinaire, dont les Hollandois font un usage abusif ; ce qui l'a fait douter si cette liqueur n'agiroit pas par une vertu particuliere. On fait distiller l'esprit de fro-

(*a*) Therapeut. special. febr. Lib. V. c. vi. p. 510. 511.

(*b*) Dissertatio de verm. intestin. pag. 69.

ment avec les baies de genièvre, dont l'odeur pénétrante mêlée à l'esprit de vin, donne l'esprit de genièvre, qui vraisemblablement ne doit point sa vertu anthelmintique à ce médicament. Les expériences de *Torti* (*a*) nous apprennent que les vers ronds tirés des Veaux, périssent sur le champ dans l'esprit de vin, ainsi que les vers de terre, qui ont à peine le tems de toucher cette liqueur; ce qui semble prouver que les effets de l'esprit de froment sur les vers est plus prompt & plus dangereux que ceux de l'aromate du genièvre. *Torti* (*b*) conclut en conséquence *qu'après avoir vu les vers de l'une & de l'autre espèce périr : 1°. Dans l'esprit de vin. 2°. Dans le vinaigre. 3°. Enfin dans le vin : on peut raisonnablement conclure, qu'il y a dans le vin & les liqueurs qui en dérivent, & principalement dans sa portion la plus spiritueuse, quelque chose de contraire à ces insectes, qui les engourdit, les enivre, & enfin les tue, de même qu'on voit la volaille à laquelle on donne un grain de froment abreuvé d'esprit de vin, tomber*

(*a*) Voyez l'endroit déjà cité.
(*b*) Ibid. p. 512.

comme morte ; c'est une chose assez généralement connue. Van Doeveren croyoit que l'esprit de genièvre agissoit principalement sur la pituite, qui sert de nid aux vers ; mais il est plus probable que cet esprit est contraire aux vers ; d'autant mieux que l'observation de *Baglivi* (a) semble autoriser cette opinion. Ce savant, dans la description qu'il donne d'une épidémie de fiévres putrides & malignes, qui regna à *Massa Todi*, en *Ombrie*, rapporte que les malades rendoient des vers ronds en quantité : *ces vers mis tous vivans dans le vin, y périssoient aussi-tôt ; ils vivoient pendant plusieurs heures, & même plusieurs jours dans l'huile, dans l'eau sucrée, dans l'esprit de vin, le vinaigre, l'esprit de limon ; les malades qui buvoient du vin guérissoient presque tous.* Je sais que le vin, & sur-tout le petit lait vineux pris abondamment, a produit de très-bons effets dans une fiévre vermineuse de camp. Si les vers nichent dans l'estomac, ils sont tout de suite affectés par le vin.

Mais on vient de voir par les expériences de *Torti*, que les vers périss-

(a) Opera omnia p. 699.

ſoient plus vîte dans l'eſprit de vin, enſuite dans le vinaigre, & plus tard dans le vin ; il eſt donc ſurprenant que les vers ronds de l'homme ayent péri ſubitement dans le vin, & qu'ils ayent pû ſe conſerver pendant pluſieurs heures & même pluſieurs jours dans l'eſprit de vin & le vinaigre ; cela ne pourroit-il pas venir de quelque mépriſe dans l'expérience ? ou bien faudroit-il l'attribuer à la conſtitution différente des vers ronds des Veaux, d'avec ceux de l'homme ?

Comme l'uſage du vin & de l'eſprit de vin ſeroit dangereux dans la tendre enfance, on conçoit aiſément que ce n'eſt que dans les adultes qu'on peut en eſpérer de bons effets.

Les expériences de *Coulet* (*a*) ont fait voir que les vers humains ſupportoient un dégré de chaleur conſidérable, mais qu'ils périſſoient ſur le champ dans la glace ou l'eau très-froide, quoique non glacée. Beaucoup de perſonnes aiment à boire à la glace, & l'eſtomac de ceux qui y ſont accoutumés, paroît s'en accommoder aſſez : cependant, il eſt toujours dangéreux

(*a*) De aſcarid. & lumbric. lat. p. 3.

de le remplir tout-à-coup d'eau si froide ; il est vrai qu'elle pourroit nuire aux vers qui s'y rencontrent ; mais il est certain qu'elle a le tems de perdre sa grande froideur dans tout le trajet qu'elle a à faire avant de parvenir aux intestins, & par conséquent, la faculté de nuire aux vers qui y sont logés. Certains Auteurs conseillent de donner des lavemens d'eau froide ; cependant les lavemens ne sçauroient parvenir aux intestins, la valvule du colon s'y oppose : peut-être l'eau froidepourroit tuer les ascarides qui logent dans le rectum, dans lequel ils excitent des démangeaisons insupportables ; mais ces vers sont si agiles, qu'ils sauroient bien se retrancher dans quelque endroit qui les mettroit à l'abri du contact de cette liqueur.

Au reste, on trouve dans ce même N°. *de la matière médicale*, plusieurs formules pour faire mourir les vers, usitées principalement chez les enfans, lesquelles peuvent servir de modèle pour en faire d'autres. Peut-être que le hazard ou les nouvelles recherches des Médecins nous feront connoître des anthelmintiques plus efficaces, & qui pourront tuer les vers, sans inté-

reſſer l'eſtomac ou les inteſtins. Ceux-ci ne nous paroiſſent pas d'une telle efficacité, qu'il nous ſoit permis de nous y fier entiérement. Le célèbre *Homberg* (*a*) avoit connu un jeune homme, qui depuis quatre à cinq ans rendoit chaque jour par bas une grande quantité de vers longs de cinq ou ſix pouces : il lui étoit arrivé une ou deux fois de rejetter une portion de tænia, d'une aune & demie de longueur ; & vraiſemblablement ceux qu'il avoit rendus auparavant, étoient des cucurbitains : il s'abſtint entiérement de manger de la ſalade & des fruits ; il prit toute ſorte d'anthelmintiques, mais ſans ſuccès *.

(*a*) Academie des Sciences, ann. 1707. Hiſt. p. 9.

* On croit aſſez généralement que les fruits contribuent à faire naître des vers dans les enfans ; cependant, ſi on fait attention aux expériences de *Rhedi*, il paroît que cette opinion n'eſt pas ſans difficulté. Ce ſavant Naturaliſte fait obſerver que ſi on mâche des pommes, des poires, des abricots, des pêches. &c. & qu'on plonge des vers dans cette pâte bien broyée, on les y voit mourir en très-peu d'heures. La même choſe arrive à ces inſectes, lorſqu'on

Je crois qu'il n'y a pas de praticien qui n'ait ſouvent vu avec peine le

les tient dans un vaiſſeau avec des ceriſes écraſées & preſſées avec des prunes, aigres, vertes, douces ou mûres; ainſi que des fraiſes rouges, blanches & muſcates, &c. Selon le même Auteur, les fleurs ne ſont pas moins mortelles à ces inſectes; les boutons de roſes rouges réduits en pâte avec un peu d'eau, les roſes incarnates, les fleurs d'oranges font périr les vers dans l'eſpace de vingt-quatre heures, ſi on vient à les y mêler; les fleurs de muguet les font périr dans moins d'une demi-heure: l'infuſion de feuilles de roſes incarnates dans l'eau commune bouillante, celle de roſes rouges, de fleurs d'oranges & de muguet produiſent à peu près le même effet; l'eau de fleurs d'oranges diſtillées, l'eau de fleurs de mirthe ont toujours fait périr les vers dans une heure ou une heure & demie, ils laiſſoient conſtamment dans ces eaux, & ſur-tout dans celle de mirthe, une grande quantité de mucilage très-viſqueux. L'eau de chiendent tue auſſi les vers, comme ces eaux odoriférentes; ces inſectes y ſouffrent des convulſions, & paroiſſent après leur mort tous roides. Les eaux de pouliot & de thim leur ſont à peu près également funeſtes, & preſque avec la même promptitude, *Collect. Acad. Tom. IV*.

Il eſt bon cependant de remarquer que ces expériences ont été faites ſur des vers de terre,

peu de ſuccès des remédes anthelmintiques. Les purgatifs, ſoit ſeuls, ſoit mêlés aux remédes vantés contre les vers, en ont fait rejetter pluſieurs fois des vivans & des morts; C'eſt cette méthode que nous allons examiner.

§. 1372. *En expulſant les vers vifs ou morts par des purgatifs amers, phlegmatiques & mercuriels.*

Les purgatifs ont toujours tenu le premier rang parmi les anthelmintiques, parce que peu importe que les vers ſoient vifs ou morts, pourvû que l'on vienne à bout de les expulſer hors du corps, & qu'on puiſſe le faire ſans danger.

Si par les remédes énoncés dans le

qu'on n'eſt pas toujours en droit de conclure de leur ſuccès ſur les vers humains, puiſqu'on ſait que des ſubſtances qui ſont ſalutaires aux uns, deviennent contraires aux autres. *Redi* a obſervé que le vinaigre, par exemple, qui rend les vers de l'homme plus vifs, tue ſur le champ les terreſtres; le contraire arrive avec l'huile.

paragraphe précédent, on peut une fois les tuer ou du moins les affoiblir, au point qu'ils ne puissent plus s'accrocher fortement aux intestins, il sera plus facile de les chasser par les purgatifs.

Hippocrate (*a*) a usé de ces remédes pour chasser le ver plat : voici ce qu'il dit. *Si on fait prendre un médicament ou une potion à un homme qui est attaqué des vers, & si on a soin de le bien préparer, on lui fait rendre un ver rond comme une boule, & le malade se rétablira.* Il ajoute ensuite : *s'il sort une portion du ver, longue de deux ou trois coudées, ou même plus, le malade n'en guérit point, il reste long-tems sans en rendre avec les excrémens ; mais ensuite le ver prend un nouvel accroissement.* Tout cela s'accorde très bien avec ce qu'on observe aujourd'hui : en effet, lorsque le ver plat est expulsé en entier, il paroît toujours ramassé en peloton ; on voit aussi son extrémité la plus ténue qui se termine en une petite boule, qu'on appelle aujourd'hui *le fiel du ver plat.* On trouve dans *Andry*

(*a*) De morb. Lib. IV. cap. xv. Chart. T. VII. p. 614

(*a*) la figure du ver ainſi pelotoné.

Il n'y a perſonne, quelque peu verſé qu'il ſoit dans l'étude d'*Hippocrate*, qui ne ſache que les mots φαρμάκὸν & φαρμάκηνεῖν ne s'entendent point de toutes ſortes de remédes, mais des purgatifs. On ſait que les anciens avoient des purgatifs très-forts : car ils faiſoient un fréquent uſage des *ellebores*, *des ſemences du cnidium*, *de l'élatérium*. *Hippocrate* (*b*) convient que *Scamandre*, qui périt le huitieme jour dans les convulſions, auroit réſiſté plus longtems s'il n'eût pris un remède violent & fort cholagogue. Il dit à peu près la même choſe (*c*) au ſujet d'une femme ſeine & robuſte, laquelle ayant pris des pilules, dans l'intention de faciliter la conception, eut de tranchées & la colique, avec gonflement du ventre & un léger vomiſſement de ſang : ſon état devint ſi triſte, qu'on la crut morte pendant cinq fois. On fut obligé de répandre ſur ſon corps trente cruches d'eau froide, qui étoit

(*a*) Sur la génération des vers, p. 33.

(*b*) Epid. Lib. V. text. X. Chart. Tom. IX. p. 336.

(*c*) Ibidem, text. XXV. & ſeq. pag. 342. 343.

le ſeul remède qui paroiſſoit la ſoulager : la malade rendit par bas une grande quantité de bile ; elle vécut cependant.

Il n'y a perſonne qui ne conçoive qu'il eſt impoſſible que le ver plat réſiſte à tant de troubles ; auſſi les anciens uſoient-ils de précaution avant de preſcrire les purgatiſs. *Avant de purger il faut rendre les voies libres* (*a*). On peut voir à ce ſujet ce qui a été dit §. 605. nº. 13. *Hippocrate* conſeille de bien préparer le malade avant d'adminiſtrer un fort purgatif : il faiſoit précéder l'uſage de *l'ellébore* par les bains, par d'alimens légers, par le repos.

Un jeune homme attaqué d'une gonorrhée virulente, & qui avoit l'orifice de l'urèthre bouché par des verrues véroliques, vint me conſulter ; je lui preſcrivis un purgatif fort, composé de *turbith minéral*, de *ſcamonée* & de *réſine de jalap*. Le malade fut violemment purgé, les verrues ſe ſécherent devinrent flaſques & tomberent quel-

(*a*) Hippocr. Aphor. IX. Sect. II. Chart. T. XI. p. 49.

ques jours après d'elles-mêmes. Il me fit voir un ver plat tout entier avec son fil, que le remède lui avoit fait rendre. Ce jeune homme n'ignoroit pas qu'il étoit sujet au ver plat; mais uniquement occupé de son mal vénérien, il ne m'en avoit point parlé, il me dit seulement qu'il avoit pris différens anthelmintiques, mais sans aucun succès. J'essayai dans la suite le même reméde, & j'en ai vu quelques bons effets; mais comme il fatigue beaucoup, je me contentois de le donner deux fois dans un mois : il est vrai que la troisieme prise emporte le ver en entier.

L'argent hydragogue de Boyle, ou d'Angelus Sala, préparé avec soin, est encore usité (*a*); on en prend deux grains, qu'on triture avec six grains de sucre dans un mortier de verre, & on en forme des pilules, avec dix grains de mie de pain, qu'on prescrit à jeun à un adulte, en faisant boire par dessus quatre ou six onces d'eau miellée; le malade est purgé par bas. Ce reméde tue les vers, le tænia, les asca-

(*a*) Herm. Boerh. chem. Tom. II. processs. CLXXXIII. p. 467. 468.

rides. Il ne faut pas trop en continuer l'usage, ni en prendre une trop forte dose : car il corrode toujours & affoiblit principalement l'estomac. Le *rob des baies de genièvre* en est le remède.

Le célèbre *Boulduc* (a) dans les expériences qu'il a faites sur la *gratiole*, qu'on classe parmi les hydragogues les plus puissans, & qui prise en infusion ou en substance, purge violemment par haut & par bas ; a trouvé que cette plante étoit un très-bon anthelmintique, sur-tout lorsqu'on la fait infuser dans le lait récent : car alors elle agit avec moins de violence. En Amérique on fait une décoction de la plante que M. *Linnæus* appelle *spigélia*, laquelle est si vénéneuse, que les François l'appellent *Brainvillers*, qui étoit autrefois une fameuse empoisonneuse en France : ce remède évacue puissamment par haut & par bas, & & chasse immanquablement les vers. Comme les maladies vermineuses sont très-fréquentes dans cette partie du monde, on y prépare un syrop avec cette décoction, pour avoir en tout

(a) Académ. des scienc. ann. 1705. Mem. p. 186.

tems ſous la main un remède efficace. Je tiens ceci d'un témoin digne de foi. *Patrick Browne* (*a*) justifie, à la vérité, la vertu anthelmintique de cette plante ; mais il aſſure qu'elle fait dormir comme l'opium. Cet Auteur fait remarquer en même tems que l'uſage de ce remède doit être ſuivi d'un purgatif doux, tel que *l'infuſion de ſené, de rhubarbe & la manne.*

Tout le monde voit que l'adminiſtration de ces médicamens demande les plus grandes précautions, & qu'il n'eſt guère poſſible de les employer chez les enfans ; mais nous en avons qui, quoique plus doux, ſont cependant aſſez efficaces : tel eſt le *jalap*, qui eſt un purgatif très-uſité parmi le peuple. *Wepfer* (*b*) aſſure que *le jalap eſt un remède des plus efficaces pour chaſſer le ver plat ; c'eſt ce qui a d'abord été découvert par le hazard, & enſuite confirmé par l'expérience.* Il eſt vrai qu'un chien de quinze jours, auquel

(*a*) Civil. and natural hiſtori of Jamaïca, in three pars, in folio, London 1756. p. 156. car. linn. aman. Academ. volum. V. p. 140.

(*b*) Cicut. aquatic. hiſtor. & noxæ, c. XV. p. 224.

on fit prendre un ſcrupule de *magiſtere*, ou de *réſine de jalap*, en eut l'eſtomac & les inteſtins enflammés, comme la diſſection le fit voir (*a*); mais on a bien moins à craindre de la racine pulvériſée, je m'en ſers de préférence à la réſine, qui eſt très-ténace, qui adhere facilement à la ſurface de l'eſtomac & des inteſtins, & cauſe ſouvent des tranchées & des ſuperpurgations dangéreuſes. Comme dans le choix qu'on fait de la *racine de jalap*, on ſe décide pour celle qui a beaucoup de veines réſineuſes, j'ai ſoin, pour plus grande précaution, de la faire triturer pendant long-tems dans un mortier de verre, avec égale portion de ſucre rafiné & bien ſec. On détruit par ce moyen la ténacité réſineuſe, qui eſt ce qu'il y a de plus à craindre. Une femme âgée de quarante ans, étoit ſujette à rendre dans le tems de ſes régles, des vers cucurbitains très-vivaces; outre cela, elle avoit rejetté depuis plus de deux ans, quelques aunes de ver plat; ce qui ne laiſſoit plus de doute ſur la préſence de

(*a*) Cicut. aquatic. hiſtor. & noxæ, c. xv. p. 222.

ce dernier ; je tentai les anthelmintiques les plus efficaces : la malade usa pendant long-tems de la dissolution de cuivre, faite par le sel ammoniac ; mais sans aucun succè. Les pieds commencerent à s'enfler & successivement les jambes, les cuisses & le ventré. Comme cette femme étoit dans une foiblesse & une langueur extrême, je lui prescrivis un demi gros de *racine de jalap*, triturée pendant long-tems avec du sucre : ce reméde lui fit rendre un ver plat, qui avoit presque six aunes de long, vivant & très-agile ; cependant la malade tomba dans une hydropisie, qui la fit périr à la longue.

On s'est quelquefois bien trouvé, de remplir pendant plusieurs jours tout le canal intestinal de vapeurs fœtides, qu'on croit être contraires aux vers, & dont nous avons parlé dans le paragraphe précédent : ainsi, j'ai donné dans cette vue pendant trois ou quatre jours, quelques grains *d'assa fœtida*, & je prescrivois ensuite un purgatif âcre, ayant cependant toujours égard aux forces & à l'âge du malade : j'en ai vu souvent de bons effets. D'autres ont mieux aimé marier les anthelmin-

tiques avec les purgatifs, pour les faire parvenir plutôt dans la cavité des intestins. J'ai vu quelquefois cette méthode réussir ; sa bonté est d'ailleurs confirmée par plusieurs observations (*a*). M. *de Lille* assure que *l'extrait d'ellébore noir*, *mêlé au vitriol de Mars*, n'a jamais manqué de produire un bon effet dans des cas où tous les autres anthelmintiques avoient été en défaut (*b*). M. *Storck* (*c*) prépare un reméde avec *un gros de sel polychreste*, *de jalap & de valériane* : il ajoute à ce mêlange, *quatre onces d'oximel scillitique*, *demi-once d'écorce de winter*, & *deux livres de bon vin*. La dose pour les adultes, en est d'une once quatre fois dans la journée, & deux gros pour les enfans : ce Médecin dit en avoir vu de bons effets. Ce reméde est composé de substances dont les unes atténuent la pituite, qui sert de nid aux vers, les affectent immédiatement. La *racine de jalap* fait l'office de purgatif.

Tout cela semble prouver que tout

(*a*) Act. physic. nat. cur. vol. IX. observ. XIV. p. 41.

(*b*) De palpit. cord. p. 255.

(*c*) Ann. médic. secund. p. 228. & 286.

le traitement des maladies vermineuſes doit rouler principalement ſur les évacuans. La plûpart des remédes qu'on vante, comme des ſecrets, & qu'on a vu produire de bons effets, ſont principalement composés de ſubſtances qui cauſent aſſez de troubles dans le corps, & qui purgent par haut & par bas.

A cette claſſe paroît devoir ſe ranger le remède de *Herrenſchwand*, dont on n'a pas encore fait part au public (*a*) : tout ce que nous en ſavons, c'eſt qu'il conſiſte en quatre poudres : la premiere ſe prend la veille, à titre de remède préparatoire ; on permet au malade de ſouper légérement : on lui donne, lorſqu'il ſe met dans ſon lit, deux cuillerées d'huile d'amandes douces ou d'olives : le lendemain matin il prend à jeun, la premiere doſe du ſpécifique *, qui ordinairement l'évacue deux fois par haut, & autant par bas ; cette derniere évacuation eſt im-

(*a*) Bibliot. ration. Tom. XXXIII. Octob. Novemb. Décembr. p. 281.

* *Bonnet* croit que ce ſpécifique contient du vitriol martial. *Voyez Van Doeveren, Obſervations Phyſico-Médicales ſur le ver ſolitaire.*

manquable, le vomissement n'arrive pas toujours, il paroît venir des agitations du ver plat dans l'estomac: lorsque le vomissement & le cours de ventre cessent, ce qui arrive dans l'espace de deux heures, alors on donne un bouillon au malade, ensuite on en vient à la seconde dose, qui produit exactement le même effet que la premiere, & ordinairement elle fait rendre le ver; aussi n'est-il pas toujours nécessaire de recourir à la troisieme; mais si le ver n'a pas été expulsé, il ne manque pas de l'être tôt ou tard après la troisieme dose; il vient souvent vivant, toujours tout entier avec son fil. Ce reméde ne fatigue pas plus le malade, que s'il n'eût pris qu'un simple purgatif: l'Auteur assure l'avoir employé vingt-trois fois, toujours avec le même succès, sur des personnes tant de l'un que de l'autre sexe, d'un tempérament & d'un âge différent, & même sur des enfans. Tous ces faits ont été confirmés depuis par les observations d'autres Médecins.

L'Auteur me fit l'honneur de m'écrire à ce sujet: il me manda que ce reméde n'a manqué que huit à neuf fois de produire son effet, sur

deux cens qu'il l'a employé. Il ajoute ensuite : *tous les malades en ont été guéris, tous les Suisses qui habitent aux environ de Genêve, de Neufchâtel, de Berne & de Morat ; il dit que pendant deux ans & demi qu'il a donné ce remede, il n'a vu personne se plaindre de rechûte ; ce qu'il savoit cependant être arrivé en Hollande, après l'usage d'un spécifique, qui purge puissamment par haut & par bas. L'Auteur a vu un homme qui avoit été très-dangereusement malade, rendre deux vers plats, plusieurs en ont rejetté en même tems des ronds & des ascarides. Il conserve encore le colon d'un chien, où l'on voit deux tænia, qui adherent sur une portion de tunique veloutée de l'étendue d'un écu, & trois filamens qui tiennent à cette même tunique.*

Bonnet (a), si connu par son savoir dans l'Histoire Naturelle & dans les autres sciences, parle d'un spécifique contre le ver solitaire, qui consiste dans une poudre legére, très fine, de couleur d'olive, elle paroît appartenir au regne végétal ; on y découvre à l'œil

(a) Mem. de Mathem. & physic. présentés à l'Académie Royale des Sciences, Tom. I. pag. 479.

ſimple, & encore mieux à l'aide du microſcope, des parcelles brillantes; elle a l'odeur du ſaffran, & une ſaveur légérement ſalée. Avant de donner ce ſpécifique, on fait prendre la veille à quatre heures après midi, ſix grains d'une poudre blanche, qui contient du vitriol de mars, dans de l'eau tiéde; on n'obſerve aucun effet ſenſible : au reſte cette poudre n'entre pas néceſſairement dans le plan du traitement. On fait ſouper légerement le malade vers les ſept heures, à neuf on lui donne une cuillerée d'huile d'amandes douces ou d'olives : le lendemain on lui fait prendre un gros ou quatre ſcrupules de cette poudre, plus ou moins, ſelon les forces du malade; on n'en répete jamais la doſe plus de trois fois; quelquefois la premiere ne produit aucun effet, quelquefois auſſi elle fait vomir, & plus ſouvent elle fait aller par bas : dans ce cas on donne un bouillon; s'il ne paroît encore aucun ver (ce qui eſt ordinaire) on preſcrit la ſeconde doſe, & dans un cas de beſoin, la troiſieme. Ce remede ne laiſſe pas que de fatiguer : car il purge quelquefois abondamment par haut & par bas; il cauſe des tran-

chées, & rend le pouls plus élevé; quelquefois il agit beaucoup plus doucement: ſouvent le malade ne rend le ver ſolitaire que l'après midi, ou pour le plus tard dans la nuit, ou le lendemain matin. A Genève on l'a vu céder à la premiere doſe: ſi le ver eſt fort long, les malades ſentent après l'avoir rendu, les mêmes incommodités que les hydropiques, à qui on vient de faire la ponction, quand on n'a pas la précaution de leur ſerrer le ventre: les uns languiſſent pendant un ou deux jours, les autres ont la fiévre, d'autres ſont ſi peu affectés, qu'ils ſont en état de ſortir le même jour.

Comme il lui eſt arrivé pendant deux fois à Genève de faire prendre ce reméde, ſans que les malades rendiſſent aucun ver (quoiqu'ils auroient bien pû en rendre ſans s'en appercevoir), il a ſoin, pour s'aſſurer de leur préſence, de preſcrire avant de le donner, demi-once de fleurs de pêcher: ſi les excrémens paroiſſent mêlés de petits grains blanchâtres, qu'il regarde comme les excrémens du ver ſolitaire, il croit qu'il n'y a plus à douter de ſa préſence.

Lorſque *Herrenſchwand* faiſoit uſage de

de son remède à Bâle, il étoit surpris de ne voir jamais le ver plat rejetté tout entier, mais par lambaux : cette espèce appartenoit à la seconde de *Plater*, qu'il regarde comme la plus difficile à déraciner.

Quoique cette poudre préparatoire ne paroisse pas absolument nécessaire, on croit cependant qu'elle a l'avantage de favoriser l'action du spécifique qu'on doit donner le lendemain. *Van Doeveren* (a) assure avoir appris d'*Herrenschwand*, que son remède ne convenoit pas *à cette espèce de tænia, qui sort successivement sous forme de vers cucurbitains, & qu'il est très-rare qu'il étende son action sur elle ; mais qu'il n'y a que l'autre espèce, qui ne rendant point des portions articulées, & paroissant être notre seconde espèce à articulations plus courtes, est constamment expulsée par ce remède* ; il prouve aussi par différentes observations, que ce n'est pas si doux, puisqu'il excite souvent des troubles considérables dans le corps. On trouve à ce même N°. de la *matière médicale*

(a) Dissertatio de verm. intestinor. pag. 73. 74.

différentes formules de purgatifs qu'on peut donner aux enfans.

§. 1373. *Bien plus, les lavemens, les suppositoires, les onguens appliqués extérieurement, sont très-utiles dans ce cas.*

Nons avons parlé §. 1370, de l'usage des onguens externes.

Quant aux suppositoires, on les prépare ordinairement avec des substances ameres & autres, qu'on regarde comme contraires aux ascarides ; mais comme, ainsi que nous l'avons dit, ces sortes de vers sont très-vivaces, il ne manqueront pas de changer de place, s'ils se trouvent inquiétés vers la fin du rectum. Les suppositoires provoquent les selles, ou en agissant par leur masse seule, ou en irritant le rectum. Les clystères ne sauroient non plus parvenir jusqu'aux intestins grêles, ils ne nuisent tout au plus, qu'aux vers qui sont logés dans les gros intestins; cependant ils sont utiles en ce que donnés à triple dose, on en obtient le même effet que si on prescrivoit un simple purgatif.

Les Médecins conseilloient encore des lavemens dans la vue de changer les vers de place. Ils faisoient prendre des boisson sameres, & prescrivoient en même tems des lavemens delait, afin d'écarterc es insectes de l'estomac, & les attirer vers les intestins par l'odeur du lait, pour pouvoir ensuite les tuer plus facilement par d'autres lavemens, ou les expulser plus vîte par les purgatifs.

Duret (*a*) a cru que le seul changement de lieu étoit suffisant pour faire périr les vers, d'autant mieux que vivant de chyle, ces insectes ne se trouvent jamais dans les gros intestins : voici comment il s'explique. *Les Médecins prescrivent des boissons ameres, préparées sur-tout avec le scordium, & des lavemens avec du lait, afin d'éloigner les vers de l'estomac, & de les attirer vers le colon, où ces insectes ne peuvent subsister un moment : car ils ont un endroit qu'ils habitent de préférence, & où ils se nourrissent.* Cependant il est certain que les matières contenues dans les gros intestins, ne sont pas entierement dépourvues de chyle : car l'anatomie y

(*a*) In coac. Hippocr. p. 124.

a démontré des vaiſſeaux lactés, qui pompent le chyle juſqu'à l'extrémité du rectum. D'ailleurs, nous avons prouvé que les amers ne ſont pas ſi contraires aux vers qu'on le penſe, & qu'on trouve non-ſeulement des vers ronds & des aſcarides vivans dans les inteſtins, mais même le tænia. *Herrenſchwand* en a trouvé pluſieurs dans le colon, ainſi que nous l'avons fait remarquer dans le paragraphe précédent *.

La *matière médicale* donne différentes formules de clyſtères & de ſuppoſitoires, qui peuvent ſervir de modele pour en faire d'autres.

§. 1374. *Quand les dents, ſurtout les inciſives, commencent à percer, la tenſion, la piqûre, le déchirement des gencives nerveuſes & ſanguinolentes, produiſent l'inflamma-*

* *Bartholin* a trouvé dans le colon une portion de ver plat de la longueur de cinq aunes.

Olaus Borrichius trouva auſſi dans le colon d'un enfant de huit ans pluſieurs vers tous vivans.

tion, la tumeur, la gangrene, une diarrhée de matières vertes, la ſalivation, la fièvre, & enfin la mort.

Les obſervations d'*Euſtache* (*a*) nous apprennent qu'on trouve dans l'une & dans l'autre mâchoire des nouveaux-nés, les dents qui doivent percer, en partie muqueuſes, & en partie oſſeuſes, aſſez conſidérables, & entiérement cachées dans leurs alvéoles : en les arrachant avec les précautions requiſes, on y remarque une petite cloiſon, qui paroît à peine oſſeuſe, laquelle étant enlevée avec le même ſoin, laiſſe voir autant de nouvelles dents preſque muqueuſes, beaucoup plus petites, cachées ſous les premieres, dans des cavités particulières, & qui percent ordinairement vers la ſeptième année, plutôt ou plûtard, pour remplacer les premieres. Il eſt donc prouvé que les ſecondes dents, qui pouſſent à cet âge, ne ſont unies d'aucune façon avec les premieres, & qu'elles ne

(*a*) Tractat. de dentibus.

peuvent pas même les toucher, puisqu'il y a entre deux une cloiſon oſſeuſe, qui les ſépare, laquelle déchirée dans le tems, laiſſe paroître la ſeconde dent.

Tous ces faits détruiſent l'opinon de ceux qui prétendent que la ſeconde dent vient de la racine de la premiere (*a*). *Albinus* (*b*) a trouvé les premieres & les ſecondes, non-ſeulement dans les nouveaux-nés, mais même dans des embryons ; il eſt vrai qu'elles n'étoient point ſéparées par la cloiſon oſſeuſe : j'ai quelquefois obſervé la même choſe ſur des avortons.

On remarque une grande différence dans le tems de la dentition ; on a coutume de fixer ce tems vers le ſeptieme mois ; mais on voit quelquefois, & j'ai vu moi-même des nouveaux-nés, qui avoient une ou deux dents : j'ai vu même un avorton de cinq mois, qui avoit deux inciſives très-apparentes ſur la mâchoire inférieure *,

(*a*) B. S. Albin. Academ. annotat. Lib. II. p. 3. & ſeq.

(*b*) Ibid. p. 9.

* Le Journal des Savans, année 1683, fait mention d'un enfant nouveau-né, qui vint au monde avec quatre dents.

tandis que chez une petite fille, ſaine & robuſte, les dents ne commencerent à percer qu'au dix-neuvieme mois, & continuerent ſans preſque aucune difficulté. La dentition ſe fait encore quelquefois plus tard chez les enfans foibles & maladifs : d'où il ſuit que cette opération de la nature varie beaucoup. L'éruption des ſecondes dents eſt quelquefois bien plus tardive. *Van Helmont* (*a*) a vu deux perſonnes de l'un & l'autre ſexe, qui à l'âge de ſoixante-trois ans, pouſſerent de ſecondes dents, avec des douleurs pareilles à celles qu'éprouvent les enfans lors de la dentition. Ce ne fut pourtant pas l'époque d'une plus longue vie : car ils moururent l'un & l'autre dans le courant de cette même année. Il eſt rapporté dans les Mémoires de l'Académie des Sciences (*b*), qu'un Menuiſier, âgé de quatre-vingt quatre ans, avoit eu deux dents inciſives & deux canines. J'ai connu une vieille femme, qui à l'âge de quatre-vingt-ſix ans révolus pouſſa deux dents mo-

(*a*) In Capit. *arcana Paracelſi*, p. 626. col. 2.

(*b*) Académie des Sicienc. ann. 1730. Hiſt. pag. 24.

laires; elle mourut à quatre-vingt-huit. Il est surprenant que le germe en ait resté aussi long-tems caché, pour ne se montrer que dans l'extrême vieillesse *.

C'est ce qui a fait dire à *Moschion* (*a*), qu'ordinairement la dentition com-

* Les éphémérides des curieux de la nature font mention d'un homme, qui parvenu à l'âge de quatre-vingt quatorze ans, & ayant perdu toutes ses dents, ressentit pendant un mois de très-vives douleurs à la mâchoire inférieure, lesquelles étant finies, il sortit de cette gencive une nouvelle dent, qui étoit aussi grosse que celle d'un adulte. *Cardan* poussa une nouvelle dent à l'âge de quarante-trois ans, comme il le témoigne lui-même dans son *Commentaire sur le livre d'Hippocrate sur les alimens.*

Martien dit avoir vu un citoyen de Samothrace, à qui il étoit revenu des dents, après la cent quarantieme année de son âge, au rapport de *Pline, l. 11. c. 37.*

Bartholin rapporte que la même chose est arrivée en France à un vieillard, à la cent quarantieme année de son âge. *l. 4. anat. reform. c. 12. p. m. 503.*

Verulam nous apprend, *Hist. vit. & mort. col. 536*, qu'une Comtesse poussa trois dents à differentes fois, & vécut jusqu'à 140. ans. *Dec. 1. ann. 9. 10. obs. 171.*

(*a*) Spach. gynæc. p. 10. n°. 117.

mence à se faire vers le septième mois ; mais que cette regle n'est pas générale.

Les dents percent naturellement sur les deux mâchoires, quoiqu'elles s'en écartent quelquefois. J'ai vu une dent molaire percer le milieu du palais. *Ruysch* (*a*) conservoit l'os du palais d'un homme, où l'on observoit la même chose. *Albinus* (*b*) rapporte plusieurs exemples de ce déplacement des dents.

Ordinairement les incisives commencent à sortir les premieres ; mais communément il en paroît une ou deux des molaires, avant qu'elles ayent percé toutes huit : viennent ensuite les canines dans un intervalle de tems assez long. On lit dans les Mémoires de l'Académie des Sciences (*c*), que dans l'Amérique Septentrionale, les habitans de l'Isle des Chiens ont les dents incisives plates comme les molaires : il seroit intéressant de savoir si les premieres incisives ont la même forme ;

(*a*) Mus. anatom. sivè Catalog. var. pag. 117.

(*b*) Albin. academic. annot. Lib. I. cap. XIII. p. 62.

(*c*) Année 1722. Mémoires, p. 446.

car nous ſavons qu'elles percent auſſi difficilement que les molaires.

Tant que les dents reſtent cachées dans leurs alvéoles, non-ſeulement celles qui ſortent les premieres, mais encore celles qui percent ordinairement vers la ſeptieme année, commencent à groſſir ; lorſqu'elles ſont ſur le point de percer, elles ſe recouvrent d'une croute d'émail, qui les rend propres à leurs uſages. Comment cela ſe fait-il ? Je crois que nous l'ignorons encore. En effet, qui eſt-ce qui a expliqué d'une maniere ſatisfaiſante, pourquoi la premiere dent commence à groſſir, à s'élever, & à ſe frayer une voie, tandis que celle qui eſt deſſous reſte dans l'inertie juſqu'à l'âge de ſept ans, où elle éprouve les mêmes changemens ? Nous voyons évidemment le fait, mais nous en ignorons la cauſe. Les rudimens de ces dents reſtent cachés dans l'alvéole, qui eſt recouverte d'une membrane aſſez épaiſſe, coriace, laquelle doit être percée, & même déchirée, pour laiſſer paſſer la dent. M. *Hériſſant* (*a*), qui a

(*a*) Académ. des Scienc. ann. 1754. Mém. p. 431.

fait là-dessus des expériences très-suivies a vu ces portions déchirées, qui restent après l'éruption de la dent, lesquelles se sechent, & tombent d'elles-mêmes. Il faut donc que la dent pousse avec force, pour pouvoir déchirer cette membrane. Le célèbre M. *de Lasone* (a), qui a fait part de ses belles observations sur la structure des os & des dents, a cru qu'après que la portion supérieure a durci, alors l'intérieure, qui est muqueuse continue de végéter; mais que ne pouvant vaincre la résistance qu'elle trouve supérieurement, elle tâche de s'étendre par sa partie inférieure, où l'obstacle est moindre. Ce Médecin a pensé que c'est par ce méchanisme que se forment les racines des dents; lesquelles se prolongeant & rencontrant la cloison osseuse qui est entre la premiere & la seconde dent, ne peuvent passer outre; mais comme elles cherchent toujours à s'étendre & à allonger la dent, la portion supérieure doit nécessairement monter, & par des efforts gradués déchirer la membrane qui recouvre l'al-

(*a*) Ibidem, nnée 1752. Mémoire, pag. 168.

véole, & enfin percer. Quelque ingénieuse que soit cette explication, elle ne paroît point résoudre la difficulté qui vient d'être proposée : car on ne voit point encore la raison pourquoi la végétation est si forte dans cette premiere dent, tandis qu'elle est nulle pendant tant d'années dans la seconde, qui l'avoisine de si près.

D'ailleurs, j'ai examiné un grand nombre de premieres dents, qui avoient été arrachées, lorsqu'elles commençoient à vaciller; je n'ai trouvé dans la plûpart aucun vestige de racine; c'est ce qui surprenoit beaucoup de fameux Dentistes, qui prétendoient que les dents, qui tombent ordinairement vers la septieme année, avoient eu des racines; mais comme ils les arrachoient au moindre effort, lorsqu'elles commençoient à vieillir, & qu'ils ne leur en trouvoient point, ils tâchoient de se sauver, en disant que la seconde les émoussoit, & les réduisoit en une poudre très-fine, qui échappoit à la vue : en effet, personne n'a jamais vu vestige de cettedite poudre. Mais est-il bien possible que la seconde dent par son accroissement insensible, soit capable de faire sur

les racines de la premiere dent, un effet capable de la réduire en poudre? *Bourdet* (*a*), trés-instruit dans cette partie de la Chirurgie, prétend que les premieres dents avant de vaciller, ont des racines presque aussi fortes & aussi dures que les secondes; en refutant le sentiment de *Bunon*, qui vouloit que la seconde dent en s'élevant, détruisît les racines de la premiere: il en appelle à ce qu'on voit dans les mâchoires des jeunes sujets, lorsque les secondes dents commencent à s'ossifier, & que les premieres, qu'on appelle *dents de lait*, sont encore *plus ou moins affermies*. On voit en effet que la seconde dent en s'élevant, reste enveloppée dans une membrane particuliere, jusqu'à ce qu'elle soit sur le point de percer. Il y a donc entre la dent de lait & la seconde dent, une membrane interposée? Cependant les racines de la premiere sont déjà détruites, avant que la seconde dent ait pû les atteindre. D'ailleurs, on remarque un petit intervalle entre la premiere & la seconde; & il a mieux

(*a*) Recherches & observations sur l'art du Dentiste. §. 5. p. 51.

aimé croire qu'il se séparoit des parties voisines quelque liqueur âcre, qui détruisoit ces racines.

Quant à moi, je regarde comme plus probable, l'opinion de ceux qui croient que les dents de lait n'ont point de racine : voici comment s'explique le savant *Albinus* (*a*). *Lorsque les dents acquierent la nature de la dent, il se forme d'abord une croute qui ressemble à un follicule ouvert ; cette croute appartient au corps de la dent, on n'y voit point encore de racine.* J'ai souvent examiné sur les mâchoires des avortons & des nouveaux-nés, le corps des dents, sans y découvrir aucun vestige de racine. *Albinus* (*b*) nous a laissé de très-belles planches, où l'on peut prendre une idée de l'accroissement successif de la racine des dents. Il est donc prouvé qu'il y a un tems où la dent n'a point eu de racine, & que les dents de lait n'en ont point, lorsqu'elles tombent. Est-il croyable qu'elles en aient eû d'abord, & qu'ensuite ces racines aient été détruites avant de tom-

(*a*) Annotat. Academ. Lib. II. cap. 11. pag. 16.

(*b*) Ibidem tab. 2.

ber, tandis qu'on ne trouve aucune cause qui porte à adopter une pareille destruction? Nous avons prouvé que cette destruction ne pouvoit venir de l'accroissement successif de la seconde dent. L'opinion de ceux qui ont recours à l'action d'une liqueur corrosive, n'est pas moins hazardée.

Cependant l'observation semble prouver que si les dents de lait ne tombent pas dans le tems, ou que si on ne les arrache pas lorsqu'elles tremblent, elles poussent dans la suite des racines, qui souvent les assujettissent dans la mâchoire pour le reste de la vie.

J'ai examiné plusieurs fois avec attention, des dents de lait, qui étoient tombées d'elles-mêmes, ou qu'on avoit arrachées; j'ai vu que leur bord inférieur étoit inégal, & hérissé de petites éminences, quelquefois d'apophyses aiguës, beaucoup plus longues sur celles qu'on avoit laissées plus long-tems, & qui répondoient par leurs interstices à de pareilles éminences de la dent qui étoit en dessous; de façon qu'en s'engrainant ensemble, elles avoient la facilité de descendre plus bas. *Bourdet*, que nous avons déjà

cité (*a*), quoique d'une opinion contraire, a vu exactement la même chose. Une jeune fille de seize ans avoit poussé depuis six semaines une dent canine, qui perça la mâchoire supérieure ; la dent de lait correspondante restoit en place, quoique fort chancellante ; l'ayant arrachée, cette fille apperçut une portion de la racine, qui étoit hérissée de petites pointes : un des assistans crut que la dent étoit cassée, & que la racine avoit resté dans l'alvéole : il dit qu'il eut beaucoup de peine à persuader le contraire. J'ai remarqué plusieurs fois, que la pression qu'éprouvoient les dents de lait de la part des deux voisines, les empêchoit de vaciller, quoiqu'elles dussent alors tomber naturellement ; tandis que les secondes dents perçoient la gencive en avant ou en arrière, & causoient quelquefois une difformité. Lorsque pour corriger cette difformité, on vouloit arracher la dent de lait, on la trouvoit très-adhérente, & avec des racines. On peut donc conclure que les dents

(*a*) Recherches & observations sur l'art du Dentiste, p. 52. 53.

de lait peuvent pousser des racines : car si, comme le prétendent beaucoup de gens, les racines de ces dernieres eussent été détruites lorsque la dent devoit tomber, il faudroit aussi supposer qu'une même dent auroit poussé deux fois des racines ; d'où on peut conclure que naturellement les dents de lait n'ont point de racines, & que cependant elles peuvent en acquérir, lorsqu'on n'a pas soin d'arracher les dents à propos, & que même on en voit des vestiges, lorsqu'elles tombent d'elles-mêmes, ou lorsqu'on les arrache ; vestiges que la plûpart prennent pour un reste de racines précédentes.

Quoique l'éruption des dents soit une opération de la nature, & qu'il y ait beaucoup d'enfans qui n'en soient pas fort incommodés ; cependant il en est beaucoup d'autres, chez lesquels cette opération de la nature est accompagnée d'accidens graves, qu'on attribue quelquefois à d'autres maladies, & qui ne sont dûs qu'à la dentition. Voilà pourquoi *Sydenham* (*a*) fait re-

a) Sched. monit. de novo febris ingress. p. 674.

marquer que *lorsque les enfans tombent malades dans des tems d'épidémie, il faut bien examiner si la fièvre dont ils sont atteins, est une suite d'épidémie, ou l'effet de la dentition. Personne n'ignore que les douleurs de la dentition jettent quelquefois les enfans dans des fièvres dont il est difficile de distinguer le genre.* Il est à propos de considérer à présent quels sont les signes qui indiquent que la dentition va commencer, ou a déjà commencé.

On peut juger, d'après ce qui vient d'être dit, que le tems de la dentition est assez incertain, & qu'il ne peut, tout au plus, que réveiller l'attention du Médecin, aux approches du septieme mois.

Hippocrate (*a*) dans son traité des maladies des âges, dit que *lorsque les enfans sont arrivés au tems de la dentition, ils sont sujets à la démangeaison des gencives, aux fièvres, aux convulsions, aux diarrhées, sur-tout lorsque les dents canines percent, lorsque les enfans sont fort replets, & qu'ils ont le ventre paresseux.*

(*a*) Aphor. XXV. Sect. III. Chart. T. IX. p. 120.

Le premier ſigne que j'ai pu obſerver dans la dentition commençante, c'eſt l'élargiſſement ſucceſſif de l'arc ſupérieur de la mâchoire, formée par de petites lames convergentes, qui compoſent l'alvéole, leſquelles s'écartent pour faire place à la dent qui doit percer; ce qui paroît venir de ſon accroiſſement ſucceſſif. Les enfans éprouvent dans la mâchoire un prurit intérieur; ils frottent continuellement leur viſage, le nez ſur-tout & le menton; ni les gencives, ni la membrane qui les recouvre, ne paroiſſent encore ni tendues, ni rouges; ils paſſent la nuit moins tranquillement, & ils paroiſſent plus inquiets que de coutume; ce qui n'eſt pas un mauvais ſigne: car *Hippocrate* (*a*) fait remarquer que *les enfans qui ſont tranquilles pendant la dentition, & qui dorment d'un profond ſommeil, courent le riſque de tomber dans les convulſions.*

Harris diſtingue deux tems dans la dentition (*b*), l'un où la dent fait effort pour ſortir de l'os maxillaire,

(*a*) Lib. de dent. text. Chart. Tom. VII. p. 871.

(*b*) De morbis acutis infant. p. 35.

voici les ſymptômes qui l'annoncent. L'Auteur fait très-bien remarquer, qu'il *paroît alors comme un cercle blanc ſur la partie ſupérieure & externe de la genſive, ſans gonflement.* On voit quelquefois deux, trois, ou pluſieurs endroits ainſi marqués, à travers deſquels il ſemble qu'on voit la dent prête à percer: ce premier tems s'étend ſouvent à quelques ſemaines. Le ſecond *eſt celui où la dent devenue plus volumineuſe, fait gonfler la gencive, l'enflamme conſidérablement, & la perce avec effort.* Tout ceci n'arrive que dans la dentition difficile; pour l'ordinaire cette opération ſe fait avec moins de peine, & dans ce cas les ſymptômes en ſont ſi légers, que la dent perce ſans que la garde s'en apperçoive. La ſalive coule dans la bouche avec plus d'abondance qu'à l'ordinaire; quelquefois il y a toux, écoulement de féroſité par le nez, rougeur aux joues; ce qui vient de l'irritation cauſée par la dent, & de l'afflux plus conſidérable d'humeur vers la tête; comme on en peut juger par les ſymptômes rapportés par les Auteurs.

Voici comment s'explique *Moſchion*

(a). *Il y a démangeaison aux gencives, chaleur dans les joues, douleur des nerfs du cou; plus souvent il se fait par la bouche ou par les oreilles, un écoulement sanguinolent.* Ætius (b) s'explique ainsi. *Vers le septieme mois, les dents commencent à percer chez les enfans, elles causent des irritations & des élancemens dans les gencives, comme si on les perçoit avec un corps aigu; de-là l'inflammation des gencives, des mâchoires & des tendons, laquelle est ordinairement suivie de la fièvre, de démangeaison dans le canal auditif, d'humidité dans les oreilles: quelques-uns sont attaqués d'ophtalmie, d'écoulement de sang par les angles des yeux; l'inflammation de l'estomac & la trop grande liberté du ventre cause souvent du dérangement dans les fonctions.*

Mais comme tous ces maux viennent de la tension, de la piqûre, du déchirement des gencives nerveuses & sanguinolentes, il est évident qu'on doit plus les craindre pendant l'éruption des dents canines, qui ont la pointe assez mousse, & qui sont assez épaisses.

(a) Moschion apud Spach. gynæc n°. 118. p. 10.

(b) Lib. IV. cap. x. p. 68.

Les incisives ayant la forme d'un coin, ont plus de facilité pour diviser la membrane qui les recouvre. Les molaires, quoique d'une plus large surface que les canines, & armées de quatre pointes, causent moins de douleur, parce que ces pointes ne percent que l'une après l'autre. On conçoit aisément qu'une douleur trop vive doit faire craindre les convulsions dans les enfans, dont le genre nerveux est d'une sensibilité extrême; voilà sans doute pourquoi nous avons rangé la dentition parmi les causes de l'épilepsie (§. 1075.). Nous avons fait remarquer d'après *Hippocrate*, que la plûpart des enfans qui ont des convulsions pendant la dentition, en échappent, ainsi que l'observation journaliere nous l'apprend; mais si la gencive est fort tuméfiée & rouge, c'est la preuve d'une inflammation violente, qui dégénere quelquefois en gangrene, surtout s'il y a âcreté dans les humeurs. On peut voir à ce sujet ce qui a été dit au chapitre de la gangrene: les gencives ainsi affectées, se putréfient aussitôt, le mal se communique aux parties voisines, si on n'a soin de toucher souvent la portion gangrenée avec un

mêlange *d'esprit de sel marin & de miel rosat*, pour arrêter la putréfaction. J'ai vu des enfans des pauvres, qui, faute de soin, avoient perdu une portion de la mâchoire, avec les alvéoles & les dents; ce qui les rendoit édentés pour toute la vie.

La diarrhée verte est suspecte pendant la dentition. Nous avons dit ci-devant, que lorsqu'il y a des acides dans les premieres voies, les déjections sont vertes. Cette seule cause peut donc suffire sans la circonstance de la dentition; mais si pendant ce tems les matières, qui sont naturellement jaunes chez les enfans, deviennent porracées, les Médecins craignent les convulsions, parce que c'est d'après cette couleur, qu'ils jugent du dérangement du *sensorium commune*, & de tout le systême nerveux. Si un homme qui se porte bien, se met à pirouëtter, il ne manquera pas d'être attaqué de vertige; & s'il ne cesse de tourner, il tombe & vomit de la bile verte. Voilà pourquoi le vomissement bilieux à la suite des coups reçus à la tête, est regardé comme un mauvais signe *.

* Dans la diarrhée, qui est une suite de

Au reste la liberté du ventre est utile pendant la dentition. *Ceux qui pendant*

la dentition, il faut, autant que l'on peut, différer de faire des remédes, puisque l'on sait que cette évacuation est salutaire aux enfans dans cette circonstance, & que si elle n'a pas lieu, ils courent risque d'éprouver des symptômes plus graves, tels que des fièvres, des veilles, des vomissemens opiniâtres, &c. comme l'observe *Baglivi*; mais quoiqu'il soit certain que la liberté du ventre est très-utile aux enfans, pendant la ponsse des dents, & qu'alors, selon la remarque d'*Hippocrate*, le danger soit moindre, & les convulsions moins à craindre, cependant il n'est pas moins vrai, comme l'observe très-bien M. *Tralles*, que la diarrhée poussée trop loin, peut jetter les enfans dans une si grande foiblesse, qu'on a tout lieu de redouter les convulsions par inanition; dans ce cas il faut tâcher de s'opposer au mal par des absorbans donnés à haute dose, mêlés avec la gomme arabique; par des lavemens huileux, en faisant observer une diéte convenable, tant à l'enfant qu'à la nourrice, à laquelle l'état de souffrance de son nourrisson ne laisse de repos ni nuit ni jour; ce qui doit de toute nécessité altérer son lait: l'eau de poulet, ou quelqu'autre bouillon plus nourrissant, peuvent suppléer à son défaut. Si malgré tous ces secours, le dévoiement persiste toujours, & épuise les forces, sans détruire la cause du mal, il faut avoir recours aux

la

la dentition vont souvent à la selle, sont moins sujets aux convulsions, que ceux qui y vont rarement (a).

La salivation. Nous avons déja parlé de celle qui est une suite de la dentition.

La fièvre, la mort. La douleur, l'inflammation des gencives, les insomnies suffisent pour produire la fièvre, laquelle poussée à un certain dégré, n'est que trop en état de détruire entiérement un corps si délicat : cependant *Hippocrate* ne l'a pas toujours rédoutée. *Les enfans*, dit-il, *qui pendant la pousse des dents, ont une fièvre aiguë, tombent rarement dans les convulsions.* Il nous apprend que l'hyver est le tems le plus favorable à la dentition; de sorte que toutes choses égales d'ailleurs,

anodins, suivant l'avis du savant *Tralles*: ce dernier dans une diarrhée opiniâtre, causée par la dentition, après avoir employé inutilement les absorbans, les lavemens huileux, les bouillons légers à la viande, les jaunes d'œufs, délayés dans une infusion de thé, prescrivit avec beaucoup de succès, deux gouttes de laudanum, mêlées avec une poudre absorbante. *Sect. IV. p. 147.*

(a) Hipp. Lib. de dentit. Chart. Tom. VII. p. 871.

cette opération ſe fait plus facilement dans cette ſaiſon que dans les autres. *Hippocrate* a remarqué auſſi, qu'elle eſt retardée chez les enfans qui touſſent, & qu'elle les fait maigrir davantage. En général, les enfans deviennent maigres pendant la pouſſe des dents, & ſur-tout lorſque les canines commencent à perçer.

§. 1375. *On fait voir évidemment que tous ces maux viennent de la même cauſe.*

La membrane qui recouvre les alvéoles, eſt tiraillée peu-à-peu, s'il arrive qu'elle ſoit enflammée; la dent étant un corps dur qui la doit percer, on voit évidemment pourquoi les maux énoncés doivent s'en ſuivre.

§. 1376. *Bien plus, l'irritation des nerfs* (1374.) *une fois calmée, ces accidens ceſſent d'eux-mêmes.*

La douleur, ainſi que nous l'avons dit dans une autre occaſion (§. 220.),

ſuppoſe que la fibre nerveuſe eſt travaillée, au point de riſquer de ſe rompre ; cette douleur eſt d'autant plus vive, que la fibre approche plus près de cette rupture. Voilà pourquoi tous les ſymptômes augmentent, lorſque la dent eſt ſur le point de percer, & pourquoi ils ceſſent après : car alors les nerfs ne ſont plus irrités. On voit auſſi ce qu'il faut penſer des amuletes qu'on ſuſpend au cou des enfans, pendant la dentition, dans l'eſpoir de la faciliter. Cette opération eſt l'ouvrage ſeul de la nature, un homme inſtruit aura peine à ſe perſuader que l'art puiſſe l'accélérer ; quoiqu'à la vérité, ce même art eſt en état de diminuer les accidens, ainſi que nous le ferons voir dans le paragraphe ſuivant. On permet aſſez volontiers aux bonnes femmes de ſuſpendre au cou de leurs enfans, *des coraux rouges, des dents de Loup, de Sanglier, de Renard, &c.* qui ne peuvent nuire en aucune façon ; d'autant mieux qu'alors ces femmes ſe montrent plus dociles aux avis des Médecins.

§. 1377. *On en vient à bout :*

1. En ramolliſſant les gencives,

en les rafraîchissant, les adoucissant avec des matières émollientes, glutineuses, antiphlogistiques. 2. En faisant mâcher souvent des corps durs, polis. 3. En les incisant avec la lancette.

1°. Nous avons déjà parlé de l'efficacité que les adoucissans procurent dans la douleur, en relâchant les fibres; (voyez §. 228). Or, la membrane, qui sert comme de cloison à la dent qui doit percer, étant tendue & douloureuse, on voit aisément pourquoi les émolliens sont indiqués. Comme pour l'ordinaire les gencives sont enflammées, au moins légérement, on y applique avec succès des fomentations rafraîchissantes, antiphlogistiques & un peu glutineuses, telles qu'elles ne puissent être entraînées par la salive, qui découle abondamment dans la bouche pendant la dentition. Le suc recemment déprimé de la grande *joubarbe* mêlé avec le *sirop de fleurs de violettes*, la *gomme arabique*, *adragant*, les *semences de coin*, dont on frotte

ſouvent les gencives, fournit le reméde convenable : un mêlange de *crême récente de lait* avec un *jaune d'œuf*, le *ſyrop de fleurs de violettes*, le tout délayé avec un peu *d'eau diſtillée de roſes*, eſt très-utile dans ce cas. Si après avoir mis dans un vaiſſeau de terre cylindrique des *fleurs de ſureau*, enveloppées dans un nouet, avec un morceau de plomb, on y verſe enſuite du lait récent, en laiſſant ce mêlange à une digeſtion douce, on voit bientôt ſe ramaſſer à la ſurface, une crême qui eſt chargée de l'odeur aromatique du ſureau, laquelle appliquée ſouvent ſur les gencives, produit de très-bons effets. On y met du plomb pour faire tenir le nouet vers le fond du vaiſſeau, & faciliter ainſi l'amas de la crême à la ſurface : on ſait d'ailleurs que le plomb eſt très-uſité à l'extérieur, pour calmer les inflammations commençantes. Je ſais que les Médecins ont raiſon de ſuſpecter ſon uſage intérieur; mais je ſais auſſi que ce qui ſe diſſout de ce métal dans le lait, eſt bien peu de choſe, & que ce peu ſe trouve plutôt dans la ſéroſité du lait que dans la crême; ce qui juſtifie l'emploi de

ce remède, d'autant mieux qu'on ne fait qu'en frotter les gencives douloureuses, que ce n'est point sans peine que l'enfant avale quelque peu de cette crême, qui plutôt est entraînée avec la salive, dont la bouche est continuellement arrosée; mais si les gencives paroissent d'un rouge foncé & menaçant de gangrene, il faut préparer une mixture avec le *syrop de violettes* & un peu de *nitre*, y ajouter quelque gouttes *d'esprit de sel*, & délayer le tout avec *l'eau distillée des fleurs de roses ou de sureau*, & en frotter souvent les gencives. En traitant de *l'angine gangreneuse & du scorbut*, nous avons fait voir l'efficacité de *l'esprit de sel* dans pareils cas. Au reste, on trouve des formules convenables dans ce même N°. de la *matière médicale*.

Il arrive quelquefois que l'inflammation & la douleur des gencives allument une fièvre violente, qui est suivie de convulsions : dans ce cas *Sydenham* (*a*) recommande la saignée, comme le remède convenable & le plus efficace; il prétend même, que l'on peut saigner aussi hardiment les

(*a*) Prax. medic. Cap. v. pag. 248. 249.

enfans que les adultes. *Harris* (*a*) reconnoît aussi la nécessité de cette évacuation en pareil cas; mais il a mieux aimé appliquer une ou deux sangsues derrière chaque oreille. Il est certain que la petitesse des vaisseaux & l'agitation continuelle des membres, rendent cette opération difficile dans les enfans. D'ailleurs *Sydenham* (*b*) lui-même, jugeant la saignée indiquée dans une fièvre dysentérique, a dit : *que si les enfans sont atteins de cette fièvre, il faut leur appliquer des sangsues derriere les oreilles.* Or, tout le monde sait que *Sydenham* a composé son *schedula monitoria* sur la fin de ses jours, & qu'il y a changé ou corrigé bien des choses qu'il avoit écrites auparavant.

Harris (*c*) remarque très bien, que *pendant la dentition, l'intérieur de la bouche, est si sensible, que les enfans refusent toutes sortes d'alimens; il faut bien prendre garde alors de leur en donner qui soient chauds, ou même tiedes: car le palais & les gencives sont si*

(*a*) De morb. infant. p. 35.
(*b*) Schedul. monit. de novo febris ingressu, p. 673.
(*c*) Ibidem.

brûlants, qu'ils ne sauroient souffrir le plus petit dégré de chaleur du dehors, sans sentir de nouvelles douleurs; ce qui fait que les enfans peuvent à peine souffrir le contact de la cuilliere. Cela nous fait voir combien il étoit avantageux de ne sévrer les enfans qu'après la pousse des dents : car ils supportent bien mieux le mammellon de la nourrice. Ajoutez à cela, qu'on peut faire prendre à la nourrice des émolliens & des anti-phlogistiques, dont l'utilité peut influer sur l'enfant, en lui faisant changer de régime, & rendre le lait de la mere approprié à l'état présent de son nourrisson. *Moschion* (*a*) a bien senti cet avantage, lorsqu'il conseille de faire abstenir la nourrice du vin, & de ne lui donner que des alimens faciles à digérer pendant la pousse des dents.

On voit aussi que c'est se refuser à ce même avantage, que de proscrire le lait de femme, pour lui substituer celui des autres animaux.

2°. Les Auteurs qui ont écrit sur la dentition & sur les moyens convenables pour conserver les dents, ne sont pas d'accord sur ce point : les uns ont

(*a*) Spag. gynæc. n°. 119. p. 10.

conseillé l'usage des corps durs, les autres l'ont absolument rejetté. Il est certain que si les gencives sont enflammées, & douloureuses, il seroit dangereux de les employer, d'autant mieux que les enfans ne peuvent en soutenir le contact, sans en témoigner la douleur par leurs cris; mais lorsque cette raison n'a pas lieu, la nature elle-même semble demander une légére pression : car dans le tems de la dentition, on voit les enfans frotter continuellement leurs gencives avec les doigts, se saisir de tout ce qu'ils trouvent, le porter à la bouche, & le serrer fortement entre les mâchoires; il paroît que c'est pour appaiser la démangeaison qu'ils ressentent dans cette partie : car ils ne donnent aucun signe de douleurs, ils paroissent même joyeux & tranquilles lorsqu'on les laisse faire. J'ai vu plusieurs fois la nourrice les exciter à dormir & y réussir, en leur frottant légérement les gencives avec les doigts.

Il est vrai qu'*Ætius* (a) défend absolument de leur faire mâcher des corps durs, crainte de rendre les gencives

(a) Lib. IV. cap. IX. p. 68.

calleuses, & d'empêcher par-là les dents de percer. Plusieurs autres sont de cet avis (*a*) mais c'est un inconvénient qu'on n'a guère raison de rédouter, puisque la bouche est continuellement humectée. Bien plus, il y a des Auteurs (*b*) qui desiroient procurer cette callosité, parce qu'ils croyoient que les membranes sont plus facilement percées, lorsqu'elles sont tendues & dures, que lorsqu'elles sont flasques, & qu'elles cédent trop à l'effort de la dent : voilà pourquoi *Andry* condamne l'usage des émolliens, excepté dans le cas d'inflammation. Cet Auteur pense qu'*Hippocrate* a cru que la dentition étoit plus facile en hyver que dans les autres saisons ; parce qu'en hyver les os sont plus fragiles. Il ajoute d'après l'observation de *Spigel*, que les dents percent plutôt sur la machoire supérieure, parce que celle-ci agit plus sur le mammellon, & est plus frottée que l'inférieure.

Comme pendant la dentition, la nature paroît demander qu'on frotte les

(*a*) Brouzet, recherch. & observ. T. I. §. 4. p. 40.

(*b*) Andry, orthopédie, Tom. II. pag. 210. &c.

gencives, il sera bon de donner aux enfans des corps durs, polis, par exemple, de crystal, de corail rouge, d'yvoire, &c. pourvû que ces corps soient faits de matières insolubles par la salive: voilà pourquoi ceux de crystal sont préférables à tous les autres. On rejette ceux de métal, quels qu'ils soient, à l'exception de l'or: car l'argent, dont on se sert pour l'ordinaire, contient toujours quelque alliage de cuivre.

3°. Il faut pratiquer l'incision, lorsque la membrane qui recouvre l'alvéole, paroît tendue & élevée par la dent, lorsqu'elle est rouge & douloureuse; dans ce cas, il y a ordinairement une fièvre assez forte & on doit craindre les convulsions, à moins qu'on ne fraye le passage à la dent, & qu'elle ne se montre aussitôt après l'incision. Si l'incision faite, la dent se trouve encore trop enfoncée, il arrivera que la cicatrice en se consolidant, offrira une plus grande résistance à son éruption. Le Médecin risque de compromettre sa réputation, si après avoir fait pratiquer l'opération la dent ne paroît pas encore. Je sais qu'il est arrivé qu'elle n'a percé que huit mois après qu'on l'a eu faite.

Nous avons déjà dit §. 1574 qu'on distinguoit deux tems dans la dentition; le premier, lorsque la dent commençe à sortir de l'os maxillaire. Nous en avons donné les signes. Le second lorsqu'elle fait effort pour perçer la gencive. *Harris* remarque (a) *que dans le premier tems comme dans le second, les Chirurgiens incisent indistinctement les gencives, dans la vue de faciliter la sortie des dents, & font mal-à-propos à ces petits innocens une blessure, qui ne devient nécessaire que dans le second tems. C'est une chose à laquelle il faut bien faire attention.* Cet Auteur ne veut pas qu'en faisant l'incision, on se serve d'une lancette, parce que les lévres de la playe se reprennent aussitôt. *Il faut*, dit-il, *se servir toujours d'un instrument plus commode, soit d'un canif ordinaire avec lequel on taille les plumes, soit d'un autre dont le dos soit épais comme celui d'un razoir.* Par ce moyen les lévres de la plaie sont plus écartées & se prennent moins promptement. Peut-être est-ce pour cette raison, que quelques-uns ont voulu (b)

(a) De morb. infant. p. 35.

(b) Brouzet, éduc. médic. des enfans T. I. p. 234.

qu'on déchirât la membrane avec les ongles, & dans ce cas certainement la blessure se consolideroit moins vîte; mais il est évident que l'opération pratiquée ainsi, doit causer plus de douleur, & qu'il n'y a qu'une personne ignorante, qui puisse l'adopter. L'incision est donc toujours préférable en pareil cas.

Fauchart (*a*), célèbre Dentiste, conseille de faire l'incision selon la courbure de la mâchoire dans l'éruption des incisives. Je croirois la même chose pour les canines; il veut qu'on en fasse une cruciale pour les molaires; mais il fait très-bien remarquer qu'il faut choisir le tems où la gencive est rouge, enflée, douloureuse, tendue, lorsqu'on peut voir ou toucher la dent à travers la membrane qui la couvre. Au reste, instruit par une longue expérience, je puis assurer qu'il est très-rare que la dentition même la plus difficile, exige l'opération.

§. 1378. *On appaise aisément les convulsions, qui reconnoissent cette cause, par une dose d'esprit de corne de Cerf.*

(*a*) Le Chirurgien Dentiste, T. I, chap. XV. p. 175.

Nous avons dit §. 229, qu'on peut assoupir la douleur, & la plûpart des effets qui en dépendent, sans cependant en détruire la cause; ainsi je suis très-assuré que les doux parégoriques, tels que le *syrop de fleurs de coquelicot*, & même de *pavôt*, peuvent être employés sans danger; pourvû toutes fois, qu'on ne néglige point la cause de la douleur. Il est prouvé par les observations de *Sydenham* (*a*) que trois ou quatre gouttes *d'esprit de corne de Cerf* prescrit dans un véhicule convenable, de quatre en quatre heures, jusqu'à quatre ou six fois ont produit de très bons effets dans la fièvre, qui accompagne la dentition. On trouve une semblable formule au même N°. de la *matière médicale*.

(*a*) In schedul. monit. de novæ febri ingressu, p. 675.

FIN.

TABLE DES MATIÉRES.

Le Chiffre Romain indique le Volume, & le Chiffre Arabe la Page.

A.

C

D.

E.

G.

H.

Cc v

I.

J.

L.

M.

N.

O.

R.

S.

T.

V.

[illegible]

e ricolto